
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01917780 7


N.D. de Grâce
Bibliothèque
O. M. I.
HULL



1277

ŒUVRES

DU P. J.-B. SAINT-JURE

1



P. Aureau. — Imprimerie de Lagny

L'HOMME SPIRITUEL

OU

LA VIE SPIRITUELLE

TRAITÉE PAR SES PRINCIPES

PAR

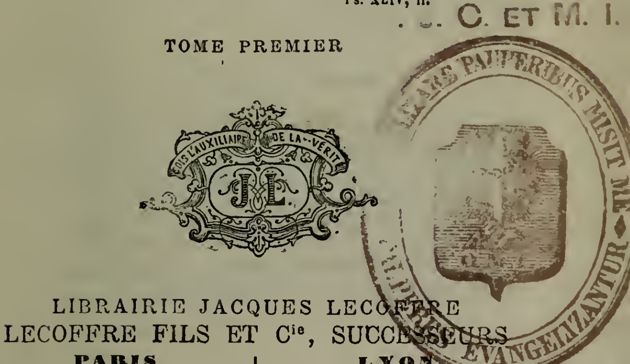
LE PERE J.-B. SAINT-JURE

de la Compagnie de Jésus

ENTIÈREMENT REVU, ET ÉDITÉ PAR L'ABBÉ J. C***, ANCIEN PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE

> Eructavit cor meum verbum bonum : dico ego opera mea Regi (Christo).
>
> *Mon cœur ne contient plus la parole heureuse; c'est au Roi (Jésus-Christ) que j'adresse mes cantiques.*
>
> Ps. XLIV, II.

TOME PREMIER



LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE
LECOFFRE FILS ET Cie, SUCCESSEURS

PARIS — 90, RUE BONAPARTE, 90 | LYON — 2, RUE BELLECOUR, 2

1878

L'HOMME SPIRITUEL.

PREMIÈRE PARTIE.

DE L'HOMME. — DE L'HOMME CHRÉTIEN. — DE L'HOMME SPIRITUEL.

CHAPITRE PREMIER.

QU'EST-CE QUE L'HOMME?

I

Excellence de l'homme.

Notre dessein est de parler à fond de l'homme spirituel. Mais, pour donner ouverture à un sujet si important et si riche, il est nécessaire que nous montrions auparavant ce que c'est que l'homme, et ce que c'est que l'homme chrétien. En effet, l'homme spirituel comprend trois choses : l'être de l'homme, l'être

du chrétien, et celui de spirituel. Or, la troisième suppose la seconde, car l'homme spirituel n'est qu'un chrétien excellent; et la seconde repose sur la première, le chrétien étant un homme parfait, et quelque chose de plus. Avant donc de traiter de la nature et des qualités de l'homme spirituel, ouvrons la carrière, et que notre premier pas soit de considérer la nature de l'homme.

Le Sage s'écrie avec admiration: « L'homme » est une chose grande (1). » Si la fameuse inscription gravée sur le frontispice du temple de Delphes, *Connais qui tu es* (2), doit s'entendre de la connaissance qu'il faut que nous ayons de notre néant, et de notre misère, afin de nous retenir dans les termes de la modestie et de l'humilité; pourquoi ne l'entendrait-on pas aussi de la connaissance de notre dignité, et de notre véritable grandeur? Cette connaissance n'est pas moins nécessaire pour nous inspirer du courage, pour nourrir nos esprits dans un air généreux, et pour nous préserver de tout abaissement qui serait au-dessous de notre noblesse.

« C'est un grand don fait à l'homme, dit saint

(1) Magna res est homo. *Prov.* 20. 6.

(2) Γνῶθι σεαυτόν.

Ambroise, et pour lui une source de beaucoup de biens, s'il connaît qui il est (1). » Ajoutons avec saint Augustin, « que si la création de chaque animal est capable de procurer à Dieu d'ineffables louanges, pourvu qu'elle rencontre un esprit pieux et prudent qui la considère, à combien plus forte raison lui en procurera la création de l'homme, qui est le plus noble de tous les animaux, et qui les surpasse incomparablement en dignité et en perfection (2) ! »

L'homme est une chose grande, a dit Salomon. Son père disait avant lui : « O Dieu, » qu'est-ce que l'homme, pour que vous daigniez vous souvenir de lui? vous l'avez couronné de gloire et comblé d'honneur (3). » Et saint Ambroise : « L'homme est un ouvrage magnifique, un objet d'un grand prix, un vrai chef-d'œuvre (4). » Et encore : « O hom-

(1) Magnum sanè munus, si homo seipsum cognoscat. *In Ps.* 118, *ad vers.* 73. *Octonar.* 10.

(2) Animalis cujusque creatio, si habet pium prudentemque consideratorem, ineffabilem laudem creatori excitat; quanto magis creatio non cujuslibet animalis, sed hominis! *Epist.* 28.

(3) Quid est homo, quod memor es ejus. gloriâ et honore coronasti eum. *Ps.* 8. 4.

(4) Opus magnificum est homo. *Loc. cit*

me, tu es une créature excellente; les biens dont Dieu t'a comblé, sont grands et admirables (1). » Mais approchons de plus près, et voyons l'homme plus dans le détail.

Premièrement, je remarque que Dieu le créa le sixième jour, après avoir produit toutes les autres créatures (2). Il ne voulut point le faire le premier jour avec la lumière; ni le second, avec les cieux; ni le troisième, lorsqu'il sépara les eaux et la terre, qu'il fit cesser leur mélange et leur confusion, et qu'il donna des bornes à l'une et aux autres. Enfin ce ne fut ni au quatrième ni au cinquième jour qu'il le créa, mais au sixième et dernier jour, après tous ses autres ouvrages, après les animaux de la terre. Par là il voulait nous faire entendre que nous leur étions semblables du côté du corps, et que, s'il entrait dans les desseins de son éternelle sagesse de nous élever extrêmement au-dessus d'eux par l'esprit et par la grâce, nous n'en devions pas moins nous souvenir toujours qu'il y a en nous une partie qui tient de la bête. Ainsi Dieu a voulu nous fournir un moyen sûr et puissant pour

(1) Magnum opus Dei es, ô homo, et magnum est quod dedit tibi Deus. *Loc. cit.*

(2) Genes. 1. 26.

nous conserver dans la modération, et pour abattre les fumées de la vanité, quand la pensée de nos glorieuses qualités nous les ferait monter à la tête.

Mais Dieu voulait aussi nous apprendre que, de même qu'en la production des êtres, il avait commencé par les plus imparfaits, et avancé toujours aux plus accomplis et aux plus relevés; de même nous devions agir dans le grand ouvrage de notre salut et de notre perfection, c'est-à-dire, faire tous les jours de nouveaux et de plus grands progrès. En effet, puisque Dieu s'est proposé l'homme pour fin de tout ce qu'il a fait les cinq premiers jours; puisqu'il a terminé par lui tous ses ouvrages, et recueilli en lui seul, comme en un petit monde, les merveilles répandues dans le grand; n'est-t-il pas de toute convenance et de toute justice que l'homme, à son tour, se propose Dieu pour fin unique de toutes ses pensés et de toutes ses actions?

En second lieu, j'observe qu'étant sur le point de créer l'homme, Dieu ne dit pas que l'homme soit fait, comme il avait dit de ses autres créatures: il s'exprime d'une toute autre manière: il dit, « Faisons l'homme (1). » Là-des-

(1) Faciamus hominem. *Genes*. 1. 26.

sus, saint Chrysostome s'écrie : « Quelle nouveauté ! quelle merveille est celle-ci (1) ! » Quel est donc celui que Dieu veut produire, et pour la production duquel la souveraine sagesse semble avoir besoin de conseil, et entre en délibération ? Mais que cette conduite ne vous étonne pas, ô vous qui que vous soyez : car l'homme est le vrai chef-d'œuvre de ses mains, le roi, le prodige de toutes les choses visibles ; « il est la plus belle image, le portrait le plus exquis du monde increé (2), » c'est-à-dire, de la très-sainte et très-auguste Trinité, et il forme le lien, le nœud du monde créé, parce qu'il lie et réunit en lui tous les degrés des êtres produits, soit spirituels, soit corporels. Aussi Platon l'appelait-il élégamment, *l'horizon de l'univers.* En effet, étant esprit et matière, il distingue et joint tout ensemble en sa personne, l'ordre supérieur, c'est-à-dire, les anges, et l'ordre inférieur, à savoir, les animaux et les choses matérielles : il tient à l'ange par l'ame, et par le corps aux animaux et à tout ce qui est matière.

Disons encore que ce ne fut pas sans sujet

(1) Homil. S. in Genes.

(2) Τιμιώτερον ἁπάντων τῶν ὁρωμένων ὁ ἄνθρωπος.

que Dieu délibéra sur la création de l'homme. Il prévoyait combien, après l'avoir tiré du néant, et richement orné des dons de la nature et de la grâce, il s'en montrerait ingrat. Il voyait aussi que sa réparation et son salut lui coûteraient infiniment cher. Assurément toutes ces considérations pouvaient justement le retenir ; mais son amour pour lui l'emporta sur tout, et il n'hésita pas à le former.

Troisièmement, je trouve que, lorsqu'il le forma, il y voulut mettre la main, ce qui ne relève pas peu son excellence. De là vient que, méditant sur ce mystère, saint Ambroise dit : « Vos mains n'ont point fait les bêtes ; seulement vous avez prononcé ces mots : que les eaux produisent les poissons et les oiseaux, et aussitôt cela a été fait (1). » Mais ce sont vos mains qui m'ont fait, et qui m'ont donné la forme et la figure que j'ai.

Et, ce qui est bien digne de notre admiration comme de notre reconnaissance, c'est que vous ne vous êtes pas contenté d'employer une seule main. « Ce sont vos mains

(1) Bestias non fecerunt manus tuæ, sed dixisti : Producant aquæ reptile animæ viventis; me autem fecisti, me tuis manibus figurasti. *In Ps.* 118. 73.

» qui m'ont fait, et qui m'ont formé, chante »-David (1).» Ce que Job avait dit avant lui, et dans les mêmes termes : « Je suis l'ouvrage de » vos mains (2).» Eh! quoi, poursuit saint Ambroise, il est dit quelque autre part : « J'ai » d'une main fait les cieux solides, et je leur ai » donné cette dureté qui les rend inaltérables » et incorruptibles (3). » « Ainsi, ce qui a suffi pour donner l'être à ce grand univers, n'a pas été assez pour le donner à l'homme. Dieu a pu affermir le ciel d'une de ses mains, et il a eu besoin de ses deux mains pour former et façonner l'homme. Aussi le ciel n'est-il pas fait à sa ressemblance, comme l'homme; je dis plus: les anges sont pour exécuter ses ordres, et l'homme a l'honneur d'être son image (4).» En effet, quoiqu'on accorde que les anges jouis-

(1) Manus tuæ fecerunt me, et plasmaverunt me. *Ps.* 118. 73.

(2) Manus tuæ fecerunt me, et plasmaverunt me. *Job.* 10. 8.

(3) Ego manu meâ solidavi cœlum. *Is.* 45.

(4) In hominis constitutione videtur non abundare, quod toti mundo, ut fieret, abundavit. Cœlum mea firmavit manus, et utraque Dei manus hominem figuravit. Cœlum non ad similitudinem; homo ad similitudinem; angeli ad ministerium, homo ad imaginem. *Loc. cit.*

sent du même privilége et de la même gloire, parce qu'étant esprits purs, ils sont par conséquent image de Dieu, toutefois l'Écriture ne le dit point d'eux, et elle l'assure de l'homme. De plus, nous possédons en l'adorable personne de notre Seigneur, et même en nous par l'alliance intime que nous avons avec lui, quelque chose qui nous relève beaucoup au-dessus d'eux. Voilà ce que nous apprend le grand saint Ambroise.

A cela j'ajoute que les trois principaux attributs que Dieu emploie dans la production de ses créatures, sont signifiés par sa main et par les trois doigts mystérieux dont parle Isaïe (1), et avec lesquels il tient suspendu le globe immense de la terre. Or, ces trois attributs sont la bonté, la sagesse et la puissance : La bonté, pour vouloir communiquer l'être à ses créatures et les rendre participantes de ses biens ; la sagesse et la puissance, pour pouvoir et savoir mettre en exécution cette bonne volonté qu'il leur porte. Eh bien ! je dis qu'il fait éclater, avec beaucoup plus de magnificence, ces trois principaux attributs, dans la constitution de

(1) Is. 40. 12.

l'homme, qu'en aucune autre chose ; et c'est pour cela qu'il a été comme nécessaire qu'il y portât les deux mains.

Quatrièmement, c'est par amour pour l'homme que Dieu a fait tout ce grand univers. Il est clair qu'il ne l'a point fait pour lui-même. Il s'en est passé une éternité toute entière, et il n'a besoin que de lui-même pour être parfaitement heureux. Il ne l'a pas fait non plus pour les anges ; car les anges sont de purs esprits, indépendants de tout ce qui est corporel, et ils tirent de Dieu seul toute leur félicité. Enfin il ne l'a pas fait pour les choses mêmes ; car ces choses, et l'univers qui les contient, sont périssables, et ne savent pas même si elles existent dans le monde. Nécessairement donc Dieu a tout créé pour l'homme. Oui, dit le Roi prophète : « Vous avez » tout assujetti au pouvoir de l'homme (1). » C'est pour lui que vous avez créé ce monde visible ; c'est pour lui que vous le conservez, et que vous mettez en action toutes les créatures. C'est pour sa santé, pour son contentement, et pour ses autres usages, que les cieux déploient leur éclat, et roulent ma-

(1) Omnia subjecisti sub pedibus ejus *Ps.* S. S.

jestueusement au-dessus de sa tête ; que le soleil remplit l'univers de sa vive lumière ; que les astres exercent ici-bas de douces, de bénignes influences ; que les vents soufflent, que l'air s'épaissit en nuages, que la pluie tombe, que les rivières coulent, que la terre produit toutes sortes de plantes, que les animaux vivent et se reproduisent, et que toute la nature travaille. L'homme jouit en roi de tous ces biens : tous ces biens sont pour lui, pour lui uniquement.

Cinquièmement, Dieu lui a donné ses anges pour l'assister, pour le défendre et le conduire. Dans ce don de Dieu, nous devons reconnaître une grande grâce, une faveur bien singulière. Et en effet, quelle faveur, quelle grâce inestimable n'est-ce pas que, par l'ordre de Dieu, des créatures aussi excellentes, des esprits très-purs, des intelligences admirables, les nobles princes de la cour céleste, servent d'escorte perpétuelle à l'homme, et se tiennent inséparablement attachés à ses côtés, sans jamais l'abandonner, ni en quitter le soin ? « Dieu, dit le Roi » prophète, a commandé à ses anges de te » servir partout de guide et de sauvegarde, » et de te porter dans leurs mains, afin que

» tu ne frappes pas du pied contre la pierre, » et que tu ne tombes pas (1). »

Enfin, pour mettre le comble à ses bienfaits, Dieu a donné à l'homme la raison. Il l'a rendu capable de connaître les choses; libre, pour les vouloir, ou ne les vouloir pas, pour les prendre, ou pour choisir leurs contraires. C'est ainsi qu'il a fait l'homme son image véritable, ce qui le rend une créature tout-à-fait noble et excellente. « C'est un don bien précieux, dit saint Grégoire de Nysse, c'est un véritable et riche trésor, une possession sacrée et divine, que la raison qu'il a plu à Dieu de nous donner (2). Saint Grégoire de Naziance nous apprend qu'il y a trois lumières spirituelles. La première est de Dieu, lumière infinie qui ne peut être conçue ni expliquée que par elle-même, et qui va se communiquant un peu au dehors, lorsqu'elle éclaire les natures intelligentes. La seconde, c'est l'ange, lequel est un ruisseau, une participation, et, comme il l'appelle ailleurs,

(1) Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis; in manibus portabunt te, ne fortè offendas ad lapidem pedem tuum. *Ps.* 90. 11.

(2) Δῶρον τιμιώτατον, κτῆμα ἐξαίρετον, θεῖον καὶ ἱερὸν χρῆμα. Libr. contra eos qui castig. ægrè ferunt.

le premier rayon de cette première lumière. La troisième est visible, et c'est l'homme (1). La raison éclaire son ame, et c'est pour cela qu'on lui donne le nom de lumière; mais on donne plus particulièrement ce nom à ceux qui se rendent plus semblables à Dieu, qui approchent de plus près de lui par l'imitation de ses vertus. C'est pour cela que les Hébreux, selon la remarque qu'en fait Eusèbe, appellent l'homme d'un nom pris de celui du feu (2). Et la connaissance de tout ce que nous disons ici n'a pas même échappé aux païens, témoin le poète latin, qui dit que « l'homme a une vigueur toute de feu, et que son origine est céleste (3). »

Mais pour ce qui est de l'image de Dieu que l'homme porte gravée si profondément dans son ame, David nous dit : « Seigneur, les » rayons de votre visage brillent sur nous (4), » et nous portons gravés en nous les traits di-

(1) Τοῦ πρώτου φωτὸς απορρόή τις καὶ, μετουσία. Orat. 40 quæ est in S. baptisma. — Τοῦ πρώτου φωτὸς απαυγάσματα. Διὰ τὴν τοῦ ἐν ὑμῖν λόγου δύναμιν. Orat. 43.

(2) Φῶς. Euseb. lib. 2. de Præparat. Evang. 730.

(3) Igneus est ollis vigor, et cœlestis origo. *Æneid.* 6.

(4) Signatum est super nos lumen vultûs tui, Domine. *Ps.* 4. 7.

vins de votre face. « O homme, nous dit saint
» Ambroise, considère qui tu es; entre dans
» la connaissance de toi-même, et apprends,
» ô ame humaine, que tu n'es point pétrie de
» terre, ni d'argile, comme ton corps. C'est
» le souffle de Dieu qui t'a produite et qui t'a
» faite un esprit plein de vie. Oh! que l'hom-
» me est un magnifique ouvrage, puisqu'il a
» été formé par le souffle de Dieu! Apprends
» donc par là, ô homme, en quoi consistent
» ta grandeur, ton prix et ton mérite. La terre
» dont tu es composé, te rend vil; mais l'image
» de la Divinité, empreinte dans ton ame, te
» donne le plus grand prix. Et en effet, qu'y
» a-t-il de plus riche et de plus précieux que
» l'image vivante et animée de Dieu (1). »
Sainte Térèse disait à ce propos que, pour connaître la singulière beauté de l'ame, et être ravi de ses perfections, il suffisait de savoir qu'elle est l'image de Dieu: l'image d'une

(1) Cognosce teipsum, ô homo, cognosce te, ô anima, quia non de terra, non de luto es, quia insufflavit in te Deus, et fecit te animam viventem. Opus magnificum est homo Dei inspiratione formatum. Disce ubi grandis, ubi pretiosus sis: vilem te terra demonstrat, imago pretiosum: An quicquam tam pretiosum quàm imago est Dei? *Ps* 118.

beauté souveraine et infinie ne peut être laide; il faut, au contraire, qu'elle soit nécessairement et extrêmement belle (1).

§ 2.

Conséquences pratiques.

Puisque tu es doué de tant et de si rares perfections, sache enfin qui tu es, ô homme; applique-toi à la connaissance de toi-même, et porte toujours sur ton front et dans ton cœur les paroles célèbres du temple de Delphes, dont nous avons parlé : elles t'ouvriront assurément la porte de la sagesse.

Sache que tu es le plus grand et le plus parfait ouvrage qui soit sorti des mains de Dieu ; que tu es sa production la plus noble, et son véritable chef-d'œuvre ; et que, par conséquent, tu dois l'honorer et le louer pardessus toutes les créatures. La plus belle peinture que fit jamais Apelles, et la figure la plus achevée qui sortit des mains de Phidias, élevèrent sans doute leurs incomparables auteurs à une plus haute considération et à une plus grande gloire que leurs autres produc-

(1) *Château de l'ame.* Demeure 1. chap. 11.

tions. Eh bien donc ! ô homme, toi qui es l'ouvrage le plus accompli où Dieu a fait éclater sa sagesse, sa bonté, sa puissance et toutes ses adorables perfections, te voilà aussi plus étroitement obligé que le reste de l'univers de le glorifier, et de faire tous tes efforts pour le servir et l'honorer.

Mais sache encore que c'est pour l'amour qu'il te porte, qu'il a créé tout ce monde visible, qu'il a commandé à toutes ses créatures de te servir, à ses anges de t'assister et de te défendre. Ne dois-tu pas tirer de là cette conséquence nécessaire, que tu es tenu de lui rendre avec toute sorte de soin et de vigilance ton obéissance et tes hommages ? Quoi ! toutes les créatures, obéissant aux ordres de Dieu, travaillent sans cesse et se consument à ton service; Dieu lui-même, comme la cause principale qui les remue et qui les dirige en leurs opérations, comme la source d'où découlent tous les biens qu'elles te font, Dieu lui-même, disons-nous, te sert en quelque sorte en elles et par elles ; il t'a assigné un des princes de sa cour pour, en tout temps, en tout lieu, en toute occasion, veiller à ta conduite, et prendre garde à ton salut ; et tu pourrais te dispenser de t'employer tout

entier et sans relâche à sa gloire ! Et y a-t-il aucun genre de service que tu puisses justement et honnêtement lui refuser ?

Sache de plus que Dieu t'a enrichi du trésor inestimable de la raison, et que par conséquent tu dois vivre, non pas en bête, mais en homme raisonnable. Deux choses mettent de la différence entre l'homme et la bête : la première est la raison qui sert à l'homme de principe et de règle dans toutes ses actions, tandis que c'est la passion qui remue et gouverne la bête dans toutes les siennes. « La raison, dit saint Thomas, est la nature principale de l'homme ; parce que c'est elle qui le constitue ce qu'il est dans son espèce, et que c'est elle qui doit le guider et le régir en toutes ses opérations (1). » Cela étant, il faut en tirer quelques conclusions importantes.

La première est que l'homme qui ne suit pas sa raison, mais qui se laisse aller au gré de ses passions, fait mal. En effet, il agit contrairement à sa nature, et il se détourne de l'ordre qui lui a été marqué par son Créateur.

(1) Ratio est potissimè hominis natura, quia secundùm eam homo in specie constituitur. 1. 2. *q.* 31. *a.* 7. —*Et alibi:* Homo propriè est id quod est secundùm rationem. 1. 2. *q.* 155. *a.* 1.

Or, c'est en cela que consiste, selon l'enseignement du docteur angélique, le péché de la créature libre.

La seconde est qu'il cesse d'être homme, et qu'il dégénère en bête; car il se conduit par le principe des bêtes, et il agit à leur manière. Voilà pourquoi, sans doute, les saintes Écritures ont coutume d'appeler les pécheurs des noms de divers animaux, de les traiter de bêtes, selon les différentes passions auxquelles ils s'abandonnent, et selon les vices qui en naissent ordinairement. « L'homme, dit le Chantre royal, n'a pas eu l'esprit d'estimer selon sa valeur le don précieux de la raison que Dieu lui avait conféré; mais il a négligé, jeté dans la boue et foulé aux pieds cette pierre du plus grand prix, en aimant mieux suivre ses passions, ce qui l'a rendu semblable aux bêtes (1). » Ainsi donc, comme la raison établit l'être de l'homme, et la passion celui de la bête, comme ces deux principes tiennent lieu à l'un et à l'autre de principal ressort dans tous leurs mouvements, il s'ensuit qu'un homme ne peut posséder la

(1) Homo cùm in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis. *Ps.* 48. 13.

qualité glorieuse d'homme que par la conformité de sa vie avec la raison, et qu'il est d'autant plus ou moins bestial, qu'il se laisse emporter plus ou moins par ses passions.

Et non seulement il est bête, mais encore, dit Aristote (1), et c'est la troisième conséquence, cent mille fois pire que la bête. En effet, combien ne se nuit-il pas d'abord à lui-même, en assujettissant la noble et divine maîtresse du logis, c'est-à-dire, la raison, à l'abominable esclavage de la concupiscence, et en se rendant par cette haute injustice et par cet affreux désordre, grandement criminel, et digne des plus sévères châtiments durant sa vie et après sa mort ! Combien, dit encore le même Aristote (2), devient-il pernicieux aux autres par ses actions mauvaises et outrageantes ! car si de tous les animaux, le meilleur et le plus utile, c'est l'homme (3) ; de même le plus méchant et le plus nuisible, c'est l'homme passionné.

La seconde différence qui distingue l'homme de la bête, c'est que Dieu l'a fait capable

(1) Lib. 7. Ethic. 6.

(2) 1. Polit. c. 2.

(3) Βέλτιστον τῶν ζώων· κάκιστον πάντων.

de connaître, d'aimer et de chercher les choses futures et éternelles; au lieu que la bête ne peut se porter qu'aux choses présentes et sensibles. Cette différence vient à l'homme de la grandeur et de l'excellence de son esprit, et à la bête, de la bassesse et des bornes étroites de ses sens. Le propre de l'homme, dit Aristote (1), est de considérer les choses divines, et de lever les yeux de son ame vers les objets immortels. Parmi tous les animaux, il est le seul qui tourne naturellement les yeux de son corps vers le ciel, et qui a le port droit et la taille élevée.

Puis donc que ces deux grandes qualités nous séparent des bêtes, et nous élèvent beaucoup au-dessus d'elles, appliquons-nous à les porter avec honneur, et vivons véritablement en hommes, et non pas en bêtes.

Et d'abord, que la raison soit le principe de toutes nos actions, et non pas la passion ou l'humeur. Un ancien philosophe cherchait un homme au milieu des hommes; il le cherchait en plein marché, et avec une lanterne allumée, comme s'il n'eût pu le trouver autrement. C'est qu'en effet la plupart des hom-

(1) Lib. 10. Ethic. 7

mes n'ont d'humain que le visage et l'apparence, n'étant au fond que des bêtes déguisées en hommes. « Le nombre des fous est in- » fini, dit le Saint-Esprit (1); » c'est-à-dire, le nombre des hommes vicieux qui vivent en bêtes, est innombrable; car les fous et les bêtes se ressemblent dans leurs manières d'agir: les uns et les autres produisent leurs opérations par le même principe, la passion.

Hélas! il est affligeant de le dire; mais en vérité, si l'on considère de près la conduite de presque tous les hommes, en trouvera-t-on beaucoup qui soient fort raisonnables? La plupart, soit qu'ils aiment ou qu'ils haïssent, qu'ils désirent ou qu'ils éprouvent de l'aversion, qu'ils estiment ou qu'ils méprisent, qu'ils louent ou qu'ils blâment, en tout ce qu'ils font et quoi qu'ils entreprennent, agissent non pas par raison, mais par passion, et conséquemment non pas comme des hommes, mais comme des bêtes. Parmi les plus belles instructions que se soit avisé de donner Épictète, un des plus sages philosophes païens, était celle-ci: « Mange comme un

(1) Stultorum infinitus est numerus. *Eccl.* 1. 15.

homme, bois comme un homme, et fais tout ce que tu fais en homme, et non pas en bête (1). » C'était dire qu'il fallait que notre manger, notre boire, nos pensées, nos désirs, nos affections et toutes nos actions fussent raisonnables, et non pas passionnés ; que tout cela se fît selon les lumières et la retenue de la raison, et non dans l'aveuglement et par l'impétuosité de la passion. Socrate avait coutume de dire qu'il n'y avait rien au monde qui lui fût plus cher et qui lui tînt plus au cœur que sa raison. « Je n'apporte, disait-il, autant de soin et de vigilance à aucune chose qu'à la conduite et à l'usage de ma raison ; car j'ai un extrême désir de me rendre très-raisonnable en toutes mes pensées, en toutes mes paroles, et en toutes mes actions (2). » Voilà, certes, un beau modèle que nous pouvons placer sous nos yeux, afin de l'imiter.

Mais si celui-là ne nous suffit pas, prenons-en un autre qui soit meilleur et plus parfait. Représentons-nous Dieu lui-même présent au de-

(1) Φάγε ὡς ἄνθρωπος, πίε ὡς ἄνθρωπος. Apud Arianum dissert. *lib.* 3. *cap.* 21.

(2) Ἐγὼ ἀεὶ τοιοῦτος οἷος μηδὲν προσέχειν τῶν ἐμῶν, ἢ τῷ λόγῳ. Apud Arianum dissert. *lib.* 1. *cap.* 23.

dans de nous, en qualité de première, d'essentielle raison ; représentons-nous-le nous distribuant la raison comme un rayon de sa lumière infinie, et nous excitant par ses douces inspirations à nous modeler sur son exemple, à gouverner par la raison nos yeux, notre langue, nos mains, nos pieds, et à régler tous nos mouvements intérieurs et extérieurs à la faveur de ce brillant flambeau. Oui, puisque nous avons l'honneur d'être les glorieuses images de Dieu, rendons-nous raisonnables sur son divin et parfait modèle.

Il faut, en second lieu, que nous nous efforcions de porter nos pensées et nos désirs aux choses futures et immortelles, et de nous élever au-dessus du commun des hommes, qui, comme les bêtes, ne s'arrêtent qu'à la considération et qu'à la recherche des choses présentes, sensibles et périssables ; qui, selon les mœurs de certains animaux aveugles, sont toujours en terre et pour les choses de la terre. Oh! qu'à bon droit un poète s'écrie : « O ames courbées vers la terre, ames viles et méprisables, vous êtes vides des choses célestes (1), » et vous n'avez de

(1) O curvæ in terras animæ et cœlestium inanes.

cœur, d'yeux et de mains que pour celles de la terre.

Nous, au contraire, entretenons nos esprits des choses spirituelles et invisibles; conduisons-nous dans tous nos desseins par des principes éternels, par les vérités qui regardent la vie future. Imitons ce saint religieux, le bienheureux saint Louis de Gonzague, qui en usait toujours ainsi. Aussi le représente-t-on avec un ange qui tient devant lui une balance inégale. Le bassin qui est enlevé comme le plus léger, porte un globe pour signifier le monde, et tous les honneurs et toutes les richesses, et tous les plaisirs du monde. L'autre bassin, qui l'enlève par sa pesanteur, porte une couronne, une flamme et une palme : la couronne signifie le paradis, la flamme indique l'enfer, et la palme leur éternité. Au-dessous sont écrits pour devise ces mots qui lui étaient si familiers : « Tu seras d'autant plus vertueux et plus saint que tu règleras davantage ta vie par les maximes de l'éternité, et moins par celles qui ne regardent que le temps (1). »

(1) Eò religiosior magisque pius futurus es, quò tuam vitam diligentius secundum rationes æternas, minus ver

Enfin, ne négligeons rien pour conserver dans sa beauté et dans tout son éclat l'image de Dieu, dont notre ame est ornée. O image de Dieu, ô homme, quel soin, quelle vigilance ne dois-tu pas apporter pour la conservation de cette divine empreinte, de ce noble caractère de la très-sainte et très-auguste Trinité, de cette marque de gloire et de cette inestimable excellence que tu possèdes ! Tu es l'image de Dieu : n'oublie jamais cette dignité sublime à laquelle Dieu t'a élevé par sa bonté, et ne t'abaisse jamais à faire rien qui lui soit contraire. Considère que c'est pour cela même que Dieu t'a donné un corps droit. « Cette droiture, dit saint Bernard, cette droiture de l'homme extérieur et de la plus abjecte partie qui te compose, t'apprend combien tu dois veiller à la conservation de celle de l'homme intérieur, véritablement formé à la ressemblance de Dieu. Si tu rends ton ame difforme, la beauté de cette argile, qui fait la moitié de toi-même ; te juge et te condamne ; car peut-on rien s'imaginer de plus messéant et de plus honteux que de

secundùm temporales gubernâris. *Lib.* 2. *ejus vitæ*, c. 5.

porter un esprit courbé dans un corps droit? C'est une chose déréglée et honteuse que le corps de l'homme, tout pétri de boue, ait les yeux à sa plus haute partie, regarde librement le ciel, prenne plaisir à en contempler les brillantes beautés, et que l'ame, la plus noble partie de lui-même, celle qui est toute spirituelle et céleste, abaisse au contraire ses regards, c'est-à-dire, son entendement et sa volonté, ses pensées et ses affections sur la terre. Oui, c'est une chose véritablement déréglée et honteuse que la créature qui devait se nourrir en reine, se couvrir d'or et de pourpre, embrasse l'ordure et se couche indignement sur du fumier. O ame, rougis, entre en confusion de toi-même pour avoir souillé cette glorieuse image de Dieu gravée sur ton visage; cache-toi dans ta honte, ô toi qui, étant issue du ciel, te vautres dans la fange (1). » C'est ce que dit saint Bernard,

(1) Ut ista corporis exterioris, viliorisque rectitudo figmenti hominem interiorem, qui ad imaginem Dei factus est, spiritualis suæ servandæ rectitudinis admoneret, et decor limi deformitatem argueret animi. Quid enim indecentius quàm curvum recto corpore gerere animum? Perversa res est et fœda luteum vas, quod est corpus de terrâ, oculos habere sursum, cœlos liberè sus-

et l'on ne saurait rien dire de plus vrai, de plus juste et de plus convenable.

CHAPITRE II.

QU'EST-CE QUE L'HOMME CHRÉTIEN ?

Nous croyons avoir montré suffisamment pour notre dessein la nature et l'excellence de l'homme. Maintenant passons à un sujet bien plus relevé et bien plus important; cherchons à connaître et à expliquer la nature et l'excellence de l'homme chrétien.

Saint Macaire l'Égyptien, jetant les yeux sur la dignité du christianisme, et étant tout ébloui par les rayons de sa gloire, dit : « Le christianisme n'est point une chose commune,

picere, cœlorumque luminaribus oblectare aspectus; spiritualem vero cœlestemque creaturam suos è contrario oculos, id est, internos sensus atque affectus habere in terram deorsum, et quæ debuit nutriri in croceis, hærere luto tanquam unam de suibus, amplexarique stercora. Erubesce, anima, divinam in pecorinam commutasse similitudinem; erubesce volutari in cœno, quæ de cœlo es. *Serm.* 24. *in Cant.*

mais un profond mystère, une étonnante merveille (1). » Ailleurs il prononce formellement « que les chrétiens sont les plus nobles et les plus excellents de tous les hommes, la fleur et l'ornement du genre humain (2). » Un ancien poète disait des Romains : « Il n'est point d'homme au monde qui vive avec plus de droiture et de probité qu'un véritable citoyen romain : aussi préféré-je un seul Caton à trois cents Socrates (3). » Mais nous pouvons avec beaucoup plus de raison affirmer d'un chrétien ce qu'il affirmait d'un Romain, et dire absolument sans crainte de nous tromper : Oui, un seul chrétien vaut mieux que mille Alexandres, que dix mille Césars, que tous les Catons, que tous les Socrates, que tous les philosophes et que tous les orateurs de l'antiquité païenne. Cela étant, voyons ce que c'est qu'un véritable chrétien ; tirons le rideau qui nous voile cette merveille, et approfondissons ce mystère.

(1) Οὐκ ἔστι τὸ τυχὸν ὁ χριστιανισμὸς, τὸ γὰρ μυστήριον τοῦτο μέγα ἔστι. Homil. 27.

(2) Κρείττοις πάντων ἀνθρώπων. Homil. 5.

(3) Cive romano per orbem nemo vivit rectius : — Quippe malim unum Catonem quàm trecentos Socratas.

Je dis en premier lieu que le chrétien prend son nom de notre Seigneur Jésus-Christ. « Notre bon et adorable Maître, dit saint Grégoire de Nysse, nous a faits participants de son nom sacré (1). » Ainsi nous qui croyons en lui, soit que nous soyons riches, ou nobles, ou savants et élevés dans les charges, nous ne tirons point notre nom de nos richesses, de notre noblesse, de notre science et de nos dignités, ni d'aucune autre chose. Au contraire, nous renonçons à tout cela, et, le foulant aux pieds, nous sommes, de Jésus-Christ seul et de son nom, appelés chrétiens. Aussi saint Paul, écrivant aux Romains, leur dit : *Estis vocati Jesu Christi* (2) ; ce qui veut dire, selon l'interprétation la plus ordinaire, vous êtes appelés par Jésus-Christ pour embrasser sa loi. Mais on entend aussi ces paroles de l'Apôtre en ce sens : Vous êtes appelés chrétiens du nom de Jésus-Christ.

Au reste, le nom de chrétien n'est pas un nom purement appellatif, mais un nom effectif, à la manière de ceux de notre Sei-

(1) *Χαρισάμενος τὴν κοινωνίαν ἡμῖν τοῦ προσκυνουμένου ὀνόματος.* Lib. ad Olympium de perfectâ christiani formâ.

(2) Rom. 1. 6.

gneur, lequel a été en effet ce que ces noms signifient. Hors il en a deux. Le premier est *Christ*, et le second, *Jésus*. Il est vrai que l'usage change cet ordre, et met *Jésus* avant *Christ*; mais cela n'empêche pas que *Christ* ne soit le premier, puisqu'il lui fut donné au moment de son incarnation, lorsque son humanité fut unie personnellement à sa divinité, et qu'il fut constitué Messie; au lieu que le nom de *Jésus*, qui est le second, lui fut donné seulement en sa circoncision. Ces deux noms, disons-nous, se trouvent en lui avec leur signification parfaitement remplie. Il est véritablement *Christ*, qui veut dire *oint*: car son humanité a été ointe du baume de sa divinité, selon le langage des Pères. Il est assurément *Jésus*, c'est-à-dire, Sauveur, parce que, comme l'archange le prédit à saint Joseph, il devait sauver son peuple et le délivrer de ses péchés (1); ce qu'il a exécuté par les travaux de sa vie entière, et par sa mort. Aussi saint Bernard, parlant de ce nom sacré, n'hésite pas de dire: « Mon Jésus ne porte pas ce nom en vain, comme

(1) Salvum faciet populum suum à peccatis eorum. *Matth.* 1. 21.

ceux qui l'ont porté avant lui; ce n'est pas l'ombre d'une dénomination vide et creuse, mais la vérité d'un si grand nom qui est en lui (1). » Eh bien ! il en est de même du chrétien : le nom qu'il porte doit être actif, c'est-à-dire, passer de la signification à l'œuvre.

Secondement, quoique le chrétien emprunte son nom de celui de notre Seigneur, ce nom ne suffit pas néanmoins pour le rendre véritablement chrétien. Pour être chrétien, ce n'est pas assez même que l'invocation de ce grand nom, que la foi en ce nom divin; car notre Seigneur a dit, « que ceux qui » le qualifient du titre de Seigneur, et qui le » reconnaissent pour leur Sauveur, n'en» treront pas pour cela dans le royaume des » cieux (2). » Allons plus loin encore : les œuvres extérieures du christianisme, tout excellentes qu'elles sont, ne suffisent pas, si elles sont seules, comme il paraît clairement par la conduite des vierges folles (3). Elles vont

(1) Non ad instar priorum meus ille Jesus nomen vacuum et inane portat; non ut in eo magni nominis umbra, sed veritas. *Serm. de Circumcis.*

(2) Non omnis qui dicit : Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum. *Matth.* 7. 21.

(3) Matth. 25. 1 et 12.

au-devant de l'époux, leur lampe à la main; cependant, malgré leur virginité, malgré leurs veilles et toutes leurs peines, elles trouvent la porte de la salle du festin fermée. Mais le chrétien est véritablement ce que signifie son nom, s'il participe au véritable esprit de Jésus-Christ. Comme ce qui fait l'homme est l'ame raisonnable, laquelle anime son corps et le rend participant de sa vie; de même ce qui constitue le chrétien est l'esprit de Jésus-Christ, lequel est comme son ame et sa forme. C'est cet Esprit divin qui anime son ame et son corps, et qui les fait vivre de sa vie : de sorte qu'il faut reconnaître en toute vérité que si l'ame raisonnable est absolument nécessaire pour donner l'être à l'homme, l'esprit de Jésus-Christ ne l'est pas moins pour lui conférer l'être de chrétien. « Dieu a envoyé son Fils unique au monde, » dit le bien-aimé disciple, afin que nous vi- » vions par lui (1); » afin qu'il soit le principe de la nouvelle vie qu'il veut que nous menions. Plus bas, dans le même chapitre, il dit encore : « Ce qui nous montre, ce qui nous as-

(1) Filium suum unigenitum misit Deus in mundum, ut vivamus per eum. *I. Epist.* 4. 9.

» sure que nous demeurons en Jésus-Christ, » et que Jésus-Christ demeure en nous (1), » c'est-à-dire, ce qui prouve que nous sommes véritablement chrétiens, c'est le don qu'il nous a fait de son Esprit. Saint Paul enseignant cette même vérité aux Romains, se sert de termes clairs et bien formels : « Si quel» qu'un, dit-il, n'a pas l'esprit de Jésus» Christ, qu'il ne se compte pas au nombre » des siens (2) : » l'honorable qualité de chrétien ne peut justement lui être attribuée.

« Nous sommes chrétiens, et nous en portons légitimement le nom, dit saint Grégoire de Nysse, quand nous communiquons avec Jésus-Christ (3), » et que nous sommes vivifiés par son esprit. Saint Macaire éclaircit la chose par deux belles comparaisons. « Comme une pièce d'or, dit-il, n'a pas de cours et n'entre pas dans les coffres du roi, si elle n'est pas marquée de son coin et frappée à son

(1) In hoc cognoscimus quoniam in eo manemus, et ipse in nobis, quoniam de spiritu suo dedit nobis. *Ibid.* *v.* 13.

(2) Si quis spiritum Christi non habet, hic non est ejus. *Rom.* 8. 9.

(3) Τῇ μετοχῇ τοῦ Χριϛοῦ τὴν τοῦ χριϛιανοῦ προσηγορίαν ἐσχήκαμεν. Lib. de profess. christ.

image ; de même l'ame en qui la figure de l'Esprit céleste ne paraît pas empreinte et environnée des rayons d'une secrète lumière, ou, en d'autres termes, l'ame qui n'a pas Jésus-Christ gravé en elle, n'est pas de mise pour le Ciel (1). » « Et comme on peut, dit-il encore, allumer à un seul feu plusieurs lampes qui prennent toutes de lui leur clarté et leur chaleur ; ainsi les chrétiens, qui doivent briller au milieu du monde comme autant de flambeaux, s'allument tous à Jésus-Christ, lequel a été donné aux hommes pour être la source de toutes les saintes connaissances qui peuvent éclairer leurs esprits, et de toutes les divines ardeurs capables d'embraser leurs volontés (2). »

Maintenant, puisque nous ne sommes chrétiens que par la possession de l'Esprit de Jésus-Christ, on me demandera sans doute ce que c'est que cet Esprit. Voici ce que je réponds. L'Esprit de Jésus-Christ peut être considéré de deux manières, en lui-même et en nous. Si on le considère en lui-même, je dis en premier lieu que cet Esprit n'est autre

(1) Χριστὸν ἐντετυπωμένον ἐν αὐτῇ· Homil. 30.
(2) Homil. 43.

que sa Divinité, ou, si l'on aime mieux, sa personne divine; car Dieu est Esprit. Je dis ensuite que cet Esprit c'est le Saint-Esprit, troisième personne de la très-sainte et très-auguste Trinité; parce qu'il procède de lui aussi-bien que du Père. Je dis enfin que l'Esprit de Jésus-Christ, toujours considéré en lui-même, c'est toutes les opérations de la divinité de Jésus, tant envers elle-même qu'envers son humanité, et réciproquement toutes les opérations de son humanité envers sa divinité; en un mot, toute la vie divine de cet admirable composé, de ce Dieu-homme: la manière dont il connaissait, dont il estimait, dont il honorait et aimait Dieu; la manière dont il pensait, dont il parlait, dont il conduisait toutes ses facultés spirituelles et corporelles. Mais si nous considérons l'Esprit de Jésus-Christ en nous-mêmes, je dis que c'est le Saint-Esprit, lequel est appelé Esprit de Jésus, parce que Jésus nous l'a mérité, et que c'est en vertu de ses mérites que cet Esprit vient en nous pour y demeurer, pour nous fortifier de son secours, pour nous pousser continuellement à embrasser sa doctrine et à imiter sa vie. Cet Esprit de Jésus-Christ est encore la participation et la ressemblance

que nous avons avec lui et avec toutes ses manières de penser et d'agir.

Voilà ce qui fait le chrétien; voilà ce qui lui confère son être, et lui donne de la différence d'avec tous ceux qui ne le sont pas. Or, il faut en inférer cette vérité remarquable, qu'il y a fort peu de véritables chrétiens au monde, parce qu'il y a fort peu d'hommes qui ont l'Esprit de Jésus-Christ bien épuré. Saint Macaire en a fait la remarque, lorsqu'il a dit : « Parmi un si grand nombre de chrétiens, il y en a bien peu qui le soient véritablement, et qui se rendent agréables à Dieu (1). » « On croit, dit-il encore ailleurs, qu'il y a beaucoup de chrétiens, parce que plusieurs font profession de l'être, et qu'ils exercent les actions extérieures du christianisme; mais il faut voir s'ils en ont la vraie marque (2). » Or, cette marque, ainsi que nous l'avons expliqué, n'est pas le nom, ni l'apparence, ni tout ce qui paraît au dehors du chrétien; mais au contraire le véritable Esprit de Jésus-Christ. « Ce qui constitue la nature des choses, dit saint Grégoire de Nysse, ce n'est pas leur

(1) Homil. 32.
(2) Homil. 28.

nom, mais bien la réalité de leur être (1), » lequel est ensuite expliqué par leur nom. Donnez le nom d'homme à un arbre ou à une pierre; ils ne le seront pas pour cela. Pour l'être, il faut qu'ils en aient réellement la nature; ensuite on pourra avec vérité leur en imposer le nom. Si les choses qui ont du rapport avec l'homme, comme les statues et les peintures, en portent quelquefois le nom, ce n'est qu'improprement et par usurpation. Le nom est établi pour exprimer et déclarer la nature. Donc le nom est étranger et usurpé, là où la nature ne se trouve point; et il ne se trouve ame bienséante et en sa place que là où il se pose sur la nature comme sur son fondement naturel et sur son propre appui, ainsi qu'une colonne sur sa base et sur son piédestal. C'est pourquoi ceux qui s'attribuent le nom et le titre de chrétien, doivent, avant toutes choses, l'être véritablement, c'est-à-dire, exprimer en eux-mêmes et par leur vie, la signification de ce beau nom. Alors, et seulement alors, ils auront droit de se l'appliquer et de se parer de sa gloire.

(3) Οὐκ ἐκ τοῦ καλεῖσθαί τι τὸ εἶναι γίνεται, ἀλλ' ὑποκειμένη φύσις. Lib. de perfectâ christiani formâ.

Sans cela, ils se l'approprient injustement, et ils se rendent semblables aux Centaures de la mythologie païenne, dont les poètes faisaient des monstres, en leur donnant quelque chose du corps humain, tandis que le reste était les membres d'un bœuf, d'un cheval, d'un dragon, ou de quelque autre bête. Assurément on ne dira pas, parce qu'ils avaient quelque chose de l'homme, qu'ils fussent véritablement hommes. Eh bien! il en est de même des chrétiens qui n'ont de chrétien que le nom ou les œuvres extérieures, sans en avoir le véritable esprit. Tel est le langage de saint Grégoire de Nysse.

§ I.

Le chrétien est une nouvelle créature et un nouvel homme.

En produisant, comme nous venons de le dire, l'homme chrétien, et en lui donnant son essence, l'Esprit de Jésus-Christ opère aussitôt et infailliblement en lui des changements admirables; il le fait devenir une créature nouvelle, un homme nouveau.

Saint Paul, écrivant aux Corinthiens, leur

dit : « Jésus-Christ a aboli toutes les choses an-
» ciennes, et a donné place aux nouvelles (1). » Celui donc qui embrasse sa doctrine, qui, dans le baptême, lui fait serment de fidélité et prend son esprit, celui-là, dis-je, reçoit une seconde naissance, et devient par lui et en lui une créature nouvelle. Et dans sa lettre aux Galates, saint Paul dit encore : « Ni » les circoncis, ni les incirconcis, ni les juifs, » ni les gentils, ne sont grands devant Dieu, » et en état de se sauver (2); » il n'y a de grand à ses yeux et en voie de salut, que celui qui devient nouvelle créature en Jésus-Christ, c'est-à-dire le chrétien.

Le même Apôtre nous apprend « que tous » ceux qui sont baptisés, ont effacé leurs souillures dans les eaux salutaires du baptême, » et dépouillé le vieil homme pour se revêtir » du nouveau, qui est Jésus-Christ (3). » Or, Jésus-Christ est appelé homme nouveau par opposition au vieil homme, c'est-à-dire, à Adam, lequel a reçu le nom de vieil homme,

(1) Si qua in Christo nova creatura : vetera transierunt, ecce facta sunt omnia nova. 2. *Cor*. 5. 17.

(2) In Christo Jesu neque circumcisio aliquid valet, neque præputium, sed nova creatura. *Galat*. 6. 15.

(3) Galat. 3. 27.

à cause de sa transgression des commandements de Dieu. «Il existe deux hommes bien différents, dit saint Bernard (1), l'ancien et le nouveau : Adam est l'ancien, et Jésus le nouveau ; celui-là est terrestre, celui-ci au contraire est céleste. L'image, la disposition et l'état du premier est la vieillesse ; celle du second, c'est la nouveauté. Jésus-Christ donc étant le nouvel homme, tous ceux qui se lient et qui s'unissent à lui, deviennent, par cette liaison et par cette union, des hommes nouveaux.

Lorsque vous étiez plongés dans les ténèbres de l'infidélité, écrit saint Paul aux Éphésiens (2), votre aveuglement et votre erreur vous tenaient bien éloignés de Jésus-Christ ; mais le sang qu'il a versé pour votre salut sur la croix, vous a rapprochés de lui. Les Juifs et les Gentils vivaient dans une mortelle inimitié ; car la circoncision que ceux-là observaient fort religieusement, et que ceux-ci tenaient à infamie, mettait

(1) Duo homines sunt, vetus et novus : Adam vetus, et Christus novus; ille terrenus, iste cœlestis; illius imago vetustas, istius imago novitas. *Serm.* 30 *inter parvos.*

(2) Ephes. 2. 13.

entre eux un mur de division qui les empêchait de s'unir ; mais Jésus-Christ, qui est notre paix, l'a renversé : il a noyé dans son sang cette vieille querelle, et uni ces deux peuples si opposés, en un seul peuple animé de son esprit et de sa grâce (1).

Que si maintenant l'on nous demande en quoi consistent cette renaissance, ce renouvellement de la créature nouvelle, de l'homme nouveau ; nous répondrons que ce n'est point dans le corps ni dans l'ame considérés naturellement et en eux-mêmes, puisqu'on ne change pas de corps ni d'ame pour être chrétien. En effet, avant, comme après le baptême, lorsqu'on est encore fort éloigné de Jésus-Christ, et qu'on lui est intimement uni, ce sont toujours le même visage, les mêmes mains, le même entendement, et les mêmes facultés intérieures et extérieures. Mais cette renaissance et ce renouvellement en Jésus-Christ doivent s'entendre de l'ame et du corps pris moralement, c'est-à-dire, du côté des actions de la vie, selon ces paroles de saint Paul aux Romains : « Afin que nous menions une

(1) Ut duos condat in semetipso in unum novum hominem. *Ephes.* 2.

» vie nouvelle, et que nous servions Dieu avec » un esprit tout changé, tout nouveau (1).» Le même Apôtre, écrivant à son disciple Tite, dit encore : « Par une grâce et par une miséri» corde infinie, notre Sauveur a paru ici-bas, » couvert de notre chair, afin d'apprendre à » tous les hommes à renoncer à l'impiété et au » péché, à faire mourir leurs convoitises dé» réglées, et à vivre sobrement, justement et » saintement sur la terre, dans l'espérance de » la bienheureuse éternité qui nous est pro» mise (2).» Saint Macaire dit dans la même pensée : « Notre Seigneur est venu en ce monde, afin de changer notre nature, de faire en quelque sorte une métamorphose de notre corps, de refondre et de refaire notre ame toute à neuf, en la purifiant de ses passions désordonnées par la vertu toute puissante de son divin Esprit (3). » Et non-seulement il est

(1) Ut nos in novitate vitæ ambulemus. Ut serviamus in novitate spiritûs. *Rom.* 6. 4. *et* 7. 6.

(2) Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus erudiens nos, ut abnegantes impietatem et secularia desideria, sobriè, justè et piè vivamus in hoc seculo, exspectantes beatam spem. *Tit.* 2. 11.

(3) Μεταβαλοῦν ἀνακτίσαι. Καινὸν νοῦν ὀφθαλμοὶς, καινὰ ὦτα, καινὴν γλῶτταν, etc. Homil. 44.

descendu du ciel en terre, pour détruire en nous toutes ces passions, qui ont pris naissance dans le péché de notre premier père; mais encore il a voulu nous donner un esprit nouveau, une mémoire nouvelle, une nouvelle volonté, de nouveaux yeux, des oreilles nouvelles, une langue nouvelle; enfin, pour tout dire en un mot, il a voulu faire des hommes nouveaux, des hommes spirituels et saints, comme autant de vaisseaux neufs où il peut mettre le vin nouveau de son esprit, que le monde ignorait et ne possédait pas : car ce n'est point la coutume de mettre le vin nouveau dans de vieux vases, mais dans des tonneaux et des vases tout neufs.

Saint Paul, parlant du vieil homme et de l'homme nouveau, dit que le vieil homme est rempli de mauvais désirs et d'une foule de désordres provenant de la désobéissance de notre premier père, lesquels nous augmentons encore tous les jours nous-mêmes par notre propre malice (1). Il dit ensuite de l'homme nouveau, « qu'il a été divinement régénéré » pour vivre dans la justice, dans l'innocence

(1) Corrumpitur secundùm desideria erroris. *Ephes.* 4, 12.

» et la vraie sainteté (1). » Il donne au vieil homme un corps de péché dont les vices et tous les péchés particuliers sont les membres. « Notre » vieil homme, écrit-il aux Romains, a été » crucifié avec notre divin Sauveur, et est » mort dans sa mort (2). » Ainsi ce corps tout composé de péchés, cette tête remplie d'ambition et d'orgueil, ce cœur gonflé de colère et tout plein de vengeance et d'attache aux créatures, ces yeux curieux et lascifs, cette langue gourmande, médisante et qui s'emporte aux jurements et aux blasphèmes, ces oreilles ouvertes aux calomnies et aux discours licencieux, ces mains qui touchent le fruit défendu, et tous ces autres membres gâtés et corrompus, sont changés en des membres purs et saints, en un corps de vertu. Tout ce qui appartenait au vieil homme, dit encore le même saint Paul (3), a été noyé dans les eaux du baptême, et effacé, totalement aboli par le christianisme; et voilà que tout y devient nou-

(1) Secundùm Deum creatus est in justitiâ et sanctitate veritatis. *Ibid. v.* 24.

(2) Vetus homo noster simul crucifixus est, ut destruatur corpus peccati. *Rom.* 6. 6.

(3) Vetera transierunt : ecce nova facta sunt omnia. 1. *Cor.* 5. 17.

veau, que l'on y prend de nouvelles pensées, de nouvelles opinions, des sentiments et des désirs tout nouveaux, que l'on s'y renouvelle, en un mot, tout entier.

C'est pour cela que notre Seigneur est nommé dans Isaïe « le Père du siècle à venir (5). » C'est qu'en effet il est l'auteur et le fondateur d'un monde nouveau, puisqu'en lui et par lui ont commmencé des hommes nouveaux, des connaissances, des affections, des haines, des espérances nouvelles. Et saint Paul appelle le baptême, un bain dans lequel nous sommes régénérés et renouvelés par la communication de la propre personne du Saint-Esprit, et par l'infusion de ses grâces (1).

Les cérémonies extérieures que l'on observait dans le baptême lors de l'Église naissante, montrent clairement ce que dit saint Paul. Le pontife, comme nous l'apprend saint Denys (1), demandait au catéchumène ce qu'il était venu faire à l'Église; et le catéchumène lui répondait qu'il y était venu pour s'accuser

(1) Pater futuri seculi. *Is.* 9 6.

(2) Lavacrum regenerationis et renovationis Spiritûs sancti. *Tit.* 3. 5.

(3) De Eccles. hierar. cap. 2.

de son impiété, de l'ignorance dans laquelle il avait vécu relativement au vrai Dieu, et pour le supplier de l'admettre à la participation des choses divines. Alors le pontife lui déclarait que « sa conversion devait être entière et complète (1), » car elle avait pour objet un Dieu absolument parfait. Ensuite il lui montrait, par le détail, le genre de vie auquel il serait tenu désormais de se conformer; après quoi il lui demandait s'il était véritablement résolu de le suivre. Le catéchumène ayant répondu affirmativement, le pontife lui imposait la main sur la tête et le marquait du signe de la croix. Cela fait, les diacres lui ôtaient sa chaussure, le déshabillaient, et le pontife lui ordonnait de se tenir debout le visage tourné vers le soleil couchant, de faire comme s'il voulait repousser cet astre avec les mains, de souffler par trois fois de ce côté contre Satan, et de prononcer ensuite la profession publique de son abjuration. Lorsque le catéchumène avait exécuté tout cela, le pontife lui ordonnait de se tourner vers l'orient, et de lever les mains et les yeux au ciel. Il lui expliquait encore, et par trois fois,

(1) Ὀφειλομένην ὁλικὴν προσέλευσιν.

les devoirs de sa profession, et le catéchumène répétait également par trois fois cette explication, promettant de l'observer. Après cela, il entrait dans les fonts baptismaux, où il était plongé par trois fois, et ensuite revêtu d'une robe blanche.

Tous ces symboles mystérieux, disons-nous (1), représentent la vérité dont nous parlons. Et d'abord le dépouillement du catéchumène signifie qu'il doit se dépouiller de sa première vie, se détacher de toutes les affections qui pourraient l'arrêter ou le retarder. La cérémonie par laquelle on le fait tenir de bout, nu et sans chaussure, le visage tourné vers le soleil couchant qu'il repousse avec les mains, soufflant par trois fois contre Satan, lui apprend qu'il doit rejeter tout commerce avec le péché qui remplit l'ame de ténèbres, rompre avec toutes les mauvaises habitudes qu'il a contractées, avec tout ce qui peut l'empêcher d'aller à Dieu, avec le démon, en un mot. Alors étant ainsi dégagé et affranchi de tout ce qui est vicieux, on le fait tourner vers l'orient, pour lui faire com-

(1) Τὴν προτέραν ζωὴν ἀνεκδύσασα καὶ μέχρι τῶν ἐσχάτων σχέσεων ἀπολύσασα.

prendre que c'est par ce dégagement et cet affranchissement qu'il obtiendra la lumière et la vue pure et claire de la divinité.

C'est ainsi que le chrétien devient une créature nouvelle, un homme nouveau. Il se dépouille de tout ce qui est du vieil homme, c'est-à-dire, de tout ce qui regarde le vice et le péché, et il se change en un homme nouveau, en un homme tout composé et tout rempli de vertus. Aussi l'Apôtre saint Paul exhorte-t-il continuellement à cela ceux qui professent d'être chrétiens. Il dit aux Ephésiens : « Ceux qui entrent au service de notre Seigneur et qui font profession d'être à lui, doivent changer de vie, se dépouiller du vieil homme, de toutes leurs convoitises et de tous leurs dérèglements. Vous le devez, si vous êtes chrétiens : car tout chrétien doit prendre un esprit nouveau, se revêtir de l'homme nouveau, mener une vie juste, sainte et divine (1). » Le même Apôtre dit encore aux Colossiens : Défaites-vous de la colère, du

(1) Et deponere veterem hominem qui corrumpitur secundùm desideria erroris. Renovamini autem spiritu mentis vestræ, et induite novum hominem, qui secundùm Deum creatus est in justitiâ et sanctitate veritatis. *Ephes.* 4. 22.

dépit, de la malice, de la médisance, et de toute sorte de mauvais discours. Ne soyez ni fourbes, ni trompeurs; n'usez d'aucun mensonge dans le commerce que vous avez les uns avec les autres (1), « vous dépouillant du vieil homme, déposant les méchants haillons que vous avez reçus de lui, c'est-à-dire, renonçant à toutes les actions perverses, et cela afin de vous revêtir de l'homme nouveau, afin de connaître, de servir et d'aimer Dieu conformément à son Esprit, et de graver sur le visage de votre ame sa divine image que le péché en avait effacée (2). »

C'est ainsi que nous devons nous dépouiller et nous revêtir : sans cela, nous ne sommes pas chrétiens. Aussi, poür marquer un changement si nécessaire, notre Seigneur en opéra dès sa naissance et de bien merveilleux au ciel et sur la terre, comme l'histoire ecclésiastique le rapporte. C'est en ce sens qu'il nous dit lui-même par son prophète Isaïe :
« Voici que je change les choses, et que je leur
» donne une nouvelle face, que je fais des

(1) Coloss. 3. 9.

(2) Expoliantes vos veterem hominem cum actibus suis, et induentes novum eum qui renovatur in agnitionem secundùm imaginem ejus qui creavit illum. *Ibid.*

» cieux nouveaux et une terre nouvelle (1). » On mettra en oubli les choses passées, et le cœur n'y aura plus aucune affection. « Celui qui veut s'approcher de Dieu, dit saint Macaire, et s'allier à notre Seigneur, doit nécessairement se changer, ne conserver rien du vieil homme, mais devenir tout neuf et paraître un homme nouveau (2). »

Je finis par les remarquables paroles de saint Augustin qui dit, en traitant ce même sujet : « quiconque désire le baptême de Jésus-Christ, désire une vie nouvelle. Il faut donc qu'il passe de la vieillesse à la nouveauté. En effet, il y a eu d'abord un ancien Testament, un ancien cantique, un homme ancien ; mais maintenant tout cela est aboli, et on ne parle plus que d'un Testament nouveau, d'un cantique nouveau pour l'homme nouveau. Les vieilleries sont usées et passées, dit le grand Apôtre, elles sont toutes changées en nouvelles. Mais quelles sont donc ces vieilles choses passées ? et quelles sont celles qui

(1) Ecce ego creo cœlos novos et terram novam, et non erunt in memoriâ priora, et non ascendent super cor. *Is.* 65. 17.

(2) Homil. 44. Μηδέν τι τοῦ παλαιοῦ ἀνθρώπου.

sont devenues nouvelles ? Le premier homme, dit saint Paul, a été fait de la terre, et le second a été tiré du ciel. Le premier homme formé de la terre, c'est-à-dire Adam, est passé ; et Jésus-Christ Homme-Dieu, Homme nouveau, a été envoyé du ciel. La vieillesse des esprits s'est changée en la nouveauté des cœurs fidèles. La vie charnelle a fait place à la vie spirituelle. Mais encore quelles vieilles choses se sont évanouies, et quelles nouvelles ont paru ? C'est qu'étant enfants d'Adam, enfants charnels et souillés du péché, comme votre Père, vous êtes devenus enfants de Dieu, enfants spirituels et imitateurs de ses vertus (3). »

(1) Omnis qui baptisma Christi desiderat, vitam novam concupiscit. Transeat ergò à vetustate, ut perveniat ad novitatem. Priùs enim fuit testamentum vetus, canticum vetus, homo vetus; nunc autem testamentum novum, canticum novum propter hominem novum. Vetera transierunt; ecce facta sunt omnia nova. Quæ vetera transierunt? Quæ facta sunt nova? Primus homo, inquit Paulus, de terrâ terrenus, secundus homo de cœlo cœlestis. Transiit Adam homo vetus factus ex limo; venit Christus Deus homo missus è cœlo. Transiit vetustas montium, accessit novitas credentium; transiit vita carnalis, successit spiritalis. Quæ vetera transierunt? Quod eratis filii Adam, filii carnales; nova accesserunt;

§ 2.

Le chrétien est saint par sa dignité; il doit l'être par ses effets.

Après avoir parlé dans le précédent paragraphe de la renaissance et du renouvellement qui s'opèrent dans l'homme chrétien, nous dirons dans celui-ci que si, par surcroît d'excellence et de gloire le chrétien est saint par sa religion, il doit l'être aussi par ses œuvres.

Le titre le plus ordinaire dont saint Paul qualifie les chrétiens aux quels il écrit, est celui de *Saint*. « Paul apôtre de Jésus-Christ » à tous les *Saints* qui sont à Éphèse (1). » Paul apôtre de Jésus-Christ souhaite la » grâce et la paix de Dieu le Père, et de son » Fils Notre-Seigneur, à l'Église qui est à Co- » rinthe, et à tous les *Saints* qui sont dis- » persés dans l'Achaïe (2), » c'est-à-dire à tous les chrétiens.

quæ nova? quod efficimini filii Dei, filii spiritales. *Lib. de cantico novo.*

(1) Paulus apostolus Jesu Christi omnibus sanctis qui sunt Ephesi. *Ephes.* 1. 1.

(2) Paulus apostolus Jesu Christi Ecclesiæ Dei quæ

Or, pourquoi saint Paul appelle-t-il saints les chrétiens, et pour quelles raisons le sont-ils ? Ils le sont premièrement, parce que tous les hommes ont été sanctifiés d'une certaine manière par l'Incarnation du Verbe Fils unique de Dieu. Car de même que dans cet adorable et ineffable mystère « le Verbe a été fait chair, » suivant l'expression de saint Jean (1); de même la chair a été faite Verbe : comme Dieu y est devenu homme, ainsi l'homme y est devenu Dieu : et en cet Homme-Dieu particulier et individu tous les hommes, par son moyen, ont été rendus participants de la nature divine, sont devenus dieux en quelque sorte, et saints par conséquent.

Secondement les chrétiens sont saints, parce qu'ils sont lavés de tous leurs péchés et sanctifiés dans les eaux du baptême. « Jésus-Christ, dit l'Apôtre, a aimé l'Église et a voulu mourir pour elle, afin de la sanctifier; ce qu'il a fait en la purifiant de ses souillures par les eaux du baptême et par la parole de vie (2). » Et, d'après l'interprétation

est Corinthi, cum omnibus sanctis qui sunt in universâ Achaïâ. 2. *Cor.* 1. 1.

(1) Verbum caro factum est. *Joan.* 1. 14.

(2) Christus dilexit Ecclesiam, et seipsum tradidit

des saints Pères, nous trouvons une figure de cette vérité dans ce que dit Moïse. Au commencement du monde et à la naissance des êtres, le Saint-Esprit, qui, par sa propriété personnelle, est le principe et l'auteur de la sanctification des ames, « le Saint-Esprit était porté sur les eaux (1), » afin de leur donner la vertu de fécondité et de leur conférer la force de produire les poissons et les oiseaux: comme une poule qui, couchée sur ses œufs, les couve, leur communique une chaleur vitale, les vivifie et les anime. Or, cela était pour nous apprendre que le même Esprit divin viendrait dans la loi de grâce, comme se coucher et s'étendre sur les eaux du baptême, pour les rendre capables de purifier, de sanctifier les ames.

Troisièmement, je dis que l'Apôtre donne le nom de saints aux chrétiens, parce qu'ils sont, par le baptême, unis et dédiés à la très-sainte et très-auguste Trinité, laquelle, dans ce mystère, les consacre d'une manière particulière et divine à son service, et les destine à sa gloire. De là vient qu'elle imprime sa mar-

pro eâ, ut eam sanctificaret, mundans eam lavacro aquæ in verbo vitæ. *Ephes.* 5. 27.

(1) Spiritus Dei ferebatur super aquas. *Genes.* 1. 2.

que indestructible au chrétien, que saint Cyrille de Jérusalem appelle « un caractère ineffaçable de sainteté (1). » Par ces paroles : je te baptise au nom du Père et du Fils, et du Saint-Esprit, la divine Trinité le tire hors de soi, le dépouille du droit qu'il avait de disposer de sa personne ; elle se l'approprie, elle en fait son bien et son domaine ; elle le sépare de tous les usages communs et profanes du monde, pour n'être plus employé qu'à son culte et à sa gloire. Et comme le chrétien est baptisé tout entier, il faut aussi que tout entier il tourne à l'honneur de l'auguste Trinité ; que son corps, que ses membres, que son ame et toutes les puissances de son être lui soient consacrés. Par cette consécration et cette dédicace, les trois personnes divines sanctifient excellemment le chrétien : elles demeurent en lui d'une manière très-parfaite et toute nouvelle, elles le font entrer par de très étroites liaisons en société avec elles, « afin, dit le bien-aimé disciple, que » notre société soit avec le Père et avec son » Fils Jésus-Christ (2). » De plus, par cette

(1) Σφραγὶς ἁγία ἀκατάλυτος. Catech. 1.

(2) Ut societas nostra sit cum Patre et cum Filio ejus Jesu Christo. 1. *Joan.* 1. 3.

union heureuse et cette société divine, elles lui font sentir les précieux effets de leur amour, et elles le comblent d'une abondance de grâces. C'est ainsi que les chrétiens sont saints.

Et certes, si quelques onctions accompagnées de paroles et de cérémonies extérieures suffisent pour rendre un lieu saint et le consacrer au Seigneur, ainsi que nous le voyons; à combien plus forte raison le chrétien sera-t-il saint, lui qui est sanctifié intérieurement par la grâce, et qui est consacré à Dieu par le Saint-Esprit lui-même! En effet, la consécration des chrétiens par le baptême est la plus noble, la plus relevée et la plus divine qui soit en terre après celle de l'union hypostatique: car elle confère infailliblement la grâce; elle donne la sainteté et fait l'homme enfant de Dieu, ce qui est le plus haut point d'honneur où il puisse s'élever en ce monde et en l'autre.

Le docteur angélique nous enseigne que le mystère de l'Eucharistie est une amplification, une étendue plus considérable de celui de l'Incarnation: car comme dans celui-ci la Divinité s'est unie personnellement à une humanité particulière; de même, dans le mys-

tère de l'Eucharistie, elle s'unit, en quelque façon approchante, à tous les individus ; en sorte que l'Incarnation semble s'étendre et s'opérer sur eux. Par la même raison, nous pouvons dire que le sacrement du baptême est une participation de l'union hypostatique. En effet, comme cette union ineffable a dédié et consacré pour jamais, et d'une manière souverainement parfaite et divine, l'humanité de Notre-Seigneur à la très-sainte Trinité ; comme cette union sacrée a rendu cette humanité dans la personne du Verbe fait chair, le premier et le plus grand instrument de son service et de sa gloire ; de même aussi le baptême nous consacre à Dieu, nous fait appartenir à lui pour toujours, en nous rendant sa possession véritablement inaliénable, pour être employés à son honneur.

Mais ce n'est pas assez que les chrétiens soient saints par leur baptême et par leur profession, il faut encore qu'ils le soient par leurs œuvres. En effet, c'est à cette seconde sainteté que la première se rapporte. Aussi saint Paul écrivant aux Romains et aux Corinthiens, ne dit pas seulement qu'ils sont saints, mais « qu'ils sont appelés à être

« saints (1). » La vie de ceux qui embrassent la foi de Jésus-Christ, dit saint Cyrille d'Alexandrie, est une vie de vertu (2); et le christianisme est une vie de pureté, d'innocence, de sainteté et de bonnes œuvres.

« Jésus-Christ, dit l'Apôtre aux Éphésiens, » a aimé son Église ; il s'est livré à la mort » pour elle, afin de la rendre belle et agréa- » ble à ses yeux, sans tache, sans aucune ri- » de, sans aucune difformité dans ses mœurs, » mais toute pure et toute sainte (3). » Un peu auparavant il avait dit : « Nous sommes l'ou- » vrage de Dieu, étant créés en Jésus-Christ » pour les bonnes œuvres (4). » Nous sommes bien l'ouvrage de Dieu par la création; mais nous le sommes d'une manière plus excellente encore par la rédemption : car il nous a créés, sans que nous eussions devers nous aucun mérite à la grâce, et il nous a faits chré-

(1) Vocatis sanctis. *Rom.* 1. 7; 1. *Cor.* 1. 2.

(2) Ἁγιοπρεπὴς ὁ βίος τοῖς ἐν Χριστῷ. Glaphy. lib. 1. de Adam.

(3) Ut exhiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam aut rugam, aut aliquid hujusmodi, sed ut sit sancta et immaculata. *Ephes.* 5. 27.

(4) Ipsius factura sumus creati in operibus bonis. *Ephes.* 2. 10.

tiens pour mener une vie, non plus simplement naturelle, mais sainte dans l'exercice continuel des bonnes œuvres. Dans sa lettre aux Colossiens, il dit encore : « Mon désir » et ma prière sont qu'ayant quitté vos an- » ciennes idolâtries pour vous ranger sous la » bannière de Jésus-Christ, vous ayez des » pensées, des affections et des paroles di- » gnes de Dieu, et que vous vous adonniez » soigneusement à toutes les actions bon- » nes, afin de plaire en tout à sa divine ma- » jesté (1). »

Dans sa lettre canonique, saint Jacques dit de même aux fidèles à qui il l'adresse, que l'épreuve la marque de leur foi est de pratiquer la patience, et que la patience les rendra parfaits, accomplis en toutes sortes de vertus, les empêchant de manquer à aucune chose qui soit nécessaire à la sainteté de leur état (2).

C'est dans cette pensée et pour exprimer l'obligation où est le chrétien de vivre saintement, qu'autrefois on le revêtait, au sor-

(1) Ambuletis dignè Deo per omnia placentes in omni opere bono fructificantes. *Coloss.* 1. 10.

(2) Ut sitis perfecti et integri in nullo deficientes. *Jac.* 1. 4.

tir des fonts baptismaux, d'une robe blanche, et que, lui mettant un cierge allumé dans la main, on lui disait ces paroles : « Prenez cette robe blanche, sainte et pure, et faites en sorte que vous la portiez sans tache au tribunal de votre souverain juge Jésus-Christ, afin qu'il vous donne la vie éternelle (1). »

Par ces cérémonies, l'Église voulait signifier au nouveau chrétien : 1.° la vie sainte et exemplaire qu'il devait mener par la suite ; 2.° son affranchissement de l'esclavage du démon et du péché, et la liberté des enfants de Dieu qu'il acquérait ; 3.° la victoire qu'il remportait sur tous les ennemis de son salut, et le glorieux triomphe qu'il en tirait. En effet, les Romains faisaient présent d'une robe blanche à leurs esclaves, quand ils les mettaient en liberté ; et les conquérants qui entraient en triomphe dans leurs villes, étaient aussi vêtus de blanc.

« Vous avez pris des habits blancs, dit saint Ambroise à un nouveau chrétien, afin que ces vêtements vous soient une marque des

(1) Accipe vestem candidam, sanctam et immaculatam, quam perferas sine maculâ ante tribunal Christi, ut habeas vitam æternam. — C. à Lapide in cap. 6. *ad Rom v.* 4

haillons du péché que vous avez dépouillé, et de la robe éclatante de l'innocence que vous avez revêtue (1). »

Lorsque le samedi d'après Pâques et le dimanche suivant, jours qui s'appellent encore aujourd'hui samedi et dimanche *in albis*, le néophyte quittait la robe blanche de son baptême, on lui donnait un *Agnus Dei* blanc, fait du cierge pascal, et bénit par le pape; et il le portait suspendu à son cou, afin d'avoir continuellement devant les yeux un symbole qui l'avertît de la pureté et de la sainteté de sa vie, et d'apprendre du véritable Agneau pascal notre Seigneur Jésus-Christ, à être toujours humble, doux et innocent (2).

C'est encore pour le même sujet qu'au rapport de Tertullien (3), on lui donnait du lait et du miel le jour même de son baptême. Par là on lui apprenait 1.° son enfance et la nouvelle vie en Jésus-Christ qu'il devait passer dans l'innocence. 2.° On voulait lui donner

(1) Accepisti vestimenta candida, ut esset indicium quod exueris involucrum peccatorum, et indueris innocentiæ castæ velamina. — Lib. de iis qui initiunt. *cap.* 7.

(2) Baronius, anno Christi 58.

(3) Tert. lib. I. contra Marcion. cap. 14.

quelque ressemblance avec notre Seigneur, de qui Isaïe avait dit « qu'il mangerait du beurre fait de lait et de miel, et par là élever son esprit, et piquer son courage à prendre les traits de ses vertus (1). » 3.° On voulait enfin lui signifier l'humilité, la douceur et la suavité en quelque sorte enfantine de la vie chrétienne.

Ainsi donc, puisque le chrétien est obligé de mener une vie innocente, et de joindre la sainteté des œuvres à la sainteté du nom qu'il porte, et de la religion qu'il professe, il faut qu'il fasse tous ses efforts pour ne point demeurer en dessous de ses grandes obligations. Par son baptême, il est authentiquement et nécessairement dédié à la très-sainte Trinité, et irrévocablement consacré à son service et à son honneur : c'est ce qu'il a solennellement promis lui-même à la face du ciel et de la terre, et en présence des autels. Donc il doit accomplir sa promesse, qu'il a faite, non pas à un homme pour le tromper, mais à Dieu, toujours assez puissant et assez sage pour exiger ce qui lui est dû.

Nous voyons que les églises, que les vases

(1) Butyrum et mel comedet, ut sciat reprobare malum et eligere bonum. *Is*. 7. 15.

sacrés et les habits sacerdotaux sont soustraits, à cause de leur consécration, à tous les usages humains et séculiers, pour n'être employés qu'au seul culte de Dieu. Un monarque, un prêtre même n'oserait boire dans un calice consacré, quand il est à table, et les laïques ne peuvent pas même le toucher: quel respect! quelle retenue! Assurément on ne saurait trop en avoir à cet égard; mais avec combien plus de respect encore le chrétien qui, par une consécration incomparablement plus relevée, est dédié et consacré à la majesté divine, avec combien plus de respect, disons-nous, le chrétien doit-il se toucher, user de soi? Ah! n'est-il pas beaucoup plus obligé de se refuser absolument à tous les emplois profanes et à toutes les actions des vices, pour ne s'occuper que de ce qui regarde le culte et les intérêts de Dieu?

« Ne savez-vous pas, dit saint Paul aux Co-
» rinthiens, que vos membres sont le temple
» de l'Esprit saint, lequel demeure en vous
» par le don que Dieu vous en a fait, et que par
» conséquent vous n'êtes point vôtres (1)? »

(1) An nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritûs sancti qui in vobis est, quem habetis à Deo et non estis vestri? 2 *Cor*. 6. 19.

Un peu plus haut le même Apôtre avait dit : « Ignorez-vous que vos corps sont membres » de Jésus-Christ, et qu'ils lui appartiennent? » Prendrai-je donc les membres de Jésus- » Christ pour les prostituer à une femme dé- » bauchée? A Dieu ne plaise (1). » Saint Ignace d'Antioche était dans les mêmes sentiments que l'Apôtre, lorsqu'il écrivait aux Romains, pour les supplier de s'entremettre pour lui auprès de Dieu, « afin, disait-il, qu'on ne m'appelle pas seulement chrétien, mais que je le sois en effet; afin que je ne porte pas à faux ce nom honorable et divin, mais que j'en fasse les œuvres. »

Mais si, comme nous venons de le voir, le chrétien doit être saint et s'employer entièrement au service de Dieu, hélas! au milieu d'une si grande multitude d'hommes qui se disent chrétiens, qu'il y en a peu de véritables! « Combien, au contraire qui, selon l'expression du grand saint Grégoire, désirent bien de le paraître, mais non pas de l'être (2)! » Chrétiens en apparence, ombres,

(1) Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi? tollens ergo membra Christi, faciam membra meretricis? Absit. *Ibid. v.* 15.

(2) Qui christiani esse non appetunt, sed videri. *Moral. lib.* 19. *cap.* 9.

fantômes de chrétiens ! ils ressemblent aux éponges, lesquelles ont si peu de sentiment et de signes de vie, que ce n'est qu'à grande peine que l'on discerne si elles sont animées ou quelque chose de mort. De même il paraît si peu de l'esprit chrétien dans la vie, dans les discours, dans les affections et dans toute la conduite de la plupart de ces chrétiens, que l'on peut douter, avec beaucoup de raison, s'ils sont véritablement chrétiens ou infidèles.

Celui-là n'est point chrétien, qui n'en mène pas la vie. « Mes très-chers frères, disait saint Augustin, que personne d'entre vous ne se trompe et ne se flatte d'une vaine espérance ; ce n'est pas la dignité du nom chrétien qui fait le chrétien : si l'on n'en fait les œuvres, ce titre glorieux ne sert qu'à une plus grande confusion, et à un plus terrible supplice (1). » Non, non, il ne passera jamais pour chrétien véritable celui qui s'abandonne aux vices de son cœur, et qui vit dans le péché

(1) Nemo se decipiat, fratres charissimi, nemo se falsâ spe circumveniat; christiani nominis non facit sola dignitas christianum, nihilque prodest quod aliquis christianus vocatur in nomine, si hoc non ostendit in opere. *Serm.* 38. *de sanctis.*

et dans la honte du péché, au lieu de mener la vie sainte à laquelle l'obligent la sainteté de son baptême, les promesses formelles qu'il y a faites, et Jésus-Christ lui-même, qui s'est revêtu de sa nature, qui a répandu tout son sang pour lui, qui lui en a fait le commandement exprès, qui lui en donne les instructions, et qui lui en fournit chaque jour les grâces nécessaires.

Écoutons enfin sur ce sujet un jeune et généreux martyr, saint Tiburce, gentilhomme romain de très-noble origine, puisqu'il était fils de Chromace, gouverneur de Rome. Ce saint jeune homme avait été converti à la foi avec son père par saint Sébastien. Ayant été pris et présenté au juge Fabien avec un certain Torquatus, chrétien lâche et débauché, il dit au juge : « Il y a long-temps que Torquatus, que vous voyez ici, fait semblant d'être chrétien ; mais c'est un menteur et un hypocrite : il ne l'est pas. La vertu de ce saint nom ne peut point souffrir qu'il soit pris et porté par ceux qui n'ont aucun respect et aucun amour pour lui. Oui, Seigneur très-illustre, ce nom sacré est un nom tout rempli d'une vertu divine ; et il n'appartient qu'aux vrais disciples, qu'aux vrais imitateurs de Jésus-

Christ, à ces hommes qui s'appliquent à la véritable sagesse, qui résistent fortement à leurs appétits déréglés, et qui pratiquent hautement la vertu. Ainsi donc, pourrez-vous estimer chrétien celui qui, comme Torquatus, s'adonne à ses plaisirs, s'ajuste et se pare comme une divinité mensongère, et qui, avec une ame et un corps également efféminés, ne pense qu'à vivre licencieusement? Jamais Jésus-Christ n'a daigné reconnaître pour siens des hommes ainsi faits; jamais il ne mettra au nombre de ses serviteurs et de ses disciples de si funestes fléaux (1). »

(1) Diù est quod Torquatus se christianum esse mentitur; virtus enim ipsa sancti nominis graviter fert, et molestè suum nomen à non suis amatoribus usurpari... Revera enim, vir illustrissime, hoc christianum nomen divinæ virtutis est, sectatorum scilicet Christi qui verè philosophati sunt.... Nunquam tales pestes Christus dignatus est habere servos suos. *In Vitâ sancti Sebastiani, apud Sur. 10 januarii.*

§ 3.

En quoi consiste une action chrétienne, et qu'est-ce qu'agir en chrétien?

Après avoir montré la sainteté du chrétien et l'obligation où il est de vivre saintement, il nous faut remarquer qu'il n'est pas saint d'une manière quelconque, et qu'il ne doit pas animer ses actions d'une sainteté telle qu'elle, mais de la sainteté même de Jésus-Christ, selon l'expression de l'apôtre saint Paul (1). Cette doctrine mérite d'être placée dans le plus grand jour; car l'essence du christianisme consiste principalement dans ce qu'elle enseigne.

Les actions de l'homme peuvent toutes se rapporter à trois causes et à trois principes, savoir: la passion, la raison, et l'esprit de Jésus-Christ. La passion constitue la nature de la bête, ainsi que nous l'avons déjà démontré; par conséquent les actions produites par la passion sont des actions de bête. La raison fait l'homme; donc toutes les actions raisonnables sont des actions humaines. L'esprit

(1) Omnibus sanctis in Christo. *Philipp.* 1. 1

de Jésus-Christ forme l'essence du christianisme ; donc les actions opérées par ce principe et provenant de cette noble source, méritent à elles seules le titre glorieux d'actions chrétiennes.

Mais pour donner un plus grand développement à ce mystère, et le faire voir environné de l'éclat de tout son jour, il est à remarquer que saint Paul enseigne, comme une doctrine fondamentale du christianisme, que l'Église forme un corps dont Jésus-Christ est le chef, et dont tous les fidèles sont les membres (1). Il le dit aux Éphésiens par trois fois ; il le mande aux Corinthiens ; il le fait savoir aux habitants de Colosse. La chose est généralement trop connue, pour que nous ayons besoin de rapporter toutes ses paroles, quoique cette connaissance soit en effet très-importante. Je me contenterai donc de citer seulement ce qu'il dit aux Éphésiens, parce que cela me servira pour étendre davantage la chose, et la pousser plus loin. C'est au chapitre premier, verset vingt-deuxième, que nous trouvons ces paro-

(1) Ephes. 1. 22; 4. 15; 5. 23.—1. Cor. 12. 27.—Coloss. 1. 16.

les : « Il a mis toutes choses sous ses pieds, et » il l'a donné pour chef à toute l'Église, qui est » son corps (1). » Dieu a mis toutes choses sous les pieds de son fils Jésus-Christ, et les a toutes assujetties à son pouvoir; il l'a constitué maître et seigneur absolu des créatures ; il l'a établi chef de toute l'Église : de l'Église militante, qui est sur la terre, des hommes qui combattent sans cesse les ennemis de Dieu et de leur salut ; de l'Église souffrante, qui est dans le purgatoire, des ames justes qui achèvent par leurs peines et leurs souffrances de payer ce qu'elles doivent à la justice divine ; de l'Église triomphante, qui est dans le ciel, église composée, ainsi que le dit saint Thomas, des anges et des saints.

Sur cela il est bon de remarquer avec les docteurs que « notre Seigneur est le chef, premièrement, des hommes, mais avec quelque différence et quelque inégalité (2). » En effet, il l'est principalement de ceux qui lui sont actuellement unis par la gloire, c'est-à-dire des bienheureux qui sont dans le ciel. Il est

(1) Omnia subjecisti sub pedibus ejus, et ipsum dedit caput suprà omnem Ecclesiam quæ est corpus ejus et plenitudo ejus. *Ephes.* 1. 22.

(2) Suarez, in 3 part. ad art. 3, q. 8.

le chef, mais en un degré un peu moindre, de ceux qui lui sont unis par la grâce et par la charité, c'est-à-dire des justes qui sont sur la terre. Il est le chef, mais à un degré bien inférieur, de ceux qui ne lui sont pas unis, mais qui peuvent l'être et qui le seront effectivement un jour, comme sont les pécheurs, les hérétiques et les infidèles prédestinés. Enfin, il est le chef, et c'est le dernier degré, de ceux qui ne lui seront jamais unis, mais qui, rigoureusement parlant, le peuvent être : tels sont les réprouvés qui se trouvent encore sur la terre au milieu des vivants ; car il est mort pour eux, aussi bien que pour les justes, et il leur en fait ressentir les effets par les grâces suffisantes qu'il leur fournit pour les porter à bien vivre. De là on infère que notre Seigneur n'est point le chef des damnés, des réprouvés qui sont dans l'enfer, ni des enfants qui meurent sans baptême. En effet, ni les uns, ni les autres ne sont pas capables de recevoir ses grâces, et d'avoir part au fruit de ses travaux ; car ses grâces et ses mérites ne se communiquent que par la foi et aux sujets seulement qui en sont susceptibles, ce que ceux-là ne sont pas.

Secondement, notre Seigneur est le chef des anges. Nous avons déjà vu que c'est la doctrine de saint Thomas; et saint Hilaire (1), et saint Augustin (2), et beaucoup de théologiens nous fournissent le même enseignement. De fait, si notre Seigneur, comme nous l'apprend saint Paul, est constitué chef de toute l'Église, il faut bien qu'il soit aussi le chef des anges : car ces esprits bienheureux composent avec les hommes un véritable corps d'église, laquelle est comme une république spirituelle, qui a et qui doit nécessairement avoir un même lieu pour demeure, qui mène une même vie, qui possède une même grâce, qui jouit d'une même gloire et d'une même félicité, et qui enfin est unie mutuellement par les mêmes liens d'une même charité. Or, non seulement il convient, mais encore il est absolument nécessaire qu'un corps, et surtout qu'un corps ainsi composé, ait un chef, et qu'il n'en ait qu'un; qu'un corps noble et illustre ait un chef qui soit de même, et qui réunisse de plus grands avantages encore : mais tout cela ne peut con-

(1) Hilar. in Ps. 139.
(2) Aug. in Ps. 6.

venir qu'à notre Seigneur Homme-Dieu. Donc Jésus-Christ est le chef des anges ; et, en cette qualité, il leur a mérité la grâce dont ils ont profité au temps de leur épreuve, aussi bien que la gloire éclatante dont ils jouissent, et dont ils jouiront éternellement avec lui. Le docteur angélique, expliquant ce passage du disciple bien-aimé : « nous avons tous puisé » dans sa plénitude (1), » dit que ces paroles doivent s'entendre, non seulement des apôtres, des patriarches, des prophètes et de tous les justes qui ont été, qui sont et qui seront jamais, mais encore de tous les anges. Puis il ajoute : « La plénitude de la grâce que » notre Seigneur possède, est la cause et la » source d'où découlent toutes les grâces qui » se communiquent à toutes les créatures in- » tellectuelles (2). »

Nous pouvons même conclure de là que, non seulement notre Seigneur est le chef des anges, mais encore qu'il est leur rédemp-

(1) De plenitudine ejus nos omnes accepimus. *Joan.* 1. 16.

(2) Quia plenitudo gratiæ quæ est in Christo est causa omnium gratiarum quæ sunt in omnibus intellectualibus creaturis. *Ibid.*

teur, ainsi que l'a appelé saint Bernard (1). Avant lui le savant Théodoret l'avait déjà qualifié de la même manière (2), rapportant aux anges, aussi bien qu'aux hommes ce que saint Paul dit aux Hébreux: « notre Seigneur » est mort pour tous.» Observons toutefois qu'il n'est pas leur rédempteur en ce sens qu'il les ait rachetés et tirés du pouvoir de leurs ennemis, mais bien en ce qu'il les a préservés d'y tomber, comme il l'a été aussi de sa très-sainte mère, la glorieuse vierge Marie. Or, cette grâce inestimable est assurément une rédemption, et une rédemption plus excellente même que l'autre, selon l'enseignement de saint Denys (3), enseignement toutefois qui tire son fondement des saintes Écritures. En effet, David affirme (4) que Dieu l'a racheté du glaive formidable de Goliath, parce qu'il n'a pas permis qu'il en fût atteint. Saint Fulgence dit fort élégamment à ce propos. « La grâce de Jésus-Christ a opéré en l'ange et en l'homme : en l'homme, pour le relever; en

(1) Serm. 17 et 22. in Cantic.

(2) Theodor. in Epist. ad Hebr. 2. 9.

(3) Cap. S. de divin. nomin.

(4) Qui redemisti David servum tuum de gladio maligno. *Ps.* 143. 10.

l'ange, pour l'empêcher de tomber ; en l'ange, afin qu'il ne fût point blessé ; en l'homme, afin de guérir ses blessures ; elle a rendu la santé à celui-ci, elle l'a conservée à celui-là, servant à l'un de préservatif, et de remède à l'autre (1). »

Troisièmement enfin, on peut dire que notre Seigneur est le chef de toutes les choses créées. C'est ainsi que, suivant l'interprétation d'un très grand nombre de Pères, il s'appelle lui-même par la bouche du sage : « Le » Seigneur m'a fait le principe et le chef de ses » voies et de toutes ses créatures (2). » Or, voici quatre raisons de cela : La première est que notre Seigneur, par le don authentique et irrévocable que son Père lui en a fait, a le domaine de tout ce qui est au monde : c'est ce que chante le Roi-prophète (3), et ce qu'enseigne l'apôtre des gentils (4). La seconde

(1) Una est in utroque gratia operata : in hoc ut surgeret, in illo ne caderet ; in illo ne vulneraretur, in isto ut sanaretur ; ab hoc infirmitatem repulit, illum infirmari non sinit ; illius esca, istius medicina. — Lib. 2. ad Thrasim. *cap.* 3.

(2) Dominus possedit me ab initio viarum suarum. *Prov.* 8. 22.

(3) Ps. 2. 8.

(4) Hebr. 2. 7.

raison, c'est que toutes choses ont été extrêmement ennoblies et comme déifiées en sa sainte personne par le mystère de son incarnation. La troisième raison, c'est qu'il peut employer toutes choses pour le salut de ses élus, pour leur sanctification et leur béatitude. La quatrième raison, enfin, c'est qu'après le jugement dernier, elles recevront de lui une nouvelle gloire, et qu'elles seront mises dans un état de pureté et d'incorruption, par rapport à celui des enfants de Dieu vers lequel elles aspirent par de violentes inclinations, désirant très ardemment d'être dégagées de la servitude où maintenant elles se voient réduites (1).

C'est dans ce sens général et étendu que nous attribuons le nom de chef à notre Seigneur; mais ce nom lui convient d'une manière toute spéciale par rapport aux chrétiens, avec lesquels il fait un corps que nous appelons l'Église. Or, ce corps a cela de propre, selon l'apôtre saint Paul (2), que, non seule-

(1) Expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat. *Rom.* 8. 19.

(2) Sicut enim corpus unum est, et membra habet multa; omnia autem membra corporis cùm sint multa, unum tamen corpus sunt: ita et Christus. 1 *Cor.* 12. 12.

ment la tête, mais encore tous les membres portent le nom de Jésus-Christ. Comme tous les membres avec la tête composent un corps et produisent un homme qui s'appelle Pierre, Jean : de même tous les fidèles unis avec notre Seigneur, comme autant de membres avec leur chef, constituent un corps mystique qui se nomme Jésus-Christ. « Rendons grâce à Dieu, dit saint Augustin dans la même pensée, rendons-lui grâces avec un cœur plein de joie de ce que nous ne sommes pas seulement chrétiens, mais, ce qui est infiniment au-dessus, de ce que nous sommes Jésus-Christ. Mes frères, entendez-vous cette grâce que Dieu nous fait ? comprenez-vous cette faveur ? Entrez dans l'admiration et dans la joie de ce que vous êtes Jésus-Christ ; car, si Jésus-Christ est notre chef, si nous sommes ses membres, et si ensemble avec lui nous composons un corps, il est lui-même ce corps et cet homme, et nous le sommes aussi (1). »

Saint Thomas donne quatre raisons pour les-

(1) Gratulemur et agamus gratias, non solùm nos christianos factos esse, sed etiam Christum. Intelligitis, fratres, gratiam Dei super nos? capitis ? Admiramini; gaudete. Christus facti sumus ; si enim ille caput est, nos membra; totus ille homo et nos. *Tract.* 21. *in Joan.*

quelles notre Seigneur est le chef de l'Église (1). La première est que, comme le chef est de même substance que les membres, ainsi notre Seigneur a pris réellement notre substance et notre nature : « Il est homme comme » nous, dit l'apôtre (2). » La seconde est que, comme la tête est élevée au-dessus de toutes les autres parties du corps, et qu'elle y tient le premier rang d'éminence et de gloire ; de même notre Seigneur est au-dessus de tous ses membres : il surpasse infiniment en excellence et en dignité tous les hommes, tous les anges, et toutes les créatures existantes et possibles. Voilà pourquoi saint Paul l'appelle « l'aîné de toutes les créatures (3) ; » c'est qu'il a un haut ascendant et un souverain degré d'honneur au-dessus d'elles. La troisième raison se tire de la perfection même de notre Seigneur. La tête est de toutes les parties du corps la plus accomplie et la plus parfaite ; de grandes merveilles se trouvent réunies en elle. Qui pourrait en douter ? c'est là que tous les sens intérieurs et extérieurs ont leur siége,

(1) 3. p. q. 8. a. 1. et lect. 8. in cap. 1. Ephes.
(2) In similitudinem hominum factus, et habitu inventus est homo. *Philipp.* 2. 7.
(3) Primogenitus omnis creaturæ. *Coloss.* 1. 15.

leurs principales opérations et leur vie ; c'est là que les yeux voient, que les oreilles écoutent, que les narines flairent, que la langue goûte et savoure ; c'est là que les sens du toucher, d'ailleurs répandus sur tout le corps, exercent premièrement et plus particulièrement leurs fonctions ; c'est là que l'ame considère et connaît les choses, qu'elle en fait le discernement et le jugement, qu'elle les veut, les désire ou les repousse : car elle trouve là, et non ailleurs, les organes nécessaires à ses actions. Ce n'est donc pas sans raison, si dans la numismatique, la sculpture, la peinture, et les autres arts, on représente l'homme par la tête seule ; si toujours et partout on a fait plus d'état de la tête que des autres membres. Toute l'antiquité a regardé la tête comme la partie la plus sacrée et la plus divine qui fût en l'homme. Le serment qui se faisait par elle, passait pour le serment le plus religieux et le plus inviolable. Les Égyptiens portaient tant d'honneur et de respect à cette partie, que, se nourrissant de la chair de certains animaux, ils s'abstenaient de la tête et n'osaient y toucher. Platon et, après lui, son disciple Aristote, donnent à cette partie principale de l'homme l'épithète de *très divine ;*

car, disent-ils, « c'est là que notre raison a établi son trône, et que se forment nos connaissances et nos raisonnements (1). » C'est dans le même sens que le bien-aimé disciple dit de notre Seigneur : « Nous avons vu sa majesté et sa gloire, comme la seule qui fût convenable au Fils unique de Dieu, dont il fait briller les rayons au travers de son humanité sacrée, comme au travers d'un voile ; et nous l'avons reconnu plein de grâce et de vérité (2). » A cela ajoutons ce que saint Paul écrit aux Éphésiens. Il leur dit que Dieu a recueilli et entassé dans la personne de notre Seigneur tous les dons, toutes les grâces, et généralement tous les biens qui sont au ciel et sur la terre (3), et qu'ainsi il est le trésor, la plénitude et l'abîme infini des richesses de Dieu. Au surplus, tout ce qui se trouve de divin dans la nature humaine, soit en essence, soit en participation, est en lui, et nous vient de lui.

(1) Plat. in Timæo. — Θειοτάτην τῶν περὶ ἡμᾶς κεφαλὴν, ὅθεν λογισμός. Arist. probl. sect. 33.

(2) Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti à Patre, plenum gratiæ et veritatis. *Joan.* 1. 14.

(3) Instaurare omnia in Christo, quæ in cœlis et quæ in terrâ sunt. *Ephes.* 1. 10. — Ἀνακεφαλαιώσασθαι.

La quatrième raison pour laquelle notre Seigneur est le chef de l'Église est celle-ci qui revient particulièrement à notre sujet : De même que la tête a la puissance, la faculté d'influer sur ses membres, de leur envoyer les esprits animaux par lesquels ils reçoivent le sentiment et le mouvement, de les gouverner en leurs actions extérieures, afin qu'ils y procèdent dans l'ordre exigé par la nature ; de même aussi notre Seigneur exerce proprement et excellemment en nous et sur nous ces deux pouvoirs et ces deux ministères, que nous appelons vertu d'écoulement et d'influence, et vertu de gouvernement et de direction, ainsi que nous le verrons par la suite. Pour le moment, il nous suffira de bien saisir cette noble et importante pensée, à savoir, que nous faisons un corps mystique avec Jésus-Christ, qu'il est notre chef, et que nous sommes ses membres. « Connais, ô chrétien, nous dit saint Léon, connais à quel point d'excellence et de dignité Dieu t'a élevé, et souviens-toi de quelle tête et de quel corps tu as l'honneur d'être membre (1). » Tirons de là deux conséquences :

(1) Agnosce, ô christiane, dignitatem tuam ; me-

La première, que nous devons concevoir une très grande opinion de nous-mêmes, former de très hautes idées de notre dignité, sachant que nous sommes les membres de Jésus-Christ, et que, les membres étant toujours de même nature que leur chef, nous participons à celle de notre Seigneur. Ainsi donc, étant des membres divins, nous ne devons point dégénérer de notre noblesse, et nous avilir à des choses honteuses, rampantes, dégradantes. La main du roi ne fera pas ce que fait celle du valet d'écurie : elle ne pansera pas des chevaux, elle ne maniera pas des ordures ; car c'est la main d'une personne de haute qualité, d'une personne très éminente et souveraine. Ainsi nous sommes les membres du Fils de Dieu, c'est-à-dire d'une majesté infinie; nous le savons, nous le disons même, et nous nous en glorifions. Ah ! conservons-nous donc dans une très grande pureté, et prenons garde de toucher, même par la pensée, à des saletés, à des souillures.

La seconde conséquence que nous devons tirer de la doctrine établie ci-dessus, c'est

mento cujus capitis et cujus corporis sis membrum. *Serm.* 1. *de Nativ.*

que les membres aiment naturellement leur tête, qu'ils ont du respect pour elle, et une puissante inclination à la conserver. Voyez, quand elle est en péril, comme les jambes et les pieds courent pour l'en retirer; comme les bras s'exposent à recevoir le coup, afin de l'en garantir, aimant mieux être blessés et coupés que de souffrir qu'elle le soit. Sans doute nous devons faire de même vis-à-vis de notre Seigneur; sans doute nous devons soutenir sa gloire aux dépens de la nôtre, et défendre ses intérêts, quelque dommage qu'il semble devoir nous en arriver. O main, ô membre sacré de cette tête divine, lorsque tu vois qu'on l'outrage, qu'on la bat, qu'on la déshonore, oppose, oppose-toi hardiment pour sa défense; prends sa querelle, quelque risque que tu puisses courir. Hélas! n'a-ce pas été pour te combler de joie, et pour te couronner de gloire, que ce chef auguste et divin a voulu lui-même être couronné et douloureusement percé d'épines? « J'aime bien mieux que les hommes murmurent de moi et contre moi, disait le pieux saint Bernard, que s'ils se plaignaient de mon Dieu. Ce m'est un grand honneur, si Dieu daigne se servir de moi, comme d'un bouclier,

pour se couvrir ; je recevrai volontiers en cet état les traits envenimés et brûlants des langues médisantes, pourvu qu'elles l'épargnent; non, je ne refuse pas de passer pour un homme de néant et pour un infâme, à condition qu'on sauvera l'honneur de mon Dieu. Oh! qui me fera cette grâce que je puisse me glorifier avec David, que j'ai souffert des opprobres, et que j'ai eu le visage tout couvert de confusion et de honte pour la cause de mon Dieu (1)? »

§ 4.

Suite du même sujet.

Le principal office de la tête est d'agir sur les membres, et de leur communiquer intérieurement et extérieurement ses salutaires influences. Intérieurement, en faisant couler sur eux, et en distribuant à leurs ex-

(1) Malo in nos murmur hominum quàm in Deum esse; bonum mihi si dignetur me uti pro clipeo : libens excipio in me detrahentium linguas maledicas et venenata spicula blasphemorum, ut non irruatur in Dei gloriam : quis mihi det gloriari in voce illâ, quoniam propter te sustinui opprobrium, operuit confusio faciem meam. *Lib.* 2. *de consid. cap.* 1. *Ps.* 68. S.

trémités les esprits animaux qui se forment dans les cellules du cerveau, et qui portent aux membres le sentiment, le mouvement et l'action. Voilà pourquoi Varron pense que le mot latin qui signifie *tête*, est tiré d'un autre qui signifie *prendre* (1); car c'est en elle que prennent leur origine les sens et les nerfs distributeurs des esprits animaux. Extérieurement, parce que la tête, par la conduite de l'entendement et de la volonté, et par la direction des yeux et des autres sens, gouverne les autres membres, les dirige en leurs opérations, en sorte que le pied ne va pas en un précipice, mais prend le bon chemin, et que la main ne touche point aux ordures, mais à ce qui est bienséant et honnête.

C'est ainsi que notre Seigneur agit, en sa qualité de chef, dans son Église, qui est son corps, et dans les fidèles, qui sont ses membres. Il exerce continuellement sur eux d'heureuses influences, en leur conférant toutes les grâces, toutes les vertus et tous les biens qu'ils possèdent. « Jésus-Christ, dit le saint concile de Trente, communique con-

(1) Caput à verbo capere, quod ab eo capiunt initium sensus et nervi.

tinuellement sa vertu à ceux qui sont justifiés, de la même manière qùe la tête distribue ses esprits à ses membres ; et la vigne, la sève à ses branches. Cette vertu devance, accompagne et suit toujours leurs bonnes œuvres; et elle leur est si nécessaire, que, sans cet accompagnement inséparable, il serait impossible qu'elles fussent agréables à Dieu et méritoires (1). » Il y a déjà long-temps que le grand Apôtre a dit aux Éphésiens : « Chacun de » nous reçoit des grâces, des pensées, des » touches et des sentiments utiles pour son » salut, selon que Jésus-Christ notre chef lui » en donne (2). » Et aux Colossiens : « Jésus-» Christ est le chef du corps de l'Église, et » c'est pourquoi Dieu a voulu qu'il fût rempli » surabondamment de toute sorte de biens et » de richesses célestes, afin qu'il les fît couler » sur nous comme sur ses membres. (3). »

(1) Christus Jesus tanquam caput in membra, et tanquam vitis in palmites, in justificatos jugiter virtutem influit : quæ virtus bona eorum opera semper antecedit, et comitatur et subsequitur, et sine quâ nullo pacto Deo grata et meritoria esse possunt. *Sess.* 6. *c.* 16.

(2) Unicuique nostrûm data est gratia secundùm mensuram donationis Christi. *Ephes.* 4. 7.

(3) Ipse est caput corporis Ecclesiæ, in ipso compla-

Dans un autre endroit, le même Apôtre dit encore aux habitants de Colosse : « La divinité » demeure en Jésus-Christ dans toute la plé» nitude de son essence, de ses perfections, » de ses vertus et de ses trésors ; et c'est de » Jésus-Christ, dont vous êtes les membres, » que vous les recevez, et que vous en êtes » remplis (1). » Il n'a pas tous ces biens seulement pour lui-même, mais encore pour vous, « attendu, dit saint Thomas, que toutes les grâces que possède notre Seigneur, ne sont pas seulement en lui comme dans un homme particulier, mais encore comme dans le chef de l'Église à qui tous les fidèles sont unis, et que, découlant de lui, elles se répandent sur eux (2) ».

« C'est là, continue ce saint docteur, ce en quoiconsiste cette auguste et aimable qualité que les théologiens attribuent à notre Seigneur, et qu'ils appellent *grâce du chef* (3). »

cuit omnem plenitudinem inhabitare. *Coloss.* 1. 18 *et* 19.

(1) In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter, et estis in illo repleti qui est caput. *Coloss.* 2. 9.

(2) 3. p. q. 19. a. 4.

(3) Gratia capitis. 3. p. q. 8. a. 8.

Cette grâce est le principe même qu'a eu notre Seigneur de mériter pour les autres la grâce dont il était lui-même rempli ; elle s'appelle *habituelle* et *personnelle*, parce qu'elle sanctifie son ame, et qu'elle lui sert, avec d'autres choses, de principe pour opérer divinement. Mais on l'appelle aussi *grâce de chef*, parce qu'elle découle de lui sur ses membres, c'est-à-dire sur les hommes qu'elle justifie. A cela on peut ajouter, avec un docteur fort célèbre (1), qu'à la bien entendre, cette grâce de chef n'est pas la grâce sanctifiante que notre Seigneur avait, mais bien la grâce de l'union hypostatique; car quelque haute et parfaite que soit la grâce sanctifiante, elle n'est pas, de sa nature, principe de mérite pour autrui, mais seulement pour celui qui la possède. Ceci paraît dans toute son évidence dans la grâce sanctifiante dont les saints ont été doués. Si donc elle a eu cette vertu particulière dans la personne adorable de notre Seigneur, ce n'est qu'à cause de l'union hypostatique qui lui a donné ce relief, et communiqué cette excellence, qui a proprement et principalement conféré à notre Seigneur la

(1) Suarez ad 45 cit. d. Th. a. 6.

dignité de chef de l'Église, et qui répand sur toutes ses actions une valeur infinie pour lui et pour les autres.

Ainsi donc, notre Seigneur influe, en sa qualité de chef, sur tous les fidèles comme sur ses membres, et il leur distribue toutes les grâces, tous les dons, toutes les bonnes pensées, tous les bons sentiments de piété, et enfin tous les moyens de salut qu'ils ont. C'est de lui et de sa plénitude surabondante qu'ils reçoivent l'humilité, l'obéissance, la patience, la chasteté, la charité et toutes les autres vertus. Certains théologiens vont même jusqu'à dire que, notre Seigneur possédant toutes les grâces et toutes les perfections possibles, à cause de sa dignité qui est infinie, et à laquelle on ne saurait trop accorder, la grâce sanctifiante et les habitudes infuses qui se trouvent en nous, sont les mêmes qu'en lui, et cela, non seulement en espèce, mais encore en nombre. Ainsi, d'après eux, nos vertus ne sont pas des copies et des imitations des siennes, mais les mêmes; et comme dans le très saint sacrement de l'Eucharistie son corps adorable se trouve présent dans tous les lieux où il y a des hosties consacrées, de même sa grâce et ses ver-

tus sont multipliées en autant de sujets qu'il y a d'hommes justes et vertueux.

Mais outre cette première fonction de la tête vis-à-vis des membres, que notre Seigneur exerce envers tous les fidèles, il en remplit encore une seconde, qui est de les mouvoir et de les conduire dans leurs opérations. Saint Paul, après avoir exhorté les Colossiens à se dépouiller du vieil homme, et à se revêtir du nouveau, ajoute : « Jésus-» Christ est tout à tous les fidèles (1) »; c'est-à-dire, comme l'explique le cardinal Cajetan, Jésus-Christ est la cause et l'origine de toutes les actions, de tous les mouvements, de tous les dons, et de tout ce qui regarde l'homme nouveau, comme étant la tête qui fait sentir et mouvoir tous ses membres (2). » Le même Apôtre dit dans sa lettre aux habitants d'Éphèse : « L'homme tient lieu de tête à la femme » comme Jésus-Christ à l'égard de l'Église, qui » est son corps, et dont il se rend le sauveur » par la vie et par le mouvement qu'il lui

(1) Omnia et in omnibus Christus. *Coloss.* 3. 9.

(2) Ratio omnium actionum et motuum et donorum, ut reliquorum spectantium ad novum hominem, utpote caput ex quo sensus et motus in omnibus est. *Cajet. in loco citato.*

» donne (1). » Jésus-Christ est aux fidèles ce que la sève est aux arbres : de la racine elle monte aux branches pour leur faire porter des fleurs, des feuilles et des fruits conformes à leur nature. Ainsi, par la communication de son esprit, Jésus-Christ fait produire aux fidèles, comme à de beaux arbres plantés le long du courant des eaux et toujours couverts de verdure, les fleurs des saintes pensées, les feuilles des bons discours, et les fruits de toute sorte d'actions vertueuses. Il est l'ame du corps de l'Église ; car l'Église est assurément un corps, et un corps vivant, et conséquemment il faut qu'elle ait une ame qui la fasse vivre, laquelle ne peut être que Jésus-Christ et son esprit. « Le corps de Jésus-Christ, dit saint Augustin, ne saurait vivre que de l'esprit de Jésus-Christ (2). » De même que l'ame anime et vivifie le corps, lui donne le sentiment, la force et la beauté ; de même qu'elle le remue, le fait agir, le règle dans toutes ses actions, et est la cause originaire de toutes les opérations vitales qu'il produit : de même

(1) Vir caput est mulieris, sicut Christus caput est Ecclesiæ. Ipse salvator corporis ejus. *Ephes.* 5. 23.

(2) Non potest vivere corpus Christi, nisi de spiritu Christi. *Tract.* 26. *in Joan.*

aussi Jésus-Christ dans le corps de son Église; en sorte que toutes les pensées, que toutes les paroles, que toutes les œuvres intérieures et extérieures des membres vivants de ce corps, sont des effets, des productions, non pas de la nature, mais de la grâce de Jésus-Christ, de qui elles émanent comme de leur principe.

Ainsi donc, chacun peut dire de soi ces paroles fameuses de saint Paul : « Je vis ; non, » ce n'est pas moi, mais Jésus-Christ qui vit » en moi (1). » Là-dessus Cajetan s'exprime d'une manière bien remarquable : « Ces paroles de l'Apôtre, dit-il, signifient que toutes mes actions vitales, comme entendre, penser, aimer, me réjouir, m'attrister, désirer, etc., ne sont pas miennes; car elles ne procèdent pas de moi : elles sont de Jésus-Christ en moi, puisque c'est lui qui les y produit. » Ensuite il ajoute : « Quiconque est crucifié avec Jésus-Christ (j'entends tout fidèle qui lui est uni, et qui est animé de son esprit), a Jésus-Christ pour principe de toutes ses œuvres ; de manière que tout ce qu'il fait, soit à l'in-

(1) Vivo jam non ego, vivit verò in me Christus. *Galat*. 2. 20.

térieur, soit à l'extérieur, est fait en lui, et qu'on dit avec justice et vérité qu'il vit en lui (1). » Mais les actions vitales sont toujours absolument semblables au principe de vie d'où elles dérivent, et qui rend vivant celui qui les opère. Donc, comme le principe de la vie du chrétien est Jésus-Christ, toutes ses actions, par une suite nécessaire, doivent avoir du rapport avec Jésus-Christ, et lui être conformes.

Autant de temps une bête est animée, autant de temps elle mène une vie de bête; elle écoute, elle regarde, elle mange, elle boit, elle convoite en bête. Mais lorsque, une fois mise à mort, l'homme en a fait son aliment, qu'il se l'est unie, qu'il l'a convertie en sa propre substance, alors ce qui était d'elle, ne l'est plus, mais de lui, vivant en lui d'une vie incomparablement plus noble,

(1) Hoc est, actiones vitales meæ, intelligere, cogitare, amare, delectari, tristari, cupere, operari, jam non sunt meæ, jam non procedunt à me, sed sunt Christi in me, sed procedunt à Christo in me; qui enim Christo concrucifixus est, pro ratione omnium suarum actionum habet Christum; et ita Christus in eo regit, disponit, ac utitur omnibus internis et externis actionibus, ut Christus in eo vivere meritò dicatur.

c'est-à-dire, d'une vie humaine et raisonnable. Ainsi, l'homme attaché au vice mène une vie de péché; mais lorsqu'il est mort au péché par la haine qu'il en a conçue, et par une véritable conversion qui l'unit à Jésus-Christ, alors il vit d'une vie, non plus de péché, ni même d'homme, mais de chrétien et de Jésus-Christ. « Pensez, écrivait saint Paul aux » Romains, pensez qu'étant morts au péché » par le baptême, vous vivez à Dieu selon » l'esprit et le modèle de Jésus-Christ (1). »

C'est ainsi que notre Seigneur, et comme ame du corps de l'Église, et comme la sève de ces arbres mystérieux qui sont les justes, et comme la tête de ses membres sacrés; c'est ainsi, disons-nous, qu'il opère dans tous les fidèles, et qu'il les dirige dans leurs actions. Mais passons encore plus loin, et considérons les fins pour lesquelles il opère en eux, et auxquelles il les conduit. Il ne nous est pas même permis de douter qu'il n'ait des desseins sur les pensées, les affections, les paroles et les actions, sur les corps

(1) Existimate vos mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo in Christo Jesu Domino nostro. *Rom.* 3. 2.

et les ames des hommes ; il veut en disposer absolument, les gouverner et les rapporter à ses fins. Il est leur chef, donc il en a le droit ; car le droit et le ministère propre du chef est de gouverner ses membres. C'est ce qu'a senti la nature, et ce qu'elle a voulu nous apprendre, en plaçant le chef au-dessus de ses membres. Au surplus, Jésus-Christ n'a-t-il pas acheté et acquis ses membres au prix de son sang et de sa vie ? Donc, encore une fois, il peut, il doit en user et en disposer comme de son bien véritable.

Maintenant, tout cela posé, il faut savoir que notre Seigneur s'est toujours et invariablement proposé pour fin de son incarnation, de sa vie entière, de ses souffrances et de sa mort, la gloire de Dieu et le salut du genre humain. Voilà pourquoi, au moment de sa naissance, les esprits célestes chantèrent ces mots qu'il faut étendre à tous ses autres mystères, à toutes ses actions et à tous les moments de sa vie : « Gloire à Dieu au plus haut » des cieux, et paix aux hommes de bonne vo» lonté sur la terre (1). » Ainsi, comme il a rapporté, et comme il rapporte encore à tout

(1) Luc. 2. 14.

moment ce qui est en lui, à cette fin glorieuse et charitable ; de même nous devons croire qu'il y rapporte les vies et les œuvres de son corps et de ses membres, que les ayant dédiés et consacrés par sa mort à l'honneur de son Père, il les excite, il les pousse à en faire de même de leur côté. C'est pour ce motif que, durant sa vie mortelle, il a voulu exercer toutes nos actions, s'abaisser à tous nos usages, même les plus vils, au boire, au manger, au dormir, afin de les sanctifier tous, de les rendre d'abord en lui, ensuite en nous, glorieux à Dieu, nous montrant extérieurement la manière de les faire, et nous méritant et nous communiquant intérieurement la grâce de nous en bien acquitter.

Puisque notre Seigneur est notre chef, et que nous sommes ses membres, puisque en qualité de notre chef il agit sur nous et en nous, nous distribuant ses grâces et nous conduisant dans nos actions, si nous n'y apportons pas d'obstacles, ne négligeons rien, tâchons, comme des membres bien disposés, de nous rendre capables de ses influences divines, et de nous rendre dociles à sa direction et à ses mouvements. « Prenons, dit l'a» pôtre saint Paul, prenons tous en Jésus-Chirst,

» Christ,qui est notre chef,les accroissements
» qui nous sont convenables, comme nous
» voyons croître naturellement les membres
» avec la tête ; car nous composons un corps
» dont toutes les parties sont unies ensemble
» par une même foi et un même esprit à un
» même chef, Jésus-Christ ; et chacune de ces
» parties doit, selon l'exigence de sa nature,
» recevoir de lui les secours et les grâces pour
» profiter et grandir, pour acquérir sa perfec-
» tion et produire par ce moyen celle de tout
» le corps(1).» Ailleurs le même Apôtre dit encore : « Conduisez votre vie, comme vous sa-
» vez que Jésus-Christ a mené la sienne, mar-
» chant sur ses pas, et vous tenant unis à lui
» comme à votre racine, d'où vous tirez vo-
» tre sève et votre vigueur pour produire de
» bons fruits (2). » Ainsi donc, appliquons tous nos soins à nous laisser maîtriser et conduire par notre Seigneur, comme par notre tête;

(1) Crescamus in illo per omnia, qui est caput Christus, ex quo totum corpus compactum et connexum per omnem juncturam subministrationis secundùm operationem in mensuram uniuscujusque membri augmentum corporis facit. *Ephes.* 4. 15.

(2) Sicut accepistis Jesum Christum Dominum, in ipso ambulate, radicati in ipso. *Coloss.* 2. 6.

entrons dans ses desseins, et dans ses vues en toutes nos actions; pénétrons dans ses intentions: qu'elles soient toujours les nôtres, et n'en ayons jamais d'autres. Surtout attachons-nous, comme lui, à l'honneur de Dieu, et ne respirons en tout que sa gloire.

§ 5.

L'exemple de notre Seigneur Jésus-Christ.

Pour nous porter à l'obéissance et à la parfaite soumission que nous devons à notre Seigneur, comme des membres dociles à leur chef, nous ne pouvons nous proposer un meilleur modèle que celui de notre Seigneur lui-même, c'est-à-dire de son humanité très sainte, au regard de la divinité à laquelle elle était unie.

Il y a trois choses à considérer dans notre Seigneur, par rapport au sujet dont nous parlons : la première est l'union de son humanité avec la divinité ; la seconde est l'action de la divinité dans l'humanité, et par son moyen, comme par l'instrument qui lui était étroitement uni ; la troisième enfin est l'obéissance que l'humanité rendait à la di-

vinité, lorsque celle-ci la mouvait et la portait à faire quelque chose. Mais voyons ceci plus au long, et d'abord parlons de l'union de l'humanité de notre Seigneur avec sa divinité.

Nous pouvons remarquer en lui quatre sortes d'unions entre sa divinité et son humanité. La première est une union de dépendance qui lui est commune avec toutes les créatures. En effet, celles-ci, pour conserver leur continuelle dépendance du Créateur, doivent lui être toujours unies, sans quoi elles retomberaient aussitôt et inévitablement dans l'abîme de leur néant. On comprendra facilement ce que nous disons par cet exemple : le rayon a besoin du soleil pour être produit; mais, pour se conserver, il n'a pas moins besoin de lui être incessamment uni; car s'il se détachait de lui un seul instant, s'il se faisait entre les deux la plus petite séparation qui puisse être, ce rayon viendrait incontinent à s'éteindre et à mourir.

La seconde est une union de présence locale. En vertu de son immensité qui la met en tout lieu, et même, selon l'opinion de quelques-uns, hors de tout lieu, dans des espaces vagues, indéfinis qu'ils se figurent,

la divinité se trouve intimement présente à toutes les choses créées, et conséquemment à l'humanité de notre Seigneur. Ainsi elle la tient unie à soi avec toutes les autres choses par le lien de cette perfection, quoique d'ailleurs ces choses ne lui fussent pas unies par la dépendance de leur être.

La troisième est l'union hypostatique, par laquelle l'humanité a été personnellement unie à la divinité du Verbe, et élevée à ne faire avec lui qu'une seule et même personne, qui est Dieu-homme et homme-Dieu, et qui s'appelle Jésus-Christ.

Ces trois sortes d'unions sont substantielles, parce qu'elles se font de la chose dans sa substance. Mais la quatrième n'est qu'accidentelle ; car elle se fait par les pensées, par les affections, par les actes intérieurs et extérieurs des vertus que l'humanité a exercées envers la divinité, et avec lesquels actes, comme par autant de liens, elle s'est prise et unie à elle. Par exemple, tous les actes de bienveillance et d'amour qu'un ami produit envers son ami, sont des ligaments et des moyens d'union par lesquels il s'unit de plus en plus intimement à lui.

La seconde chose à remarquer en notre

Seigneur, est ce que faisait sa divinité dans son humanité et par son moyen. Sur cela, il faut savoir que la divinité de notre Seigneur excitait, comme premier mobile, sa sainte humanité, qu'elle la conduisait en tous ses mouvements et en toutes ses actions, et que par ce moyen elle leur donnait une excellence et une valeur infinie. « Mon Père demeu-» rant en moi, dit Jésus-Christ, y fait tout ce » que je fais (1). » Et encore : « Mon Père opère » toujours, et j'opère conjointement avec » lui (2). » De là vient qu'il appelle ses œuvres les œuvres de son Père : « Si je ne fais » pas les œuvres de mon Père, ne croyez pas » ce que je dis (3). » Mais si ces œuvres sont siennes, comment sont-elles les œuvres de son Père ? et si elles sont de son Père, comment sont-elles de lui ? Il en donne la raison aussitôt après, lorsqu'il dit : « Parce que mon Père est en » moi, et que je suis en lui (4). » Après le colloque qu'il eut avec la Samaritaine, ses dis-

(1) Pater in me manens, ipse facit opera. *Joan.* 14. 10.

(2) Pater meus usquemodò operatur, et ego operor. *Joan.* 15. 17.

(3) Si non facio opera Patris mei, nolite credere mihi. *Joan.* 10. 37.

(4) Quia Pater in me est, et ego in Patre. *Ibid.*

ciples le pressant de manger, il leur dit : « Ma » nourriture est de faire la volonté de celui » qui m'a envoyé et d'achever son œuvre(1). »

Notre Seigneur voulait et faisait toujours ce que voulait et faisait son Père, mais diversement, selon la diversité de ses deux natures. En tant que Dieu, il voulait et faisait les choses par un même acte que son Père ; car ne possédant l'un et l'autre qu'une même essence indivisible, ils ont par une suite rigoureusement nécessaire le même entendement, la même volonté et le même acte. Mais comme homme, il voulait et il faisait par un acte distinct et créé qui émanait de son ame, et qui était toujours très conforme à celui de la divinité, comme à son modèle et à sa règle.

Là-dessus, écoutons l'enseignement du grand Apôtre. Il dit que « la divinité est la » tête de Jésus-Christ (2). » La tête de Jésus-Christ, c'est Dieu, c'est la divinité qui est en lui. Dans un autre endroit il dit : « Tout ce qui est » dans l'univers est fait pour vous, et vous » êtes faits pour Jésus-Christ, et Jésus-Christ

(1) Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus *Ioan.* 4. 34.

(2) Caput Christi Deus. 1. [illegible]. 11. 3.

» est pour Dieu(1). » «Vous appartenez à Jésus-Christ, explique le cardinal Cajetan, vous appartenez à Jésus-Christ comme à votre Seigneur et à votre chef; et Jésus-Christ appartient à Dieu de la même manière (2). » En effet la divinité ne sanctifiait et ne déifiait pas seulement l'humanité de notre Seigneur en sa substance, c'est-à-dire son corps et son ame, mais encore toutes ses opérations, toutes ses pensées, toutes ses affections, toutes ses paroles et tous ses mouvements, qu'elle réglait et conduisait; de sorte que notre Seigneur n'en forma jamais, dans tout le cours de sa vie, que par le principe et la direction de sa divinité. Cela étant, il sera donc bien à propos de nous occuper plus en détail de ses actions.

Or, je remarque dans notre Seigneur quatre sortes d'actions. Les premières étaient de se posséder lui-même, de produire le Saint-Esprit, de créer le monde, et de le conserver, de détruire à chaque moment un million

(1) Omnis vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei. 1. *Cor.* 3. 22 *et* 23.

(2) Vos estis Christi, ut Domini et capitis; Christus autem Dei, quatenus homo scilicet, sic enim est Dei ut Domini et capitis.

de choses, et d'en faire un million de nouvelles.

Les secondes étaient de convertir les pécheurs, de sanctifier de plus en plus les justes, de guérir les malades, de ressusciter les morts.

Les troisièmes étaient des actions d'humilité, de patience, d'obéissance, de charité, et des autres vertus.

Les dernières enfin étaient de boire, de manger, de dormir, de regarder, et autres semblables, toutes dépendantes des fonctions de ses sens, de ses facultés corporelles et spirituelles.

Les premières de ces actions étaient purement divines; car elles ne conviennent à notre Seigneur qu'en tant qu'il est Dieu. Les trois autres sont, selon l'expression de la théologie, théandriques, parce que notre Seigneur les produisait, et comme Dieu, et comme homme. Mais il faut expliquer ceci plus au long, et dire de quelle manière il les produisait. Les secondes, disons-nous, étaient théandriques, c'est-à-dire, divinement humaines, parce qu'étant tout-à-fait élevées au-dessus des forces de la nature humaine, la divinité en était la seule cause principale,

et l'humanité ne lui servait que d'instrument. Les troisièmes étaient théandriques, c'est-à-dire, divinement humaines, et humainement divines, parce que l'humanité y avait plus de part que dans les secondes, et qu'elle entrait avec plus de gloire dans leur production, l'une et l'autre nature s'y employant comme cause principale, chacune en son genre, à forces également unies. Mais parce que les troisièmes sont particulières à la nature humaine, et qu'elles en sont proprement les effets, nous les appellerons humainement divines. Cependant elles sont aussi théandriques; car, celui qui les faisait étant Dieu-homme, la divinité appliquait et conduisait l'humanité dans l'action, et cela pour des intentions divines.

Saint Jean Damascène, parlant sur ce sujet (1), dit que notre Seigneur ne faisait point humainement les choses humaines, parce qu'il n'était pas seulement homme, mais encore Dieu : voilà pourquoi ses souffrances portaient bénédiction et salut, et sa mort donnait la vie. Il ne faisait pas non plus les cho-

(1) Lib. 3. de fide, cap. 5. — Vasquez in 3. p. tom. 1. disp. 5. cap. 5.

ses divines d'une manière seulement divine; car s'il était Dieu, il était homme aussi; et c'est pour cela qu'il employait son humanité, l'attouchement de ses mains, la parole de sa bouche, pour faire les miracles et opérer enfin les choses divines. J'ajoute que, comme les actions et les souffrances de notre Seigneur étaient d'un prix et d'un mérite infini, il a fallu nécessairement qu'il y ait eu en elles quelque chose de Dieu; car l'homme, avec toutes ses forces réunies, et quelque grandes qu'on les lui suppose, ne saurait rien faire, ni rien souffrir qui fût à beaucoup près d'une aussi grande valeur. D'un autre côté, ces actions de notre Seigneur et ses souffrances étant de marcher, parler, avoir faim, avoir soif, être fouetté, couronné d'épines et mourir, il faut bien reconnaître qu'il y a beaucoup en elles de l'homme et de la créature; car Dieu, étant un pur esprit, sans corps et immortel, ne peut ni faire ni souffrir toutes ces choses.

Le même saint docteur enseigne encore que, dans l'action de notre Seigneur, il y avait toujours deux actions compliquées et mêlées ensemble, l'une de la nature divine, et l'autre de la nature humaine; et

pour nous faire comprendre cette vérité, il se sert d'une belle et excellente comparaison. « De même, dit-il, qu'une épée toute rouge de feu aurait deux effets, couper et brûler ; de même en notre Seigneur l'ouvrage de la nature humaine était, par exemple, de prendre la main de la fille morte du prince de la synagogue (1), et celui de la nature divine était de lui rendre la vie. »

Éclairé par les mêmes lumières, saint Cyrille d'Alexandrie avait dit avant lui que « notre Seigneur, étant Dieu et homme tout ensemble, agissait toujours selon ces deux natures, divinement et humainement tout à la fois (2). » Et pour éclaircir cette doctrine, il apporte la comparaison d'un artisan qui travaille, et dont l'ouvrage doit être rapporté à son corps et à son ame (3). Assurément on ne dira pas que la gloire en soit due seulement à son corps, ou seulement à son ame, mais à tous les deux conjointement, et principalement à l'ame, qui se sert du corps comme de son instrument. De même le Verbe éternel,

(1) Matth. 9. 25.

(2) Contra Anthrop. cap. 20.

(3) Cap. 22.

notre Seigneur, avant son incarnation, lorsqu'il ne s'était point encore produit, qu'il n'avait point revêtu notre nature, a fait certainement des choses divines, comme des guérisons miraculeuses ; et ces choses alors étaient purement divines. Mais après avoir pris un corps et une ame semblables aux nôtres, après s'être fait homme enfin, s'il a opéré les mêmes merveilles, comme on ne saurait en douter, il les a faites par l'organe de son humanité, par l'entremise de sa chair: exemples, quand il touchait les aveugles pour leur rendre la vue, quand il mettait la main sur le cercueil ou la bière d'un mort, pour le rappeler à la vie.

Saint Thomas (1), traitant cette belle et importante vérité, dit que, lorsque deux causes dont l'une dépend de l'autre, se réunissent et se joignent pour produire ensemble un même effet, celle qui dépend reçoit le mouvement de l'autre. Ainsi la plume de l'écrivain est remuée par la main qui la tient, et celle-ci par l'ame qui l'anime. De plus l'action de la cause dépendante est double : l'une lui appartient selon sa nature, comme au bu-

(1) 3. p. q. 19. a. 1.

rin de graver, et au pinceau de coucher la couleur; l'autre lui vient par l'impression de la cause supérieure, comme à ce burin et à ce pinceau de graver ou d'étendre la couleur de telle ou telle manière, de sorte que le burin produise une estampe excellente, et le pinceau une peinture parfaite. La première action est propre et naturelle au burin; le graveur n'y met rien du sien, sinon autant qu'il s'en sert pour son dessein. Mais la seconde est étrangère au burin, et appartient au graveur. D'après cela, toutes les fois que deux causes subordonnées ont diverses formes et diverses facultés pour agir, l'opération de la principale cause est toujours différente de l'opération de la cause inférieure, quoiqu'elles se lient ensemble et qu'elles agissent conjointement. C'est pourquoi, comme en notre Seigneur la nature humaine a sa propre vertu et sa propre manière d'agir, et la nature divine de même, il faut aussi qu'il y ait deux opérations diverses, dont l'une se rapporte à la nature humaine, et l'autre à la nature divine. « De sorte cependant, dit ce saint docteur, que la nature divine emploie la nature humaine et son opération comme son instrument; et la nature humaine

prend part à l'opération de la nature divine, comme l'instrument à l'opération de la cause principale (1). »

La seconde chose que nous avons à considérer dans notre Seigneur, c'est l'obéissance que rendait son humanité aux mouvements et à la direction de la divinité. Cette obéissance a été si grande et si entière, que l'humanité a toujours fait, toujours parfaitement exécuté, sans la moindre exception, tout ce que la divinité désirait d'elle pour sa gloire et pour l'accomplissement de ses desseins. « En vérité, en vérité, nous apprend- » il lui-même, je vous le dis, le Fils ne peut » rien faire de son chef; mais il fait tout ce » qu'il voit faire à son Père (2). » Plus loin il nous apprend encore : « Celui qui m'a en- » voyé est véritable, et je rapporte aux hom-

(1) Et tamen divina natura utitur operatione naturæ humanæ, sicut operatione sui instrumenti : et similiter humana natura participat operationem divinæ naturæ, sicut instrumentum participat operationem principalis agentis.

(2) Amen, amen, dico vobis, non potest Filius à se facere quidquam, nisi quod viderit Patrem facientem : quæcumque enim ille fecerit, hæc et Filius similiter facit. *Joan.* 5. 19.

» mes ce que j'ai entendu de lui (1). — Je ne » fais rien de moi-même, et je ne parle que » suivant les instructions que mon Père m'a » données. Il est toujours avec moi, et il ne » me laisse point agir ni parler tout seul. C'est » à lui que, dans mes actions et dans mes pa- » roles, je m'étudie toujours de plaire et de » me rendre agréable (2). » Enfin, dans un » autre endroit, il nous dit : « Je n'ai rien » dit de moi-même; mon Père m'a ordonné » et marqué ce que je dois dire, et je le » dis (3). »

Après cela, nous trouverons toute naturelle l'assurance que donnait notre Seigneur, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut, à savoir que « sa propre nourriture était d'obéir à son Père. » Hélas! quel exemple pour nous! il se nourrit de cette obéissance du-

(1) Qui me misit, verax est; et ego quæ audivi ab eo, hæc loquor in mundo. *Joan.* 8. 26.

(2) A me ipso facio nihil, sed sicut docuit me Pater, hæc loquor, et qui me misit, mecum est, et non reliquit me solum, quia ego, quæ placita sunt ei, facio semper. *Ibid. v.* 28.

(3) Ego ex meipso non sum locutus, sed qui misit me Pater, ipse mihi mandatum dedit quid dicam et quid loquar : quæ ergo ego loquor, sicut dixit mihi Pater, sic loquor. *Joan.* 12. 49.

rant toute sa vie, comme d'une viande délicate et savoureuse; il la désira autant et plus que ne fait un estomac affamé son aliment. David avait dit depuis long-temps (1), ce que saint Paul inséra depuis dans son épître aux Hébreux, que notre Seigneur, au premier moment de sa vie, dans le chaste sein de la glorieuse Marie sa mère, et un peu plus tard, au moment de sa naissance, quand il entra visiblement au monde revêtu de notre chair, fit cette déclaration à son Père: « Vous
» n'avez point voulu de victimes ni d'holo-
» caustes pour calmer le courroux dont vous
» étiez armé contre les hommes, et pour leur
» pardonner leurs offenses; mais vous m'avez
» préparé des oreilles, afin que je vous obéis-
» se, et donné un corps pour vous être offert
» à ce dessein en sacrifice. Connaissant cela,
» j'ai dit au moment où je l'ai reçu: Me voilà
» prêt, j'accepte votre arrêt, et je viens pour
» l'exécuter. Et sachant qu'à la tête du livre
» de votre prédestination éternelle, il est écrit
» que je ferai votre volonté, je m'y soumets
» entièrement; j'ai mis vos commandements
» au milieu de mon cœur, pour montrer avec

(1) Ps. 29. 7.

» quelle affection je les ai reçus, et je suis
» en parfaite résolution de les accomplir (1). »

Tant que notre Seigneur vécut sur la terre, il ne fit jamais rien qui pût annoncer qu'il voulait prendre soin des affaires de cette vie. Jamais il n'appliqua son esprit et ne rapporta quelqu'une de ses actions à acquérir, soit pour lui-même, soit pour quelqu'un des siens, les honneurs, les richesses ou les plaisirs de la terre. Il avait si bien banni de ses pensées les choses de ce monde; il en faisait paraître un si profond oubli, que lorsqu'on lui eut présenté une pièce tout-à-fait commune de la monnaie courante, il demanda, comme s'il ne l'eût pas connue, quelle pièce c'était (2). Quelqu'un l'ayant prié de partager entre lui et son frère une succession qui leur était échue, quoiqu'il semble que ce fût là une action de charité, cependant parce qu'elle sentait un peu la terre, il le renvoya rudement avec ces paroles : « Mon ami, qui

(1) Sacrificium et oblationem noluisti, aures autem perfecisti mihi : holocaustum et pro peccato non postulasti ; tunc dixi : Ecce venio. In capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam, Deus meus, volui, et legem tuam in medio cordis mei. *Hebr.* 10. 5.

(2) Matth. 12. 20.

m'a établi votre juge ou le faiseur de vos partages (1) ? » Tout son soin et toute son étude étaient de s'assujettir à la divinité, pour faire en son temps, en son lieu et en la manière requise, tout ce qu'elle voulait qu'il fît pour son honneur et pour le salut des hommes, et tout cela avec une parfaite indifférence pour l'application, et une entière obéissance pour l'exécution. Voilà notre modèle ; voyons maintenant comment nous devons l'imiter.

§ 6.

Comment nous devons imiter notre Seigneur.

Dans le précédent paragraphe, nous avons remarqué trois choses en notre Seigneur : 1° l'union de son humanité avec sa divinité ; 2° l'opération de la divinité dans l'humanité ; 3° l'obéissance de l'humanité aux mouvements et aux ordres de la divinité, qui lui tient lieu de chef. Maintenant il faut que nous considérions comment nous devons l'imiter dans ces trois choses, puisqu'il est notre chef

(1) Homo, quis me constituit judicem aut divisorem super vos. *Luc.* 12. 14.

et que nous sommes heureusement ses membres.

Pour commencer par la première, qui est l'union de son humanité avec sa divinité, il est certain que de ses quatre unions dont nous avons parlé, la première, qui est de dépendance substantielle, et la seconde, qui est de présence locale, nous sont acquises assurément. En effet, comme nous n'avons de corps et d'ame que ce que Dieu notre Seigneur nous en donne, et que, pour en conserver la possession, il nous rend continuellement dépendants de lui, il faut que continuellement aussi nous lui soyons unis. De même encore, à raison de son immensité divine, nous lui sommes présents dans tous les lieux où nous allons, où nous nous trouvons; et c'est pour cela que saint Paul dit en présence des princes de l'aréopage: « C'est en » lui que nous avons l'être, le mouvement » et la vie (1). »

L'union hypostatique est la troisième. Eh bien! quoique le propre terme de cette union mystérieuse soit l'humanité de notre Sei-

(1) In ipso vivimus, movemur et sumus. *Act.* 17. 18.

gneur, cependant nous pouvons dire encore qu'elle s'étend de cette humanité particulière et très sainte, sur tous les hommes, et qu'elle répand avec un grand éclat sur eux les rayons de sa gloire. En effet, tous les hommes ont été unis à Dieu en notre Seigneur, puisque la nature divine et la nature humaine se sont alliées et unies intimement en sa personne adorable. Toutefois cette faveur précieuse arrive d'une manière encore plus abondante aux chrétiens ; car, de tous les hommes, ils sont ceux qui lui sont le plus étroitement unis par les liens de la foi, du baptême, de la manducation de son corps sacré, et de la grâce. Ils ne composent avec lui qu'un corps mystique, et ils sont ses membres, ses disciples, ses frères et ses épouses. C'est à eux qu'il dit en la personne des apôtres : « Je suis en mon Père, et vous êtes en » moi, et moi en vous (2). » Saint Hilaire, expliquant ces paroles, dit : « Il est dans son Père par l'unité d'essence qu'il reçoit de lui en vertu de sa génération éternelle ; nous sommes en lui par l'union de notre substance, et par

(1) Ego sum in Patre, et vos in me, et ego in vobis. *Joan* 14. 20.

la liaison qui s'est opérée de notre nature avec la sienne dans le mystère de son incarnation; enfin il est encore en nous par le sacrement adorable de sa chair et de son sang, car il a dit : « Celui qui mange ma chair et qui boit » mon sang, demeure en moi, et je de- » meure en lui (1). » — « Je suis dans mon Père, porte la Glose, comme le rayon est dans le soleil ; vous êtes en moi, comme les branches sont dans la vigne ; et je suis en vous, comme la vigne est dans ses branches (2) », pour faire couler dans vos ames la sève de la grâce, et vous faire porter des fruits.

La quatrième union, qui est accidentelle, nous devons la pratiquer par des actes de foi, d'espérance et de charité, par des désirs et des demandes ferventes de cette union. Mais

(1) Ille in Patre per naturam divinitatis, nos in eo per corporalem ejus nativitatem; et ille rursum in nobis per sacramenti mysterium, aït enim : « Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in eo. » *Hilar. lib.* 8. *de Trinitate*, et *Joan.* 6. 57.

(2) Ego sum in Patre, sicut radius in sole; et vos in me, quasi palmites in vite; et ego in vobis, sicut vitis in palmite.

nous en parlerons plus amplement et plus convenablement dans un autre lieu.

La seconde chose, c'est que notre Seigneur, en sa qualité de notre chef, opère en nous, qui sommes ses membres, de la même manière que la divinité opérait dans son humanité. Celle-ci ne faisait rien, ne formait par une seule pensée, ne disait pas une seule parole, sans le mouvement et la conduite de la divinité. Notre Seigneur opère de la même manière dans le vrai chrétien. En effet, c'est à la tête qu'il appartient de mouvoir et de gouverner les membres, et ni la main ni le pied ne font jamais aucun mouvement raisonnable que par la direction de la tête. Tout mouvement tend nécessairement à un but, à une fin comme à son centre et à son repos; mais l'intention d'une fin, aussi bien que le choix des moyens pour y parvenir, ne peut appartenir qu'à une faculté qui connaît; par conséquent il faut que cette intention et ces moyens se trouvent, non dans la main ni dans le pied, mais dans la tête, siége de l'intelligence.

Notre Seigneur dit à ses disciples qu'il serait avec eux et avec tous les fidèles jusqu'à

la consommation des siècles (1). Et ceci doit s'entendre, non seulement pour les protéger et les défendre extérieurement, mais encore pour leur communiquer intérieurement la vie de la grâce, pour leur départir les dons de Dieu, éclairer leur entendement, échauffer leur volonté, fortifier leur courage, et les conduire dans toutes leurs actions. C'est pour cela qu'il prit le nom d'EMMANUEL, qui signifie *Dieu avec nous.* C'est encore la cause de ce mot de saint Jean: « Il a habité en nous (2) » et avec nous, afin de nous sanctifier, de nous déifier en quelque sorte, et de nous diriger en tout. Ainsi notre Seigneur est dans tout vrai chrétien, comme le chef est dans son membre pour influer sur lui et le mouvoir; il y est comme le roi dans son royaume, pour y donner ses ordres et le gouverner selon ses lois; il y est comme le général dans son armée, pour la ranger et la mettre en état de combattre et de vaincre; il y est comme un père dans sa maison et dans sa famille, qu'il gouverne sagement, qu'il protége et enrichit; il y est comme un pilote dans son vaisseau,

(1) Matth. 28. 20.
(2) Habitavit in nobis. *Joan.* 1. 14.

qu'il dirige au port du salut au travers de mille écueils et des orages et des tempêtes de ce monde ; il y est comme le soleil dans l'univers, qui, par sa lumière et sa bienfaisante chaleur, donne la beauté, la force et le mouvement à tout ce qui est ici bas; il y est comme l'ame dans le corps, pour l'animer de son esprit, et pour le faire vivre d'une vie, non seulement animale et humainement raisonnable, mais encore d'une vie divine, de la vie même de Jésus-Christ, en sorte que toutes ses actions ne soient pas des actions naturelles, mais au contraire des actions au dessus de la nature, des actions glorieuses à Dieu et méritoires de la vie et de la béatitude éternelles ; enfin, il y est comme la raison et la prudence dans l'ame, pour régler toutes ses pensées, toutes ses affections et tous ses sentiments.

Voilà pourquoi saint Paul a dit : « C'est Dieu » qui opère en vous le mouvement, c'est-à- » dire, qui vous donne la grâce de vouloir et » de faire les choses bonnes (1).... Dieu agit en

(1) Deus est qui operatur in vobis et velle et perficere. *Philipp.* 2. 13.

» nous, qui avons reçu la foi (1) », et qui sommes chrétiens. Dans sa première épître aux Corinthiens (2) il dit encore qu'il y a une variété de grâces, de ministères et d'opérations dans le corps de l'Église ; mais qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'un Seigneur, et un esprit qui opère, et, comme saint Hilaire traduit en suivant le grec, « qui anime ce corps et fait tous ces différents effets (3). » De là vient que le même apôtre affirmait de lui aux Galates (4), ainsi que nous l'avons déjà rapporté, qu'il ne vivait pas, qu'il ne parlait pas, qu'il ne voyait pas, mais que c'était Jésus-Christ qui vivait, qui parlait et qui voyait en lui. « Voulez-vous, dit-il aux Corinthiens, « voulez-vous faire l'ex-» périence du pouvoir et de l'autorité que m'a » donnés celui qui parle en moi, c'est-à-» dire Jésus-Christ (5) ? » Ce que dit l'Apôtre est conforme à ce que Jésus-Christ lui-même a dit : « Ce n'est pas vous qui parlez, mais

(1) Deus operatur in vobis qui credidistis. 1. *Thess.* 2. 13.

(2) 1. Cor. 12. 6.

(3) Ὁ ἐνεργῶν, inoperatur omnia in omnibus.

(4) Galat. 2. 20.

(5) An experimentum quæritis ejus qui in me loquitur Christus ? 2 *Cor.* 13. 3.

» l'esprit de votre Père, qui parle en vous par » votre bouche (1). » Le même saint Paul, écrivant aux Romains, leur dit encore : « Nous » ne savons ni sur quoi ni comment nous de- » vons prier Dieu ; mais le Saint-Esprit le prie » en nous et pour nous »; il nous excite et » nous apprend à le prier avec des gémisse- » ments ineffables et avec des affections em- » brasées (2) »; et au commencement de sa lettre, il leur avait dit : « Je rends grâces à » mon Dieu pour vous, et cela par le mouve- » ment et par l'instruction que Jésus-Christ » m'en donne (3). »

Dans ces pensées et dans ces lumières, nous devons regarder notre Seigneur en nous, en notre corps et en notre ame, les consacrant l'un et l'autre à son Père, comme des choses qui lui appartiennent, les rapportant sans cesse à sa gloire, leur donnant, en sa qualité de chef, le mouvement pour agir, et les conduisant dans leurs actions. Sainte Catherine de Sienne raconte qu'un jour notre Sei-

(1) Non vos estis qui loquimini, sed spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis. *Matth.* 10. 20.

(2) Sed ipse spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus. *Rom.* 8. 26.

(3) Per Jesum Christum. *Rom.* 1. 8.

gneur lui arracha son cœur, et qu'en sa place il lui donna le sien; en sorte qu'elle ne voulait, n'aimait, ne haïssait, ne désirait et n'opérait plus que par le cœur de Jésus-Christ. Il n'y a pas long-temps que, faisant la même grâce à une personne de même condition et de même sexe, douée d'une excellente piété, il lui dit après la communion : « Je prends ton esprit, et tu ne t'en serviras plus ; je t'ôte ta volonté et ton cœur, pour t'en donner un de pureté et tout de feu. » Quelque temps après il prit possession nouvelle de son être et de tous les membres de son corps ; il en fit une telle consécration, que cette sainte fille ne pouvait plus les voir comme siens, mais comme les membres de Jésus-Christ ; elle n'en avait d'autre usage que celui qu'il lui en donnait, elle ne pouvait apercevoir que Dieu dans tout ce qu'elle était. Le rapport fidèle des personnes qui l'approchaient tous les jours prouve la vérité de ce que nous en disons : lorsqu'on lui demandait ses pieds ou ses mains, elle n'entendait rien, si on lui prenait la main pour la lui faire voir, lui disant : « Ma sœur, voilà votre main », elle devenait aveugle ; et si l'on voulait qu'elle donnât la main, il fallait nécessairement lui dire : « Ma sœur, donnez la

main de Jésus. » Alors elle donnait sa main avec une aimable douceur et une pureté angélique.

C'est ainsi qu'il faudrait nous considérer; c'est avec ces yeux que nous devrions regarder nos membres. Ils sont en effet à Jésus-Christ, puisqu'il nous a dédiés et consacrés au culte et à l'honneur de son Père, puisqu'il influe sur nous, qu'il nous remue et nous gouverne, comme le chef remue et gouverne ses membres. Sans doute nous devrions, en notre qualité de chrétiens, pouvoir dire avec saint Paul: « Je vis; non je ne vis pas, c'est » Jésus-Christ qui vit en moi. » Nous devrions pouvoir dire avec la sainte humanité de notre Seigneur par rapport à la divinité qui opérait en elle et par elle : « Je ne fais rien de moi- » même, mais c'est mon Père, demeurant » en moi, qui fait les choses que vous voyez » sortir de mes mains. Je n'ai rien dit de » moi-même, mais seulement ce que mon » Père a mis dans mon cœur et dans ma bou- » che (1). »

(1) A meipso facio nihil : Pater autem in me manens, ipse facit opera. Ex meipso non sum locutus quæ ego loquor, sicut dixit mihi Pater, sic loquor. *Joan.* 8. 28. *et cap.* 14. *v.* 10. *et cap.* 12. *v.* 29.

Dans nos pensées, dans nos affections, dans nos paroles et dans toutes nos actions, nous devons toujours nous tenir envers notre Seigneur dans la dépendance et dans la direction qu'il a lui-même observées envers la divinité, et sur ce modèle rendre toutes nos actions théandriques, au moins quant à leur principe et à leur fin.

Jésus-Christ doit être leur principe, et il faut qu'elles soient animées de son esprit. Nous savons que l'office de la tête est de remuer la main, et que celui de la cause principale est d'appliquer son instrument. Nous possédons ces deux illustres qualités de membres et d'instruments vis-à-vis de notre Seigneur, soyons donc touchés de la gloire que renferment ces deux titres honorables, et montrons-nous dociles aux influences de notre chef. Le membre participe toujours à l'excellence de son chef; et comme il n'est rien de plus noble ni de plus divin que Jésus-Christ, le membre d'un tel chef ne peut être qu'extrêmement honorable. Mais si en nos pensées, en nos paroles, et en toutes nos actions libres, nous ne suivons pas le mouvement et la conduite de Jésus-Christ; si nous n'opérons pas par son esprit, et comme les dignes membres

d'un si grand chef, alors nous opérons comme les membres avilis et méprisables de la nature corrompue, comme les membres de Satan. Quelle horrible différence! et quelle inexplicable infamie!

Mais encore, puisque Jésus-Christ nous tient lieu de cause principale, et que nous sommes ses instruments, que n'avons-nous pas à dire à cet égard! Si la plume taillée pour écrire, pouvait raisonner, n'aimerait-elle pas beaucoup mieux être employée à cet usage par un roi que par le dernier des hommes? par un excellent maître qui en formerait une belle écriture, que par un enfant qui n'en pourrait que griffonner des lettres et salir du papier? un pinceau ne choisirait-il pas d'être employé par un Apelles ou par un Raphael, plutôt que par un apprenti ou par un peintre ignorant, qui, avec tout son travail, ne ferait que des figures grotesques et imparfaites?

Dans toutes nos actions nous devons tendre aux fins pour lesquelles notre Seigneur les fait avec nous, et pour lesquelles il faisait les siennes en agissant toujours sous la conduite de la divinité. Jamais la main, quand elle écrit, jamais le pied, quand il marche, n'ont un dessein qui leur soit propre et particulier, mais

au contraire et toujours celui de la tête, qui est le seul pour lequel ils agissent. Jamais l'instrument n'agit pour lui, mais pour la cause qui le met en œuvre. Ainsi donc, nous qui sommes les membres et les instruments de Jésus-Christ, nous devons nous proposer dans toutes nos actions ses intentions et ses motifs. Or, ces motifs et cette fin principale ayant toujours été la gloire de son Père, nous devons aussi rapporter à cette même fin tout ce que nous faisons. Ensuite nous devons encore nous proposer la sienne propre, comme une chose que désire ardemment son Père, et pour laquelle, selon saint Paul, « il nous a créés avec tout l'univers pour l'honorer et le servir (1). »

Eh! certes, qui pourrait se refuser à tant d'honneurs? Oui, les membres doivent rapporter à la gloire de leur tête, et les instruments à la gloire de leur cause, tout ce qu'ils font de bien. Si la main écrit correctement, si elle fait une excellente broderie, l'honneur n'en est-il pas dû à la tête? Ce ne sont pas les pinceaux dont se servaient Apelles et Raphael, qui ont mérité la gloire d'avoir produit

(1) Coloss. 1. 16.

des peintures vraiment admirables, mais bien les artistes qui les mettaient en œuvre. Aussi voyons-nous que ce n'est ni la main de l'écrivain, ni le pinceau du peintre qui sont couronnés, mais bien la tête de l'un et de l'autre, qui porte cette marque d'honneur. En effet, ce n'est point la main, et encore moins le pinceau, qui fait les ouvrages avec perfection, et qui par conséquent mérite l'estime et la récompense, mais bien la tête, et l'ame qui y réside, comme dans le seul lieu où elle puisse entendre, raisonner et conduire. Ainsi nous devons attribuer à notre Seigneur la gloire de tout ce que nous faisons de bien, si nous le reconnaissons pour notre chef, et si nous nous tenons pour ses membres. Voilà pourquoi les vingt-quatre vieillards que saint Jean vit dans son Apocalypse, « mettaient au pied de son » trône leurs couronnes (1) », reconnaissant et publiant par cette action que c'était lui qui avait combattu et vaincu en eux. Une autre fois il remarqua qu'il portait « sur la tête un » grand nombre de diadèmes placés les uns » sur les autres (2) », pour montrer que nous

(1) Apoc. 4. 10.
(2) In capite ejus diademata multa. *Apoc.* 19. 12.

tirons de lui toutes nos forces, et que nous devons faire remonter à lui comme à leur véritable source, tout l'honneur de nos bonnes œuvres.

Notre Seigneur agissant en nous comme dans ses membres, ainsi que nous venons de le voir, il faut que nous fassions tous nos efforts pour recevoir ses mouvements et suivre sa conduite. Voyons maintenant avec quelle obéissance nous devons le faire.

§ 7.

De l'indifférence et de l'obéissance que nous devons apporter aux mouvements de notre Seigneur.

Pour nous bien disposer à recevoir les influences de notre chef, qui est notre Seigneur Jésus-Christ, et nous mettre en état d'être mus et conduits par lui; pour porter dignement la glorieuse qualité de ses membres, et mener une vie selon son esprit, il faut de toute nécessité que nous apportions de l'indifférence et de l'obéissance à ses mouvements. L'indifférence se rapporte à l'application, et l'obéissance à l'exécution.

Pour ce qui est de nous, nous devons être indifférents à tous les usages que notre Sei-

gneur veut faire de nous: soit pour les richesses ou pour la pauvreté; soit pour les honneurs ou pour les mépris, pour les plaisirs ou pour les chagrins, pour la santé ou pour la maladie, pour la vie ou pour la mort, pour le temps ou pour l'éternité, pour penser, pour aimer, pour haïr, pour parler, pour se taire, et généralement pour toutes choses. De sorte que, sans aucune résistance de notre part, et avec toute liberté de la sienne, il puisse disposer de nous, de notre corps, de notre ame, de nos pensées, de nos affections, de notre imagination, de nos passions, de nos biens, de nos privations, de tout, en un mot, et user absolument de nous comme il lui plaira.

Nous devons avoir à son égard l'indifférence d'un membre sous la conduite de la tête. Le pied est, de sa nature, entièrement indifférent et indéterminé pour aller à droite ou à gauche, par un chemin ou par un autre. La main est dans la même indifférence pour faire ce mouvement ou celui-là, pour former un A, quand elle écrit, plutôt qu'un B, ou un mot plutôt qu'un autre. Les membres reçoivent de la tête toutes leurs déterminations. Nous devons encore avoir l'indifférence d'un instrument qui, sans opposition se laisse

prendre, manier, et appliquer par sa cause à tout ce dont il est capable : en sorte que de lui-même il n'est à rien, et il est à tout. Ainsi il faut que nous ne tenions à rien, afin que notre Seigneur ait tout pouvoir de nous remuer, et de se servir de nous, dans le lieu, dans le temps et de la manière qu'il voudra, et que nous n'ayons d'autre liaison avec les choses que celle que son application nous y donnera.

Nous devons encore considérer et imiter la parfaite indifférence que l'humanité de notre Seigneur a montrée à toutes les dispositions de la divinité. En effet, ne s'est-elle pas abandonnée entièrement à sa conduite? n'a-t-elle pas suivi tous ses ordres? lui a-t-elle jamais résisté dans les grandes et les petites choses, dans les faciles et dans les difficiles? la divinité n'a-t-elle pas fait, sans éprouver une contradiction quelconque, tout ce qu'elle a voulu de son ame et de son corps? Que si, au jardin des Oliviers, à l'aspect des douleurs, des ignominies et de la mort la plus cruelle qu'elle devait endurer, elle pria son Père d'éloigner le calice amer de tant de souffrances, n'ajouta-t-elle pas aussitôt : « Cependant, malgré tou-
» tes mes appréhensions et toutes mes résis-

» tances naturelles ; que votre volonté soit
» faite, et non pas la mienne (1). » Afin même de ne point apporter d'empêchement à l'accomplissement de ses desseins, elle subit le dépouillement et la privation de ce qui était nécessaire à sa propre subsistance.

Or, c'est à cela que l'esprit de Jésus-Christ incline les ames, et c'est pour ce sujet qu'il est comparé à l'eau vive. Notre Seigneur parlant à la Samaritaine, lui dit : Si tu avais le jugement de profiter de l'occasion qui t'est présentée, tu demanderais toi-même à boire à celui qui te parle, et « il te donnerait de
» l'eau vive (2), » c'est-à-dire le Saint-Esprit et la grâce. Car comme l'eau lave les choses corporelles, de même la grâce purifie les ames de leurs souillures, les rend fécondes en bonnes œuvres, et amortit le feu de la concupiscence. De plus, comme l'eau n'a point de figure qui lui soit propre, mais qu'elle prend toutes celles du vase qui la renferme ; de même la grâce porte les ames à être indifférentes à toutes choses : elles ne sont liées à celles-ci plutôt qu'à celles-là que par le mou-

(1) Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu. *Matth.* 26. 39.

(2) Et dedisset tibi aquam vivam. *Joan.* 4. 10.

vement de notre Seigneur. C'est pourquoi l'Épouse dit au *Cantique* : « Mon ame s'est li» quéfiée à la parole de mon bien-aimé (1), » c'est-à-dire pour recevoir toutes les formes et prendre tous les états qu'il lui plaira.

« Saul, Saul, dit notre Seigneur à son per« sécuteur, pourquoi me persécutes-tu (2) ? » Nous persécutons en effet notre Seigneur, lorsque nous lui résistons, lorsque nous l'empêchons de faire en nous et de nous ce qu'il veut, lorsque nous bouchons toutes nos avenues à ses douces et salutaires influences, et que nous nous tenons fermes contre son mouvement, comme un membre raide dont la tête ne peut s'aider. Oui, nous le persécutons toutes les fois que nous renversons la fin de son incarnation, de sa vie et de sa mort. Cette fin qu'il s'y est proposée est une fin de bonté et toute de miséricorde ; car il s'y est proposé et il s'y propose encore tous les jours de nous rapporter à la gloire de Dieu son père, de nous appliquer à son service, et de nous sauver par ce moyen. Mais, pour atteindre cette fin, il est absolument nécessaire

(1) Anima mea liquefacta est, ut dilectus locutus est. *Cant.* 5. 6.

(2) Saule, Saule, quid me persequeris? *Act.* 9. 4.

qu'il agisse en nous et sur nous, qu'il nous fasse agir avec lui, et qu'il nous dirige dans nos actions. Or, c'est ce que nous empêchons par nos déterminations propres et par le défaut de notre indifférence. Nous lui lions les mains, afin qu'il ne puisse pas disposer de nous comme il le voudrait, pour la gloire de Dieu son Père et pour notre salut. Concluons de tout cela qu'il faut que nous lui disions avec saint Paul, et dans les mêmes sentiments que lui : « Seigneur, que voulez-vous que je » fasse (1) ?» que désirez-vous que je possède, que je retienne, que je quitte ? que vous plaît-il que je dise, que je passe sous silence, que j'aime ou que je haïsse ? Me voilà prêt à tout, Seigneur. Il faut que nous lui disions encore avec Samuel, et dans la même sincérité de cœur que lui : « Parlez, Seigneur, car votre » serviteur écoute (2); » dites tout ce que vous jugerez bon, ordonnez comme il vous plaira : je suis résolu de vous obéir.

Après l'indifférence pour l'application, vient la seconde chose, qui est l'obéissance pour l'exécution. Nous voyons que nos membres,

(1) Domine, quid me vis facere? *Act.* 9. 4.

(2) Loquere, Domine, quia audit servus tuus. 1. *Reg.*

qui ont été indifférents pour leurs mouvements et pour leurs fonctions, sous le gouvernement de la tête; que les instruments, indifférents aussi pour leurs services, sous le maniement de leur cause, obéissent aussitôt que l'ordre leur en est donné et l'application faite : le pied se remue, la main écrit et le couteau coupe aussitôt et sans aucune résistance. Je sais que l'on pourra m'objecter qu'il y a de la différence entre les corps naturels et les corps mystiques : dans les corps naturels, le commandement est despotique, et l'obéissance prompte et naturelle; dans les corps mystiques, le gouvernement est politique, et l'obéissance volontaire. Mais je sais aussi qu'étant des membres beaucoup plus nobles et plus excellents que les naturels, il faut que nous nous efforcions de les imiter dans leurs qualités louables.

Pour nous bien convaincre de cette vérité, jetons les yeux sur l'obéissance et si prompte et si parfaite que l'humanité de notre Seigneur a rendue à la divinité qui était en lui. Où trouverons-nous le moindre délai, la plus légère opposition, même dans les choses les plus difficiles, même jusqu'à la mort, et à la mort de la croix? Écoutons cette sainte hu-

manité de notre Seigneur s'exprimer ainsi par la bouche du prophète Isaïe : « Le Seigneur » Dieu m'a ouvert l'oreille pour entendre le » commandement qu'il m'a fait de racheter les » hommes ; je l'ai entendu, et je l'ai reçu sans » y apporter aucune contradiction et sans re- » culer en arrière (1). » Voilà l'obéissance prompte sans opposition aucune. Voici maintenant, pour ce sujet, la matière de cette obéissance, si nous pouvons nous exprimer ainsi. « J'ai abandonné mon corps aux bourreaux » pour être frappé; j'ai présenté le visage à » ceux qui ont voulu me donner des soufflets » et m'arracher la barbe, et je ne l'ai point » détourné, quand on l'a couvert de crachats » et qu'on m'a fait toutes sortes d'outra- » ges (2). »

Sur ce modèle nous devons nous rendre souples et obéissants à la conduite de notre Seigneur. « Imitez notre Seigneur Jésus-Christ, » dit l'apôtre saint Paul, et suivez ses traces,

(1) Dominus Deus aperuit mihi aurem; ego autem non contradico, retrorsum non abii. *Is.* 50. 5.

(2) Corpus meum dedi percutientibus, et genas meas vellentibus; faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me. *Is.* 50.

» comme vous avez appris qu'il faisait (1), » et comme son humanité se comportait à l'égard de sa divinité. C'est ce qu'il dit lui-même que feraient tous les vrais chrétiens, et ce qu'il avait inspiré au prophète Isaïe pour nous en avertir : « Ils seront tous dociles aux lumières » et aux mouvements de Dieu (2), » qu'ils suivront exactement et promptement. Tels ces animaux mystérieux que vit le prophète Ézéchiel, lesquels traînaient le chariot de la gloire de Dieu, et dont il est dit : « Ils allaient où » l'impétuosité du St-Esprit les poussait (3), » et avec une si grande, une si admirable vitesse, « qu'elle ressemblait à celle de l'é» clair (4). »

« Ceux, dit saint Paul, qui sont gouver» nés par l'esprit de Dieu, et dans l'ame des» quels il agit, sont les vrais enfants de

(1) Sicut ergo accepistis Jesum Christum Dominum, in ipso ambulate. *Coloss.* 2. 6.

(2) Erunt omnes docibiles Dei. *Joan.* 6. 45; *Is.* 54. 13.

(3) Ubi erat impetus spiritus, illuc gradiabantur. *Ezech.* 1. 12.

(4) In similitudinem fulguris coruscantis. *Id.* 1. 14.

» Dieu (1). » Là-dessus le docteur angélique remarque que, comme les bêtes ne se gouvernent point elles-mêmes, et qu'elles sont plutôt gouvernées « parce qu'elles n'agissent pas de leur propre mouvement, mais qu'elles y sont emportées par la nature (2) : » de même, en quelque manière, l'homme spirituel et enfant de Dieu « ne fait point ses actions poussé principalement par sa propre volonté, mais par le Saint-Esprit (3). » Toutefois ce n'est pas qu'il ne les fasse librement et de son plein gré, mais parce que le Saint-Esprit entre dans l'action de son libre arbitre, y concourt et le sanctifie, suivant cette parole de saint Paul, que « c'est Dieu qui opère en nous le vouloir, le pouvoir et le faire (4). »

Le cardinal Cajetan donne un autre tour

(1) Quicumque spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei. *Rom.* 8. 14.

(2) Quia à naturâ moventur et non ex proprio motu ad suas actiones agendas.

(3) Non quasi ex motu propriæ voluntatis principaliter, sed ex instinctu Spiritûs sancti inclinatur ad aliquid agendum.

(4) Quia ipsum motum voluntatis et liberi arbitrii Spiritus sanctus in eis causat, juxta illud, Deus est qui operatur in vobis velle et perficere. *Thom.*

aux paroles de l'Apôtre, et le sens dans lequel il les prend, convient encore plus à notre sujet. Il dit : « Par ce mot *aguntur* de l'Apôtre, il ne faut pas entendre que nous sommes contraints et forcés dans nos actions par l'esprit de Dieu, mais que nous lui sommes très parfaitement obéissants. En effet, on ne dit pas seulement d'un homme qui fait quelque chose contre son gré ou sans y penser, qu'il le fait avec transport, mais encore quand il y vole (1), à cause de l'envie qu'il a de la faire et d'obéir très promptement à ce qui lui est commandé. Suivant cela, on dit que les saints sont animés et transportés de l'esprit de Dieu, et qu'ils sont ses enfants légitimes, ce qui se lie fort bien ensemble : car c'est le propre des vrais enfants si soumis, si pliables et si obéissants à leur père, que c'est son esprit, et non le leur, qui les fait agir et qui les met à l'œuvre au moindre signe (2). »

Terminons cet endroit de notre ouvrage

(1) Agitur enim non solùm invitus aut nescius, sed et promptissime obsequens.

(2) Nam filiorum tam obsequentissimos se exhibere Patri, ut agantur spiritu Patris, ut operentur ad nutum Patris. *Cajet.*

en rapportant la belle obéissance que les astres rendent au commandement de leur Créateur, et aux mouvements de l'intelligence qui les remue, afin que les chrétiens, qui doivent briller ici-bas comme des astres, selon le mot de saint Paul (1), s'appliquent à les imiter. « Dieu envoie la lumière quand » il lui plaît, dit le prophète Baruch, et la » lumière se montre comme il lui est ordonné ; il la rappelle, et aussitôt elle revient, » elle fait place aux ténèbres de la nuit, obéissant avec tremblement et respect à tous ses » ordres. Comme des soldats en faction et » de garde, les étoiles ont brillé dans leurs » quartiers, et fait avec plaisir la sentinelle. » Dieu les appelle par leurs noms, et aussitôt elles marchent d'une vitesse extrême, » elles répandent leurs clartés avec une joie » singulière en sa présence. Faisons de » même (2). »

(2) Philipp. 2. 15.

(3) Qui emittit lumen, et vadit, et vocavit illud, et obedivit illi in timore. Stellæ autem dederunt lumen in custodiis suis, et lætatæ sunt; vocatæ sunt, et dixerunt: Adsumus, et luxerunt ei cum jucunditate qui fecit illas. *Bar.* 3. 33.

§ 8.

Raisons pour nous persuader efficacement d'opérer en chrétiens et de faire toutes nos actions par l'Esprit de Jésus-Christ.

Pour donner un abrégé et faire comme un précis de ce que nous avons déduit plus au long ci-dessus, je dis que, puisque nous avons l'honneur d'être chrétiens, c'est-à-dire, membres de Jésus-Christ, nous devons nous remplir de lui, et nous laisser conduire par son esprit. Nous devons aller à Dieu, nous unir à lui, l'aimer et l'honorer en Jésus-Christ, et comme Jésus-Christ; nous devons estimer, mépriser, désirer, rechercher les choses avec Jésus-Christ; régler notre entendement pour les pensées, notre volonté pour les affections, nos appétits pour les passions, notre langue pour les paroles, et notre conduite pour toutes nos œuvres, selon l'esprit et les maximes de Jésus-Christ; nous devons pratiquer l'humilité, l'obéissance, la patience, la douceur, la chasteté, la charité et les autres vertus en Jésus-Christ, « étant saints en Jésus-Christ (1) », dit le

(1) Sanctis in Christo.

grand Apôtre, c'est-à-dire, faire tout sur le modèle et selon la manière de Jésus-Christ.

C'est pourquoi il faut que nous ayons toujours en vue son humanité, et que nous considérions comment elle se comportait envers la divinité; comment elle lui était unie par ses pensées et par ses affections; comment elle l'aimait, l'estimait, et comment toutes les créatures ne lui étaient rien auprès d'elle. Il faut que nous examinions les honneurs, les adorations, les louanges, les remercîments, les soumissions et les hommages qu'elle lui rendait; car c'est par notre Seigneur Jésus-Christ comme par la cause méritoire et exemplaire de toutes nos actions, que nous allons à Dieu, que nous nous unissons à lui, que nous l'aimons et que nous nous acquittons de nos devoirs envers sa majesté très-sainte: tel un fer, pris et uni immédiatement à la pierre d'aimant, en attire d'autres qu'il attache médiatement et par lui à la même pierre.

Il est vrai que ce qui aime proprement et principalement dans l'homme, c'est la volonté et le cœur; car la volonté est la faculté aimante, et le cœur est le siége et l'organe de l'amour sensible. Cependant on peut dire que

les mains, que les bras et les autres membres aiment aussi d'une certaine manière dans la volonté, dans le cœur, et par eux. En effet, c'est l'homme tout entier, c'est-à-dire, un composé; non-seulement de cœur et de volonté, mais encore de mains, de bras et d'autres parties, qui aime, à qui on attribue l'action de l'amour. Ainsi donc, nous qui sommes les membres de Jésus-Christ, nous aimons Dieu, nous l'honorons, nous l'adorons, nous le préférons à toutes choses; nous exerçons les vertus en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ est notre chef, et qu'il fait tout cela, non-seulement comme homme particulier, mais encore en sa qualité de notre chef. Mais nous ne devons pas seulement faire tout cela en lui et par lui, il faut que nous le fassions encore en nous-mêmes sur son modèle et par son esprit. Venons donc aux raisons qui nous le persuaderont efficacement.

La première, c'est que la vie chrétienne étant nécessairement fondée sur Jésus-Christ comme sur son principe, et découlant de lui comme de sa source, cette action seulement passera pour chrétienne qui sera faite par son esprit. Toutes les autres, quelles qu'elles

soient, et quelque apparence de vertu qu'elles portent, ne le sont pas. « Celui qui n'a pas » l'esprit de Jésus-Christ, n'appartient pas » à Jésus-Christ (1). » Nous avons déjà cité plus haut ces paroles de saint Paul, mais on ne saurait trop les répéter.

Cet esprit est aussi nécessaire pour former un véritable chrétien que l'ame raisonnable pour le faire homme; et de même que, parce que nous tirons tous notre origine d'Adam, et qu'il est notre chef dans l'ordre de la nature, nous ne pouvons être hommes, si nous n'avons un corps et une ame substantiellement et organiquement comme lui; de même aussi, parce que Jésus-Christ est notre chef, quant à la grâce, et la tige d'où nous sommes sortis en qualité de chrétiens, il est impossible que nous soyons chrétiens, si nous ne lui sommes semblables, et si nous ne possédons son esprit. Sans cela, nous ne sommes que des ombres, que des fantômes de chrétiens.

Comme pour rendre une action vitale, il faut qu'elle émane d'un principe de vie, et, pour la rendre humaine, qu'elle soit la pro-

(1) Si quis spiritum Christi non habet, hic non est ejus. *Rom.* 8. 9.

duction d'une ame agissant raisonnablement; ainsi, pour qu'une action soit chrétienne, il est nécessaire que Jésus-Christ en soit le principe, qu'elle se fasse par son impulsion, et qu'elle soit marquée de son caractère. De cette sorte, toutes les actions que nous faisons, soit spirituelles, soit corporelles, ne sont pas chrétiennes, quelque élévation qu'elles aient d'ailleurs, et de quelque perfection qu'elles soient ornées. Pour qu'elles aient cette auguste qualité, il faut qu'elles soient entreprises selon les ordres de Jésus-Christ, animées de son esprit, et opérées par ses mouvements.

Cette doctrine est fondée principalement sur ce principe, à savoir, que la raison n'est point la règle de nos actions, en tant que nous sommes chrétiens, et beaucoup moins encore la passion; car celle-là est des hommes, ainsi que nous l'avons dit, et celle-ci des bêtes : c'est Jésus-Christ qui seul est notre niveau et notre loi. C'est pour cela qu'établissant le commandement de la charité du prochain, il l'appelle un précepte nouveau. Sans doute il n'est pas nouveau en lui-même, puisqu'il est né avec le monde, puisque la nature a écrit de sa propre main dans

le fond des cœurs : « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît »; puisque Moïse l'a donné en termes exprès aux enfants d'Israel (1). Mais Jésus-Christ l'appelle nouveau, parce qu'il l'est réellement par la façon d'aimer, attendu que le chrétien doit aimer son prochain dans l'esprit de Jésus-Christ, et comme Jésus-Christ l'a aimé. Je vous donne, dit-il, un précepte nouveau, qui est de vous aimer « comme je vous ai aimé moi-même (2). » Voilà notre modèle.

Mais ceci doit aussi s'entendre des autres commandements et des autres vertus. C'est dans ce sens que saint Paul disait : « Je me » glorifierai de bon cœur dans ma faiblesse, » afin que la vertu de Jésus-Christ demeure » en moi (3). » Il appelle vertus de Jésus-Christ, l'humilité, la patience, la résignation, et les autres vertus qu'il faisait briller dans ses infirmités, parce qu'il les pratiquait dans l'esprit de Jésus-Christ, et sur le modèle qu'il nous en a donné. Quoique les actions vertueuses que les hommes ont faites sous

(1) Levit. 19.

(2) Sicut dilexi vos. *Joan.* 13. 34.

(3) Libenter gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi. 2 *Cor.* 12. 9.

la loi de nature et sous celle de Moïse, n'aient pas été faites en Jésus-Christ, c'est-à-dire, sur ses exemples, puisque ces exemples n'existaient pas, attendu qu'il ne s'était pas encore revêtu de notre humanité; cependant on ne saurait douter qu'elles n'aient été exercées par la grâce qui leur fut conférée en considération des mérites futurs de Jésus-Christ.

Pour conclusion de cette première raison, regardons, avec saint Grégoire de Nysse (1), regardons notre Seigneur Jésus-Christ comme le modèle et la règle de nos actions. Si, selon la doctrine de saint Paul (2), tout ce qui n'est pas conforme à la lumière et à la persuasion de la conscience, comme l'expliquent saint Chrysostome et les Pères grecs, ou tout ce qui naît de l'infidélité et est contraire à la foi, selon l'interprétation de saint Augustin et de saint Bernard, est péché; croyons aussi que tout ce qui, dans nos pensées, dans nos paroles et dans nos actions, n'est pas conforme à l'esprit de Jésus-Christ, n'est pas

(1) Lib. ad Olymp. de perfect. christi.

(2) Omne quod non est ex fide, peccatum est. *Rom.* 14. 13.

chrétien, et mérite d'être réformé, de la même manière que tous les traits qui, dans une copie, ne sont pas semblables à ceux de l'original, sont vicieux et à refaire.

Mais si tout cela est vrai, ainsi que nous ne pouvons en douter, hélas! où sont donc les chrétiens? Si, pour rendre une action chrétienne, il faut qu'elle soit faite suivant les ordres de notre Seigneur, et qu'elle soit animée de son esprit; si, pour être chrétien véritable, il faut exercer des actions chrétiennes, dans le nombre presque infini d'actions que nous faisons, combien peu qui soient chrétiennes, et, dans tout le cours de notre vie, combien peu sommes-nous chrétiens! La plupart des hommes se montrent des bêtes, parce qu'ils n'agissent que par passion. Quelquefois seulement ils se conduisent par raison, et sont véritablement hommes; mais combien rarement ils sont chrétiens, parce qu'ils n'opèrent presque jamais par l'esprit et par le mouvement de Jésus-Christ! Néanmoins ils devraient toujours l'être; car ils y sont obligés, et c'est la plus grande gloire qu'ils puissent posséder. Mais ceci rentre dans la raison suivante, qu'il nous faut développer.

La seconde raison pour nous porter à rendre nos actions chrétiennes, se tire de l'excellence qui se trouve dans ces actions elles-mêmes. Elle est si grande, en effet, que tout ce qui brille du plus vif éclat ici-bas parmi les hommes, soit dans les richesses ou dans les dignités, soit dans les sciences ou autre part, n'est rien en comparaison. Toute action chrétienne est noble et digne du plus grand honneur : elle est très agréable et très glorieuse à Dieu. Disons plus, il n'y a qu'elle seule, à proprement parler, qui le soit; car de nous-mêmes nous sommes hideux et abominables devant Dieu, nous ne lui sommes agréables, et il ne nous voit de bon œil qu'à cause de Jésus-Christ son fils bien-aimé, comme nous l'apprend le grand Apôtre (1) : ainsi nos actions ne peuvent lui plaire, si elles ne sont faites selon les ordres de Jésus-Christ, et si elles n'ont des liaisons avec lui. Au surplus, puisque Jésus-Christ a pu seul relever la gloire de Dieu abattue par le péché de l'homme, puisque seul il a pu réparer son honneur flétri par nos désordres, il faut dire que son esprit est aussi le seul capable de glorifier

(1) Gratificavit nos in dilecto Filio suo. *Ephes.* 1. 6.

Dieu en nous, et conséquemment qu'il n'y a que les actions animées de son esprit qui puissent lui être glorieuses.

Tout ce qui n'est pas consacré à Dieu est vil et méprisable ; car cela ne sert qu'à des fonctions et qu'à un ministère bas et honteux. Au contraire, tout ce qui lui est dédié devient honorable, prend du lustre et un brillant éclat de cet emploi. Dans la loi de Moïse (1), les arbres étaient censés immondes les trois premières années de leur rapport, et leurs fruits, appelés pour ce sujet prépuces, étaient interdits aux Juifs pendant tout ce temps-là. Mais à la quatrième année, l'offre qu'on en faisait à Dieu, purifiait les arbres et les fruits, et l'on pouvait en user librement l'année suivante. Toute action chrétienne est consacrée à Dieu, parce qu'elle est faite directement ou indirectement pour sa gloire et son amour, et Dieu en retirera à jamais de l'honneur et de la louange. Elle lui est consacrée par Jésus-Christ son divin Fils, qui a acheté au prix de son sang, et rendu siens tous les hommes, et toutes leurs bonnes œuvres, qu'il présente continuellement à Dieu son Père, et qu'il lui rapporte en sa qualité de chef, comme

(1) Levit. 19. 23. C. à Lap. Ibid.

les actions de ses membres. C'est particulièrement pour ce dessein qu'il s'est revêtu de notre nature: il voulait pouvoir rendre à Dieu, hors de Dieu, en lui-même, et en sa très sainte humanité, en tous les hommes et toutes les créatures, qui, dans le mystère de son incarnation, ont été unis et déifiés en sa personne sacrée, un honneur digne de son infinie majesté. Ce n'est pas tout, toute action chrétienne est opérée par la grâce de notre Seigneur; mais cette grâce est beaucoup plus noble, beaucoup plus excellente que celle qui fut conférée aux anges et à nos premiers parents, au moment de leur création, supposé que notre Seigneur n'y ait point eu de part; elle est même beaucoup plus grande que toutes celles que Dieu peut produire et donner indépendamment de lui.

Quoique cette grâce, selon la remarque d'un savant théologien (1), pour être grâce de Jésus-Christ, c'est-à-dire, pour nous être donnée de Dieu en considération de Jésus-Christ, ne reçoive rien de nouveau, et ne prenne aucun surcroît de perfection, ni dans sa nature, ni dans son principal effet, qui est de laver les péchés d'une ame, et de la

(1) Suarez, lib. 7. de gratiâ, cap. 3.

rendre agréable à Dieu ; cependant elle tire un très vif et très grand éclat, un avantage inexprimable de ce qu'elle nous est conférée par reconnaissance de ses mérites. En effet, ses mérites sont d'une dignité infinie, et par conséquent ils ennoblissent infiniment cette grâce ; ils versent sur elle et sur les hommes qui en sont ornés, les rayons d'une gloire ineffable, attendu que c'est par elle qu'ils sont faits membres de Jésus-Christ, et participants de tous ses biens. Mais tous ces précieux avantages ne peuvent pas convenir à la grâce, considérée en elle-même, et détachée de notre Seigneur. Un homme n'est pas plus homme, parce qu'il est fils de roi ; il ne possède pas plus abondamment et plus parfaitement la nature humaine que s'il était fils d'un simple villageois : néanmoins il est d'une considération sans comparaison plus noble et plus illustre pour être né d'un tel père.

Et d'ailleurs, la grâce que Dieu nous donne est bien une grâce à notre égard ; mais si nous la rapportons à notre Seigneur, elle est justice ; car elle est le prix de son sang et la récompense de sa mort. Or, combien cette circonstance n'en relève-t-elle pas le

prix ? L'homme n'est-il pas infiniment honoré d'être racheté, justifié et sauvé par les mérites d'un Dieu-homme ? Tirons encore de là cette conséquence fort probable, que la grâce, ainsi fondée sur notre Seigneur, et appuyée sur ses mérites, est à l'homme juste un principe plus puissant pour mériter devant Dieu, pour acquitter les peines dues aux péchés, pour prier avec plus d'efficacité, et généralement pour obtenir toutes les vertus, tous les dons célestes, que si elle n'avait point cette liaison avec lui ; il semble du moins que cela est dû à ses mérites, à l'amour que lui porte son Père, et à l'honneur qu'il a dessein de lui rendre en retour de celui qu'il en a reçu.

Toutes ces raisons montrent clairement que l'action chrétienne est de la plus grande excellence, à cause de ce que notre Seigneur lui confère. Quelle dignité n'avaient pas toutes les actions, même les plus petites, de la sainte humanité de Jésus-Christ ? Qui pourrait le comprendre ? Assurément cette dignité était infinie, et les plus petites actions de ce Dieu-homme étaient d'un prix inestimable, à cause de l'union qu'elles avaient avec la divinité du Verbe. Les accidents du pain et

du vin dans la sainte Eucharistie, ne sont-ils pas souverainement ennoblis et rendus dignes du plus profond respect par leur union sacramentelle avec Jésus-Christ ? Concluons donc de là que l'action chrétienne est sublime, d'une excellence inexprimable, et qu'auprès d'elle toutes les autres, quelque glorieuses qu'elles paraissent d'ailleurs, ne sont rien.

La troisième raison qui nous engage à rendre nos actions véritablement chrétiennes, se tire du profit qui s'y trouve. Il est si grand, qu'il dépasse toutes nos paroles et toutes nos pensées; car, pour le dire en deux mots, l'action chrétienne nous acquiert la grâce de Dieu en ce monde, et son éternelle gloire dans le ciel. Tous les autres biens ne sont rien, n'ajoutent rien à celui-là. Quand nous agissons en chrétiens, notre Seigneur, avons-nous déjà dit, opère en nous et par nous. Or, n'avons-nous pas la certitude que tout ce en quoi il met la main, que toutes ses œuvres enfin sont toujours salutaires, excellentes et douées de sagesse, à cause du principe d'où elles émanent ? Au contraire, tout ce que nous faisons de notre propre mouvement et par notre esprit, quelque éclairé, savant et parfait qu'on le sup-

pose, n'est tout au plus qu'humain, et bien souvent même, hélas! moins qu'humain; car ce n'est que la raison, ou même que la passion, qu'une ame troublée, qui en est le principe. Quand nous donnons à notre Seigneur plein pouvoir d'agir en nous et de nous conduire comme notre chef, il nous conduit à la lueur de ses lumières, qui sont toujours assurées, infaillibles; et il nous fait tendre toujours à une fin noble, bonne, glorieuse à Dieu et avantageuse pour nous. Nos lumières, au contraire, celles qui, à notre avis, sont les plus certaines et les meilleures, se trouvent fort souvent fautives et trompeuses, et elles ne nous mènent qu'à des précipices. Hélas! qui n'a pas appris cette vérité par sa propre expérience? Combien de fois les choses dont nous espérions retirer le plus de contentement et de profit, ont été pour nous nuisibles et fâcheuses! « Les pensées » des mortels, dit le Sage, sont toujours timides et chancelantes, quand elles n'ont » d'autre appui que leur esprit, et les pré» voyances des plus judicieux ne sont souvent » que de fausses visions et des bévues (1). »

(1) Cogitationes enim mortalium timidæ, et incertæ providentiæ nostræ. *Sap.* 9. 14.

La main ni le pied n'ont aucun discernement, aucun esprit : tout ce qu'il y a de sagesse dans l'homme, réside en sa tête ; nous ne sommes raisonnables que par cette partie ; dans tout le reste, depuis la tête jusqu'en bas, nous sommes bêtes. Nous devons donc croire que Jésus-Christ, comme chef du corps dont nous sommes les membres, est toute notre sagesse ; qu'en lui, ainsi qu'en notre tête, est renfermée toute notre prudence ; que nous sommes incapables de nous conduire nous-mêmes, et que la plus haute prudence que nous puissions avoir, est de nous abandonner absolument à sa sagesse, pour suivre entièrement sa direction, comme un membre suit celle de son chef.

De même que les actions de notre Seigneur lui ont été très-profitables pour la gloire de son nom, pour la béatitude de son corps, et à nous pour notre salut ; de même toutes les actions chrétiennes auront les mêmes avantages par proportion : car elles émanent du même principe, elles découlent de la même source, c'est-à-dire de notre Seigneur, et, de plus, elles sont animées de son esprit. De là vient que plus une personne possède abondamment l'esprit de notre Seigneur,

plus elle opère assurément et parfaitement son salut, plus elle contribue à celui de son prochain : car le seul esprit de Jésus est l'esprit de sauveur, et conséquemment l'esprit de salut. Voilà pourquoi, ayant été comblée de cet esprit au-dessus de toutes les créatures de l'univers, la bienheureuse Vierge Marie a apporté plus de biens aux hommes, les a servis et les sert encore, pour acquérir leur béatitude, plus utilement que toutes les autres créatures ensemble. Après elle viennent les apôtres, pour la même raison ; et ensuite tous les saints, selon la mesure de la possession et de la plénitude qu'ils ont eue de cet esprit salutaire, sans lequel, au lieu de profiter, on est plutôt préjudiciable, parce que l'on est privé du principe de faire du bien à ceux avec lesquels on agit.

A la considération du profit et de l'utilité, j'ajoute en dernier lieu celle du contentement et de la joie, qui ne peut être que très-grande. Quand l'ame ne résiste point aux volontés ni aux mouvements de notre Seigneur, et qu'au contraire elle lui donne toute liberté de disposer de soi comme il lui plaît, son repos intérieur, le calme dont elle jouit, est alors très profond; car toutes nos peines ne

viennent que de nos résistances, lorsque nous nous opposons à plus fort que nous. Ainsi donc, si nous ne résistons point à notre Seigneur, si nous nous abandonnons entièrement à sa conduite, il nous mènera lui-même à notre bonheur, avec tant de sagesse et tant d'amour, qu'il n'y aura ni trouble ni agitation dans notre ame, mais une très douce paix et un paradis anticipé. « Je connais un » homme, dit saint Paul, un homme en Jé» sus-Christ (1), » c'est-à-dire, un homme qui lui est uni par la foi et par la charité, qui est animé de son esprit, et qui ne fait rien que par son mouvement : Jésus-Christ agit en lui absolument de la même manière que la tête dans son membre. Par cet homme, l'Apôtre entendait parler de lui-même, et il faisait par là le véritable portrait du chrétien. Mais qu'arriva-t-il à cet homme en Jésus-Christ, à ce véritable chrétien? « Je » sais que cet homme en Jésus-Christ, pour» suit le même apôtre, a été transporté et » ravi jusqu'au troisième ciel, que la porte » du paradis lui a été ouverte, et qu'il y a » entendu et vu des choses si grandes, si

(1) Scio hominem in Christo. 2 *Cor.* 12. 2.

» excellentes, si admirables, que toutes les
» langues des hommes ne sauraient les ra-
» conter (1). »

Voilà la joie et le contentement où sont introduits, dès cette vie même, les vrais chrétiens, qui n'ont d'autre soin que de suivre les ordres de notre Seigneur, et de ne rien faire que par son esprit. A cela je veux joindre un passage fort remarquable de saint Macaire. Ce grand saint nous dit que « lorsqu'une ame, ayant dit adieu aux choses d'ici-bas, s'est unie étroitement à l'esprit de Jésus-Christ, elle devient toute lumière, toute œil, toute esprit, toute joie, toute repos, toute amour et toute entrailles de bonté, de charité et de miséricorde (2). » Et comme la pierre qui est au fond de la mer, est entourée d'eau de tous les côtés, de même ceux qui ont pris des liaisons intimes avec le Saint-Esprit, se rendent fort semblables à notre Seigneur, et passent,

(1) Scio hominem in Christo raptum usque ad tertium cœlum, quoniam raptus est in paradisum, et audivit arcana verba, quæ non licet homini loqui. 2 *Cor.* 12. 2.

(2) Ὅλη φῶς, ὅλη ὀφθαλμὸς, ὅλη πνεῦμα, ὅλη ἀνάπαυσις, ὅλη ἀγάπη, ὅλη σπλάγχνα, ὅλη ἀγαθότης καὶ χρηστότης. Homil. 18.

tant pour leur extérieur que pour leur intérieur, à l'état d'une très haute et excellente pureté de vie.

Toutes ces raisons, considérées attentivement par un homme sage et judicieux, auront certainement une grande force sur lui, pour le résoudre à suivre dans toute sa conduite le mouvement et la direction de notre Seigneur, et à opérer en chrétien. Voyons maintenant l'ordre qu'il faut observer pour la pratique.

§ 9.

La pratique.

Quatre choses sont nécessaires pour nous bien disposer à la pratique de l'importante et remarquable vérité dont nous avons parlé et dans l'exécution de laquelle consiste l'essence du christianisme.

La première est une grande modération et une constante tranquillité dans nos actions, dans nos paroles, dans nos mouvements, dans notre intérieur et notre extérieur; afin que l'esprit de Jésus-Christ, qui est un esprit paisible, puisse agir sur nous, se faire sentir, nous exciter et nous conduire, car la trop

grande promptitude, l'impétuosité, la précipitation et le trouble apportent beaucoup d'obstacles à ses opérations, et leur opposent de grands empêchements. C'est pour cela qu'il fut dit à Élie au milieu des ardeurs de son zèle qui était saint, « que Dieu ne viendrait » point à lui dans un tourbillon, ni dans un » vent violent, mais dans le souffle d'un doux » zéphir (1). » David nous avait aussi avertis auparavant, nous disant « que le lieu naturel » et l'élément où Dieu se tient et fait ses opé- » rations, est la paix; qu'il demeure en Sion » et dans les ames tranquilles (2). »

En effet, comme d'ordinaire les mouvements de notre seigneur sont secrets et ses inspirations délicates; qu'ils viennent à la façon des eaux de Siloé, « coulant doucement » et sans bruit, selon le langage de l'Écritu- » re (3), » un esprit ému et agité ne serait pas en état de les entendre. Salomon a dit: « l'on écoute les paroles des sages en silen-

(1) Non in commotione Deminus, sed in sibilo auræ tenuis. 1 *Reg.* 19. 11.

(2) Factus est in pace locus ejus, et habitatio ejus in Sion. *Ps.* 75. 3.

(3) Quæ vadunt cum silentio. *Is.* S. 6.

» ce (1). » Donc à plus forte raison on devra sans doute écouter celles de la sagesse elle-même avec des dispositions aussi favorables : car elle ne peut être dans un esprit inquiet et turbulent ; elle demande qu'il soit rassis et posé, qu'il se tienne dans la plus grande situation de repos qui lui sera possible.

La seconde chose, c'est une indifférence à tout ; en sorte que l'ame ne tienne avec attache ni affection déréglée à une chose, à une personne, à un lieu, à une charge, à une occupation, à aucun exercice pour bon qu'il soit, mais que notre Seigneur puisse sans résistance disposer d'elle, la prendre, la mouvoir et la tourner comme il lui plaît : ce qu'il ne pourrait faire, si elle était prise et liée à quelque chose. Ainsi donc, il faut qu'elle soit dégagée de tout ; et plus elle le sera, moins elle y tiendra, plus elle sera capable du mouvement et de la conduite de notre Seigneur, et conséquemment de sa perfection et de son bonheur.

Pour opérer ce dégagement et cette indifférence, il sera bon premièrement d'entrer

(1) Verba sapientûm audiuntur in silentio. *Eccl.* 9. 17.

tous les jours plusieurs fois, et à divers temps, dans nous-mêmes, de nous regarder pour voir s'il n'y a pas quelque chose en nous ou hors de nous, qui empiète sur notre liberté, qui nous lie, qui nous captive, qui embarrasse notre cœur et le trouble; et si nous découvrons quelque chose de cette nature, il faut aussitôt avec une douce force nous en défaire, comme d'un perturbateur de notre repos, d'un ennemi de notre bonheur et de notre perfection.

Secondement il faut produire des actes intérieurs de dégagement et d'indifférence, disant avec David, non-seulement de bouche, mais beaucoup plus encore de cœur : *Je suis vôtre* (1), je suis à vous; me voilà entièrement à votre disposition, pour faire tout ce que vous voudrez. Et de nouveau : « O Seigneur, je suis votre serviteur, je suis votre serviteur; vous avez rompu mes liens et brisé mes fers; vous m'avez dégagé de tout ce qui possédait mon cœur, et tenait ma liberté captive; et par ce moyen vous m'avez mis en état de pouvoir vous louer et vous offrir des sacrifices agréables (2). » Et en-

(1) Tuus sum ego *Ps.* 118. 94.

(2) O Domine, ego servus tuus, ego servus tuus; di-

core : « Quoi ! mon ame ne sera-t-elle pas » soumise à Dieu, puisque c'est de lui que je » tire mon salut et tout mon bien (1), » puisqu'il est seul capable de me gouverner comme il faut ? Et avec saint Paul : « Seigneur, que » voulez-vous que je fasse ? me voilà tout » prêt à vous obéir (2). »

Nous devons plusieurs fois chaque jour renoncer à notre propre esprit, à nos inclinations naturelles, à nos pensées, à nos sentiments et à tous nos desseins, pour entrer dans ceux de notre Seigneur, et lui dire : Mon Seigneur, je renonce entièrement à toutes mes inclinations et à toutes mes dispositions naturelles, aux inclinations et aux dispositions de ma mémoire, pour les souvenirs ; de mon entendement, pour les pensées, pour les connaissances, pour les opinions et les jugements ; de ma volonté, pour les affections, aimer, haïr, désirer, espérer, et toutes ses autres opérations ; de mon imagination, pour les fantaisies ; de mon appétit, pour les pas-

rupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis. *Ps.* 115. 7.

(1) Nonne Deo subjecta erit anima mea? ab ipso enim salutare meum. *Ps.* 61. 1.

(2) Domine, quid me vis facere? *Act.* 9. 6.

sions; de tous mes sens intérieurs et extérieurs, pour les sensations, et de toutes les actions de mon corps et de mon ame. Je m'abandonne absolument à vous dans un assujettissement parfait et une dépendance entière de tout ce que je suis et de tout ce que je puis, pour me laisser mouvoir et régler par votre esprit, pour prendre vos pensées, vos opinions, vos jugements, vos affections et vos opérations; en un mot, pour suivre en tout votre direction.

Pour s'animer et se fortifier à cela, il faudra se rappeler ce que nous avons dit plus haut de l'excellence, de la paix, de la joie, et des trésors immenses que possède celui qui est en cet état. Souvenons-nous que l'instrument fait les ouvrages selon l'ouvrier qui le conduit. Si le pinceau est dans la main d'un Zeuxis, d'un Michel-Ange, ou d'un Paul Véronèse, il produira des merveilles; mais s'il est dans celle d'un apprenti, il ne fera rien qui vaille. Il en est de même de nous, quand nous sommes gouvernés par notre propre esprit, ou par celui de notre Seigneur. Que si c'est celui-ci qui nous meut et nous règle, il ne sortira rien de nous que de grand, d'excellent, de divin; que si au contraire c'est le

nôtre, nous ne ferons rien que de petit, de défectueux ; en un seul mot, rien que d'humain. Ne perdons point de vue l'idée de notre Seigneur, qui est notre modèle. Notre nature fit en lui une perte d'une richesse inestimable, lorsqu'au mystère de l'incarnation elle fut privée de sa propre subsistance pour donner place à celle du Verbe, qui dès ce moment la soutint et l'appuya ; de sorte que, ne subsistant point en soi, elle subsiste en Dieu avec un avantage infini, et avec la gloire la plus éminente qui puisse être conférée à une créature. Ainsi, quand nous serons dépouillés de notre propre volonté et de la disposition de nous-mêmes, pour ne rien faire par notre mouvement, le Verbe incarné, notre Seigneur nous gouvernera, et agira en nous avec un profit, un honneur et un contentement incomparablement plus grands que si nous disposions de nous-mêmes.

Une ame remplie de piété faisait, selon ce qu'on m'en a appris, ce qui suit sur ce sujet : « La première chose que je fais tous les jours, dit-elle dans le rapport qu'elle donna de sa conduite, c'est un acte intérieur d'honneur et d'adoration envers Jésus-Christ, que je reconnais pour vrai Dieu et vrai homme. Puis

je le regarde des yeux de l'ame éclairés par la foi, avec un profond respect, comme mon souverain Seigneur, comme mon Sauveur, mon Rédempteur et la source de tout mon bien. Ensuite, je m'abaisse devant lui, et je m'humilie jusqu'au fond et à l'abîme de mon néant. Là je m'abandonne absolument à son amour, à sa sagesse et à sa puissance, afin qu'il fasse en moi et par moi tout ce qu'il voudra pour sa gloire, et je demeure dans un état d'indifférence et d'indépendance pour tout ce qui est dans l'univers, tant dans l'ordre de la nature, que dans celui de la grâce, afin de me mettre en état de recevoir librement ses émotions, et de n'être assujettie qu'à lui seul. Je me tiens, autant que je le puis, dans une pure et simple capacité pour tous ses desseins, me liant par soumission et par consentement à tout ce qu'il voudra opérer en moi, soit jouissance ou privation, repos ou travail, lumières ou ténèbres, richesses ou pauvreté, honneur ou mépris, et lui cédant pour ce sujet tous les droits que j'ai sur ma liberté et ma vie. Je lui déclare et lui proteste du fond de mon cœur, que je suis à lui, que je veux être à lui, qu'en toutes mes actions je ne tends qu'à ses fins, et que je ne prétends pas avoir

d'autre volonté que la sienne. Enfin je lui demande la participation de son esprit, le suppliant de me mettre dans les dispositions nécessaires pour accomplir parfaitement en moi et par moi tout ce qu'il a résolu de faire. »

A en juger par la conduite de cette personne, laquelle sans doute est très bonne et digne d'être imitée, il faut remarquer que la plupart des hommes, même spirituels, se trompent par le désir naturel et secret qu'ils ont de leur liberté, et par l'intention cachée qu'ils nourrissent d'être à eux-mêmes, de pouvoir disposer de leurs actions, et de ne souffrir aucun assujettissement ni aucune contrainte, s'ils peuvent. De là vient qu'ils ne sont sous la direction de notre Seigneur qu'en apparence et de parole, et qu'ils suivent véritablement la leur; qu'ils ne goûtent que leurs pensées, que leurs opinions, que leurs sentiments et que leurs desseins; qu'ils ont de la peine à s'en départir, et qu'ils ne se portent à tout ce qu'ils font que par les mouvements et les ressorts d'un amour-propre fort subtil.

La troisième chose est une attention intérieure et une grande application d'esprit aux inspirations et aux mouvements de notre

Seigneur, pour faire ce qu'il demande de nous. Notre Seigneur, qui est physiquement et moralement en nous, n'y est pas oisif et sans rien faire : il y est éclairant nos esprits de ses lumières, excitant et poussant nos volontés au bien, et comme le chef dans ses membres, et la cause principale dans ses instruments, pour les mouvoir et pour s'en servir selon ses desseins. C'est pourquoi il faut tenir sans cesse ouverts les yeux de l'ame, afin de voir ces lumières, et être toujours attentif pour entendre tout ce qui nous vient de sa part, veillant comme ces bons serviteurs et ces servantes affectionnées dont parle David (1), lesquels ont continuellement les yeux tournés et fixés sur les mains de leurs maîtres et de leurs maîtresses, pour aller et agir au moindre signal de leur part. Comme les mouvements que notre Seigneur donne à l'ame, se font à petit bruit, un esprit négligent, ou léger et dissipé, qui n'est point à lui, n'y prendra pas garde, et les laissera ainsi passer sans effet. Il y faut absolument de l'attention : « Je me ren» drai attentif, disait le Prophète-Roi, pour

(1) Ps. 122. 2.

» entendre ce que Dieu me dira intérieu-
» rement, à l'oreille de mon cœur (1). » Ainsi il sera bon d'imiter sa conduite de temps en temps pendant le jour, de se mettre dans un état de pure attention aux ordres du Seigneur, d'écouter ce qu'il veut de nous ; ou bien même de le lui demander, et de lui dire avec saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » On lit de la bienheureuse Marie de l'Incarnation, qu'elle prêtait l'oreille avec tant de soin à ces mouvements divins, qu'on la voyait quelquefois s'interrompre tout court au milieu d'un discours ou d'une affaire, afin d'aller du côté que notre Seigneur l'appelait.

La quatrième chose est de demander continuellement et avec instance à notre Seigneur, qu'il nous anime de son esprit, qu'il opère en nos ames et en nos corps, et qu'il nous conduise en tout. Or, il faudra pour cela nous adresser premièrement à son Père, qui nous l'a donné, pour produire en nous ces effets, et qui nous a intimé ses volontés là-dessus, sur le mont Thabor, par ces paroles si remarquables : « Voilà mon Fils bien-

(1) Audiam quid loquatur in me Dominus Deus. *Ps.* 84. 9.

» aimé, en qui j'ai mis mes complaisances; » écoutez-le (1). » Nous leur dirons, pour ce même motif, avec David : « Seigneur, faites-» moi marcher dans votre voie, et suivre » les sentiers de votre vérité (2) », c'est-à-dire de votre Fils, qui est la vérité personnelle et la voie par laquelle Dieu vient à nous, et nous allons à lui. « Envoyez sur moi vo-» tre lumière et votre vérité, afin qu'elles » me conduisent et me fassent arriver à vo-» tre sainte montagne (3), » à la montagne de la perfection, où vous me voulez, et enfin au séjour de votre félicité. « Éclairez les » yeux de votre serviteur des rayons de vo-» tre visage, qui est votre Fils, et donnez-» moi, par ce moyen, la lumière et la cha-» leur, la connaissance et la force néces-» saires pour observer vos saintes lois, pour » accomplir vos adorables volontés (4). »

(1) Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi benè complacui : ipsum audite. *Matth.* 17. 5.

(2) Deduc me, Domine, in viâ tuâ, et ingrediar in veritate tuâ. *Ps.* 35. 11.

(3) Emitte lucem tuam et veritatem tuam; ipsa me deduxerunt et adduxerunt in montem sanctum tuum et in tabernacula tua. *Ps.* 42. 3.

(4) Faciem tuam illumina super servum tuum, et doce me justificationes tuas. *Ps.* 118. 135.

Ensuite nous dirons à notre Seigneur, toujours avec le même prophète : « Seigneur, faites-moi connaître vos voies, et les routes dans lesquelles vous voulez que je marche ; conduisez-moi dans votre vérité, et enseignez-moi ce qu'il faut que je dise, que je taise, que j'aime, que je haïsse, que je recherche, que je fuie, et généralement comment je dois me comporter en tout, parce que vous êtes mon Sauveur et mon Maître, et que je suis tout le jour à attendre cela de vous (1)... Vous êtes fait, ô mon Seigneur et mon Dieu, pour allumer ma lampe, pour éclairer mon entendement ; éclairez-moi donc de vos lumières, et dissipez les ténèbres dont je suis malheureusement environné (2). Que les splendeurs de Jésus-Christ, notre divin soleil, brillent sur nos têtes ; Seigneur, ordonnez, comme il vous plaira, des œuvres de nos mains, et conduisez-nous dans nos

(1) Vias tuas, Domine, demonstra mihi, et semitas tuas edoce me; dirige me in veritate tuâ, et doce me, quia tu es Deus Salvator meus, et te sustinui totâ die. *Ps.* 24. 4.

(2) Tu illuminas lucernam meam, Domine, Deus meus, illumina tenebras meas. *Ps.* 17. 2.

actions (1). O Seigneur, menez-moi par les sentiers de votre justice et des vertus solides; dirigez mes pas, afin de ne point m'égarer, et de ne point rencontrer mes ennemis (2). Prescrivez-moi la route que vous voulez que je tienne dans l'état où vous m'avez placé, et soyez vous-même mon guide, afin que je ne tombe point entre les mains de ceux qui m'observent pour me perdre (3)...

« Affermissez mes pas, afin que je suive constamment votre direction, et que je n'en sorte jamais pour quoi que ce soit (4).... Agissez avec moi suivant votre miséricorde, et faites-moi connaître vos ordres, afin que je les observe, parce que je suis votre serviteur; ouvrez-moi l'esprit, et donnez-moi l'intelligence pour savoir et pour accomplir vos

(1) Sit splendor Domini Dei nostri super nos, et opera manuum nostrarum dirige super nos, et opus manuum nostrarum dirige. *Ps.* 89. 17.

(2) Domine, deduc me in justitiâ tuâ; propter inimicos meos, dirige in conspectu tuo viam meam. *Ps.* 5. 9.

(3) Legem pone mihi, in viâ tuâ; et dirige me in semitam rectam propter inimicos meos. *Ps.* 26. 1.

(4) Perfice gressus meos in semitis tuis, ut non moveantur vestigia mea. *Ps.* 16. 5.

volontés (1). Dressez mes pas selon vos enseignements, et formez mes actions sur les maximes de votre Évangile, afin que je ne commette aucune faute, rien qui puisse vous offenser (2). Faites que mon cœur marche purement et sincèrement sous votre conduite, qu'il se rende docile à vos dispositions, et que je ne reçoive point de blâme ni de confusion de mon procédé devant vous (3). »

Vous êtes mon chef et ma tête; remuez et gouvernez votre membre et votre pied.

Vous êtes ma cause principale; appliquez et conduisez votre instrument.

CHAPITRE III.

Qu'est-ce que l'homme spirituel?

L'homme spirituel, si nous voulons le dépeindre par un seul trait, c'est le chrétien excellent, c'est l'homme qui possède plus

(1) Fac cum servo tuo secundùm misericordiam tuam, et justificationes tuas doce me: servus tuus sum ego; da mihi intellectum, ut sciam testimonia tua. *Ps.* 118. 124.

(2) Gressus meos dirige secundùm eloquium tuum, et non dominetur meî omnis injustitia. *Ps.* 118. 135.

(3) Fiat cor meum immaculatum in justificationibus tuis, ut non confundar. *Ps.* 118. 80.

abondamment et plus parfaitement que les autres ce qui constitue le chrétien, c'est-à-dire l'esprit de Jésus-Christ.

Mais pour voir ceci dans un plus grand jour, et le mieux entendre, il faut observer que nous avons à discourir de la vie spirituelle, comme on le fait de la vie corporelle, laquelle peut se prendre en trois manières : la première, dans le principe de la vie et de toutes les opérations que le corps vivant peut exercer, et ce principe, c'est l'ame; la seconde, dans la présence de ce principe ou de l'ame dans le corps, dans l'union qu'elle a avec lui, et par laquelle elle l'anime et le vivifie; la troisième, dans les actions vitales que le corps, ainsi animé et vivifié, produit. Cherchons à éclaircir ce sujet par quelque exemple, et, sans aller plus loin, prenons-le dans nous-mêmes. La vie de notre corps est, en premier lieu, cette substance excellente, spirituelle, immortelle, qui porte l'image de la Divinité, et qui est tout éclatante des rayons de sa gloire; en un mot, c'est notre ame qui communique à notre corps la vie, le mouvement, la beauté et toutes les perfections dont il est favorisé. En second lieu, c'est la présence de notre ame dans notre corps, en qualité de

principe vivifiant et de forme animante. En troisième lieu, la vie de notre corps, ce sont les opérations de vie que nous produisons, comme voir, marcher, imaginer, désirer, et les autres. Au contraire, notre corps est mort, quand il ne peut plus ni voir, ni marcher, ni exercer les autres fonctions vitales, parce que notre ame, qui en est l'origine, se détachant de lui, l'a quitté et est sortie de son logis. La vie prise en la première et en la seconde manière, est appelée par les philosophes, la vie dans son fond, dans sa source et dans sa racine; et en la troisième, la vie dans l'exercice et l'usage (1).

Venons maintenant à notre sujet. Je dis que la vie spirituelle, considérée selon ces trois manières et ces trois faces, est, premièrement, le principe de vie et la cause qui peut nous rendre hommes spirituels; secondement, la présence de ce principe et de cette cause en nous; et, en troisième lieu, les opérations de cette vie.

Que si vous me demandez ensuite quel est le principe et la cause de cette vie, dont la présence et l'union sont capables de nous faire

(1) In actu primo. In actu secundo.

hommes spirituels, je vous réponds, premièrement, que c'est Dieu, suivant cette parole de saint Bernard : « Dieu est la véritable vie de l'ame, il est le principe qui la fait vivre (1).» Et saint Augustin avait dit avant lui : « Nous pouvons remarquer en l'homme deux sortes de vie, l'une du corps et l'autre de l'ame; comme l'ame est la vie du corps, Dieu de même est la vie de l'ame; et comme le corps meurt lorsque l'ame l'abandonne, de même l'ame vient à mourir quand Dieu la quitte (2).» Le même saint Augustin dit encore dans un autre endroit : « D'où votre corps tire-t-il sa vie? c'est de votre ame. Et votre ame, d'où tire-t-elle la sienne ? de votre Dieu. Votre corps ne se vivifie point lui-même, mais c'est l'ame qui le vivifie; l'ame aussi ne se communique point la vie, mais c'est Dieu qui la lui donne (3). »

(1) Duæ vitæ sunt, una corporis, altera animæ: sicut vita corporis, anima; sic vita animæ, Deus : quomodo, si anima deserat, moritur corpus, sic anima moritur, si deserat Deus. *In Ps.* 70.

(2) Undè vivit caro tua? de animâ tuâ. Undè vivit anima tua? de Deo tuo Caro sibi non est vita, sed anima

(3) Vera animæ vita Deus est. *Serm.* 10 *in Ps.* Qui habitat.

Secondement, je dis que le Saint-Esprit est particulièrement la vie de l'ame. C'est à lui spécialement et à sa propriété personnelle qu'on attribue la justification et la sanctification des ames; c'est lui qu'on fait le distributeur des grâces et des dons de Dieu, dont il est lui-même le premier; car, s'il porte par excellence le nom de *don de Dieu*, c'est qu'il est la source de tous les autres. C'est lui qui proprement fait vivre l'ame, parce qu'étant Dieu, il est sans doute vivant de la vie essentielle, et principe vivifiant, ainsi que l'appelle l'Église dans le symbole de la Messe: «Je crois au Saint-Esprit; je le reconnais pour Seigneur et pour principe de vie (1).» Mais, parce qu'il est esprit, il communique une vie spirituelle. C'est la propre doctrine de Jésus-Christ: « Ce qui est né de la chair,
» est chair, dit-il; et ce que l'esprit a produit,
» est esprit (2). » Mais voici une difficulté: il se trouve une vie spirituelle méchante, com-

carnis est vita. Anima sibi non est vita, sed Deus est animæ vita. *Serm.* 13 *de verb. apost.*

(1) Credo in Spiritum sanctum, Dominum et vivificantem.

(2) Quod natum est ex carne, caro est; quod natum est ex spiritu, spiritus est. *Joan.* 3. 6.

me celle des démons, qui est une vie d'ambition, d'estime de soi-même, d'envie, de haine et de rage contre Dieu et les hommes ; et celle des damnés, qui se passe en malédictions, en blasphèmes et en d'autres désordres. Or, cette espèce de vie peut-elle être le produit de l'Esprit saint ? Ce serait un blasphème que de le dire. L'Esprit divin, étant saint et en portant le nom, confère une vie de sainteté, de pureté et d'innocence ; et, comme il est personnellement l'amour de Dieu, l'amour que le Père porte au Fils, et que le Fils porte au Père, le nœud qui les unit étroitement ensemble, il verse dans les ames la charité, et il les fait vivre et opérer dans les flammes de l'amour de Dieu. Moïse, parlant de la création de l'homme, dit que « Dieu, après avoir formé son corps du limon de la terre, lui souffla sur le visage le souffle de vie qui le rendit vivant (1), » c'est-à-dire, comme saint Basile et d'autres Pères l'expliquent (2), qu'il remplit son ame, laquelle est la plus belle et

(1) Inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ, et factus est homo in animam viventem. *Genes.* 2. 7.

(2) Basil. 5. cont. Eunomium.—Cyrill. 4. Dialog. *de Trinitate.*

la plus noble partie de l'homme, et lui tient lieu conséquemment de visage, de son Saint-Esprit; et celui-ci lui fit part de sa vie.

Suivant cela, la vie spirituelle sera premièrement le Saint-Esprit, comme principe et source de cette vie; secondement, la présence du Saint-Esprit dans l'ame, et non une présence quelconque, comme celle qu'il a avec les pierres et même avec les méchants, mais une présence de charité et de grâce; et troisièmement enfin, les actions de cette vie, c'est-à-dire, les actions des vertus. Eclaircissons ceci par la vie naturelle que nous menons. Notre ame présente dans notre corps le vivifie et lui communique sa vie, vie propre et proportionnée à la nature de notre corps, vie végétante, sensitive et raisonnable. Elle lui donne ensuite des facultés et des puissances pour exercer les fonctions de cette vie; puis elle les lui fait produire, ou, pour mieux dire, elle les produit elle-même en lui : car c'est elle proprement qui voit dans ses yeux, qui entend dans ses oreilles, qui touche dans ses mains, qui se met en colère dans son cœur. Il en est de même du Saint-Esprit dans l'ame : c'est lui qui confère sa vie à l'ame à laquelle il est uni, vie sainte et divine, vie toute con-

venable à l'homme; car Dieu le relève par là au-dessus de sa nature, en le rendant capable de sa grâce et de sa gloire. C'est le Saint-Esprit qui fournit ensuite à cette ame les secours nécessaires pour faire les fonctions de sa vie ; puis il la met en action, il agit en elle et par elle, pensant à Dieu dans son entendement, l'aimant dans sa volonté, *le priant*, comme dit saint Paul, *avec des gémissements inénarrables* (1), quand elle prie, et ainsi de toutes les autres bonnes œuvres qu'elle fait; de sorte que la vie de l'ame n'est que la vie du Saint-Esprit lui-même dans elle.

Je dis en troisième lieu que le Saint-Esprit est particulièrement la vie de notre ame et le principe de notre vie spirituelle, en tant qu'il est l'Esprit de Jésus-Christ Dieu et homme. Nous ne pouvons douter que le Saint-Esprit ne soit l'esprit de Jésus-Christ en tant qu'il est Dieu, puisque la Foi nous apprend qu'il procède de lui aussi bien que du Père : « Il pren-
» dra de moi les vérités qu'il vous annoncera,
» dit du Saint-Esprit notre Seigneur lui-mê-
» me, et il puisera son être dans ma source(2).»

(1) Rom. 8. 26.

(2) Ille de meo accipiet, et annuntiabit vobis. *Joan.* 16. 14.

Et dans d'autres endroits : « quand l'Esprit » consolateur que je vous enverrai, qui émane de mon Père et de moi, puisqu'il est » l'Esprit de la vérité, sera venu (1). » Il l'appelle *l'Esprit de la vérité*, dit saint Cyrille (2), entendant parler de soi-même ; parce qu'il est la vérité, suivant cette déclaration qu'il en a faite : *Je suis la voie, la vérité et la vie*. De plus le Saint-Esprit est encore l'esprit de Jésus-Christ, en tant qu'il est homme-Dieu ; parce qu'il l'a mérité par ses souffrances et par sa mort ; parce que le Saint-Esprit nous déclare ses mystères, nous imprime ses vertus, et grave en nous sa ressemblance. C'est pour cette raison que les saints Pères, et particulièrement les Grecs, l'appellent en termes choisis et excellents, l'image, la face, le Verbe et le cachet du Fils ; ils le nomment encore sa vapeur, son exhalaison, son souffle et son haleine ; ils disent qu'il est son odeur, son baume et son parfum, et ils assurent qu'il est sa force et son énergie.

(1) Cùm venerit Paracletus, quem ego mittam vobis à Patre, Spiritum veritatis. *Joan.* 15. 26. — Cùm venerit ille Spiritus veritatis. *Id.* 16. 13.

(2) Τοῦτ' α ἔστιν ἑαυτοῦ. Αὐτὸς γάρ ἐστιν ἀλήθεια. Lib. 10. in Joan.

Comme donc le Saint-Esprit est l'esprit de Jésus-Christ, il communique aux ames qu'il possède, la vie de Jésus-Christ, lequel pour ce sujet est appelé notre vie par saint Paul écrivant aux Colossiens : « Lorsque Jésus-» Christ, qui est votre vie, apparaîtra (1). » Il fait produire aux ames les actions de cette vie, lesquelles sont, penser, juger, aimer, haïr, imaginer, désirer, voir, ouïr, marcher, boire, manger, pratiquer l'humilité, l'obéissance, la patience et les autres vertus à la manière de Jésus-Christ, et sur les modèles qu'il nous en a laissés. « La loi de la vie » spirituelle en Jésus-Christ, dit saint Paul, » m'a délivré et affranchi de la loi du péché » et de la mort (2). »

Le cardinal Cajétan remarque doctement et utilement là-dessus que l'Apôtre fait mention au chapitre d'où ces paroles sont tirées, de six lois différentes : savoir, de la loi de notre esprit, de la loi de nos membres, de la loi du péché, de la loi de la mort, de la loi de Dieu et de la loi de la vie spirituelle en Jésus-Christ.

(1) Cùm Christus apparuerit, vita vestra. *Coloss.* 3. 4.

(2) Lex Spiritûs vitæ in Christo Jesu liberavit me à lege peccati et mortis. *Rom.* 8. 2.

La loi de notre esprit est la loi de la raison, qui nous incline à tout ce qui est raisonnable et honnête, et qui nous détourne de tout ce qui lui est contraire. La loi de nos membres, c'est la loi de la concupiscence, qui porte nos appétits, nos sens et nos membres à leurs objets, et à tout ce qui leur est agréable, sans considérer si cela est conforme à la raison ou s'il la choque, si cela plaît ou déplaît à Dieu, si cela est pour ou contre notre salut: car ils n'en sont point capables. La loi du péché pousse à transgresser les commandements de Dieu, et à nous plonger dans toutes sortes d'iniquités. La loi de la mort, prenant l'épée à la main, la tire contre notre corps, et le condamne à perdre un jour inévitablement la vie. La loi de Dieu nous exprime les ordres de sa divine Majesté, nous intime ses volontés, nous exhorte à les accomplir parfaitement, et à ne les transgresser pour aucun motif. Enfin la loi de l'esprit de vie en Jésus-Christ est la loi qui nous fait mener une vie spirituelle et vertueuse, et cela non pas simplement, mais sur le modèle de Jésus-Christ. Or, on ajoute cette dernière condition, *sur le modèle de Jésus-Christ*, afin de mettre de la différence entre la loi ancienne don-

née de Dieu aux enfants d'Israël par Moïse, et la nouvelle que notre Seigneur nous a apportée. L'une et l'autre sans doute sont bonnes et spirituelles; car elles sont toutes les deux émanées du Saint-Esprit; elles ont été dressées l'une et l'autre pour nous conduire au bien; mais avec beaucoup d'autres choses, la nouvelle a cela de particulier par-dessus l'ancienne, que le Saint-Esprit nous forme par elle sur Jésus-Christ, nous rend participants de sa vie, nous fait embrasser sa croyance, nous porte à son amour, nous donne des pensées, des affections, des paroles et des œuvres conformes aux siennes, et nous fait imiter ses vertus. « Le Saint-Esprit, dit saint Paul, a pour dessein, dans la loi chrétienne, de représenter en nous Jésus-Christ, et d'exprimer en nos ames et en nos corps son portrait et sa ressemblance (1). »

En effet, Jésus-Christ est l'ouvrage du Saint-Esprit, lequel a dû intervenir pour opérer le mystère de l'Incarnation, et pour former Jésus dans les entrailles de Marie, suivant ces paroles que l'Ange lui dit, lorsqu'il traita avec

(1) In eamdem imaginem transformamur tanquam à Domini spiritu. 2 *Cor.* 3. 18.

elle cette grande affaire : « Ne soyez point en
» peine sur l'exécution de cette œuvre admi-
» rable, ni sur la conservation de votre vir-
» ginité, ce sera le Saint-Esprit qui descen-
» dant en vous sans toucher à votre intégrité,
» vous rendra féconde et mère d'un fils, le-
» quel n'aura pas la vie plus tôt que la sainteté
» essentielle, et portera le nom, aussi bien
» que l'effet, de vrai Fils de Dieu (1). » Il faut de même que ce soit lui qui produise Jésus-Christ dans nos esprits; qui l'organise au dedans de nous, par la croyance de sa doctrine et par l'imitation de ses vertus; qui le fasse vivre en notre entendement, en notre volonté, en notre corps et en notre ame. Cela est si vrai, et nous sommes si éloignés, s'il ne nous aide, de pouvoir concevoir Jésus-Christ dans nos cœurs, que nous ne pouvons pas même, selon l'apôtre saint Paul, prononcer de bouche son nom comme il faut, sans son secours (2).

De tout cela, nous pouvons conclure la dé-

(1) Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi, ideoque et quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei. *Luc.* 1. 35.

(2) Nemo potest dicere, Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto. *1 Cor.* 12. 3.

finition que nous avons posée, et dire que l'homme spirituel est celui qui a le Saint-Esprit, l'esprit de Jésus-Christ présent en lui par une présence de grâce et une union de charité, animant son ame et lui conférant sa vie de pureté et de sainteté, lui fournissant les secours nécessaires pour en bien faire les fonctions, remuant ses facultés spirituelles et corporelles, son entendement, sa volonté, son imagination, ses passions, ses yeux, sa langue et les autres, et leur faisant produire toutes leurs opérations sur le modèle de celles de Jésus-Christ.

§ 1.

Continuation du même sujet.

Nous venons de voir par ce qui a été dit quel est l'homme spirituel. Voici quelques autres lumières pour éclaircir un point si nécessaire et si important. La première nous est présentée par le bienheureux Laurent Justinien, qui nous dit : « Je pense que les hommes spirituels sont ceux qui ont dompté les appétits et les voluptés de la chair, et assujetti le corps à l'esprit, l'ame à la raison, et

tous leurs desseins à la sagesse éternelle. Voilà la règle de la science du ciel, voilà l'idée des hommes spirituels, qui, quoique revêtus de la chair, vivent au-dessus des sentiments de la chair et de la nature, et font tous les jours de grands progrès dans la vertu et dans la perfection (1). »

Un autre excellent auteur dit qu'il faut apprendre quel est l'homme spirituel par la comparaison de l'homme charnel ; parce que, dans leur rapprochement, les choses contraires s'éclairent mutuellement et se font mieux connaître. L'homme charnel étant donc diamétralement opposé à l'homme spirituel, et le spirituel au charnel, mettons-les en présence l'un de l'autre ; ils se donneront du jour pour mieux se faire voir. Comme l'homme charnel quitte tout le soin de son âme, et s'applique entièrement à celui de son corps et aux

(1) Spirituales viros illos arbitror esse dicendos, qui carnales habentes edomitas voluptates, carnem spiritui, mentem rationi, devotioni affectum, intentionemque animi æternæ substernunt dominio sapientiæ. Hæc quippe est regula disciplinæ cœlestis ; hæc, inquam, est spiritualis forma virorum in carne et supra naturam spiritualiter conversantium, et quotidie proficientium in idipsum. *Lib. de obed. cap.* 16.

plaisirs des sens, ne pensant, n'aimant, ne désirant et ne cherchant que les contentements du corps et les biens de la terre; ainsi l'homme spirituel, ayant renoncé à toutes les affections de son corps, autant que cette vie peut le permettre, s'adonne entièrement à la culture de la meilleure partie de lui-même, c'est à dire son ame; il l'orne et l'enrichit de vertus, il l'élève et l'unit à Dieu. Et de même que celui-là vit comme une bête, et comme si son ame n'était point capable des vertus, de connaître, d'aimer et de voir Dieu; de même celui-ci s'efforce, autant qu'il peut, au milieu des choses d'ici-bas, de se conduire d'une manière relevée et toute céleste, de vivre dans son corps, comme s'il n'avait point de corps et qu'il fût un pur esprit.

Saint Bernard, ou l'auteur du traité aux Chartreux du Mont-Dieu, dit savemment à ce sujet : « L'animalité est une espèce de vie qui s'occupe à contenter la sensualité, lorsque l'ame, sortant, pour ainsi dire, hors de soi par les portes des sens, va trouver les corps pour qui elle a de la passion, et s'attache à eux, repaît ses appétits de leur jouissance; ou bien lorsque, revenant à soi et rentrant comme dans sa demeure, et ne pou-

vant y emmener les corps qu'elle aime pour les posséder, elle y apporte leurs images, qu'elle entretient, qu'elle caresse et idolâtre jusqu'à penser qu'il n'y a rien de digne de son amour que ce qu'elle a laissé hors de soi, ou que ce qu'elle a fait entrer dans son intérieur, de sorte que toute son étude est de rechercher les corps et les plaisirs corporels, ou du moins, si elle s'en voit empêchée, de se les représenter en images, ne pouvant, même dans les choses spirituelles et divines, se former d'autres idées (1). » L'homme spirituel prend le contrepied de tout cela, son ame

(1) Animalitas est vitæ modus sensibus corporis serviens, scilicet cùm anima quasi extra se per sensus corporis circa dilectorum delectationes corporum affecta, eorum functione pascit, et nutrit sensualitatem suam; seu cùm intra se regrediens, et corpora, quibus forti glutino amoris et consuetudinis adhæsit, in locum incorporeæ naturæ secum ferre non prævalens, eorum illuc secum trahit imagines, et amicabiliter ibi cum eis conversatur, quibus assuefacta nihil putat esse, nisi vel quale foris reliquit, vel quale intus contraxit : inde quamdiù licet, jucundum habet secundùm delectationem corporis vivere. Cùm autem ab eis avertitur, nescit nisi corporea imaginando cogitare. Cùm verò ad cogitanda spiritualia vel divina se erigit, non aliud de iis quàm de corporibus vel de corporalibus potest æstimare.

n'a de commerce ni au dedans ni au dehors de soi qu'avec les esprits, qu'avec Dieu et les choses divines, spiritualisant toutes choses, même les corps et tout ce qui est corporel; et de même que l'homme charnel, en tout ce qu'il pense, en tout ce qu'il aime, qu'il désire, qu'il imagine, qu'il considère, qu'il touche, et généralement en toutes choses, n'est que chair, et ne tend qu'aux choses charnelles, de même au contraire l'homme spirituel n'y est qu'esprit, conformément à ce que l'Apôtre écrit aux Romains. « Les hommes » charnels n'ont que des pensées charnelles, » et ne peuvent estimer et goûter que ce qui » est capable de contenter leurs sens; tandis » que les hommes spirituels pensent toujours » aux choses de l'esprit, et ne savent priser » et estimer que les richesses et les plaisirs » de l'ame (2). »

Saint Paul parle de l'homme charnel et de l'homme spirituel sous les noms d'homme extérieur et d'homme intérieur, de vieil homme et d'homme nouveau, d'homme terrestre et

(1) Qui secundùm carnem sunt, quæ carnis sunt, sapiunt; qui verò secundùm spiritum sunt, quæ sunt spiritûs, sentiunt. *Rom.* S. 5.

d'homme céleste (1). « L'homme extérieur, le vieil homme, l'homme terrestre et l'homme charnel, le pécheur; son ame et son corps, toutes les puissances de son ame et les membres de son corps avec tous ses sens, vont de travers comme les rouages d'une horloge mal réglée; en lui la concupiscence tient lieu de principal ressort et de premier mobile pour remuer toutes ses facultés spirituelles et corporelles, et leur donner des mouvements déréglés d'orgueil, d'avarice, d'impureté, et des autres vices. Au contraire, l'homme intérieur, nouveau et céleste, est l'homme spirituel et le juste; l'ame de celui-ci est revêtue de grâce, ornée de charité et remplie du Saint-Esprit, qui lui sert de principe pour toutes ses actions, qui porte son entendement à concevoir des pensées saintes, sa volonté à former des affections pures, ses yeux à produire des regards chastes, ses mains à s'employer pour le bien, et toutes ses autres puissances à faire leurs opérations saintement et sur le modèle de notre Seigneur.

Mais saint Macaire l'Égyptien parle excellemment de ceci, lorsqu'il dit, « que quand

(1) Rom. 7. 22.—Ephes. 4. 22.—1 Cor. 15. 47.

le démon prit possession de l'homme par le péché, il le rendit son esclave, lui mit les fers aux mains et aux pieds, et que, dans cet état misérable, il lui fit deux choses. La première fut de lui jeter sur les épaules un grand manteau de ténèbres, de le revêtir d'un habit noir et lugubre d'idolâtrie, d'infidélité, de blasphèmes, d'orgueil, d'avarice, de luxure, et de semblables vieux haillons tout rompus, pleins de crasse et d'ordure. La seconde fut de ne laisser rien en lui, ni dans son ame ni dans son corps, sans le gâter et le défigurer, le rendant bossu, tortu, boiteux, manchot, aveugle et entièrement contrefait; au surplus il appliqua sur lui un autre homme infect et rebelle aux lois de Dieu, entourant sa tête de la tête de cet homme, mettant ses yeux dans ses yeux, sa langue dans sa langue, ses mains dans ses mains, son entendement dans son entendement, sa volonté dans sa volonté, ses passions dans ses passions, afin de les souiller et de les corrompre par cet attouchement contagieux (1) : » comme on dit que le tyran Mazentius faisait coucher des corps

(1) Φορήματα ῥακώδη καὶ ἀκάθαρτα καὶ μιαρά. Ὅλον ἄνθρωπον, ψυχὴν καὶ σῶμα ἐμίανεν ὁ πονηρός. Homil. 2.

morts sur les hommes vivants qu'il voulait faire mourir, joignant visage a visage, bouche à bouche, pieds à pieds, mains à mains, afin de les pourrir ainsi peu à peu et de les faire expirer dans un tourment intolérable. Voilà l'homme charnel et pécheur; voilà comme il est vêtu, comme il est fait et à qui il est uni.

Le Saint-Esprit, au contraire, voulant le rendre spirituel et juste, de charnel et pécheur qu'il est, le dépouille de cet habit de ténèbres; il lui ôte ce vêtement d'opprobre et d'infamie, et il lui en donne un extrêmement riche et précieux, robe tout éclatante de lumière, toute brillante de pierreries, c'est-à-dire, la robe de la grâce, de la charité, des vertus et des dons qu'il verse dans son ame, en un mot, le vêtement de l'homme nouveau. Ensuite, au lieu de cet homme pourri et corrompu, au lieu de ce *corps de péché*, comme saint Paul l'appelle (1), et de cette ame d'iniquité, il lui donne un homme pur, innocent et saint, qui est Jésus-Christ; lequel le purifie, et avec ses yeux, ses oreilles, ses mains et son cœur, nettoie ses yeux, ses

(1) Rom. 6. 6.

oreilles, ses mains et son cœur, et, en un mot, sanctifie son corps et son ame. Telle est la doctrine de saint Macaire. De cette doctrine, aussi bien que de ce que nous avons dit auparavant, nous pouvons facilement conclure quel est l'homme spirituel. Voyons maintenant quelles sont ses actions et à quoi il s'occupe.

§ 2.

Quelles sont les actions de l'homme spirituel.

La maxime des philosophes est que les opérations suivent nécessairement la qualité de l'être qui les produit, et que les effets ont toujours de la proportion avec leur cause. Ainsi donc, les actions de l'homme spirituel, aussi bien que celles de l'homme charnel, auront du rapport et de la ressemblance avec ce qui les constitue dans cet état. De là, comme le Saint-Esprit est la forme essentielle des hommes spirituels, et le principe qui leur donne cet être excellent et divin, tandis qu'au contraire la corruption, le vice et le péché sont ce qui fait les hommes charnels, il faut que les actions des uns et des autres aient leurs

marques, et qu'elles portent leurs couleurs propres.

Les actions de la vie spirituelle sont d'aimer Dieu plus que soi-même; de préférer les choses intérieures aux extérieures; les célestes aux terrestres, et les éternelles aux temporelles. Ces actions sont de tenir son corps en sujétion, de le châtier avec saint Paul (1), comme un serviteur rebelle, de lui refuser beaucoup de choses qu'il désire, et de lui en donner plusieurs autres qu'il ne veut pas; de mépriser les richesses, et de les regarder comme de grands empêchements au salut, si l'on n'y veille de bien près; de ne point rechercher les honneurs et les louanges des hommes, mais d'être plein d'estime et d'amour pour les opprobres de la croix. Les actions de la vie charnelle sont d'avoir plus d'amour pour soi que pour Dieu, de caresser sa chair, de chercher en tout ses intérêts, d'aimer ce qu'on appelle fortune, d'ambitionner les charges, de désirer l'approbation, de mendier les faveurs des hommes, de fuir toutes les souffrances.

Les actions de la vie spirituelle sont celles

(1) 1 Cor. 9. 27.

que l'ame produit suivant les inclinations que le Saint-Esprit lui donne, et non selon les impressions et les mouvements auxquels les passions et les sentiments de la chair la poussent. J'aime un homme qui me veut du bien et qui m'en fait; cette action, à la prendre rigoureusement, n'est pas une action de la vie spirituelle : les chiens et les chats en font bien autant. Mais j'aime un homme qui me hait, qui parle mal de moi, qui me persécute; c'est là une action de la vie spirituelle, parce que c'est aimer selon le Saint-Esprit, qui est le principe de cet amour; c'est aimer selon l'amour personnel de Dieu, qui nous a aimés jusqu'à nous donner son Fils unique, quoique nous fussions ses ennemis, et qui, allant plus loin encore, nous a laissé son Saint-Esprit, et a continué de faire luire son soleil tous les jours sur les méchants aussi bien que sur les bons (1). Je suis triste, et, me laissant aller à la mélancolie, je ne veux point parler, ou si je parle, ce sont des paroles d'impatience, des paroles rudes, aigres, teintes d'amertume : les pies et les perroquets se taisent de la même manière, quand

(1) Matth. 5. 45.

ils ne sont pas en leur gaîté, et le temps sombre et pluvieux met les singes en mauvaise humeur. Mais si, dans cette indisposition et cet ennui, je fais des efforts sur moi, si je parle, si je fais en sorte de composer mes paroles et mon visage à la douceur et à la charité, c'est procéder et parler en homme spirituel. Je suis méprisé, et je m'en fâche ; les Turcs et les païens en font bien autant. Mais je supporte cette attaque avec patience et humilité ; je reçois ce mépris, jetant les yeux sur la première cause d'où il me vient, qui est Dieu ; je considère qu'il me l'envoie pour sa gloire et pour mon salut, que ce mépris me sera une source féconde de biens éternels, si j'en use comme il faut : cela s'appelle et c'est vivre en homme spirituel.

L'Apôtre décrit amplement les actions de ces deux vies et de ces deux sortes d'hommes dans les épîtres qu'il adresse aux Galates et aux Colossiens. Il dit en la première : « La chair et l'esprit sont toujours opposés et » armés pour se battre et se détruire l'un » l'autre (1). » Il entend « par la chair, selon la remarque qu'en fait saint Augustin,

(1) Galat. 5. 16.

l'homme pécheur, qui mène une vie charnelle et plongée dans les vices de l'esprit et du corps; et par l'esprit, l'homme juste, qui vit d'une vie spirituelle et vertueuse (1). » Or, voici, poursuit l'Apôtre, les œuvres de la chair : la fornication, la mollesse, les attouchements impudiques, les dérèglements des personnes mariées, l'idolâtrie, les empoisonnements, les inimitiés, les querelles, les jalousies, les colères, les désirs de vengeance, les débats, les dissensions, les envies, les homicides, les excès dans le boire et le manger, et autres semblables désordres que la chair enfante, et qui, comme je vous l'ai déjà dit, ferment la porte du paradis. Mais les actions de la vie que le Saint-Esprit communique, sont la charité, la paix et le calme de la conscience, la patience, la douceur d'esprit, la facilité d'humeur à s'accommoder à tous, la bonté cordiale toujours prête à aider le prochain, la mansuétude au milieu des injures, la foi, la modestie, la tempérance et la chasteté.

Voici comme parle le même apôtre dans sa lettre aux Colossiens : « Il faut qu'ayant

(1) Lib. 14. de civit. cap. 2. Et Serm. 13. de verbis apost.

» l'honneur d'être chrétiens, et voulant vi-
» vre conformément à la sainteté de votre
» profession, vous ne vous laissiez point al-
» ler à la colère, à l'indignation, à la mali-
» ce, à la médisance, aux paroles sales ni
» au mensonge; mais que, dépouillant entiè-
» rement le vieil homme avec toutes ses œu-
» vres, vous vous revêtiez du nouveau, pour
» connaître, pour aimer et servir Dieu, et
» pour porter en vos ames son image que le
» péché y avait effacée (1). » Ayez pour votre prochain des entrailles de miséricorde; soyez bons, humbles, modestes, doux et patients; supportez mutuellement vos défauts, et si vous avez sujet de vous plaindre pour quelque injure que vous aurez reçue, mettez-la sous les pieds et pardonnez-la de bon cœur, vous souvenant que Dieu vous en pardonne de bien plus grandes. Mais par-dessus toute chose, ayez soin de conserver inviolablement la charité, comme le lien et le nœud de toute la perfection que vous pouvez avoir. Enfin, retenez bien ce mot: *Faites tous vos efforts pour que Jésus-Christ soit tout en vous* (2). Qu'il soit tout en vos pensées, en

(1) Coloss. 3. 8.
(2) Omnia et in omnibus Christus.

vos affections, en vos imaginations, en vos passions, en vos paroles, en vos œuvres, et qu'il brille dans tout votre intérieur et votre extérieur. Voilà la doctrine de saint Paul touchant la vie que mènent l'homme spirituel et l'homme charnel, et touchant les actions qu'ils produisent.

Sur cela il faut remarquer deux choses : la première, que, pour être homme spirituel, il ne suffit pas de faire une ou deux actions ; non plus que, pour être homme charnel, ce n'est pas assez de se laisser emporter une ou deux fois aux mouvements de la concupiscence, mais il faut une suite, une continuation de ces actions, et y mettre les jours, les mois et les années.

On ne dira jamais que cet homme soit spirituel, qui a fait le matin sa prière, ou qui a entendu la messe, ou qui a pratiqué un jeûne commandé par l'Église, ou donné une aumône, si, au partir de là, il emploie le reste de la journée en des occupations temporelles et avec un esprit qui ne ressent que la terre. Mais celui-là passera pour tel dans l'estime de tous et il portera dignement le nom d'homme spirituel, qui s'emploiera ordinairement à l'exercice des bonnes œuvres, qui s'appliquera aux

actions de sa condition par principe de vertu et avec le véritable esprit de Dieu, ni plus ni moins que celui-là n'est pas tenu pour soldat, qui porte seulement une épée, quand il va aux champs; et cet autre, marchand, qui a acheté de l'étoffe pour se faire un habit, ou vendu son cheval; mais seulement celui-là qui fait profession ouverte de la milice ou du négoce, et qui s'adonne entièrement à cette profession. « On ne donne pas à un homme, dit saint Eucher, la qualité de sage, aussitôt qu'il a proféré quelque trait de sagesse, ni le nom de prophète à celui qui a prédit une fois, comme par rencontre, les choses futures. Vous croyez-vous spirituel, parce que tous les jours vous psalmodiez lâchement l'office divin, parce que vous faites une petite heure de méditation avec un esprit distrait et une volonté tiède, vous mettant peu en peine d'éviter les péchés véniels, de régler vos mouvements précipités, de modérer vos affections désordonnées, de pratiquer les vraies vertus et de rechercher la pureté du cœur, passant ensuite votre temps en des emplois inutiles, en des affaires séculières, en des discours superflus? Vous vous trompez lourdement, si vous vous estimez avec cela homme spirituel:

vous ne l'êtes point, mais plutôt vous ressemblez à ce rustre, et à ce grossier, lorsqu'il se trouva au milieu des prophètes ; et nous dirons de vous, non point par admiration, mais par raillerie, ce qui fut dit de cet ânier : Qu'est-il arrivé au fils de Cis ? Voilà une chose bien étrange ! Quoi ! Saül sera-t-il donc du nombre des prophètes (1) ? »

La seconde chose qu'il faut remarquer, c'est que, pour être spirituel, il n'est pas nécessaire de vivre comme les esprits purs et dégagés de matière, sans avoir jamais aucune atteinte

(1) Non si quis dixerit aliquid quod ad sapientiam pertinet, continuò sapiens æstimandus est ; sic nec quisquam si aliquando prophetavit, jam inter prophetas numerabitur. Num putas te virum esse spiritalem, quia statutis horis in choro oscitanter psallis, aut per aliquam horulam quotidie divina mysteria tepidâ mente consideras, cum tamen levia peccata non timeas, tuos immoderatos affectus non ordines, virtutes et animi puritatem non quæras, sed aut in vanis studiis, aut in secularibus negotiis, aut in supervacuis colloquiis tempus et vitam impendas ? Toto cœlo erras, si hoc putas ; imò videris inter sanctos et viros perfectos, quorum professionem sectaris, tanquam agrestis Saül inter cuneos prophetarum, dicemusque de te, non jam admirantes, sed irridentes, quod de illo asinario dictum est : Quænam res accidit filio Cis ? Num et Saül inter prophetas ? *Vel auct. lib. in libros Regum*, *cap.* 10.

des passions, aucun sentiment de la chair, mais seulement de ne s'y point rendre et de n'y pas acquiescer. « Marchez dans le chemin de votre salut, dit saint Paul, et par les mouvements du Saint-Esprit; vivez comme des hommes spirituels, et vous n'accomplirez point les appetits de la chair (2). » Il ne dit pas, remarquez bien : « Vous en serez exempts, comme si vous n'aviez point de corps»; mais, « Vous ne leur obéirez pas. » Un homme peut être tourmenté des jours entiers par des pensées mauvaises, par de sales imaginations, il peut même éprouver des émotions du corps fort sensuelles; il peut être tenté de vanité, d'envie, d'impatience, de colère; il peut avoir des obscurités dans l'entendement, des sécheresses dans la volonté, des tristesses dans l'ame; il peut être inquiété par des distractions dans ses prières; il peut trouver de grandes difficultés à dompter ses passions, à pratiquer la vertu; et avec tout cela, il peut être fort spirituel; car ce n'est point le sentiment des impressions de la chair ni de toutes les choses mauvaises qui fait un homme char-

(1) Spiritu ambulate, et desideria carnis non perficietis. *Galat.* 5. 16.

nel, mais bien le consentement; et, pour être homme spirituel, on n'est pas obligé d'être affranchi de tous ces assauts et de toutes ces misères, mais bien de les vaincre.

Ayant suffisamment montré par tout ce que nous avons dit jusqu'ici, en quoi consiste la vie spirituelle, il ne nous reste plus qu'à embrasser cette vie excellente et divine, qu'à faire tous nos efforts, et qu'à employer tous les moyens pour devenir des hommes spirituels. Écoutons l'exhortation que nous adresse l'apôtre saint Paul dans son épître aux Galates : « Marchez en esprit, nous dit-il, vivez » comme des hommes spirituels (1). » Et dans sa lettre aux Romains, que ne nous dit-il pas ? « Mes frères, nous ne sommes point redevables à notre chair, pour que nous donnions » les mains à ses convoitises, et que nous lui » accordions tout ce qu'elle nous demande : » car si vous vivez de la sorte, tenez pour » certain que vous mourrez; mais au contraire » vous vivrez, si vous résistez à ses appétits, » et si vous la mortifiez généreusement (2). »

(1) Spiritu ambulate. *Galat.* 5. 16.

(2) Fratres, debitores sumus non carni ut secundùm carnem vivamus; si enim secundùm carnem vixeritis,

Assurément la vie du chrétien doit être nécessairement une vie d'esprit ; car sa vie est une ébauche et un commencement de celle qu'il mènera un jour dans le ciel. Sa vie, au jugement de tous, est une vie de grâce, comme celle dont il jouira alors, sera une vie de gloire ; mais la grâce est une gloire commencée, comme la gloire est une grâce consommée. Or, de même que la vie dont le chrétien vivra dans le ciel, sera une vie parfaitement spirituelle, parce que, non-seulement son ame sera animée et gouvernée en toutes ses opérations par le Saint-Esprit, mais encore son corps, que saint Paul appelle, pour cette raison, *spirituel* (1); il faut, de même, que la vie qu'il mène ici-bas se ressente de cette noble qualité, et qu'elle porte ce noble, ce glorieux caractère. Concluons donc avec le même saint Paul, écrivant aux Romains : « Nous autres chrétiens, nous ne nous conduisons point par les mouvements de la » chair, mais par ceux du Saint-Esprit ; notre » profession est de vivre comme des hommes

moriemini ; si autem facta carnis mortificaveritis, vivetis. *Rom.* 8. 12.

(1) 1 Cor. 15. 44.

» spirituels, et non comme des hommes sen-
» suels (1). »

§ 3.

De la différence et de la distinction de l'homme vraiment spirituel d'avec celui qui ne l'est qu'en apparence.

Pour la parfaite connaissance de l'homme spirituel, nous ajouterons à ce que nous avons déjà dit sur ce sujet, quatre choses, qui y ont une liaison comme nécessaire, et qui sont très utiles. La première est le discernement de l'homme vraiment spirituel d'avec celui qui ne l'est qu'apparemment. La seconde, c'est le discernement des divers esprits. La troisième, le discernement des mouvements de la nature et de la grâce. La quatrième enfin, l'explication des sept dons du Saint-Esprit.

Je dis, touchant la première, qu'il n'est rien où il y ait autant de déguisement et de tromperie qu'en la vraie vertu et en la vie spirituelle, rien que l'on falsifie si souvent et si

(1) Non secundùm carnem ambulamus, sed secundùm spiritum.... Vos in carne non estis, sed in spiritu. *Rom.* 8. 4 *et* 9.

aisément. En effet, les actions qui paraissent être des actions de vertu, n'en sont fort souvent que des fantômes; et tel porte le visage d'un homme spirituel et en a le langage, qui n'en aura peut-être pas le cœur et les œuvres. On peut bien dire alors de lui ce qu'Isaac dit de Jacob, lorsqu'il se présenta à lui travesti par les habits parfumés de son frère aîné : « Il a » bien la voix de Jacob, mais ce sont les mains » d'Ésaü (1). »

Il y a des animaux dans la nature qui de loin ressemblent à de petites étoiles brillantes, mais qui de près sont reconnues pour n'être que des vermisseaux. « Tout ce qui luit n'est pas or, dit un vieil adage, et tout ce qui a de l'éclat n'est pas précieux. » Lorsque Clément VIII fut atteint de la maladie dont il mourut, les médecins jugèrent que, pour guérir son mal, qui était du venin, le souverain remède était du bézoard bien assuré. Sur cela, chacun se met en devoir d'en chercher, et on en apporta de tous côtés en si grande quantité, qu'on fut contraint de faire publier qu'il y en avait plus qu'il n'en fallait. Ensuite les médecins s'assemblent pour faire l'essai de ce bé-

(1) Genes. 27. 22.

zoard, et de toute cette grande quantité il ne s'en trouva qu'un petit morceau qui fût bien franc et bien exquis. Voilà notre portrait. Parmi les hommes et les femmes, parmi les religieux et les séculiers, plusieurs semblent vertueux et spirituels, ils en font profession et en mènent extérieurement la vie; mais au fond et en réalité ils ne le sont pas. « Oh! qu'il y a peu d'hommes, disait le bienheureux Laurent Justinien; qu'il y a peu d'hommes vraiment spirituels! Plusieurs en portent le nom; mais qu'il y en a peu qui en aient l'effet (1)! » « Je
» connais tes œuvres, dit l'ange à un homme
» de cette espèce; je sais comme tu vis: à te
» voir on te prendrait pour un homme spiri-
» tuel, mais tu n'en as que le nom; on dirait,
» à te considérer par le dehors, que tu mènes
» une vie intérieure, mais tu es véritable-
» ment mort (2). »

Le prophète Ézéchiel (3) raconte que Dieu

(1) O quàm rari sunt qui spirituales re et nomine censendi sunt! Vocabulum hoc denuntiatione sortiuntur multi, effectum verò ipsius pauci. *Lib. de Obedient.* c. 16.

(2) Scio opera tua, quia nomen habes quod vivas, et mortuus es. *Apoc.* 3. 1.

(3) Ezech. 8.

lui fit voir un jour par une ouverture qu'il lui commanda de faire dans la muraille du temple, comment s'y comportaient les hommes et les femmes qui étaient consacrés à son service. Il vit soixante-et-dix vieillards qui, tenant des encensoirs dans leurs mains, parfumaient et adoraient des idoles, des images de serpents, de lézards et autres animaux peints tout au tour sur la muraille du temple; il vit des femmes éplorées et noyées dans la tristesse, *pleurant la mort d'Adonis* (1). Tout cela veut dire : des hommes qui idolâtrent leurs passions, et des femmes qui, dans leurs exercices de piété, se lamentent pour la perte de leurs lumières, de leurs goûts et de leurs consolations, lorsque Dieu, pour les éprouver ou les purifier, les met dans un état de ténèbres, de sécheresse et d'un abandonnement sensible; car les femmes sont plus sujettes à avoir, même dans la vie spirituelle, leur Adonis, et à y rechercher leurs plaisirs. Voilà comme on pallie ses vices, et comme les faux spirituels se déguisent. Voyons donc les marques certaines et les signes assurés d'un homme vraiment spirituel, afin que nous puis-

(1) Mulieres plangentes Adonidem. *Id. ibid.*

sions le reconnaître et le discerner d'avec celui qui ne l'est qu'en apparence.

Premièrement, c'est une chose avérée, et même autorisée par le dire commun, qu'un homme n'est point spirituel par l'habit et par l'apparence extérieure, ni par les discours et les entretiens de piété, ni même par la profession de vie; car autrement il faudrait conclure que toutes les personnes ecclésiastiques et religieuses sont spirituelles : ce qui est faux. En effet, souvent et trop souvent, par malheur, on portera un habit saint pour l'habit du corps, mais celui de l'ame sera ce vêtement de ténèbres et ces vieux haillons dont saint Macaire nous a parlé ci-dessus; une profession de vie toute céleste sera unie à une vie qui ne sentira que la terre; des discours de dévotion prendront leur source dans de mauvais desseins et dans des pensées infames; et un extérieur religieux, couvrira un intérieur tout gâté, tout corrompu par les affections du monde. Ne voit-on pas sur les théâtres le fils d'un villageois ou d'un savetier porter le nom et l'habit, avoir le geste et la parole, et même représenter les actions d'un empereur, d'un Alexandre et d'un César? et un homme vicieux et débauché représenter la constance,

la chasteté et les vertus héroïques des martyrs et des plus grands saints de l'Église ? Notre Seigneur dit de l'un de ses serviteurs et de ses apôtres, de Judas, que, malgré l'excellence et la sainteté de sa condition, *il était démon* (1), parce qu'il en faisait les œuvres.

Secondement, un homme n'est pas spirituel, parce qu'il se confesse et qu'il communie souvent, parce qu'il récite force prières, et qu'il assiste souvent à la sainte messe ; car toutes les personnes qui font profession d'une vie dévote, seraient par ce moyen spirituelles : ce qui n'est pas. Écoutons ce que nous dit saint Bernard là-dessus, lui qui avait toutes les lumières nécessaires pour la parfaite intelligence de ces secrets. « Homme misérable, dit-il (1), tu appliques toutes tes pensées à former et à polir ton extérieur, et tu abandonnes le soin de ton intérieur. Eh bien ! tu crois être quelque chose ; mais tu n'es rien, tu t'abuses toi-même. Sache que cette parole du prophète Osée s'exécute en toi : « Les étrangers » ont mangé toute sa force, et il ne s'en est point » aperçu. » En effet, tu te regardes au dehors,

(1) Ex vobis unus diabolus est. *Joan.* 6. 71.

et, voyant que tout y est dans l'ordre, selon ce que tu juges, tu t'imagines que tout va bien; mais tu ne prends pas garde au ver caché qui te consume au-dedans et qui te ronge les entrailles, à cette vanité secrète, à cette ambition, à cette envie, à cette attache à la créature. Tu portes la tonsure comme il faut, tu observes les jeûnes de l'ordre, et tu ne manques point tous les jours de chanter au chœur dans les heures prescrites; mais ton esprit et ton affection sont cependant bien loin de moi, dit le Seigneur. Veux-tu donc savoir ce qu'il faut pour être homme spirituel, examine soigneusement ce que tu aimes et ce que tu crains; considère le sujet de tes joies et de tes tristesses; regarde si tu n'aimes pas des choses défendues, ou si, aimant celles que l'on te permet, tu les aimes d'une manière permise; si ce n'est point avec passion, avec excès, avec quelque intention oblique; sois attentif si tu ne crains pas trop les mépris et les confusions, si tu n'as pas une trop grande appréhension de la pauvreté, de la faim, de la soif, du chaud, du froid, des incommodités et des douleurs; si l'accomplissement de tes désirs, l'amour, l'estime et la louange des hommes, ne te donnent pas trop de joie et de

complaisance, ou si leurs contraires ne t'abattent point le courage et ne t'accablent point de tristesse (1). »

Troisièmement, je dis que Jésus-Christ est le grand et parfait modèle des hommes spirituels. Ils ne le sont et ils ne peuvent l'être qu'en se formant sur lui, qu'en portant ses traits, qu'en prenant son esprit et qu'en imitant ses vertus. Tout le secret de la vie spirituelle est contenu dans ces paroles mystérieuses : « Le Verbe s'est fait chair (1) » ; la divinité s'est unie personnellement à l'humanité, qui, par cette union ineffable, est devenue parfaitement spirituelle et infiniment sainte. Quiconque donc désire de devenir homme spirituel, doit sur ce modèle faire deux choses : la première, c'est de mener une vie d'esprit;

(1) Miser homo qui totus pergens in ea quæ foris sunt, et ignarus interiorum suorum, putans aliquid se esse cùm nihil sit, ipse se seducit. Comederunt alieni robur ejus, et ignoravit. Exteriorem quippe superficiem intuens, salva sibi omnia suspicatur, non sentiens vermem occultum qui interiora corrodit : manet tonsura, jejuniorum regula custoditur, statutis psallitur horis; sed cor longè est à me, dicit Dominus : attende solerter quid diligas, quid metuas, unde gaudeas, aut contristeris. *Serm.* 2. *in capite jejunii.* — *Os.* 7. 9.

(2) Verbum caro factum est. *Joan.* 1.

la seconde, c'est de mener une vie au-dessus des sens.

Pour la première, il est clair, par la seule lumière que le nom d'homme spirituel nous donne, que celui qui veut l'être et en mériter justement la qualité et la gloire, doit nécessairement vivre d'une vie d'esprit, d'une vie intérieure, d'une vie qui se passe dans l'ame et dans le cœur. « Convertissez-vous » à moi par le changement de tout votre » cœur (1) », dit Dieu par le prophète Joel. Il ne dit pas « par le changement de votre habit, de votre condition, ni de votre extérieur », par ce que, « si la conversion, dit saint Bernard rapportant ce passage, ne se fait que par le corps et les choses du dehors, elle est nulle. Les paroles du prophète désignent la vraie conversion, et elles nous apprennent qu'elle doit s'opérer au-dedans (2). »

« L'heure est venue, dit notre Seigneur à » la Samaritaine, et nous y sommes, que les » vrais adorateurs adoreront le Père en es-

(1) Convertimini ad me in toto corde vestro. *Joel.* 2. 12.

(2) Corporis conversio, si sola fuerit, nulla erit; forma siquidem conversionis est ista. *Serm.* 2. *in capite jejunii.*

» prit et en vérité ; car il le veut ainsi, et
» qu'ils lui rendent leurs hommages ainsi,
» parce que, comme il est esprit, il le faut ado-
» rer en esprit et en vérité (1). » Telle est l'importante instruction que notre Seigneur donna à cette femme, afin de lui montrer la différence qu'il y avait entre le christianisme et le judaïsme, entre la loi qu'il venait apporter aux hommes, et l'ancienne loi si remplie de cérémonies, et tout extérieure. En effet, dans l'ancienne loi on s'appliquait beaucoup plus au soin du culte qui ne frappait que les yeux et les oreilles, qu'à celui qui cultivait l'ame et tendait à la rendre agréable à Dieu. Il s'était même glissé par tradition, non seulement parmi les hommes du commun, mais encore parmi ceux qui passaient pour les plus habiles et les plus « religieux, une coutume de se nétoyer le corps très souvent, d'entrer dans le bain au retour de la place publique, où les affaires avaient appelé ; de n'oser manger qu'après avoir lavé ses mains à plusieurs re-

(1) Venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate ; nam et Pater tales quærit qui adorent eum. Spiritus est Deus, et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare. *Joan.* 4. 23.

prises, et même jusqu'aux coudes; de plonger dans l'eau pour la même fin leurs coupes, leurs vases, leurs cuvettes d'airain, et même les lits sur lesquels ils prenaient leurs repas. » C'est l'évangéliste saint Marc qui nous raconte toutes ces particularités (1). Mais la loi chrétienne a retranché tous ces baptêmes, tous ces lavements superstitieux, et les a remplacés par ceux de l'ame, qui la purifient par les actes intérieurs de foi, d'espérance, de charité et des autres vertus. Elle a aboli cette grande multitude de cérémonies extérieures des Juifs, en a établi peu, mais de bien meilleures et beaucoup plus significatives, tournant sa plus grande étude à l'intérieur, adorant, glorifiant, aimant et servant Dieu *en esprit et en vérité* (2).

En esprit d'abord, et pourquoi ? pour trois raisons. La première est celle que notre Seigneur a touchée. Elle consiste en ce que, Dieu

(1) Pharisæi et omnes Judæi, nisi crebrò laverint manus, non manducant, tenentes traditionem seniorum. Et à foro nisi baptizentur, non comedunt, et alia multa sunt, quæ tradita sunt illis servare, baptismata calicum et urnarum, et æramentorum et lectorum. *Marc.* 7. 34.

(2) In spiritu et veritate.

étnat un esprit, et tous les êtres ayant de l'inclination naturellement et de la complaisance pour ce qui leur est semblable, il n'est pas étonnant qu'il demande l'esprit et un culte spirituel. « Je n'ai que faire de tes troupeaux, » nous dit-il par la bouche du Roi-Prophète; » tous ces sacrifices n'ont point de rapport » avec moi, qui suis un esprit : si tu veux » m'en offrir un qui me soit agréable, donne- » moi des louanges (1). » La seconde, c'est que Dieu, étant une majesté souveraine et absolument infinie, veut que ce qui tient le premier rang de dignité et d'excellence en chaque chose, lui soit consacré, et conséquemment notre esprit et notre ame, substance immortelle et divine, et autant relevée en perfection au-dessus de notre corps, que l'homme l'est au-dessus des bêtes. La troisième enfin, c'est que Dieu, exigeant de nous des adorations, entend que ces adorations soient vraies. Or, elles ne pourraient l'être, si l'esprit et la volonté ne les produisaient; car nous savons, et cela n'est que trop ordinaire, qu'un homme peut honorer extérieu-

(1) Non accipiam de domo tuâ vitulos, neque de gregibus tuis hircos; immola Deo sacrificium laudis. *Ps.* 49. 9 *et* 14.

rement quelqu'un, lui rendre de grands respects, lui faire de profondes révérences, se mettre même à genoux devant lui, et le mépriser néanmoins en son cœur, et par conséquent en vérité. C'est là précisément ce dont Dieu se plaint dans Isaïe : « Ce peuple » s'approche assez de moi par ses lèvres, et » il me glorifie par ses paroles ; mais son es- » prit et son affection sont loin de moi (1). »

Saint Athanase et saint Basile disent « qu'adorer Dieu en esprit, c'est l'adorer au Saint-Esprit, c'est-à-dire par les mouvements du Saint-Esprit, et non par ceux de la nature ni par humeur ; c'est l'adorer par les actes intérieurs des vertus que le Saint-Esprit nous suggère, dans les intentions qu'il nous inspire, et pour la production desquels il nous communique ses grâces (2). » Or, comme le Saint-Esprit est l'amour personnel et essentiel de Dieu, c'est adorer et servir Dieu, c'est procéder en toute notre conduite spirituelle par le principe et le motif d'un très parfait amour, et d'une charité très pure.

(1) Appropinquat populus iste ore suo, et labiis suis glorificat me : cor autem ejus longè est à me. *Is.* 29. 13.

(2) Athan. epist. ad Serapion. —Basil. lib. de Spiritu sancto, cap. 26.

Ils disent aussi qu'adorer Dieu en vérité, c'est l'adorer par des adorations véritables et sincères, ainsi que nous l'avons démontré plus haut; et, de plus, que c'est l'adorer en son Fils, qui est la vérité, c'est-à-dire adorer, honorer, aimer et servir Dieu sur les exemples que son Fils notre Seigneur nous a donnés; suivre, autant que nous le pouvons, sa manière, et prendre ses motifs.

Voilà la marque de l'homme vraiment spirituel; elle le distingue d'avec celui qui ne l'est qu'extérieurement. Faisons tous nos efforts pour l'avoir, et souvenons-nous de la devise d'Amphiaraüs, « qu'il ne faut pas sembler une chose, mais l'être (1); » n'en avoir pas seulement l'apparence, mais la réalité, la vérité. C'est pour ce sujet que Dieu rejeta du nombre de ses victimes le cygne et l'autruche (2): le cygne, parce qu'il a les plumes blanches et la chair noire; l'autruche, parce que cet oiseau a des ailes sans pouvoir voler, en sorte que c'est n'en avoir que la montre, et non pas l'effet. C'est pour la même raison que les trois enfants n'invitèrent point l'arc-en-ciel avec les autres créatures aux louan-

(1) Non videri, sed esse. Οὐ δοκεῖν, ἀλλ' εἶναι.
(2) Levit. 11. 16 et 19.

ges de Dieu, quoiqu'il soit parfaitement beau, et qu'il passe dans la nature pour un objet d'admiration, parce que toute sa beauté n'est qu'une illusion des yeux, et que ses couleurs ne sont point vraies, mais apparentes et trompeuses.

Dieu est un esprit. C'est pour cela qu'il veut être adoré en esprit et en vérité : en vérité, et non point en mensonge, de sorte que l'intérieur s'accorde avec l'extérieur ; en esprit et dans l'intérieur, c'est là que nous rendons à Dieu nos plus excellents sacrifices, c'est par ce grand intérieur que nous différons des juifs. Ne judaïsons donc pas, ne servons pas Dieu à la juive et comme dans la synagogue, mais en vrais chrétiens. Imitons saint Paul, qui dit de lui-même : « Dieu m'est témoin que je le sers, » non pas à la façon de la loi ancienne, qui » était remplie de cérémonies et fort occupée » à l'extérieur, mais selon la loi nouvelle et » dans le fond de mon ame, suivant la doc» trine que son Fils Jésus-Christ nous en a » donnée, et selon le modèle qu'il nous en a » laissé (1). »

(1) Testis est mihi Deus, cui servio in spiritu meo, in Evangelio Filii ejus. *Rom.* 1. 9.

§ 4.

L'homme spirituel mène une vie au-dessus du corps et des sens.

La seconde marque de l'homme vraiment spirituel, est une vie fort dégagée du corps et des sens ; tandis que celui qui n'en a que le nom et l'apparence, est attaché au contraire à son corps, et il en recherche les plaisirs. Moïse (1) raconte que Dieu, au commencement du monde, fit les poissons et les oiseaux d'un même élément, c'est-à-dire de l'eau; mais que les poissons y demeurèrent pour vivre, au lieu que les oiseaux quittant ce lieu de leur naissance, et s'élevant plus haut, prirent leur essor dans les airs, où ils habitent. C'est l'image, le portrait du vrai et du faux spirituel. Ils sont l'un et l'autre formés d'une même nature ; mais leur vie est bien différente. En effet, les faux spirituels, comme les poissons, qui, selon l'expression du Chantre royal, « se » promènent et font toutes leurs opérations » dans les eaux (2), » habitent, autant qu'ils le

(1) Genes. 1. 20.

(2) Qui perambulant semitas maris. *Ps.* 8. 9.

peuvent, dans les eaux des voluptés, et cherchent les aises de leur corps, selon l'inclination de leur nature corrompue ; mais les hommes vraiment spirituels s'élèvent au-dessus de tout cela.

Au reste, il est absolument impossible à quiconque a de l'attache à son corps, qui aime les plaisirs sensuels, ou qui ne mate pas son corps et ne mortifie pas ses sens dans les choses même d'ailleurs permises, de devenir jamais homme spirituel. Quoi qu'il fasse, et quelque exercice de piété qu'il pratique, s'il n'y joint celui-ci, il n'aura jamais que la figure, et il ne possèdera pas la vérité d'homme spirituel. Mon esprit se retirera de l'homme pour toujours, dit Dieu au temps de Noé ; « il » ne fera plus sa demeure en lui, parce qu'il » n'est que chair (1). » « La chair et le sang, » nous apprend l'apôtre saint Paul, ne peu» vent posséder le royaume de Dieu (2) », ni celui de la gloire qui est en l'autre vie, ni celui de la grâce qui est en celle-ci : la porte leur en est fermée. Et dans un autre endroit :

(1) Non permanebit spiritus meus in homine in æternum, quia caro est. *Genes.* 6. 3.

(2) Caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt. 1 *Cor.* 15. 50.

« L'homme animal et sensuel ne saurait entendre ni goûter les choses de Dieu (1). » Le prophète Isaïe, demandant qui sont ceux d'entre les hommes que Dieu trouve bien disposés pour recevoir la sagesse et être éclairés de ses lumières, répond, que « ce sont » ceux qui ont dit adieu au lait, et qui ont » quitté la mamelle (2). » Et Job, ce grand serviteur de Dieu, cherchant aussi à savoir où la sagesse faisait sa demeure, dit « qu'il » ne faut point la chercher parmi ceux qui mènent une vie délicieuse, qu'assurément on » ne l'y trouvera pas, parce qu'elle n'y est » point (3). » « Jamais la volonté de l'homme ne sera parfaitement enflammée du désir des choses éternelles, dit Richard de Saint Victor, ni son entendement bien ouvert pour les contempler, s'il ne quitte souvent et courageusement le soin de son corps, même dans les choses permises et très nécessaires (4). Re-

(1) Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritûs Dei. 1 *Cor.* 2. 14.

(2) Ablactatos à lacte, avulsos ab uberibus. *Is.* 28. 9.

(3) Non invenitur in terrâ suaviter viventium. *Job.* 28. 13.

(4) Nunquam humanus affectus ad æternitatis desiderium perfectè inflammatur; nunquam humanus intel-

marquez particulièrement ces derniers mots: *dans les choses permises et très nécessaires*. Venons maintenant aux raisons qui mettront cette vérité dans tout son jour, et qui nous la feront connaître clairement.

La première est qu'il n'y a rien de plus contraire à l'esprit que la chair, ni de plus opposé à la vie spirituelle que la vie sensuelle. Le ciel n'est pas aussi élevé au-dessus de la terre, que l'esprit est éloigné du corps, et les choses spirituelles placées au-dessus des corporelles. En effet, si le ciel et la terre sont extrêmement éloignés l'un de l'autre, au moins s'accordent-ils en cela, qu'ils sont des corps; mais l'esprit et le corps sont séparés en des genres non-seulement éloignés l'un de l'autre, mais encore tout-à-fait différents et opposés. Comme l'œil ne peut entendre les sons, ni l'oreille voir les couleurs, parce que cela passe les bornes de leur objet, et est au delà de la ligne que la nature leur a marquée; de même le corps ne peut comprendre et goûter les choses spirituelles, ni s'y por-

lectus ad æternorum contemplationem plene acuitur, nisi carnis cura etiam in rebus licitis, multumque necessariis frequenter fortiterque repellatur. *De extermin. malit. cap.* 26.

ter naturellement : il faut nécessairement pour cela que l'homme s'évertue et s'élance au-dessus de son corps et de ses sens.

Moïse, ayant vu le buisson ardent, s'écria: « J'irai et je verrai de plus près cette grande merveille, pourquoi ce buisson est tout en flammes sans pour cela se consumer ». Il entendit une voix qui lui cria : « N'approche » pas davantage, ôte auparavant tes sou- » liers de tes pieds ; car le lieu où tu es, » est un lieu saint (1). » Depuis, un ange dit à peu près la même chose à Josué, pour le rendre digne de sa vue. Et là-dessus saint Ambroise dit que, les « souliers étant faits de peau de bête morte, signifient notre corps que nous devons déposer, c'est-à-dire quitter l'affection déréglée que nous avons pour lui, si nous voulons nous rendre capables des mystères divins (2). »

« En effet, dit le Sage, ce corps corruptible et grossier appesantit l'ame et la tire toujours en bas, et cette maison de boue l'embarrasse

(1) Ne appropies huc, solve calceamentum de pedibus tuis ; locus enim in quo stas, terra sancta est. *Exod.* 3. 5.

(2) Serm. 17. in Ps. 118.

et l'empêche, par la multitude des soins qu'il faut prendre d'elle, de se porter aux choses spirituelles, proportionnées à sa nature (1). » Ensuite les plaisirs et les délectations du corps que l'on prend à manger, à boire, à dormir, et à tout ce qui le concerne, rendent l'ame lourde et pesante, l'empêchent d'aller commodément, d'avancer dans le chemin de sa perfection, parce qu'ils bouchent les ouvertures aux sentiments de Dieu, rendent les exercices de piété, de l'oraison, de la communion, et les autres plus difficiles, et la dévotion presque impossible ; de même que si l'on s'avisait de jeter quelques gouttes de fiel dans du lait, c'en serait assez assurément pour l'aigrir.

C'est pourquoi, si les personnes sensuelles qui traitent bien leur corps, semblent quelquefois être touchées des mouvements de la piété, et sentir un peu de chaleur de l'amour de Dieu, on peut ordinairement regarder ces touches et ces affections comme trompeuses; car elles sont plutôt les effets de leur naturel ainsi disposé et facile à s'émouvoir, que

(1) Corpus quod corrumpitur, aggravat animam, et terrena inhabitatio deprimit sensum multa cogitantem. *Sap.* 9. 15. — Νοῦν πολυφροντίδα.

des productions de la grâce et des fruits de la vertu. Aussi voyons-nous que les femmes et les naturels tendres et mollasses pleureront aisément au moindre récit de la passion de notre Seigneur, et à la représentation qu'on leur fera de leurs fautes ; et néanmoins ces larmes ne couleront pas de la source d'une vraie douleur, vu que ces personnes n'apportent aucun soin de s'en corriger ; elles ne seront pas non plus l'effet d'un amour véritable ou d'une compassion sincère envers notre Seigneur, puisqu'elles ne veulent point prendre part à ses souffrances.

La seconde raison de cette doctrine est que la chair se porte toujours à ses objets, d'un mouvement irraisonnable. Mais, pour développer et étendre cette raison, il faut observer que la faculté de raisonner et de juger les choses n'étant pas en notre corps, mais en notre ame, nous devons conclure de là, premièrement, que notre corps ne peut jamais rien connaitre, rien rechercher, faire aucun mouvement par jugement et par raison, puisqu'il n'en a point, mais toujours par passion. Secondement, qu'il ne saurait discerner si ses convoitises et ses mouvements sont conformes aux commandements de Dieu, ou s'ils

leur sont contraires, s'ils peuvent servir à notre salut, ou lui nuire : car notre appétit se portera de soi à manger et à contenter sa faim aussi bien un jour de jeûne qu'un autre jour, sans examiner si cela est défendu ou permis; parce que, comme les bêtes, il se porte à ce qui lui est conforme, par une impétuosité aveugle et brutale. De là il faut conclure en troisième lieu que tous ses désirs, que toutes ses cupidités étant contre, ou au moins n'étant pas selon les règles de la vie spirituelle, lesquelles sont d'agir par la raison et par la grâce, ceux qui veulent entrer dans cette vie et en produire les actions, doivent nécessairement se détacher de leur corps et s'élever au-dessus de lui pour ne rien faire par son impression et par son seul ressort.

La troisième raison est celle-ci : de tous les ennemis de notre salut, le démon, le monde et notre propre chair, ce dernier est sans contredit le plus dangereux et le plus nuisible. Premièrement, parce que les deux autres ne nous font la guerre et ne nous surmontent que par son moyen et avec ses armes; sans lui, sans son secours, ils pourraient fort peu : car c'est elle qui demeure dans le logis, qui en tient les portes, c'est-à-

dire, les sens, et ils s'efforcent de s'entendre avec elle et de la corrompre, afin que leur ouvrant et leur donnant passage libre, ils entrent chez nous, ils nous attaquent et nous tuent. C'est ainsi que Satan s'adressa autrefois à Ève, qui représente la chair, selon la remarque de saint Augustin et de saint Bernard, afin de perdre Adam, et en lui tout le genre humain. Hélas! nous savons et nous regrettons tous les jours combien cela lui réussit. Secondement, quoique le démon et le monde entretiennent des inimitiés furieuses contre nous, et qu'ils soient opiniâtrément déterminés à causer notre ruine, néanmoins ils sont hors de nous, et pour cette raison il nous est plus facile de nous tenir en garde contre eux et de parer leurs coups. En effet, si vous voulez rompre tout commerce avec le monde, vous n'avez qu'à vous retirer dans les solitudes où vous ne verrez et n'entendrez rien, et par ce moyen vous éviterez ses embûches et vous vous mettrez à couvert de ses charmes séducteurs. Mais si vous dites que le démon peut vous y suivre, je vous répondrai que cela est vrai, mais aussi qu'il sera affaibli de la moitié, et vous augmenté aussi de la moitié de vos forces par

la lumière et les secours qui vous seront communiqués du ciel, et conséquemment qu'il vous y sera facile de découvrir ses entreprises, de reconnaître ses attaques, d'éventer ses mines, et de renverser ainsi tous ses projets. Mais notre chair n'est pas hors de nous; elle est avec nous et au dedans de nous, elle fait une partie de nous-mêmes : c'est pourquoi fuyez, tant qu'il vous plaira, dans les déserts, courez aux îles les plus abandonnées et les plus solitaires, transportez-vous aux extrémités de la terre et de la mer où vous ne voyiez et n'entendiez rien, où même Satan vous laisse en repos; toujours et en tout lieu vous aurez continuellement votre chair, et conséquemment sur les bras, et avec vous, et au dedans de vous, le plus grand, le plus opiniâtre, le plus acharné et le plus redoutable ennemi de votre salut. Enfin, pour dernière raison, nous avons de la haine pour nos autres ennemis : personne n'aime le démon, tous le haïssent; et nous regardons le monde comme un trompeur et un fourbe qu'il est; ou si nous nous sentons quelquefois de l'affection pour lui, et si nous le recherchons, c'est en faveur de notre corps, afin d'être bien logés, bien vêtus, bien nourris; mais, dit

saint Paul, « jamais personne, suivant l'in-
» clination de sa nature, n'a été ennemi de
» sa chair ; au contraire, il la conserve au-
» tant qu'il peut, il en a soin, il la caresse,
» il la choie (1). »

De tout cela nous devons conclure que le plus grand empêchement que nous avons pour mener une vie spirituelle et goûter les choses de Dieu, c'est notre chair : qu'il faut par conséquent et nécessairement nous détacher de l'affection déréglée que nous lui portons, si nous voulons devenir des hommes spirituels et trouver l'entrée des choses divines. En effet, notre propre expérience nous fait connaître et sentir que le peu de progrès que nous faisons dans cette vie intérieure et dans les voies de Dieu, ne vient fort souvent que de notre peu de mortification, de cette vie sensuelle qui règne en nous, et qui nous incline à désirer et à rechercher ce qui peut contenter nos sens, à nous procurer ce dont nous avons besoin avec trop d'empressement et de soin, à craindre la faim, la soif, le chaud, le froid, et les malaises, à employer trop de

(1) Nemo carnem suam odio habuit, sed nutrit et fovet eam. *Ephes.* 5. 29.

moyens et trop de dépenses pour les éviter, à murmurer et à nous plaindre, quand il nous manque quelque petite chose. Ah! comprenons-le bien, et ne l'oublions jamais, il faut mourir à toutes ces faiblesses et à cette vie des sens, pour vivre de la vie de l'esprit.

§ 5.

Autres preuves de la même vérité.

Platon dit dans son Phædon que Dieu a donné deux ailes à notre ame (1), c'est-à-dire deux inclinations pour les choses célestes et divines : l'une, attachée à notre entendement, pour voler à la première vérité ; l'autre, à notre volonté, pour prendre l'essor vers la bonté souveraine ; mais que ces ailes étaient liées, froissées et rompues par la trop grande affection que nous avons à notre chair. Il dit encore que la félicité de l'homme consiste en la seule sagesse, c'est-à-dire en la connaissance et en l'amour du souverain bien ; mais qu'en cette vie nous y trouvons un très grand obstacle, savoir le fardeau de notre corps.

(1) In Phædone Ficinus ad Phædrum.

Or, la raison de cela, dit-il, est, non-seulement parce qu'il est corps, mais encore à cause des tromperies et des illusions des sens auxquelles l'ame se laisse surprendre, et des sottises d'enfant auxquelles elle s'amuse. C'est pourquoi, dit toujours le même philosophe, mais dans un autre endroit, « le plus fort dessein que doit avoir un homme qui veut être sage et bienheureux, est de mourir tous les jours aux soins désordonnés de son corps (1). » Il ajoute que notre ame se sent échauffée et perpétuellement agitée par deux amours contraires : l'un, l'inclinant vers la beauté divine, et l'autre, la poussant du côté de son corps et des choses corporelles ; que ce sont comme deux démons familiers et domestiques que nous avons, dont le premier nous porte en haut et s'appelle *Calodæmon*, bon démon, et le second nous tire en bas, et s'appelle *Cacodæmon*, mauvais démon (2) : ce sont l'Éros et l'Antéros, l'amour et le contr'amour, l'Hercule et l'Antée des anciens.

Nous trouvons une excellente figure de cela

(1) In convivio. Ficinus ad conviv. Platon. *cap.* 8. orat. 6.

(2) Καλοδαίμων, Κακοδαίμων.

dans Isaac et Ismael, les deux enfants d'Abraham (1). Mais pour un plus grand éclaircissement, il faut considérer les circonstances suivantes : Abraham eut deux femmes en même temps, Sara et Agar. Sara était la maîtresse du logis, noble et issue du même sang qu'Abraham; Agar était la servante, et native d'Égypte. Celle-ci, se voyant enceinte, commence à faire l'insolente et à mépriser sa maîtresse, parce qu'elle n'a point d'enfant. Sara, ne pouvant supporter ces mépris, s'en plaint à son époux, qui lui dit que sa servante est en son pouvoir, et qu'elle peut en disposer comme elle voudra. Là-dessus, Sara la traite mal et la persécute; et Agar, pleine de dépit, ne voulant pas le souffrir, s'enfuit du logis et prend le chemin de son pays. Mais l'ange lui commande de retourner sur ses pas, de rentrer dans la maison, et de se rendre plus humble et plus docile à sa maîtresse, lui ajoutant qu'elle aurait un fils que Dieu relèverait beaucoup et ferait grand. En effet, ce fils étant venu au monde et nommé Ismael, Dieu en donna un aussi à Sara, et celui-ci fut Isaac. Un jour donc que Sara vit Ismael jouer avec son

(1) Genes. 21.

fils, elle le trouva fort mauvais, et elle dit à son mari : « Chassez-moi cette servante et son » fils ; ce que je vois ne me plaît pas, car le » fils de la servante n'aura point de part à » l'héritage avec le mien (1). » Abraham prit cela en mauvaise part, et il avait quelque raison d'en agir de la sorte ; car Agar était sa vraie femme, et Ismael son fils légitime ; par conséquent il les aimait et il était tenu de les conserver auprès de lui, et ce lui était une eine très dure d'en venir à cette extrémité. Cependant l'ange lui apparaît et lui dit de la part de Dieu : « Abraham, ne te fâche point des paroles de Sara, mais exécute ponctuellement ce qu'elle te dit. » Alors Abraham, étouffant tous les sentiments de la nature, et faisant un acte héroïque d'obéissance, donna un pain à Agar, lui mit un vase plein d'eau sur les épaules, et la fit sortir avec Ismael de sa demeure. Voilà la figure ; maintenant tirons le rideau, et tâchons de l'expliquer.

Tout homme, ainsi qu'Abraham, disait Philon, a deux femmes : une Sara, et une Agar, c'est-à-dire l'ame et la chair. L'ame est la

(1) Ejice ancillam hanc et filium ejus ; non enim erit hæres filius ancillæ cum filio meo Isaac. *Genes.* 21.

principale et la maîtresse, la chair est la seconde et la servante. Ces deux femmes ont leurs enfants : Agar son Ismael, et Sara son Isaac, c'est-à-dire que la chair a ses appétits sensuels et sa concupiscence portée au vice, et l'ame, son inclination au bien et à la vertu. Ismael joue avec Isaac ; Sara s'en offense, parce que ce jeu consistait, selon l'explication qu'en donnent les docteurs (1), en ce qu'Ismael, qui avait déjà vingt ans, apprenait à Isaac, qui n'en avait encore que cinq, à faire de petites idoles et à les adorer; ou bien en ce qu'il le battait et attentait secrètement sur sa vie, afin d'être seul l'héritier; ou bien encore en ce qu'il faisait des saletés et des attouchements illicites sur cet enfant. Ainsi la chair agit envers l'ame. Si l'on n'y prend garde, elle la porte à jouer, à rire, à folâtrer, à passer son temps et à prendre ses plaisirs, à idolatrer les richesses, les honneurs, les vanités du monde, et à faire des choses sales. C'est pourquoi il faut chasser et le fils et la mère, bannir cette malheureuse servante avec son Ismael (2).

(1) Lyranus ad c. 21. Genes. — Pererius, ibid.
(2, Ejice ancillam hanc et filium ejus. *Genes.* 21.

C'est pour cette raison que les anciens ont donné avec beaucoup d'esprit et de sagesse des noms fort mystérieux à la chair ; car ces noms expriment excellemment sa qualité maligne et les maux qu'elle nous cause. Saint Grégoire de Nazianze l'appelle le rémora et l'arrête-nef de l'ame, parce que, cette vie étant un océan, et notre ame y faisant voyage pour arriver au port du salut et de la béatitude, notre chair en arrête fort souvent le cours; elle la met en danger, ou d'être prise par les pirates dont cette mer est remplie, ou, poussée par les vents et par les tempêtes contre les écueils, d'y faire un triste naufrage. Synésius dit que « c'est une nuée grosse et épaisse qui nous dérobe la clarté du Soleil de justice et sa vivifiante chaleur, et qu'en elle se forment les tonnerres, les éclairs et les foudres de nos malheurs. » Saint Ambroise, que c'est une maison faite de boue et de crachat, qui souille notre ame, qui la couvre d'ordures et la remplit d'immondices. Saint Basile avec les païens mêmes, que c'est une prison où l'ame est captive; et comme la prison est une demeure triste, obscure et pauvre, où le prisonnier est mal logé, mal nourri, et ne fait pas ce qu'il veut, où il passe les

jours dans une malheureuse oisiveté, il en est de même de l'ame dans le corps, où elle souffre les mêmes misères, et de bien plus rudes, de plus nuisibles encore, si l'on n'y apporte remède.

Platon et, avant lui, Pythagore le nommaient un tombeau ; car, comme le tombeau est un lieu ténébreux, étroit, infect, demeure des vers et des serpents, il en est de même du corps par rapport à l'ame.

Enfin quelques-uns ont assuré que la chair est la plus grande et la plus dangereuse magicienne qui soit au monde. Par ses charmes et par ses enchantements, elle change, elle métamorphose les hommes, comme une autre Circée ses hôtes, en pourceaux, en boucs, en chiens et en d'autres bêtes. En effet, que ne fit point Dalila à Samson, et Omphale à Hercule ?

Par conséquent écoutons la voix de l'ange, qui nous exhorte et qui nous dit : « Chasse la servante et son fils » ; et exécutons-le comme Abraham. « Le sage, dit saint Ambroise, pour se mettre en état d'aller et de parvenir à Dieu, se dégage de l'affection de son corps, et il quitte, autant qu'il peut, son commerce. En effet, quand est-ce que notre ame ne se trompe

point, quand est-ce qu'elle est élevée au trône de la vérité, si ce n'est lorsqu'elle se relève elle-même au-dessus du corps ? qu'elle pense donc à l'abandonner. Voilà pourquoi l'Apôtre nous crie : Ne touchez point, ne maniez point et ne goûtez point ce qui peut vous corrompre ; car tout ce qu'on accorde au corps avec déréglement, le corrompt et le gâte (1). »

Saint Ambroise dit encore, dans un autre endroit, « que la mort délivre l'ame de la compagnie du corps, et l'affranchit de la captivité qu'elle y souffre ; et que, pendant que nous en sommes revêtus et chargés, nous devons imiter la mort, délier en esprit et par affection notre ame de notre corps. C'est pourquoi sortons de ce sépulcre, retirons-nous, autant que cette vie peut le permettre, de la communication de notre corps,

(1) Sapiens, cùm illud divinum inquirit, absolvit animam à corpore et ejus ablegat contubernium. Quando enim anima nostra non fallitur, quando solium veritatis attingit, nisi quando se ab isto secernit corpore : ideo relinquat illud et deserat. Unde apostolus clamat : Ne tetigeritis, ne attaminaveritis, ne gustaveritis, quæ sunt omnia ad corruptelam. In corruptelam enim sunt quæ sunt in corporis indulgentiam. *Lib. de bono mortis, cap.* 3. *Coloss.* 2. 21.

et, déployant les ailes d'une sincère et ardente charité, prenons notre essor vers la Bonté souveraine et éternelle. Levons-nous, suivant ces paroles de notre Seigneur : *Levez-vous, sortons d'ici* (1). Par ces paroles, il nous commande de « laisser les choses d'ici-bas pour nous porter en haut, d'animer notre aigle à voler, c'est-à-dire notre ame, car c'est d'elle que le Roi-Prophète entend parler lorsqu'il chante : *Tu rajeuniras comme l'aigle.* Que notre ame, comme un aigle étendant ses ailes, s'élève donc de la terre au-dessus du corps, et que, perçant les nues, elle s'envole dans le ciel, où elle sera à l'abri des embûches et de toute atteinte ; car l'oiseau qui descend en bas, ou qui ne peut monter en haut, tombe aisément dans les piéges et les filets. Comme les daims et les chevreuils, selon l'expression de l'Épouse du Cantique, qu'elle s'enfuie dans ce beau jardin que Platon appelait le jardin de Jupiter, le jardin de l'Esprit, et le verger de la Sagesse.

(1) Tanquam de isto exurgamus sepulcro, abducamus à corporis nexu; contendamus ad illud æternum, ad illud divinum evolemus pennis dilectionis et remigio charitatis, surgamus hinc. Dixit enim Dominus, surgite, eamus hinc. *Ibid. cap.* 5.

Là elle se nourrira des fruits sains et délicieux qu'on y trouve, je veux dire, des vertus. » C'est ce que dit saint Ambroise (1).

Voici encore les paroles de saint Basile sur le même sujet : « Il faut réprimer les appétits et les mouvements de la chair, comme on fait ceux d'une bête farouche : il faut la châtier. Accepter les jouissances du corps, c'est se jeter dans la boue. Or, quiconque ne veut pas s'y jeter, doit absolument y renoncer, quitter le trop grand soin qu'on a de lui, et n'en avoir qu'autant qu'il est nécessaire pour acquérir la Sagesse (2). » Pythagore, ayant

(1) Ut unusquisque surgat de terrenis, erigat animam humi jacentem, ad superna attollat, excitet aquilam suam, illam de qua dictum est: Renovabitur sicut aquilæ juventus tua; ad animam hoc dictum est: Anima ergo nostra sicut aquila alta petat, supra nubes volet, cœlo volatus suos inferat, ubi laqueos incurrere non possit. Avis enim quæ descendit ex alto, vel quæ in altum se extollere non potest, frequenter aut laqueis capitur, aut visco fallitur, aut quibuscumque irretitur insidiis. *Ibid. cap.* 5. *Ps.* 102. 5.

(2) Κολάζειν τὸ σῶμα, καὶ κατέχειν ὥσπερ θηρίου τὰς ὁρμὰς προσῆκε. Οὐ παύσῃ χαλεπώτερον σεαυτῷ κατασκευάζειν τὸ δεσμωτήριον. Conc. de utilit. in legend. lib. Gentil. — Τὸ μέγα τοῦ Κακοῦ θέλημα. Regul. fus. disput. Interrog. 47.

appris qu'un de ses disciples ne songeait qu'à se bien traiter et caresser sa chair, lui dit : « Ne cesseras-tu pas de rendre ta prison plus fâcheuse ? » Il dit encore autre part : « La mortification de la chair est le commencement de la vie spirituelle, la victoire des passions, l'ennemie de la volupté et l'anéantissement des vices. » Que croyez-vous que soit la volupté ? c'est un grand appas du démon qui nous incline puissamment au péché, et qui, nous enveloppant dans ses filets, entraîne notre ame à sa ruine.

Mais écoutons parler un païen là-dessus. C'est le Trismégiste donnant ces instructions à son fils : « Mon fils, si vous ne haïssez votre corps, vous ne l'aimerez jamais comme il faut. Il est impossible que vous ayez tout à la fois le cœur appliqué aux choses divines et aux choses mortelles. Toutes les choses sont partagées en deux ordres ; car elles sont, ou corps, ou esprit. Celles-là sont mortelles, et celles-ci, divines. Le souvenir des unes est l'oubli des autres ; le soin de celles-ci produit la négligence de celles-là ; le choix des choses divines rend un homme divin et bienheureux,

tandis que le choix des choses corporelles le rend méchant et misérable (1). »

Voici comme, dans un autre endroit, il lui décrit son corps, l'exhortant d'en détacher son cœur, avec ces termes choisis et expressifs : « Il faut que votre première étude, ô mon fils, soit de vous dépouiller de l'habit que vous portez, c'est-à-dire de l'affection de votre corps : cet habit d'ignorance, ce fondement de méchanceté, cette source de dérèglement, ce lieu de corruption, ce voile épais qui vous empêche de voir, cette mort vivante, ce cadavre animé, ce sépulcre portatif, ce voleur domestique qui vous hait en vous caressant, et qui en vous haïssant, vous porte envie et vous dérobe votre bien. Voilà comment sont faits la tente et le pavillon dont vous êtes couvert. C'est ainsi qu'il vous est

(1) Nisi, ô fili, tuum corpus oderis, teipsum amare non poteris. Impossibile est, ô fili, utrisque simul intendere, mortalibus scilicet ac divinis. Duo tantum in ordine rerum invenientur, corporeum et incorporeum, et illud quidem mortale, hoc divinum ; electione unius amittimus alterum. Quotiescumque unius cura remittitur, alterius cura intenditur. Potioris electio hominem Deum reddit, deterioris eum perdit. *Dialog.* 4. *Pimandri.*

contraire et nuisible : il vous attire en bas avec lui, et il vous aveugle, de peur que, voyant la beauté de la vérité et le bonheur qui est près de vous et qui vous touche, pour ainsi dire, vous n'ayez en horreur sa perfidie, et que vous ne préveniez les embûches qu'il vous dresse continuellement pour vous perdre (1). »

Disons donc encore une fois : Chassez, chassez cette servante, et son fils avec elle. Vous seraient-ils aussi chers que l'étaient Agar et Ismael à Abraham, chassez-les. Sans doute Abraham leur portait l'affection la plus tendre : une intime liaison l'unissait à eux; néanmoins il ne laissa pas de les congédier. Et remarquez bien ce que porte le texte sacré, et ce qui est bien étonnant dans un homme si

(1) In primis oportet vestem quam circumfers te exuere, indumentum inscitiæ, pravitatis fundamentum, corruptionis vinculum, velamen opacum, vivam mortem, sensitivum cadaver, sepulcrum circumvectile ,domesticum denique furem. qui dùm blanditur odit; dùm odit, invidet; hujusmodi est, quo circumtegeris, umbraculum inimicum ; ad seipsum te deorsum raptat, ne fortè conspiciens veritatis decorem et proximum bonum, pravitatem illius oderis, nec ejus insidias, quas in te assiduè machinatur, aliquando sentias, aciem interiorum oculorum obtundit. *Dialog.* 7.

riche, si libéral, si magnifique, si hospitalier et si miséricordieux envers les pauvres : il ne leur donna qu'un pain et un vase plein d'eau. Pourquoi en agissait-il ainsi avec eux ? pourquoi cette dureté à leur égard ? était-ce par défaut de bonne volonté ? par avarice ? Non certes! mais par mystère : pour nous apprendre comment nous devons nous comporter envers notre chair, la manière dont nous devons la traiter.

Tel est, en effet, si nous sommes sages, le traitement dont nous devons user à l'égard de notre chair, puisqu'elle est notre plus dangereux et notre plus funeste ennemi, qu'elle nous cause plus de maux, nous sollicite à plus de péchés, nous pousse à plus de chutes, et est la plus grande cause de notre ruine. Souvenez-vous que si vous ne le faites, vous n'entrerez jamais dans la vraie liberté de l'esprit, et que votre ame ne sera point capable des lumières ni des sentiments de Dieu ; car, comme dit saint Pierre, « il faut être mortifié en la » chair, pour avoir vie et vigueur en l'es» prit (1). » Considérez la nature de la chair;

(1) Mortificatus quidem carne, vivificatus autem spiritu. 1 *Petr.* 3. 18.

elle est telle, que si vous lui accordez une chose pour son contentement ou sa nécessité, elle en demande deux autres bientôt après, semblable à ces exacteurs importuns et fâcheux qui ne sont jamais contents, et dont parle Job (1), ou à ces créanciers impitoyables qui assiégent sans cesse la porte d'un pauvre débiteur, et qui ne lui laissent pas un moment de repos. Si la chair n'est domptée, elle regimbe; si le corps ne sert, il domine : il ne peut être le compagnon de l'ame, il faut qu'il soit nécessairement, ou son maître, ou son valet. Or, quelle indignité n'est-ce pas que le corps, fait pour obéir à l'ame, lui commande, et que, ne devant être occupé qu'à la servir, il lui donne au contraire la loi, et l'emploie à ses usages ?

Si un homme avait pour épouse la fille d'un grand et puissant roi, une princesse fort riche, très sage, et douée d'une parfaite beauté, et tout à la fois pour servante une esclave more, fille d'un pauvre villageois, laide et difforme au possible, volage, étourdie et remplie de défauts; si cet homme, disons-nous, enchanté par cette malheureuse, venait à

(1) Job. 3. 18.

s'amouracher d'elle, et, dans l'aveuglement de sa passion, à la préférer à son épouse légitime, de sorte qu'il lui donnât ses habits précieux, ses robes de soie et de toile d'or, la parât de ses ornements et de ses joyaux, la chérît, la caressât, la fit asseoir à sa table et partout auprès de lui; si cet homme d'un autre côté contraignait sa véritable épouse, princesse de si grand mérite et qui lui fait tant d'honneur, de porter les vêtements grossiers et sales de cette misérable, de la servir en qualité de servante, et qu'ensuite il lui commandât de se retirer la nuit dans l'étable pour y coucher : quelle horreur ce serait de la part de cet homme ! quelle infamie ! et quel odieux, quel insupportable spectacle ! Voilà pourtant ce que font tous ceux qui aiment leur corps au préjudice de leur ame. Leur ame ! comment peuvent-ils en faire l'objet de tant de mépris, elle, princesse issue du ciel, fille du Dieu créateur et souverain Seigneur de l'univers; elle qui est la maîtresse de la maison, incomparablement plus relevée en richesses, en beauté, et en toutes sortes de perfections, que la chair ? Hélas ! cette princesse que nous avons supposée plus haut, est bien moins au-dessus de la servante more que l'ame ne l'est

au-dessus de la chair : car, après tout, elles seraient femmes toutes les deux, également douées chacune d'une ame raisonnable; mais il s'en faut bien que les mêmes qualités se rencontrent entre l'ame et le corps. Le corps, la chair est donc cette servante qu'il faut chasser, lui ôter cette autorité qu'elle usurpe iniquement, et donner à la maîtresse légitime et véritable le rang qu'elle mérite. Maintenant il ne nous reste plus qu'à exposer la bonne conduite de notre corps, laquelle contient trois points.

Le premier, que nous nous souvenions toujours que notre corps est le plus grand obstacle à la vie spirituelle, et le plus dangereux ennemi de notre salut; que, pour ce motif, nous le regardions toujours comme tel, que nous agissions avec lui dans cette vue, le traitant avec mépris, ainsi qu'il le mérite, travaillant sans cesse à l'affaiblir, autant qu'il est raisonnable de le faire, lui arrachant les armes d'entre les mains, et veillant continuellement à ce qu'il ne nous nuise pas; imitant en cela la conduite d'un homme qui sait qu'il a sur les bras un ennemi puissant et rusé : il se tient toujours en défiance et sur ses gardes; il ne va point aux champs, ni même

hors du logis, sans pourvoir à sa sûreté, ce que sans doute il ferait encore avec plus de soin, si son ennemi habitait la même maison que lui, comme fait le nôtre.

Le second point à observer est celui-ci : quand notre corps demande quelque chose à manger, à boire, ou pour les habits, et généralement pour toutes ses petites nécessités, ou pour ses plaisirs, il ne faut pas le lui accorder aussitôt; parce qu'il le demande sans raison, ni avec le dessein de la gloire de Dieu, du salut de l'ame, ni même du sien propre et éternel. Il ne connaît rien de tout cela ; seulement il se conforme à ses sens et au besoin qu'il ressent. C'est pourquoi il faut examiner ses demandes, y consentir ou s'y refuser, d'après les règles de la droite raison, et les maximes de la vie spirituelle.

Le troisième point est celui-ci : Nous devons accorder à notre corps ce qui est juste et nécessaire pour sa conservation et son entretien : car l'ame ne peut se passer de son service pour faire ses opérations, et il ne pourrait le lui fournir, si on l'accablait, et s'il n'avait les forces suffisantes. Mais ce point est extrêmement délicat et bien difficile ; parce que l'amour naturel que nous lui portons, les

bonnes raisons qui nous obligent à en avoir soin, et les artifices dont il se sert pour venir à bout de ses desseins, peuvent aisément nous égarer, quand il s'agit de savoir précisément ce qu'il faut lui donner. Or, on se trompera rarement, si l'on prend pour mesure et pour règle de lui donner toujours moins que plus. Ce procédé a toujours été celui des saints; et c'est le plus sûr et le plus propre pour acquérir la vertu et pour vivre spirituellement. Que si parfois on traite son corps pour la nourriture ou pour quelque autre chose un peu mieux qu'à l'ordinaire, il faudra se souvenir de pratiquer la mortification dans cette chose même, afin que la chair ne se livre pas à la licence et ne soit pas pleinement satisfaite; mais que l'ame exerce sur elle un acte de son autorité qui la tienne en respect, et lui fasse sentir qu'elle est sa maîtresse, et elle la servante.

§ 6.

Du discernement des esprits.

La seconde chose que nous avons à traiter est le discernement des esprits. Quand nous nous sentons poussés à quelque chose, il faut

savoir qui nous y pousse, si c'est Dieu, si c'est le démon, ou si c'est nous-mêmes.

On peut regarder ce point comme de la plus haute importance, attendu qu'il y va beaucoup de notre salut, cette plus grande affaire que nous avons à traiter en ce monde. Mais la décision en est aussi bien difficile : car les choses qui le concernent, sont spirituelles, et peu aisées conséquemment à connaitre; d'abord, parce qu'elles sont éloignées de nos sens, et ensuite d'une autre manière d'entendre, laquelle dépend des images des choses corporelles. Au surplus, nous sommes extrêmement ignorants en tout, à cause des ténèbres profondes et de l'aveuglement épais dont le péché a environné et obscurci notre esprit; et d'ailleurs encore, nous avons affaire avec des ennemis malins et rusés au dernier point. C'est pour cela que, si nous ne veillons sur nous de fort près, il est très facile que nous soyons trompés dans la conduite de notre salut.

Aussi l'apôtre saint Paul nous avertit-il de prendre garde à nous, d'être attentifs sur nos mouvements (1) : car Satan se transforme

(1) 2 Cor. 11. 14.

en ange de lumière. « Il veut, ce grand Apô-
» tre, que nous considérions tout, que nous
» le mettions à l'essai, afin de ne retenir que
» ce qui est bon (1). » Et le disciple bien ai-
mé : « Ne vous fiez point, dit-il, à tous les es-
» prits, mais examinez s'ils sont de Dieu (2). »

Et notre Seigneur lui-même, dans l'Évangile selon saint Matthieu : « Voyez, prenez
» garde que personne ne vous abuse, parce
» que plusieurs viendront à vous couverts
» d'une belle apparence, et ils vous diront :
» Je suis le Christ, je viens de sa part, il m'en-
» voie vers vous, et ils en séduiront un grand
» nombre (3). » Selon le rapport des Pères, il avait encore coutume de dire dans la même pensée : « Soyez bons changeurs (4), connaissez-vous bien en fait de monnaies, afin de

(1) Omnia probate, quod bonum est tenete. 2 *Thess.* 5. 21.

(2) Nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus si ex Deo sunt. 1 *Ep.* 4. 1.

(3) Videte ne quis vos seducat; multi enim venient in nomine meo dicentes : Ego sum Christus, et multos seducent. *Matth.* 24. 5.

(4) Estote probi trapezitæ. — Hieronym. *Epist. ad Numer.* et Alexander.—Clem. Alex. *Strom.* Lib. 1. — Basil. *in Is.* c. 1. — Ambros. *in Luc.* c. 1. — Cassian. *Collat.* 1. c. 20.

n'être point exposés à prendre une pièce fausse pour une bonne. »

Mais parce que nous avons trop peu d'esprit, que nos lumières sont trop faibles pour voir clair dans ces obscurités, et pour démêler des choses si embrouillées, Dieu, pour y apporter remède et empêcher les tromperies, a donné à son Église le don de la *discrétion des esprits*, comme saint Paul l'appelle (1).

Or, c'est de ce don précieux que j'ai dessein de parler maintenant, comme d'une chose fort nécessaire. Pour cela, je dirai premièrement que le nom d'*esprit* signifiant dans les saintes Écritures un grand nombre de choses suffisantes, nous le prenons ici pour le mouvement intérieur dont notre ame est excitée, par connaissance dans l'entendement, et par inclination dans la volonté à faire ou ne pas faire une action. Mais nous le prenons aussi pour le principe d'où ce mouvement lui vient.

Secondement, saint Thomas nous enseigne que la discrétion des esprits est une prudence céleste et divine, par les lumières de laquelle celui qui en est doué, voit clair dans les cho-

(1) 1 Cor. 12. S.

ses du salut, pénètre particulièrement dans le fond des consciences, et découvre les secrets des cœurs pour en bien juger (1). Saint Chrysostome nous apprend que c'est une connaissance intérieure de la différence qui se trouve entre un homme solidement spirituel, et un homme qui n'en a que l'écorce, entre un vrai prophète et un fourbe (2). C'est, dit un autre, une clarté surnaturelle qui fait reconnaître et distinguer le bon or d'avec le mauvais, les pierres précieuses d'avec les happelourdes, et les inspirations de Dieu d'avec les illusions du démon ou les affections de la nature.

En troisième lieu, saint Bernard fait mention de six esprits différents; et il dit que c'est pour arriver à leur connaissance et pour les distinguer, que le don de discernement est accordé (3). Ces six esprits sont: le divin, l'angélique, le diabolique, l'humain, le charnel et le mondain. Ils sont tous fondés dans la

(1) S. Thomas. *v.* 1. 2. *q.* 111. *ar.* 4.

(2) Τὸ εἰδέναι τίς ὁ πνευματικὸς καὶ τίς ὁ μὴ πνευματικὸς. τίς ὁ προφήτης, καὶ τίς ὁ ἀπατέων. Homil. 29. in 1. ad Cor.

(3) Serm. de septem spiritibus.

sainte Écriture, en divers endroits que ce saint Père remarque. De ces six esprits, il y en a trois qui sont évidemment mauvais : les esprits du démon, de la chair et du monde; deux qui sont infailliblement bons : l'esprit de Dieu et celui de l'ange; et un qui n'est ni bon ni mauvais, mais indifférent : l'esprit humain, lequel devient bon ou mauvais, vertueux ou vicieux, selon le parti qu'il suit. Mais comme l'esprit de l'ange est ministre de l'esprit de Dieu, et n'agit que par ses ordres, et que ceux de la chair et du monde ne combattent que sous les enseignes de celui du démon, parce qu'ils n'inclinent qu'à ce qu'il veut et désire, de là vient que ces cinq esprits se réduisent à deux : au bon et au mauvais, à l'esprit de Dieu et à celui du démon. Ensuite l'esprit humain se trouve au milieu d'eux, et il est tantôt poussé par l'un, et tantôt par l'autre; ou immédiatement par Dieu, ou immédiatement par le démon; ou par Dieu au moyen de l'entremise des bons anges, ou par le démon au moyen de la chair et du monde. Parfois enfin, il se pousse aussi lui-même, il se donne le mouvement; et c'est pourquoi tous ces esprits seront réduits à trois : le divin, le diabolique et l'humain.

Par le don de discernement dont nous parlons, l'homme distingue ces esprits et découvre celui qui donne naissance aux pensées, aux affections et aux œuvres ; il pénètre dans les sentiments des autres hommes, et avec un rayon de cette lumière, il les considère jusque dans leur source ; il pénètre même les siens, mais il les voit d'une autre manière, savoir par la disposition d'une douce tranquillité et d'un goût suave et divin, comme sainte Monique le témoignait d'elle-même au rapport de son fils saint Augustin : « Elle me disait qu'elle reconnaissait la différence qu'il y avait entre les révélations qu'elle recevait de Dieu, et ses songes, par le moyen d'une certaine saveur intérieure que son ame goûtait et qu'elle ne pouvait expliquer (1). »

« Il connaît cela, dit le pieux Gerson, par une inspiration intime ou par une manne cachée et une douceur dont son ame est arrosée, ou par les rayons que le soleil de justice lui lance des hauteurs des montagnes éternelles, lesquels chassent toutes les ténèbres et

(1) Dicebat discernere se nescio quo sapore, quem verbis explicare non poterat, quid interesset inter revelantem te, et animam suam somniantem. *Confess. lib.* 6. *cap.* 13.

tous les nuages des doutes (1). » Venons maintenant aux marques par lesquelles nous pourrons distinguer l'esprit de Dieu d'avec celui du démon.

Nous avons deux passages dans les saintes Écritures qui nous donneront beaucoup de lumière, en prenant au rebours les qualités qu'elles donnent à l'esprit de Dieu, pour les attribuer à l'esprit diabolique. Le premier est de l'apôtre saint Jacques, qui dit dans son épître canonique : « La sagesse du ciel, c'est-à-
» dire l'esprit de Dieu, premièrement est
» chaste et pudique, imprimant une aversion
» extrême pour toutes les voluptés lascives,
» donnant un parfait amour pour la chasteté,
» purifiant l'ame de toutes les affections déré-
» glées, pour petites qu'elles soient, et qu'elle
» pourrait avoir dans les personnes même
» les plus saintes; ensuite elle est pacifique,
» portant toujours les esprits à la concorde
» et à la paix, étouffant les divisions; elle est
» modeste, retenue, traitable, soumise, fa-
» cile à recevoir de bons avis, pleine de com-

(1) Per inspirationem intimam seu internum saporem, sive per experimentalem quamdam dulcedinem, sive per illustrationem à montibus æternis effugantem omnes tenebras dubietatis. *Tract. de prob. spirit.*

» passion pour le prochain, et ne préférant » point l'un à l'autre injustement; enfin elle » n'a point de déguisement, elle n'use jamais » de tromperie envers qui que ce soit (1). » L'esprit du démon est directement contraire.

L'autre passage des livres saints que nous avons sur ce sujet, est tiré du livre de la Sagesse, où le Sage donne à l'Esprit de Dieu ces noms illustres et ces magnifiques éloges (2). L'esprit divin est saint, parce qu'il procède de la sainteté même, qui est Dieu, et qu'il y conduit; il est unique, parce qu'il retire l'ame de la multitude et de la multiplicité, pour la porter à l'unité et à la simplicité, et la rendre, par ce moyen, capable de Dieu, qui est un et très simple; il est divers, a cause qu'il mène au salut, à la perfection, à la simplicité, à l'unité et à Dieu, par beaucoup de chemins différents. Il est subtil, parce qu'il

(1) Quæ desursum est sapientia, primum pudica est, deinde pacifica, modesta, suadibilis, bonis consentiens, plena misericordiâ et fructibus bonis, non judicans, sine simulatione. *Ep.* 3. 17.

(2) Est Spiritus sanctus, unicus, multiplex, subtilis, disertus, mobilis, incoinquinatus, certus, suavis, amans bonum, humanus, benignus, stabilis, omnem habens virtutem. *Sap.* 7. 22.

entre dans l'entendement et dans la volonté par des portes inconnues; parce qu'il s'y glisse si subtilement qu'il serait impossible de le deviner, et que par des moyens secrets il fait servir à notre salut ce que nous pensions devoir nous être nuisible. Il est disert, parce qu'il dit à l'ame des paroles de vie, mais paroles si douces, si éloquentes et si efficaces, qu'il lui persuade tout ce qu'il veut. Il est mobile, parce qu'il opère des mouvements prompts et subtils dans les cœurs, des changements tout-à-fait admirables. Il est pur, parce qu'il porte toujours à la pureté du corps et de l'ame, et qu'il donne de l'horreur pour tout ce qui peut les souiller, soit de parole, même légère, soit de pensée. Il est certain, parce qu'il ne dit rien qui ne soit établi sur la vérité infaillible. Il est doux, humain, débonnaire, parce qu'il inspire la douceur, l'humanité et la bonté. Il aime le bien, parce qu'il y porte, et qu'il détourne du mal; il est stable, attendu qu'il fortifie l'ame dans ses faiblesses, et qu'il lui donne de la résolution et du courage. Enfin il a une force toute-puissante pour toucher les cœurs les plus obstinés, pour éclairer les esprits les plus aveugles, pour embraser les volontés

les plus glacées, pour régler les passions les plus effrénées, pour arracher les vices les plus invétérés, et pour guérir les maladies les plus désespérées. Voilà les traits et les nobles caractères de l'esprit de Dieu; par eux nous pouvons aisément le distinguer de celui du démon, qui lui est diamétralement opposé, et qui a des caractères et des traits tout contraires. Mais voyons-en plus particulièrement encore quelques-uns des principaux, et considérons quelques marques plus notables de ces deux esprits si différents.

§ 7.

Marques particulières pour discerner les esprits.

La première marque pour discerner les esprits doit se tirer de la matière, laquelle est ou inspiration de Dieu, ou suggestion du démon. Dans les inspirations de Dieu, c'est toujours vérité, sainteté, doctrine et imitation de Jésus-Christ; dans les suggestions du démon, c'est toujours mensonge, vice et tout ce qui est contraire à notre Seigneur Jésus-Christ. En effet, comme il est impossible que le soleil produise les ténèbres, et qu'il ne

porte pas la lumière partout où il est ; de même l'esprit de Dieu ne saurait rien dire, ni rien inspirer que de saint et de vrai, sans aucun mélange de fausseté et de péché, parce qu'il est l'esprit de la vérité et de la sainteté. « Et toutes vos voies, dit David, toute votre conduite, et toutes vos paroles sont toujours véritables ; et cela à un tel point, qu'elles méritent même de porter le nom de vérité ; parce que le principe et la source d'où elles émanent, est la vérité même (1). » Au surplus, comme l'Esprit de Dieu est l'Esprit de Jésus-Christ, ce que l'Esprit de Dieu insinue et persuade avec le plus de force, ce sont les vérités et les vertus de Jésus-Christ, les vérités qu'il a enseignées, et les vertus qu'il a pratiquées, donnant la lumière pour connaître les unes, et la force pour imiter les autres, imprimant ainsi continuellement en nous son image.

Au contraire, comme le démon est le père du mensonge, un esprit tout pétri de méchanceté, et qui ne saurait vouloir aucun bien, toutes ses suggestions tendent à la faus-

(1) Omnes viæ tuæ veritas. *Ps.* 118. — Principium verborum tuorum veritas. *Ps.* 115 *et* 150.

seté, aux vices et au péché. De là naissent les hérésies et les nouveautés en fait de religion, les tromperies et les illusions en fait de vie spirituelle, les faux jours dans lesquels il fait voir les vertus et les vices : les vertus, pour ne s'arrêter qu'à l'écorce, à l'apparence, et en quitter la solidité, pour ne prendre qu'une fausse humilité au lieu de la vraie, une patience trompeuse, une obéissance déguisée, une charité, une modestie et une dévotion masquées à la place de celles qui sont certaines et assurées ; les vices, nous faisant voir nos défauts beaucoup moindres qu'ils ne sont, les biens de la terre beaucoup plus grands, les vanités et les plaisirs du monde avec des attraits qu'ils n'ont pas, nous donnant une négligence, et je ne sais quel mépris des petits péchés et des manquements légers, comme n'étant pas de conséquence ni d'une suite dangereuse, et nous jetant dans beaucoup d'autres erreurs touchant notre salut et notre perfection.

Et parce qu'il a une haine furieuse et implacable contre notre Seigneur, à cause que c'est lui qui l'a désarmé, qui l'a dompté, et qui a détruit son empire, il se roidit continuellement, partout et en toutes les maniè-

res, contre lui et contre ses desseins; il est le véritable antéchrist, car celui qui viendra sur la fin des temps, ne sera que son ministre. Dans ces mêmes dispositions, il empêche, autant qu'il peut, les hommes, et même les chrétiens, de s'adonner à la connaissance et à l'amour de Jésus-Christ; il les détache de lui de toute sa force, et, quand il ne peut en venir entièrement à bout, il cherche au moins à diminuer et à affaiblir l'estime et l'affection qu'ils lui portent, et à mesure que son pouvoir sur eux augmente, il les remplit de mépris, d'aversion, de haine et de rage contre lui.

La seconde marque particulière de la distinction des esprits, se prend de la fin diverse que ces deux esprits se proposent. Or, l'esprit de Dieu tend toujours à la gloire de Dieu et à notre salut. C'est pour arriver à cette noble fin, qu'il nous excite par toutes sortes de moyens intérieurs et extérieurs dont il se sert, voulant que nous procurions l'honneur à Dieu, que nous étendions sa gloire par toutes nos pensées, par toutes nos affections, par toutes nos paroles et par toutes nos actions, en nos ames, en nos corps, en nous, en notre prochain, partout et en toutes les

manières qui nous seront possibles. De plus, il veut que nous nous occupions du soin de notre salut, que nous vaquions à l'exercice des bonnes œuvres, que nous nous rendions saints et parfaits selon notre condition, suivant l'excellence du christianisme et la mesure de la grâce qui nous est accordée.

Au contraire, comme le démon est l'ennemi irréconciliable de Dieu, à cause qu'il l'a précipité du ciel après sa rébellion, qu'il l'a banni de sa présence, qu'il l'a condamné aux supplices éternels; et, comme malgré tout cela, il est très orgueilleux, il s'ensuit qu'il fait tous ses efforts, qu'il redouble toutes ses ruses, qu'il emploie tous ses moyens pour faire que Dieu soit déshonoré, pour empêcher sa gloire et pour avancer la sienne. Mais après tout il ne peut rien contre Dieu : cela est vrai, et c'est pour cela que, ne pouvant lui nuire directement, il décharge toute sa colère et toute sa furie sur son image, c'est-à-dire sur l'homme, à qui il fait tous les maux qu'il peut, le poussant à commettre les péchés les plus énormes, et au défaut de ceux-ci, à d'autres moindres, ou, s'il y trouve encore de la résistance, aux péchés véniels, et enfin aux imperfections, « rodant sans

» cesse comme un lion rugissant, selon l'ex-
» pression de saint Pierre, autour de lui,
» pour trouver le moyen de le dévorer et de
» le perdre (1). »

La troisième marque de la distinction des esprits est fondée sur les divers effets que produisent ces deux esprits. L'esprit de Dieu anime toujours l'ame à la vertu, et lui apporte la consolation et la paix. « L'ame en qui le Saint-Esprit habite, dit saint Grégoire, a pour signes très évidents de sa demeure les vertus, et en particulier l'humilité, dont cet esprit divin lui donne les pensées et les affections, et lui en fait exercer les œuvres (2). »

Mais saint Bernard, parlant de ceci par sa propre expérience, dit plus au long : « A peine le Saint-Esprit a-t-il été entré dans mon ame, qu'il l'a réveillée de son sommeil, qu'il a touché, amolli et blessé mon cœur, lequel était malade, endurci, et comme de pierre. Il s'est mis aussitôt à arracher et à démolir, à planter et à bâtir sur ces ruines, à arroser les herbes qui mouraient de soif, à éclairer mes té-

(1) 1 *Petr*. 5. 8.

(2) Mens quæ divino Spiritu impletur, habet evidentissima signa sua, virtutes scilicet et humilitatem. 1 *Dialog. cap.* 10.

nèbres, à ouvrir ce qui était fermé, à échauffer et à enflammer ce qui était froid, à dresser les chemins tortueux, à aplanir les scabreux, tirant par ce moyen de mon ame de grands sentiments de reconnaissance en sa bonté, et de ma bouche mille bénédictions et mille louanges (1). Je reconnais sa présence et la certitude de sa visite par les secrets changements que je sens dans mon cœur, par la fuite des vices, par le règlement de mes passions, par le refroidissement de l'ardeur de ma concupiscence, par le changement de mes mœurs, et par la réforme de tout mon intérieur. » Voici encore ce qu'il dit autre part sur le même sujet : « Si lorsque le feu a purifié la conscience des taches et des souillures du péché, et consumé la rouille des vices, elle sent son cœur s'ouvrir subitement et s'épanouir

(1) Mox ut intus venit, expergefecit dormientem animam meam, movit et mollivit, vulneravit cor meum, quoniam durum lapideumque erat, et malè sanum. Cœpit quoque evellere et destruere, ædificare et plantare, rigare arida, tenebrosa illuminare, clausa reserare, frigida inflammare, nec non mittere prava in directa et aspera in vias planas; ita ut benediceret anima mea Domino, et omnia quæ intra me sunt, nomini sancto ejus. *Serm.* 74. in Cant.

de joie, son entendement se remplit de clarté, qu'elle ne doute point que ces opérations ne soient des regards de l'Époux (1). »

Puisque saint Bernard nous rappelle ici les regards de l'Époux, il sera bon de remarquer que ses yeux sont comparés dans le saint Cantique aux yeux de la colombe (2). Pourquoi de la colombe? il semble que la comparaison eût été plus riche et plus avantageuse, si elle eût été faite aux yeux perçants de l'aigle ou du lynx. C'est pour nous apprendre que comme les yeux de la colombe sont purs et amoureux, ceux de notre Seigneur, c'est-à-dire, selon l'explication de Théodoret et de Cassiodore, ses lumières, ses visites, et les mouvements du Saint-Esprit, produisent la pureté,

(1) Ex motu cordis intellexi præsentiam ejus, et ex fugâ vitiorum carnaliumque compressione effectum adverti potentiam virtutis ejus, et ex quantulacumque emendatione morum meorum, et ex renovatione ac reformatione spiritûs mentis meæ, id est, interioris hominis mei.—Hoc igne consumpta omni labe peccati et rubigine vitiorum, si eam emundata ac serenata conscientia sequatur subita quædam ac insolita latitudo mentis, et infusio luminis illuminantis intellectum, oculus respicientis procul dubio est iste. *Serm.* 57. *in Cant.*

(2) Oculi ejus sicut columbæ. *Cant.* 5. 12.

l'horreur du péché et l'amour de Dieu dans les cœurs. « Ses yeux, dit saint Jean, me paraissaient comme une flamme de feu qui purifie, qui éclaire, qui enflamme, qui pénètre et qui réjouit ceux qui le regardent (1). » « Les yeux de Jésus, dit Rupert, sont les fenêtres du salut, et les grandes portes de la miséricorde, par où la grâce et les vertus sortent (2). » Et ceux-là ont eu grande raison, qui, pour les représenter, ont figuré le soleil dardant trois rayons, dont l'un tombant sur un mort lui rendait la vie, l'autre sur un rocher et le mettait en pièces, et le troisième sur une montagne, qu'il liquéfiait comme de la cire, avec ces paroles pour devise : *Oculi Dei ad nos, les yeux de Dieu tournés vers nous;* comme voulant dire : Voilà la force des yeux de Dieu, quand il lui plaît de nous regarder.

Ainsi notre Seigneur, jetant les yeux sur Magdeleine, sur saint Matthieu, et sur d'autres pécheurs morts à la grâce et endurcis au

(1) Oculi Jesu fenestræ salutis sunt, et patentes misericordiæ januæ, per quas gratia virtusque emittitur. *In Joan.* 6.

(2) Oculi ejus tanquam flamma ignis. *Apoc.* 1. 14.

péché, brisa leurs cœurs et leur donna la vie; ainsi regardant saint Pierre devenu prévaricateur et apostat, son doux regard le fit fondre en larmes de pénitence et de regrets de son crime. « Ceux que Jésus regarde, dit saint Ambroise, pleurent leurs péchés, et c'est ce regard qui les fait pleurer. » En effet, à la première fois qu'il renia son divin maître, ni même à la seconde, Pierre ne pleura pas, parce que Jésus ne l'avait point regardé; mais le regardant à la troisième, il convertit ses yeux en deux sources de larmes très amères (1). » Oh! que nous avons donc bien sujet de le supplier avec David, et de lui dire : « Regardez-moi, et ayez pitié de moi (2); » regardez-moi de ces yeux qui rompent les rochers, qui ébranlent et renversent les montagnes, qui amollissent les cœurs endurcis, qui éclairent les esprits aveuglés, et qui enflamment les volontés glacées; de ces yeux dont vous regardez, non pas les cailloux et les bêtes, ni

(1) Quos Jesus respicit, plorant delictum : negavit primo Petrus, et non flevit, quia non respexerat Dominus; negavit secundò, et non flevit, quia adhuc non respexerat Dominus; negavit tertiò, et respexit Jesus, et ille amarissimè flevit. *Lib.* 10. *in Luc. cap.* 22.

(2) Aspice in me, et miserere mei. *Ps.*

les réprouvés, mais vos élus; de ces yeux dont le tendre regard fit répandre des ruisseaux de larmes à saint Pierre, arracha saint Matthieu à sa barque, embrasa Magdeleine de votre amour; et faites-moi miséricorde. Ce sont là les effets que l'esprit de Dieu produit dans une ame.

Mais il faut y ajouter encore la paix et le repos qu'il y apporte. En effet, il est son centre et son bonheur, et il lui dit et il opère en elle ce que dit et opéra notre Seigneur, lorsque, après sa résurrection, il entra dans la salle où étaient assemblés les disciples: *Que la paix soit avec vous* (1)! Le Prophète-Roi dit aussi: « Je prêterai l'oreille aux paroles de Dieu mon » Seigneur, parce que s'il me parle et s'il » daigne me visiter, il calmera le trouble de » mon ame, et il la mettra en repos (2). »

Il arrive cependant quelquefois qu'à son entrée il mène beaucoup de bruit, et qu'il jette l'épouvante dans un esprit, parce qu'il agit sur lui selon qu'il le trouve disposé : car il coule dans les ames pures et vraiment spirituelles comme une douce pluie qui tombe sur de la laine qu'elle humecte, qu'elle mouille

(1) Pax vobis. *Joan*. 20. 21.

(2) Audiam quid loquatur in me Dominus Deus, quoniam loquetur pacem. *Ps*. 84. 9.

et trempe sans bruit; mais il entre dans celles en qui les passions et les habitudes vicieuses régnent encore avec force et avec terreur, et lorsqu'il les a assujetties, et qu'il a dompté leur résistance, alors commence le règne de la tranquillité et de la joie. « Vous voyez, dit saint Bernard, que le regard de Dieu, qui n'est qu'un en lui-même, ne produit pas cependant toujours le même effet, mais qu'il se diversifie selon le mérite de ceux qu'il regarde, étonnant les uns et réjouissant les autres, intimidant ceux-ci, et assurant et consolant ceux-là. Enfin Dieu, comme dit David, jette les yeux sur la terre, c'est-à-dire, sur l'homme qui a un cœur terrestre, et il la fait trembler de son regard (1). » Dieu effraie d'abord les pécheurs, quand il les visite; mais ensuite il les console, parce que les voyant si différents de lui-même, il faut qu'il attaque et qu'il détruise cette dissimilitude et cette opposition, afin que se les rendant semblables, il les rende

(1) Vides intuitum Domini, cùm in se semper maneat idem, non tamen ejusdem afficaciæ esse, sed conformari meritis singulorum quos respicit, et aliis quidem incutere metum, aliis verò magis consolationem et securitatem afferre. Denique respicit terram, et facit eam tremere. *Serm.* 57. *in Cant.*

ensuite capables de sa divinité et de sa paix. « La voix de Dieu, dit dans un autre endroit le même saint Bernard, se faisant entendre aux oreilles d'une ame, lui fait peur d'abord et l'épouvante; mais aussitôt après, si vous y prenez garde, elle la vivifie, l'amollit et la fait fondre; elle l'échauffe, l'éclaire et la purifie (1). » Saint Augustin dit aussi excellemment et par sa propre expérience : « Quelle est cette lumière qui commence à briller aux yeux de mon esprit, et qui blesse mon cœur sans lui nuire? Je me sens saisi par elle d'une grande crainte d'approcher mon Seigneur, et tout ensemble brûler des flammes d'un ardent désir de le joindre : de crainte, en ce que je ne suis pas comme lui, mais bien différent; de désir, en ce que j'ai quelque rapport avec lui. C'est là la sagesse et l'esprit de Dieu qui éclaire ainsi mon ame, et qui avec ses rayons dissipe mes ténèbres (2). »

(1) Primùm quidem sonans in auribus animæ vox divina conturbat terretque, sed continuò, si benè adverteris, vivificat, liquefacit, calefacit, illuminat, emundat. *Serm. de multipl. util. verbi Dei.*

(2) Quid est illud quod interlucet mihi, et percutit cor meum sine læsione, et inhorresco et inardesco? Inhorresco, in quantum dissimilis ei sum; inardesco, in

Il faut néanmoins remarquer que l'imperfection ou le vice n'est pas la cause unique de l'étonnement et de la frayeur qu'une ame éprouve, lorsque Dieu la visite. L'éclat de la majesté de Dieu ou bien de l'ange, la grandeur des choses admirables qu'on lui fait connaitre, ou la manière extraordinaire et inopinée de la visite, sont bien capables de produire cet effet dans les ames pures et parfaites. C'est là, en effet, ce qui arriva à Daniel à la vue de l'ange qui lui annonçait la délivrance de son peuple, et son retour dans la Judée; à Zacharie, le père de saint Jean-Baptiste, quand l'ange lui promit de la part de Dieu la naissance de ce fils; et à la très sainte Vierge Marie elle-même, lorsque l'archange Gabriel traita avec elle le mystère de l'incarnation du Messie, et lui déclara que Dieu l'avait choisie pour être sa mère, parce que cela la mettait en émoi sur sa virginité, qu'elle se montra si sensiblement et si délicatement jalouse de conserver.

Tels sont les effets que l'esprit de Dieu opère

quantum similis ei sum. Sapientia, sapientia est quæ interlucet mihi discindens nubilum meum. *Lib.* 11. *Confess. cap.* 9.

dans une ame. Celui du démon y en opère de tout contraires, comme les ténèbres dans l'entendement, l'indévotion et l'endurcissement dans la volonté, les désordres dans les passions, le trouble et l'inquiétude dans le cœur. Que si parfois il la console, ce n'est qu'au commencement et pour la tromper : car toujours il la laisse triste, mécontente, peinée et abattue, faisant comme la rose qui réjouit au premier aspect, mais qui, venant ensuite à piquer, ensanglante par ses épines. En effet, dit saint Jean Chrysostome, le propre du démon est de troubler l'ame et de la remplir d'obscurités, comme celui de Dieu est d'éclairer et d'apaiser.

Par ces marques nous pouvons facilement distinguer l'esprit de Dieu de celui du démon. Mais voyons encore comment celui-ci diffère de l'esprit de la chair et de celui du monde. Ces trois esprits s'accordent en ce sens qu'ils sont tous les trois méchants et pernicieux, en ce sens qu'ils s'opposent à la volonté de Dieu, qu'ils combattent sa gloire, et tendent toujours à la ruine de notre salut. Mais ils diffèrent en ce sens qu'étant trois poisons, ils sont capables de nous faire mourir diversement. Saint Bernard parle de ceci en ces termes :

« L'esprit de la chair et du monde sont comme les assesseurs du prince des ténèbres, comme les émissaires de ce cruel tyran, et les compagnons de cet abominable voleur. Il y a néanmoins cette distinction entre eux, que l'esprit de la chair porte toujours à la volupté, l'esprit du monde à la vanité, et celui du démon à l'aigreur (1). » Quand donc vous vous sentirez attaqué par des pensées sensuelles, relatives au manger, au boire, au sommeil et à d'autres choses semblables se rapportant aux aises de votre corps, sachez que c'est l'esprit de la chair qui vous parle. Que si ces pensées regardent les pompes, les honneurs et l'estime des hommes, croyez que c'est l'esprit du monde qui vous amuse et vous flatte. Mais si elles sont de colère, d'impatience, d'amertume, de vengeance, rapportez-les à l'esprit du démon. C'est ainsi que vous discernerez ces trois esprits.

Que si au commencement de leur suggestion, ils se déguisent, et si vous avez de la peine à les reconnaître, il faut qu'à la fin ils

(1) Semper spiritus carnis mollia; spiritus mundi vana; spiritus malitiæ amara loquitur. *Serm. de septem spiritibus.*

se déclarent et que le masque leur tombe ; en sorte qu'ils se produiront alors comme le scorpion par la queue, et comme la monnaie par le son qu'elle fait en tombant. L'esprit de la chair finit toujours par quelque plaisir du corps, celui du monde par quelque vanité, et celui du démon par quelque aigreur d'esprit. Tenez-vous soigneusement en garde contre tous les trois, parce qu'ils sont dangereux et qu'ils tendent à vous perdre. « N'écoutez pas, dit encore saint Bernard, les sifflements du serpent infernal, et bouchez vos oreilles aux chants de cette sirène, afin que vous n'entendiez ni l'esprit de la chair plaidant pour les délices, ni l'esprit du monde poussant à la vanité, ni celui du démon excitant à l'amertume et à la discorde (1). »

(1) Ut nec spiritum carnis loquentem mollia, nec spiritum mundi vana suggerentem, nec spiritum nequitiæ audiatis immittentem amaritudinem et scandala seminantem. *Serm. seq. de mult. utilit. verbi Dei.*

§ 8.

Dangers des voies extraordinaires, et moyens de distinguer les bonnes des mauvaises.

Pour connaître encore davantage les qualités de l'esprit de Dieu, nous dirons que les voies qu'il tient sur la conduite des ames, sont bien diverses, et qu'il vient les visiter par des chemins fort différents. C'est pourquoi le Sage dit, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut, qu'il est un, simple, et néanmoins multiple, parce que, selon l'explication de Richard de Saint-Victor (1), quoiqu'il soit un et très simple en son essence, qu'il tende toujours à une même fin, qui est sa gloire et notre salut, cependant il se partage et il se multiplie, à cause des divers sentiers par lesquels il y conduit, à cause des lumières, des sentiments et des affections diverses qu'il communique aux hommes pour leur salut; à cause de toutes sortes d'armes dont il se sert pour les attaquer et pour combattre leurs vices de plusieurs côtés; à cause des bat-

(1) Quia cùm unus sit, diversis tamen modis mentes visitat et afficit. *Part 2, in Cant. c.* 33.

teries différentes qu'il dresse pour les renverser à ses pieds, et des machines qu'il emploie pour les prendre. Il se sert pour cela de la pauvreté ou des richesses, des infamies ou des honneurs, de la tristesse ou de la joie, des lumières ou des ténèbres, des maladies ou de la santé ; et il n'y a aucun bien, ni aucun mal, ni aucune créature au monde qu'il ne fasse contribuer à son dessein, quand il lui plaît : les choses les plus faibles et les plus contraires deviennent dans sa main très puissantes et très propres pour opérer des changements dans les cœurs. L'esprit de Dieu vient parfois tout-à-coup dans les ames, ainsi que l'ont remarqué notre père saint Ignace et, avant lui, saint Bernard (1) ; il y entre sans s'y faire annoncer ni accompagner, pour ainsi dire, parce qu'étant maître de sa créature, il tient toujours la clef de son cœur pour l'ouvrir quand il lui plaît. Parfois aussi il la dispose à sa venue par des pressentiments et des affections, particulièrement de crainte, de respect, de regret de ses fautes, et de désir. C'est ainsi qu'il se diversifie ; mais toutes ces diversités

(1) S. Ignat. exerc. regula prima. — S. Bern. *Serm. 74. in Cant.*

et toutes ces voies différentes se réduisent à deux : aux ordinaires et aux extraordinaires.

Les voies ordinaires sont, premièrement, les commandements de Dieu et de l'Église. « Si » tu veux aller au ciel, et entrer dans la vie » éternelle, dit notre Seigneur à celui qui lui » demandait le moyen de se sauver, garde » les commandements (1) : » en voilà le chemin. Secondement, ce sont les choses proportionnées à l'âge, à la complexion et à l'état de chacun, et au temps où il vit. Chaque âge a ses propriétés et ses dispositions : ce qui est bon à un jeune homme fort et vigoureux, qui a les passions vives et la concupiscence allumée, ou qui s'allume au premier souffle, ne le sera pas à un homme fait, plus modéré, plus rassis et plus sage ; et ce qui est convenable à celui-ci, sera contraire à un vieillard faible et imbécille. Celui qui commence à courir dans la lice de son salut, demande certaines choses pour sa conduite; et celui qui y est plus avancé, en demande d'autres. La complexion mélancolique, la sanguine, la flegmatique et la bilieuse sont différentes,

(1) Si vis ad vitam ingredi, serva mandata. *Matth.* 19. 17.

et elles veulent aussi être traitées diversement : ce qui est utile à l'une, nuirait à l'autre. Les personnes mariées ont leurs obligations, et les ecclésiastiques, les prêtres et les religieux les leurs. Les siècles mêmes ont leurs diversités et leurs usages différents : ce qui se pratique en l'un, se doit omettre en l'autre. L'air du nôtre, et ce à quoi nous porte le Saint-Esprit, est de nous éloigner des choses extraordinaires, de nous attacher parfaitement à notre Seigneur, d'établir absolument notre perfection en la pratique des vertus solides, et en l'accomplissement de la loi évangélique, pour nous fortifier contre l'antéchrist qui approche toujours, et qui avec ses ruses, ses illusions et ses faux miracles, séduira les hommes et les attirera à son parti : c'est de recevoir souvent les sacrements de la pénitence et de l'eucharistie, nous soumettant en cela, comme en tout le reste, au jugement de l'Église. Toutes ces choses et autres semblables sont dans les voies ordinaires de Dieu, en ce que par ses inspirations et ses mouvements il y porte les hommes, et leur donne la grâce d'y bien vivre, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, chacun selon son âge, selon sa complexion, son état, et le temps où il vit.

Venons maintenant aux voies extraordinaires. Je dis que ces voies sont des routes particulières, de petits sentiers écartés des grands chemins, par lesquels Dieu mène une ame à son salut. Mais entrons un peu dans le détail : je dis premièrement que ce sont des actions héroïques de vertu, certains hauts faits d'armes, pour ainsi parler, dans la milice spirituelle, qui passent plutôt pour des objets d'admiration que pour des modèles à imiter, par exemple : quand Abraham se mit en devoir de sacrifier son fils Isaac ; quand saint Benoît se roula tout nu sur des épines ; lorsque saint François Xavier appliqua ses lèvres sur l'ulcère dégoûtante et insupportable d'un malade, et qu'il en suça le pus ; la vie prodigieuse et toute surnaturelle de saint Siméon Stylite, qui passa plusieurs années sur une colonne. Je dis en second lieu que ces voies extraordinaires, ce sont les visions, les révélations, les suspensions de puissance, les extases, les paroles intérieures, les miracles, et choses semblables, qui ne sont pas accordées à tous, mais seulement à un très petit nombre, et selon qu'il plaît à Dieu. L'ange qui apparut aux pasteurs lors de la naissance de notre Seigneur, l'étoile miraculeuse qui se

fit voir aux rois mages, et qui les conduisit à Bethléem pour l'adorer, appartiennent à ce genre. Mais il sera très avantageux d'en parler ici plus au long, parce que c'est un des points les plus importants du discernement des esprits, et dont l'éclaircissement est de très grande importance.

Avant de rapporter les marques par lesquelles nous devons distinguer les bonnes visions et les révélations certaines et véritables des mauvaises et des trompeuses, il faut remarquer soigneusement deux choses sur cette matière.

La première, que ces choses extraordinaires se confèrent, non seulement à ceux qui les méritent par leur vertu et leur pureté, mais encore à ceux qui en sont très indignes à raison de leurs vices et de leurs péchés; non seulement aux prédestinés, mais aussi aux réprouvés. Ces grâces et ces prérogatives, le don de prophétie, la vertu de guérir les malades, de faire des miracles, de parler diverses langues, d'expliquer excellemment bien l'Écriture, étaient communiquées du temps des apôtres généralement à tous les chrétiens, quoiqu'ils ne fussent pas tous consommés en vertus et parfaits. Et ne savons-

nous pas que Judas le traître, ce plus méchant homme qu'éclaira jamais le soleil, a été, en sa qualité d'apôtre, privilégié de ces faveurs bien plus que tant d'autres qui étaient saints et prédestinés ? « Les impies et les réprouvés, dit à ce propos Richard de Saint-Victor, sur la tête desquels est suspendue la damnation éternelle, ne laissent pas d'être favorisés quelquefois en ce monde de dons particuliers, et nourris des viandes les plus exquises. » C'est pour cela que David dit d'eux : « Les ennemis de Dieu ont menti à sa divine majesté, quoique par une bonté toute spéciale, il les eût nourris de fleur de farine, et qu'il eût ouvert les entrailles des rochers pour en faire couler en leur faveur des ruisseaux de miel (1). »

Il faut savoir là-dessus une vérité fort importante, que la théologie nous enseigne, et qui est que toutes ces grâces gratuites, que

(1) Impii, quibus erit in futuro væ hìc quandoque etiam intimis donis reficiuntur. Inimici Domini, ait, mentiti sunt ei, et cibavit eos ex adipe frumenti, et de petrâ melle saturavit eos. Inimici ergo dicuntur, et tamen non tàm ex frumento quàm ex adipe frumenti saturantur etiam mystica et interna percipientes. *In Ps.* 80. 16.

toutes ces prérogatives dont nous parlons, et, ce qui est plus encore que toutes les grâces mêmes qui sanctifient l'ame, comme, par exemple, la grâce habituelle, l'acte de contrition, et celui même, selon la doctrine de plusieurs, du pur amour de Dieu ; que toutes les grâces qui disposent l'ame à ce pur amour, comme les grâces actuelles, les actions des vertus et les bonnes œuvres, sont compatibles, absolument parlant, avec la réprobation (2).

Il n'y a qu'une seule grâce qui ait une liaison nécessaire avec la prédestination, et qui en porte la certitude infaillible : c'est la grâce des grâces, et le bienfait des bienfaits, la grâce de mourir en grâce et en bon état. Toutes les autres, en quelque degré d'excellence et en quelque nombre qu'elles soient, peuvent se trouver en un réprouvé. Souvent même celui-ci en aura davantage ; il aura reçu de Dieu plus d'assistance, plus de secours qu'un prédestiné. Cela paraît évidemment dans les enfants qui meurent incontinent après leur baptême, et qui s'envolent

(2) Soto 1. de naturâ et grat. c. 16. — Vega in Trident. Lib. 6. c. 9. — Suarez, lib. 6. de prædest. c. 1.

aussitôt dans le ciel; cela ne paraît pas moins clairement en plusieurs hommes qui, après la grâce du baptême, et beaucoup d'autres que Dieu leur a conférées pendant le cours de leur vie, meurent en état de péché mortel. En voulez-vous d'autres exemples certains et bien connus, rappelez-vous Judas et le bon larron, Lucifer et les bons anges.

La seconde chose qu'il faut remarquer, est que plusieurs s'égarent dans ces voies extraordinaires, et qu'ils prennent des chemins qui les conduisent à des précipices. Se voyant élevés si haut, leurs yeux en sont éblouis, la tête leur tourne, et, ne pouvant supporter cet éclat, ni se tenir fermes dans leurs démarches, ils tombent dans des vices, dans la vanité, dans un orgueil secret, dans l'attache à leur sens, et dans une foule d'autres fautes qui se dérobent à leur vue, et enfin dans leur véritable ruine.

Saint Chrysostome dit que ces dons nuisirent aux Corinthiens (1); qu'ils furent pour eux une occasion d'orgueil, de division et de rupture de charité : ceux qui en avaient

(1) *Διαλυομένης αὐτοῖς τῆς ἀγάπης.* Homil. 29. in 1. ad Corinth.

davantage, méprisaient les autres qui en avaient moins, et ceux-ci portaient envie à ceux-là. Le même saint Père ajoute que les chrétiens de Rome se ressentaient encore un peu de ce mal. C'est pourquoi l'Apôtre, après avoir fait ses efforts pour guérir les Corinthiens, et les mettre les uns et les autres dans le devoir, leur dit : « Désirez et recher-
» chez des dons bien meilleurs et bien plus
» utiles que ceux-là; et je veux vous montrer
» un sentier sans comparaison plus excellent
» et plus assuré pour aller à Dieu et à votre
» salut (1) » : c'est celui de la charité. A dire vrai, les grands chemins sont toujours bien plus sûrs pour ne point se fourvoyer, que les petits sentiers écartés, quoique ceux-ci soient quelquefois un peu plus courts, parce qu'on trouve continuellement du monde dans ceux-là, ce qui empêche de se perdre. Mais voyons les raisons qui montrent que ces chemins écartés et ces voies extraordinaires sont beaucoup plus périlleuses.

La première doit se tirer de la Providence de Dieu, qui a frayé de grands chemins à

(2) Æmulamini charismata meliora, et adhuc excellentiorem viam vobis demonstro. 1 *Cor*. 12. 31.

tous les hommes pour tendre et pour arriver à leur salut. Ces chemins-là doivent donc être estimés les plus sûrs et les meilleurs. En effet, nous devons avoir cette opinion de la bonté et de la sagesse infinie de cette Providence, que ce qu'elle a établi pour le salut de tous, est parfaitement bon, et, universellement parlant, toujours meilleur que ce qu'elle a fait seulement pour le salut de quelques-uns. Ainsi nous voyons que, dans la nature, les choses les plus communes sont les meilleures, comme le soleil, les astres et les éléments; et en la grâce, qu'y a-t-il qui, en bonté et en utilité, approche de l'incarnation, de la vie et de la passion de notre Seigneur, et des sacrements qui sont institués pour tous? Pour marque et symbole de ce que nous disons, Moïse, conduisant le peuple de Dieu à la conquête de la terre promise, envoya demander au roi d'Édon, et ensuite au roi des Amorrhéens, la liberté de passer par leurs états, en ces termes: « Je » vous prie de nous permettre de passer par » vos terres; nous n'entrerons ni dans les » champs labourés, ni dans les vignes; nous » n'irons ni d'un côté ni de l'autre, mais » nous tiendrons toujours les chemins pu-

» blics et battus. C'est ainsi qu'on va à la Jérusalem céleste (1). »

La seconde raison doit se tirer du côté de l'ennemi de notre salut, le démon. Cet esprit perfide et jaloux n'est pas l'ennemi de ces choses rares et éclatantes ; au contraire, il en est bien aise, et il s'en réjouit, parce qu'il prend sujet de là de donner de la vanité à ceux qui y sont élevés, et de leur faire croire que Dieu les considère plus que les autres. Il les occupe et les amuse après cela; il détourne leurs pensées et leurs soins des vertus solides. Ah! s'il lui était permis, il donnerait lui-même bien plus souvent encore des extases, des révélations et des visions pour tromper les ames.

La troisième raison est fondée sur notre nature, qui se plaît dans ces faveurs, qui aime à avoir quelque prérogative par laquelle elle se sent tirer du commun, recevoir du relief, regarder et estimer particulièrement; et elle

(1) Non ibimus per agros nec per vineas, sed gradiemur viâ publicâ : nec ad dextram nec ad sinistram declinantes, per tritam gradiemur viam. *Num.* 20. 17 *et* 19. — Obsecro ut transire mihi liceat per terram tuam, non declinabimus in agros et vineas, viâ regiâ gradiemur. *Num.* 21. 22.

croit alors pouvoir dire avec le pharisien orgueilleux : « Mon Dieu, je vous remercie et » vous rends mes sincères et vives actions de » grâces de ce que je ne suis point comme les » autres (1). »

La quatrième raison vient des choses mêmes qui, n'étant pas ordinaires, sont moins connues, et par conséquent plus dangereuses, étant très souvent suivies de tromperies et de chutes. C'est pour cela que le grand chemin de la foi et des commandements de Dieu est toujours beaucoup plus assuré. « O combien lisons-nous tous les jours, s'écrie le bienheureux Laurent Justinien, combien entendons-nous, et connaissons-nous d'hommes qui se sont relâchés, et qui même sont déchus tout-à-fait du dessein qu'ils avaient pris de se rendre vertueux et d'acquérir la perfection, pour n'avoir pas connu les embûches du démon, et les piéges qu'il leur tendait (2)! »

« On ne saurait dire, c'est ainsi que s'ex-

(1) Luc. 18. 11.

(2) O quantos quotidie legimus, audivimus, novimus corruisse à proposito sanctitatis, quoniam antiqui hostis minime agnovere insidias. *De vita solitaria, cap.* 16.

prime le très docte et très pieux chancelier de l'Université de Paris, Jean Gerson, qui a parlé excellemment sur ce sujet en deux traités particuliers, on ne saurait dire combien la curiosité d'avoir des révélations, de connaître les choses futures ou cachées, de voir ou de faire des miracles, a trompé de personnes, et les a même fait égarer du chemin de la vraie foi ; de là naissent quantité de superstitions et d'abus parmi le peuple, lesquels souillent la religion chrétienne, lorsque, comme les Juifs, il ne désire que de voir des signes, lorsqu'il ajoute plus de croyance à des hommes qui ne sont point encore canonisés, à leurs visions et à leurs révélations, qu'aux saints reconnus de tous et qu'à l'Évangile (3). Dans cette vieillesse du siècle, dans cette dernière heure du temps qui précèdera l'antéchrist, dit-il encore autre part, le monde,

(1) Dici non potest quantum curiositas vel cognoscendi futura et occulta, vel miracula videndi vel faciendi, fefellit plurimos, et a vera religione frequenter avertit ; hinc superstitiones in populis, quæ religionem inficiunt christianam, dùm sicut olim Judæi sola signa quærunt, dùm hominibus necdum canonizatis, scripturis quoque non authenticis plusquam sanctis et Evangelio præstant fidem. *Gerson. Tract. de probat. spirit.*

comme un pauvre vieillard qui radote, se laissera aller à beaucoup de fantaisies et d'imaginations, et il prendra ses grotesques et ses rêveries, qui n'auront pas plus de solidité que des songes, pour de vraies visions; de sorte que plusieurs diront : Je suis le Christ, et quittant la vérité pour embrasser des fables, ils séduiront beaucoup de gens (1) ». Si Gerson, qui est mort depuis déjà si long-temps, et à qui son savoir et sa vertu ont donné le nom si honorable de docteur très chrétien, a dit cela de son siècle, nous devons le dire du nôtre avec bien plus de raison; car il est encore plus vieux.

En effet, on fait aujourd'hui beaucoup d'estime, et plus qu'il ne faudrait, de ces choses extraordinaires; on appuie grandement là-dessus, on en fait trafic. « Ces personnes qui » font les prophètes, dit Jérémie, ne débi» taient que des mensonges, et ne prédi» saient que des faussetés; et néanmoins les

(1) In hoc senio sæculi, in hac hora novissima, in præcursione antichristi, mundus tanquam senex delirus phantasias plures et illusiones somniis similes pati habet; et multi dicent : Ego sum Christus, et recedentes à veritate et conversi ad fabulas seducent multos. *Tract. de dist. verar. vision. à fals.*

» prêtres, et même plusieurs qui pratiquaient » la dévotion, leur applaudissaient et leur » ajoutaient foi, et le peuple, qui aime ces » nouveautés, s'y laissait prendre et trom- » per (1). » Le même Jérémie appelle autre part élégamment tout cela, des visions mensongères, des illusions, des fantaisies et des caprices de leurs têtes, des élévations trompeuses d'esprit, des subtilités imaginaires, des lumières fausses, des dévotions chimériques, des communications et des unions avec Dieu, qui sont plus propres à retirer l'ame de lui et à le chasser qu'à l'en approcher et unir (2).

Mais voyons ceci par des exemples. Il me suffira d'en produire trois ou quatre choisis parmi un grand nombre que je pourrais citer, et pour cela formons un paragraphe nouveau.

(1) Prophetæ prophetabant mendacium, et sacerdotes applaudebant manibus suis, et populus meus dilexit talia. *Jerem.* 5. 31.

(2) Visionem mendacem, fraudulentam. *Id.* 14. 14. — Assumptiones falsas et ejectiones. *Thren.* 1. 14.

§ 9.

Cette vérité prouvée par quelques exemples.

Le premier exemple que nous rapporterons, sera celui d'une religieuse qui au siècle passé trompa et épouvanta toute l'Espagne (1). Nous parlons de cette fameuse Magdeleine de la Croix, qui parut à Cordoue, dès son jeune âge, montrant un esprit merveilleux, une prudence singulière, et les marques d'une sainteté extraordinaire. Tout cela la mit en si grande considération parmi ses compagnes, qu'elles la choisirent bientôt pour leur abbesse. Elle avait un esprit vraiment miraculeux : elle parlait comme un ange, elle découvrait les choses secrètes, donnait avis de ce qui se passait bien loin d'elle, et prédisait l'avenir. Ce n'était que visions, que révélations et qu'extases : quelquefois on la voyait élevée de terre ; quelquefois toute couverte de ses cheveux qui lui descendaient jusqu'aux talons ; d'autres fois les murailles s'ouvraient d'elles-mêmes pour la laisser voir dans ses dévotions. On s'estimait heureux

(1) Tom. 1. des hist. admir. de Goulard. *lett.* S.

de pouvoir lui parler et de l'entendre. On la consultait de toutes parts ; les princes et les seigneurs, et tout le monde, se recommandaient à ses prières. Les grandes dames, sur le point d'accoucher, lui envoyaient les langes dont leurs enfants devaient être enveloppés, pour les bénir.

Mais tout cela, et bien d'autres choses admirables qui lui attiraient l'estime et la vénération même des hommes fort savants et de haute piété, n'étaient cependant que des fourberies du démon, comme il parut enfin. Car se voyant sur le point d'être découverte, elle alla au-devant de son malheur, en faisant une déclaration sincère et ingénue aux inquisiteurs de la Foi de toutes ses méchancetés, et en témoignant un véritable regret d'une conduite aussi perverse : ce qui fut cause qu'ils lui sauvèrent la vie à cause de ses aveux, et qu'ils se contentèrent de la condamner à une prison perpétuelle.

Le Père Ribadeneyra, après avoir rapporté une partie de cela dans la vie de notre Père saint Ignace (1), ajoute ce qui suit : Nous avons encore vu, ces années passées, en di-

(1) Lib. 5. cap. 10.

vers pays, et particulièrement en Espagne, comme à Lisbonne, à Séville, à Saragosse, à Valence, à Cordoue, à Murcie et même dans la cour du roi, plusieurs autres exemples de ces tromperies du démon dans les femmes. Les unes paraissaient avec les stigmates, d'autres perdaient l'usage de leurs sens et étaient ravies, d'autres se mêlaient de prédire les choses futures, et portaient d'autres marques d'une grande et rare sainteté, mais si bien contrefaites et si artificieusement déguisées, que non-seulement le peuple y était trompé, mais encore des hommes graves, savants et pieux, qui leur donnaient crédit, et en répandaient la connaissance au dedans et au dehors du royaume. De cette sorte, le mal jetait de profondes racines, et il serait allé loin, si l'inquisition n'en eût arrêté le cours, et n'y eût apporté remède.

Le second exemple est d'une fille qui séduisit Paris et toute la France, il n'y a pas bien long-temps. Elle était native de Reims, et s'appelait Nicole. Voici ce qu'en rapporte monsieur du Val, docteur très célèbre pour son savoir et pour sa vertu, dans la vie de la bienheureuse Marie de l'Incarnation (1). Par

(1) Liv. 1. chap. 7.

estime et par respect pour ce grand personnage, je rapporterai ici ses propres termes; voici donc le récit qu'il en fait. « Cette fille fut si prodigieusement trompée, que je ne sais si jamais il s'est rencontré rien de semblable. Plusieurs grands personnages religieux et séculiers la considérèrent long-temps, l'examinèrent de point en point tant sur sa vie que sur ses actions; et le démon se cachait avec tant d'artifice, faisant paraître des choses si singulières en vertu et en piété, qu'on ne pouvait humainement douter qu'elle ne fût assistée de Dieu d'une grâce particulière. Elle demandait que le peuple dans toutes les villes de France se mît en bon état, et, comme elle vivait durant les troubles arrivés sous Henri III et Henri IV, elle soutenait que ces calamités publiques ne provenaient que des péchés du peuple, et que s'il s'en abstenait, on en verrait bientôt la fin. Ainsi, sur sa parole, on ordonna dans quelques villes des prières et des processions publiques; le peuple se confessait et communiait avec beaucoup de ferveur. Elle fit même ordonner un jour à Paris une procession générale, menaçant le supérieur ecclésiastique qu'il mourrait dans l'année, s'il négligeait l'avertisse-

ment qu'elle lui en donnait de la part de Dieu. Ainsi le parlement et les tribunaux inférieurs, les marchands et les gens de métier, vaquèrent une matinée entière pour cette procession.

» Elle allait visiter plusieurs personnes sur le lit de la mort ; elle les avertissait de certains péchés qu'elles n'avaient jamais confessés, et aussitôt reconnaissant qu'elle disait vrai, ces personnes se confessaient avec beaucoup de contrition. Elle prédisait des choses futures, qu'on voyait plus tard arriver comme elle les avait prédites. Ses discours tenaient plus du divin que de l'humain, et citant des passages du Cantique de Salomon, elle leur donnait un sens si sublime et si à propos, qu'un docteur célèbre s'y fût trouvé bien embarrassé. Les extases lui étaient ordinaires, les révélations et visions fort fréquentes. De grands seigneurs du royaume et du dehors envoyaient exprès auprès d'elle pour se recommander à ses prières, et pout s'informer du succès de leurs affaires.

» Elle fut un jour si malade, qu'on la crut véritablement morte. En effet, on tira son corps du lit, on le mit sur une table, enveloppé d'un linceul qu'on allait coudre ;

mais elle revint tout-à-coup, et dit d'une voix douce et intelligible : Ah ! mon Dieu, puisqu'il vous plaît de me rendre à la vie, je la consacre à votre service. Depuis, elle parut si parfaite en toutes choses, que les plus versés dans la vie spirituelle, quoiqu'ils l'examinassent fort soigneusement, ne pouvaient remarquer en elle la moindre imperfection, ni dans son maintien, ni dans ses paroles, ni dans ses dévotions, ni dans toutes ses œuvres. Elle désira d'avoir pour directeur un religieux d'un ordre très réformé et très austère, qu'elle désigna par son nom propre, et qu'elle décrivit si bien, quoiqu'elle ne l'eût jamais vu, qu'on ne doutait pas que Dieu ne le lui eût montré en esprit et en vision. Une autre fois étant malade, plusieurs religieux et docteurs se trouvaient dans sa chambre. Tout-à-coup une grande lumière environne son lit, et à l'instant une voix se fait entendre, et prononce distinctement ces paroles : *Ave, soror ; salvete, fratres* ; c'est-à-dire, bonjour, ma sœur ; bonjour, mes frères. La lumière venant à disparaître, la fille se trouva parfaitement guérie, au très grand étonnement de tout le monde.

» Un jour qu'elle allait à la messe aux Capu-

cins de Meudon près Paris, avec notre bonne demoiselle, c'est-à-dire avec la bienheureuse Marie de l'Incarnation, pour lors encore séculière, et de la vie de laquelle ce récit est tiré, elle fut subitement et visiblement enlevée d'auprès d'elle, et demeura l'espace d'une heure sans revenir. Comme on ne savait où elle était, ni ce qu'elle était devenue, voici qu'elle revient dans l'église des Pères capucins, où se trouvait encore notre bonne demoiselle Acarie, c'était le nom de la bienheureuse Marie de l'Incarnation. Celle-ci lui demanda aussitôt où elle était allée, et elle lui répondit qu'elle était allée jusqu'à Tours; qu'elle s'y était abouchée avec un des plus grands du royaume pour une affaire; que ce grand, sous une apparence de bien, allait renverser de fond en comble la religion. Tout cela faisait que chacun admirait cette fille, et qu'on se regardait comme fort heureux de la voir, de lui parler, et d'être recommandé à ses prières.

»Cependant, malgré des effets si prodigieux, mademoiselle Acarie soutenait fortement et constamment que cet esprit n'était point de Dieu, mais de Satan, qui se travestissait en elle en ange de lumière. Pour voir la fin d'une

chose dans laquelle les plus habiles se trouvaient fort en peine, elle eut recours à un petit et innocent artifice ; elle lui donna, car elle demeurait dans sa maison, une lettre formée seulement d'un feuillet de papier, sans cachet, pour la remettre à quelqu'un qui devait la venir chercher ; après quoi, sans lui dire autre chose, elle sortit pour quelques affaires en ville. Or, elle avait mis tout exprès dans cette lettre de petits morceaux de papier de la grandeur de la pointe d'une épingle, et presque imperceptibles, afin de reconnaître s'il y avait de la curiosité dans cet esprit ; car si elle venait à ouvrir la lettre pour la lire, ces petits papiers tomberaient sans qu'elle s'en aperçût, et Dieu permit que le démon n'eût pas connaissance de ce dessein. En effet, notre bienheureuse Acarie étant sortie, cette fille ne manqua pas d'ouvrir la lettre et de la lire ; puis elle la referma comme elle était ; mais en la lisant, les petits papiers tombèrent sans qu'elle y prît garde. La bonne demoiselle étant de retour, lui demanda si on n'était point venu chercher sa lettre, et si elle ne l'avait point lue ; elle lui dit que non, et la lui rendit. Celle-ci étant à part, l'ouvrit, et n'y trouva plus ces

petits papiers. Alors elle reconnut que cette pauvre fille l'avait ouverte, et qu'il y avait curiosité et mensonge en son fait; ce qui la confirma de plus en plus dans l'opinion où elle était déjà à son sujet. Dès lors elle l'observa encore de plus près, et elle ne manqua pas depuis d'expérimenter souvent le véritable état de cet esprit, ce qui acheva de la persuader elle et les autres.

» Cette faute de curiosité accompagnée de mensonge, était petite et légère en elle-même, mais fort lourde et bien remarquable dans une ame qui aurait été élevée à des choses aussi extraordinaires, et qui faisait profession d'une si haute perfection. Aussi prit-on la résolution de la traiter désormais d'une autre manière. Alors Satan, impatient de se voir découvert, et furieux de ce que les desseins qu'il avait de ruiner plusieurs saintes Congrégations de l'Église par le moyen de cette fille, allait être en évidence, ne put plus se contenir. Un jour donc que la bienheureuse Marie de l'Incarnation était dans sa chambre avec elle, quelques bons Pères capucins et autres, l'on vit faire une traînée de poudre à canon dans la chambre, et le feu y prendre avec une puanteur dont toute la com-

pagnie fut infectée. Chacun crut que c'était le congé que Satan prenait de cette pauvre fille ; et on ne se trompait pas, car dès ce moment il la laissa à son naturel.

»Elle n'avait plus cet esprit élevé, ces beaux discours, ces conceptions sublimes, l'apparence de ces vertus ; mais au contraire elle était fort grossière, rude, imparfaite ; elle ne pouvait plus jeûner, ni demeurer long-temps à l'église. Elle se maria même contre la volonté de ses parents, et fut sur le point de se faire huguenotte. Un Père de la compagnie de Jésus, qui l'avait vue dans sa perfection imaginaire, l'en empêcha, et lui persuada de vivre comme font les honnêtes femmes qui sont dans le monde.» Voilà ce que raconte monsieur du Val, ce sage et illustre docteur.

Les deux histoires que nous venons de rapporter, sont sans doute mémorables. Mais afin que l'on ne croie pas que ces tromperies ne tombent que dans l'esprit des filles et des femmes, les deux histoires suivantes nous feront voir que, si les hommes n'y prennent garde, ils peuvent aussi y être sujets.

Le savant cardinal Jacques de Vitry rapporte, dans la Vie de la bienheureuse Marie

d'Oëgnie (1), qu'un des principaux amis de cette sainte, religieux de profession, pensa se perdre par les ruses et les illusions du démon, qui, se déguisant en ange de lumière, et présentant une belle apparence de piété, lui apparaissait en songe fort souvent, et qui, pour l'abuser plus finement, et lui insinuer plus facilement son poison dans le cœur, le reprenait quelquefois de certains de ses défauts, l'exhortait à s'en corriger, et l'excitait à pratiquer certaines bonnes œuvres. En effet, dès que ce bon religieux, séduit par cette apparence de vertu, eut commencé à croire et à se montrer docile à ce qui lui était dit, cet imposteur commença aussi à glisser quelques mensonges parmi les vérités, à mêler des choses mauvaises avec les bonnes; et le religieux, ne les examinant pas, mais les croyant simplement, se vit enfin conduit par ce mauvais guide sur le bord du précipice dans lequel il fût assurément tombé, si sa bienheureuse amie n'eût connu divinement le malheur où il était. Elle lui parla aussitôt, et s'efforça de lui faire comprendre que ces visions et ces révélations

(1) Lib. 1. cap. 9. apud Surr. 23. junii.

ne venaient pas de Dieu, mais du démon. Le pauvre religieux, au contraire, soutint qu'il ne pouvait se persuader que cet esprit, qui lui causait de si grands biens, qui le portait à la vertu, qui lui annonçait tant de choses futures dont l'accomplissement ne manquait pas d'arriver, ne fût bon et voulût le tromper. Ne pouvant donc venir à bout de le désabuser par ses raisons, elle eut recours à la prière. Elle suppliait à chaudes larmes la bonté divine qu'il lui plût d'ouvrir les yeux à ce pauvre aveugle, et de lever le charme. Elle continua ainsi, jusqu'à ce que le démon lui apparut tout éclatant de lumière, une nuit qu'elle était en oraison; et comme elle lui demanda qui il était : qui je suis! répondit-il, en la fixant d'un œil hagard et d'un visage farouche, je suis celui que tes prières ont fait venir ici pour te dire, maudite femme que tu es, que tu me ravis mon ami : quant à mon nom, je m'appelle *Sommeil.* Je me montre à plusieurs, et particulièrement aux personnes religieuses, pendant qu'elles dorment; je leur apparais sous des beautés feintes et des clartés empruntées, et c'est par ce moyen que je les trompe et que je les enchante. Elles croient alors ce que je

leur dis, elles se portent à la vanité; car elles s'estiment dignes d'être visitées et entretenues par des anges. Ah! si tu n'avais secouru mon ami, c'en était fait de lui: il allait grand train vers sa ruine, et je l'eusse infailliblement précipité dans le dernier des malheurs.

L'autre histoire est celle du pauvre misérable Héron, qui, après avoir passé cinquante ans dans la solitude à jeûner continuellement et à se macérer le corps par toutes sortes d'austérités, se jeta, par la persuasion du démon, dans un puits très profond. Ce misérable ennemi de son salut lui apparaissait en forme d'ange, et il l'assurait qu'à raison de ses vertus et de ses mérites, il ne pouvait lui arriver aucun mal. Lorsqu'on l'eut tiré tout froissé et tout brisé du fond du puits, il ne fut jamais possible de le détromper et de lui faire connaître les piéges de l'esprit infernal; et toujours obstiné jusqu'à la fin, il mourut trois jours après. Cassien, qui raconte ce funeste évènement, en rapporte d'autres semblables (1). Mais nous en avons dit assez pour montrer que ces voies

(1) Collat. 2. cap. 5.

extraordinaires sont fort périlleuses, qu'il est très aisé, non-seulement aux femmes, mais encore aux hommes, des 'y laisser tromper.

A dire vrai, comme d'un côté les choses spirituelles sont de leur nature difficiles et obscures, puisqu'elles sont éloignées de nos sens, et que celles dont nous parlons sont enveloppées encore par de plus grandes difficultés et de plus épaisses ténèbres; comme de l'autre côté le démon a un esprit incomparablement plus subtil et plus fin que nous, et une expérience de plus de six mille ans; ce n'est pas merveille si, ayant tant de connaissance et tant de ruses, si après tant de combats qu'il a livrés, et tant de victoires qu'il a remportées, il trompe une fille, une femme, et même un homme fort savant, qui, avec toute sa science, n'est après tout auprès de lui qu'un enfant.

C'est pourquoi, pour éviter ses embûches et pour ne pas tomber dans ses filets, il faut veiller attentivement sur soi, avoir toujours peur de lui, et être bien instruit des marques par lesquelles nous devons distinguer les visions et les révélations divines des révélations trompeuses et diaboliques, dont nous allons maintenant parler.

§ 10.

Marques pour discerner les visions et les révélations.

Comme il y a grand nombre de visions et de révélations fausses, dont le démon séduit les ames, il en est aussi de véritables. Toujours, dans l'Église, le Saint-Esprit a opéré et opèrera des choses extraordinaires, pour l'accomplissement de ses desseins et le bien des élus. Il est donc bien convenable de voir comment nous pourrons les distinguer.

Je dis premièrement qu'il y a des choses que Dieu seul peut faire, comme la grâce, les vertus et notre salut; d'autres au contraire, que le démon, et ceux qui lui adhèrent, peuvent seuls produire, comme les vices, les péchés, et notre damnation; et enfin il en existe une troisième espèce que Dieu et le démon peuvent opérer, comme les visions, les révélations, les extases, les paroles intérieures et choses semblables. Ce qu'il faut remarquer, c'est que l'on doit reconnaître et vérifier les choses douteuses par celles qui sont certaines; et les juger plus certainement bonnes, si elles ont de la liaison avec celles dont Dieu seul

peut être l'auteur; et au contraire les tenir pour beaucoup plus probablement mauvaises, quand elles se trouvent jointes avec ce qui peut venir du démon.

Le cardinal Turrecremata, écrivant pour la défense des révélations de sainte Brigitte, dit : « Que les révélations sont toujours bonnes, lorsqu'elles ont ces cinq conditions : la première, quand elles sont approuvées par le jugement des grands personnages, des hommes éminents dans la science et la piété. La seconde se prend de leurs effets, lorsque elles en produisent de bons dans les esprits de ceux qui les reçoivent, qu'elles y donnent accroissement à l'humilité, à la charité et aux autres vertus. La troisième se tire de leur matière, savoir s'il ne s'y trouve rien qui ne soit vrai. La quatrième, de leur forme, si elles sont ajustées à la doctrine des saintes Écritures. La cinquième, du côté de la personne, si elle est vertueuse et élevée à quelque degré de sainteté. Quand toutes ces conditions se rencontrent dans une vision ou dans une révélation, on peut sans crainte la regarder pour bonne (1). »

(1) In Prologo defensionis Revelat. sanctæ Birgittæ.

Jean Gerson, personnage consommé en piété, en savoir et en intelligence dans ce qui regarde la vie spirituelle, compare, en traitant ce sujet, les révélations divines à la bonne monnaie, et les révélations diaboliques à la fausse (1). Il dit que la monnaie spirituelle des révélations doit avoir cinq qualités, et que c'est par ces qualités qu'il faut en faire l'épreuve. Or, ces qualités sont : le poids, la flexibilité ou disposition à s'étendre, à se tirer et à être mise en œuvre ; la durée, la figure et la couleur. Que l'humilité lui donne son juste poids ; la discrétion, sa flexibilité ; la patience, sa durée ; la vérité, sa figure ; car c'est le coin du roi qui doit la marquer et lui donner cours ; et la charité, la couleur. Ainsi donc, pour juger de cette monnaie, et n'y être pas trompé, il faut examiner, et c'est toujours le pieux Gerson qui parle, il faut examiner « si elle a le poids de l'humilité ; si elle n'est pas trop légère par quelque curiosité ou vanité qui s'y mêle ; si la discrétion et la docilité, sans attache à son sens et sans refus de conseil, la rendent flexible ; si elle montre de la patience et de la force dans les adver-

(1) Tract. de distinct. verar. revel. à falsis.

sités, ne murmurant point; si elle est blâmée, et ne se couvrant point d'un faux zèle; si la vérité, exempte d'erreur, de doute, et d'impertinence, lui donne sa figure; et si la charité, épurée des souillures de tout amour sensuel et charnel, lui donne sa couleur (1). » C'est ce que dit Gerson, et ce qu'après lui a dit aussi le cardinal Turrecremata.

Nous disons que ce qu'il faut d'abord considé rer en fait de révélations, de visions, et de choses pareilles, c'est la vérité, c'est-à-dire qu'il faut que toutes ces choses soient véritables et sans aucun mélange de fausseté : car si elles viennent réellement de Dieu, qui est la vérité même, elles ne peuvent assurément être fausses. Aussi c'est la marque que Dieu lui-même en donne par Moïse, lorsqu'il dit : « Si tu de» mandes : comment pourrai-je connaître » quand le prophète me parle de la part de

(1) Si habeat pondus humilitatis absque curiositate et tumoris vanitate; si flexibilitatem discretionis absque superstitiosa æstimatione et abjectione consilii; si durabilitatem patientiæ in adversis absque murmuratione et fictâ æmulatione; si veritatis configurationem absque mendosâ aut incertâ assertione; si colorem vividum et sincerum divinæ charitatis absque carnalitatis scoria et fæce. *Id. ibid.*

» Dieu, que ce n'est point Dieu qui me parle
» par sa bouche ? Je te réponds que tu le con-
» naîtras, si la chose que le prophète te dis de-
» voir arriver, n'arrive pas. Car alors, comme
» la chose ne se trouve point vraie, rien de
» plus certain que Dieu ne l'a point dite ; mais
» qu'elle est une pure invention et une bévue
» de l'esprit du prophète (1). » Tout ce que Dieu révèle est infailliblement, en sa totalité et en chacune de ses parties, véritable ; au contraire, ce qui vient du démon est toujours marqué au coin du mensonge, ou entièrement ou en quelque partie : car, pour tromper avec plus de subtilité, il lui suffit de glisser parmi cent vérités qu'il débitera, une fausseté. C'est pourquoi il n'en faut pas davantage pour s'assurer que c'est son ouvrage.

Suivant cela, comme les vérités divines sont contenues dans la sainte Écriture, on doit examiner avec grand soin si les révélations, les visions, et toutes ces choses extraordinaires, s'ajustent avec elle, et s'accordent avec

(1) Quomodo possum intelligere verbum quod Dominus non est locutus ? Hoc habebis signum : Quod in nomine Domini propheta prædixerit, et non evenerit, hoc Dominus non est locutus, sed per tumorem animi sui propheta confinxit. *Deuter.* 18. 21.

les instructions qu'elle nous donne. C'est pour cela que notre Seigneur voulut en sa transfiguration avoir à ses côtés Moïse et Élie, afin de nous apprendre que, pour approuver et légitimer ces transfigurations lumineuses, les visions, les révélations, et choses semblables, nous devons toujours avoir, selon l'explication qu'en donne Richard de Saint-Victor, le témoignage de Moïse et des prophètes, et les voir appuyées sur leur doctrine.

Saint Grégoire le Grand dit à ce propos: « Les prédicateurs ont coutume, en tout ce qu'ils apprennent par révélation, d'avoir recours aux saintes lettres, et de déterminer que la chose leur vient de Dieu, lorsqu'ils voient qu'elle ne leur est point contraire. Car il est facile de se tromper, si l'on n'examine selon cette règle les vues et les sentiments communiqués dans le secret de la contemplation. C'est pourquoi l'Apôtre nous avertit que le démon se déguise en ange de lumières. Et Samuel court à Héli, autant de fois que Dieu lui parle. Afin donc que les prédicateurs ne s'abusent pas dans leurs connaissances, et qu'ils ne prennent pas pour des clartés de fausses lueurs ou même de véritables ténèbres, ils regardent au jour des Écritures saintes

les choses obscures qu'on leur montre (1). »

Saint Augustin avait dit avant lui sur le même sujet : « Pour s'instruire sur la matière de fausses visions, qu'on lise ce qui est écrit : Car Satan couvre ses difformités par des beautés contrefaites, et il se travestit en ange de lumière. Que l'on apprenne ce que les païens racontent de leurs dieux, comment ils ont apparu souvent d'une étrange manière, et fait des choses admirables, quoique ces prétendues divinités ne fussent que des démons. Grand nombre, non-seulement de chrétiens catholiques, mais encore des infidèles, des juifs et des hérétiques, sont exaucés en diverses manières dans leurs demandes : ils

(1) Ordo prædicatorum in omni quod spirituali revelatione didicit, patrum veterum dicta consuluit, ut tunc demum à Domino sibi fuisse revelatum crederet, cùm ab eo quod in sacrâ Scripturâ legebat, nequaquam differre cognovisset. Nam facilè fallitur, qui hoc, quod occulta contemplatione colligit, in præclara sacræ Scripturæ veritate nescit discutere quale sit; unde et apostolus denunciat dicens : Transfigurat se Satanas in angelum lucis. Ad Heli currit Samuël quoties à Domino vocatur. Ergò sancti prædicatores ne falsæ lucis imagine in intimâ contemplatione fallantur, modum occultæ revelationis in aperta sacræ Scripturæ veritate discutiunt. *Lib.* 3. *exposit. in* 1 *Reg. cap.* 3.

sont exaucés par les démons, quoiqu'ils n'aient de pouvoir que celui que Dieu leur permet ; car Dieu voit avec une sagesse profonde et ineffable ce qu'il faut accorder à chacun ; ils sont exaucés de Dieu, soit pour punir leur malice, soit pour soulager leur misère, ou pour les exciter à la recherche de leur salut éternel. Lorsque notre Seigneur, après sa résurrection glorieuse, montrait son corps sacré à ses disciples, pour être vu de leurs yeux et touché de leurs mains, afin de lever tout doute et dissiper toute crainte qu'ils auraient pu avoir encore de quelque tromperie ; il jugea qu'il valait mieux les fortifier dans la croyance de sa résurrection par les paroles de Moïse, de David et des Prophètes, leur faisant voir par le détail comment tout ce qui avait été prédit de lui, avait reçu son accomplissement et son effet (1). » Le même saint Augustin, expliquant

(1) De visis fallacibus legant quæ scripta sunt, quia ipse Satanas transfigurat se tanquam angelum lucis. Audiant etiam quid enarrent pagani de templis et diis suis mirabiliter vel facta vel visa, et tamen dii gentium dæmonia. Exaudiuntur ergo multi et multis modis, non solùm christiani catholici, sed et pagami, et Judæi et hæretici. Exaudiuntur autem vel à spiritibus seductori-

ces mots du psaume 144 : *Le Seigneur fidèle* (1), dit que, quoique nous puissions et que nous devions croire Dieu, quand il parle, et seulement parce qu'il parle, notre Seigneur cependant n'a pas voulu qu'on ajoutât foi à sa parole toute nue, mais à sa parole revêtue et appuyée de celle de l'Écriture-Sainte.

Saint Augustin a donc cru que notre Seigneur n'a pas voulu, ainsi que ses apôtres après lui, employer son autorité pour se concilier la croyance des peuples, sans l'autoriser par les preuves des Livres saints. Cependant il était Dieu, et le moyen qu'il a pris ne lui était pas nécessaire; car les miracles et les actions prodigieuses qu'il opérait à la

bus, qui tamen nihil faciunt nisi permittantur, Deo sublimiter atque ineffabiliter judicante, quid cuique tribuendum sit, sicut ab ipso Deo, vel ad pœnam malitiæ, vel ad solatium miseriæ, vel ad monitionem quærendæ salutis æternæ.—Ipse Dominus Jesus, cùm resurrexisset à mortuis, et discipulorum oculis videndum manibusque tangendum corpus suum offerret, ne quid tamen fallaciæ se pati arbitrarentur, magis ex testimoniis Legis et Prophetarum, et Psalmorum confirmandos esse judicavit, ostendens ea de se impleta, quæ fuerant tantò antè prædicta. *Lib. de unit. Eccles. cap.* 16.

(1) Fidelis Dominus. *Ps.* 144.

vue du public, le rendaient assez digne foi. Saint Pierre, écrivant aux Fidèles, leur dit, qu'étant sur la montagne du Thabor, il avait entendu une voix rendant témoignage de la divinité de notre Seigneur, et que s'ils faisaient quelque difficulté de le croire, *il avait pour garant les paroles du Prophète* (1) : il entend parler de David. Or, ce n'est pas qu'il crût au fond les paroles de David plus véritables que les siennes, mais celles du Prophète étaient plus certaines à leur égard, attendu qu'ils ne pouvaient en douter, et qu'ils faisaient bien de se servir de l'Écriture, « comme d'une lampe allumée pour les éclairer dans les lieux obscurs (2), » et dissiper les ténèbres de leurs doutes.

La seconde chose à laquelle il faut prendre garde avec le plus grand soin, c'est l'humilité. En effet, cette vertu accompagne toujours les bonnes visions et révélations ; tandis, au contraire, que la vanité et l'orgueil sont inséparables des mauvaises. En voici la raison. Plus Dieu élève une ame par quelque

(1) Habemus firmiorem propheticum sermonem. 1 *Petr*. 1. 19.

(2) Quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco. *Ps*. 2. 7. *Beda*, *Gagneius ibi*.

opération extraordinaire, plus il l'abaisse par les lumières qu'il lui communique, lesquelles lui font voir plus clairement ses défauts, ses péchés et son néant. Mais le démon n'agit pas de cette sorte ; il suit, au contraire, une voie toute différente. Il cache à cette ame, autant qu'il peut, ses imperfections et sa faiblesse, pour ne lui montrer que de prétendues vertus, que des perfections imaginaires, dont il l'éblouit ; et, par ce moyen, il lui persuade qu'elle est digne de ces visites. Nous ne prétendons pas cependant dire par là qu'une personne à qui Dieu aura véritablement accordé quelqu'une de ces grâces éclatantes, ne puisse après en être combattue d'orgueil, et le démon en tirer sujet pour la tenter de vanité : cela peut arriver ; mais nous entendons que ces grâces ne portent pas d'elles-mêmes à l'orgueil, mais à l'humilité, et à la vraie vertu d'humilité.

J'insiste, comme on voit, sur la vertu d'humilité, parce que les personnes trompées pourront bien en avoir une feinte et apparente. Elles pourront dire qu'elles sont grandes pécheresses, indignes, non-seulement de ces faveurs, mais même de marcher sur la terre, et autres paroles semblables ou cé-

rémonies extérieures qui porteront une apparence d'humilité ; et cependant le fond sera gâté en elles, et tout plein d'orgueil, sans que peut-être même elles s'en aperçoivent. En effet, dit le savant et pieux chancelier de Paris, « l'orgueilleux ne voit et ne sent point son orgueil caché dans ses entrailles et adhérant à ses os, comme le superbe pharisien qui ne découvrait pas le sien, et le phthisique qui ne sent point sa chaleur fébrile. Car qu'y a-t-il de plus aisé que de s'appeler pécheur très vil ? mais le dire de cœur aussi-bien que de bouche, et en avoir un véritable sentiment, cela n'est pas facile : outre notre application et notre soin, il faut encore pour cela, et c'est même la principale chose, en recevoir la grâce de Dieu (1). » Or, tout cela paraît évidemment ; parce que ces personnes abusées, ces humbles contrefaits, s'impatientent si on les reprend, si on trouve à redire

(1) Instar pharisæi latentem hærentemque ossibus superbiam, sicut nec phthisicus febrilem calorem, superbus non attendit. Quid enim facilius quàm se vilissimum peccatorem dicere? sed vivaciter simpliciterque ità sentire ex intimis, hoc divini muneris est, non humani solius exercitii. *Tract. de distinct. verar. Revel. à falsis.*

à leur conduite, si on fait passer leurs visions et leurs révélations pour des imaginations et des songes. Les vrais humbles, au contraire, souffrent avec douceur, avec patience et humilité, quand on contrôle les leurs, quand on les improuve, quand on parle mal d'eux, quand on les persécute et qu'on les estime trompés, suivant cette parole du Sage : « On » connaît un homme à sa patience (1), » et par ce moyen que ses révélations viennent de Dieu.

Cette marque de l'humilité est certaine et infaillible, parce qu'en effet il n'y a rien que le diable haïsse plus que cette vertu, comme aussi il n'y a rien qui lui soit plus opposé. Sainte Catherine de Sienne (2) s'étonnant de ces grandes faveurs que Dieu lui faisait, et de ces fréquentes visions et révélations qu'elle recevait de sa part, se trouvant saisie d'appréhensions qu'elle ne fût trompée, et que le démon, sous cette apparence de piété, ne s'y mêlât, notre Seigneur lui apparut et lui dit deux choses : la première, qu'il approuvait sa crainte, et qu'aucun hom-

(1) Doctrina viri per patientiam noscitur. *Prov.* 19. 11.
(2) Apud Surium in ejus vitâ, 29 april.

me, tandis qu'il vivait, ne devait jamais se dépouiller de cette crainte salutaire pour les choses de son salut. La seconde, que la marque indubitable par laquelle elle pourrait distinguer ses visions et ses révélations de celles du démon, était l'humilité : car il faut que tu saches, lui dit-il, qu'étant la vérité même, mes apparitions produisent toujours dans l'ame à qui elles se font, une connaissance plus grande de la vérité, une plus grande connaissance de moi et d'elle ; ce qui la porte à s'humilier du fond du cœur, à se mépriser, et à m'honorer véritablement; tandis que le démon, père du mensonge, et le roi de tous les orgueilleux, pousse toujours ceux à qui il se montre, à l'orgueil, à la vanité et à une fausse estime d'eux-mêmes ; il opère en eux une certaine hardiesse et confiance secrète par laquelle ils s'appuient sur les forces qu'ils pensent avoir ; hélas ! ils s'en font bien accroire !

Comme le Saint-Esprit faisait des grâces admirables à la bienheureuse Angèle de Foligny (1), et la traitait de *Fille*, de *Bien-aimée*, d'*Épouse*, et qu'il avait dessein d'exécuter

(1) In ejus vitâ, cap. 3.

de grandes choses en elle et par elle, de faire éclater par son moyen sa gloire devant tout le monde; la Sainte demeura effrayée et confuse de ces paroles, et jetant les yeux sur ses péchés et sur ses défauts, elle dit qu'elle n'était pas digne de ces faveurs, qu'elle se défiait fort de ces discours, et qu'elle ne pouvait croire que ce fût le Saint-Esprit qui les lui tînt, parce que ces grâces ne lui appartenaient pas, qu'elle était fragile, et qu'elle pouvait tomber par là en vanité. Alors le Saint-Esprit lui répondit qu'elle n'y tomberait pas, quand même elle le voudrait, attendu qu'elle ne pourrait distraire son esprit de la pensée de ses péchés, ce qui arriva. En effet, dit-elle, quoi que je fisse, j'avais toujours devant les yeux les images de mes offenses, et je ne pouvais voir en moi que des imperfections qui me donnèrent les plus grands sentiments d'humilité et d'abaissement que j'aie jamais eus. Une autre fois, étant agitée du même doute, le Saint-Esprit lui dit qu'il lui donnerait un signe certain de sa présence, savoir un très ardent désir de souffrir; en sorte qu'elle endurerait les mépris et les outrages, tous les maux qu'on lui dirait et ferait, non-seulement avec patience et humilité, mais encore avec

contentement et jubilation de cœur, qu'elle les regarderait comme une grande grâce, qu'elle s'en estimerait indigne, et qu'elle en remercierait de bon cœur ceux de la part de qui ils lui viendraient : et c'est ce qui arriva effectivement.

Gerson fait une si grande estime de cette marque d'humilité pour opérer le discernement dont nous traitons, qu'il dit qu'elle seule suffirait. Voici ses paroles: elles méritent bien de trouver place ici. « L'humilité est la première et la principale marque à laquelle il faut se rendre attentif, pour reconnaître si notre monnaie spirituelle est bonne et loyale. C'est pourquoi tous les avertissements et toutes les paroles intérieures, tous les grands mouvements de piété, toutes les révélations, tous les miracles, tout l'amour extatique, toutes les contemplations, tous les ravissements, enfin toutes les opérations intérieures et extérieures qui regardent la vie spirituelle, si elles sont devancées, accompagnées et suivies de l'humilité, et que rien ne s'y glisse qui la blesse, vous pouvez croire sans crainte d'illusion qu'elles sont de Dieu. Que si elles prennent leur origine à l'orgueil, ou marchent en quelque sorte avec ce vice, tenez tout cela

pour suspect. Et certes, si on avait une parfaite connaissance de ce seul signe de l'humilité, il n'en faudrait pas chercher d'autre : car l'orgueil et l'humilité suffisent pour faire l'essai des mouvements des opérations spirituelles, et pour les distinguer les unes des autres (1). »

(1) Humilitatis est primum et præcipuum signum inter signa nostræ monetæ spiritualis. Monitiones itaque omnes intrinsecæ, omnes instinctus vehementes, omnis revelatio, omne miraculum, omnis amor extaticus, omnis contemplatio, omnis raptus, omnis denique nostra interior exteriorque operatio, si humilitas præcedat, et comitetur, et sequatur, si nihil eam perimens misceatur, crede mihi, signum habent à Deo esse, nec falleris. Contrà si quid dictorum originem sumat à superbiâ, sive eam secum duxerit, suspecta habe omnia. Humilitatis ergo signum si perfectè nosceretur, frustra multiplicarentur alia, quoniam superbia et humilitas numisma spiritualium operationum sufficienter condistingunt. *Tract. de distinct. verar. vis à falsis.*

§ 11.

Les autres marques pour discerner les visions et les révélations.

La troisième chose a beaucoup de rapport avec la précédente, et elle consiste en ce que la personne qui est menée à son salut par ces chemins écartés et extraordinaires, ne doit pas parler de tout ce qui se passe dans son intérieur. Au contraire, elle le tiendra caché, afin qu'elle puisse dire avec Isaïe : « Mon secret est pour moi (1) : » il est renfermé dans mon cœur ; je ne le montre à personne, et j'évite par là l'estime et les louanges qu'on m'en pourrait donner, et qui me mettraient en péril de vanité. Mais d'ailleurs à qui le dirais-je ? peut-être à des gens qui, n'entendant point ces mystères, et n'en étant pas capables, les tourneraient en risée, et rapporteraient aux rêveries d'une tête creuse des grâces véritablement célestes, ou qui, éblouies par leur éclat, en auraient envie, et désireraient d'être ainsi conduits.

(1) Secretum meum mihi, secretum meum mihi. *Is* 24. 16.

Mais si cette personne doit tenir caché son intérieur à tout autre, il faut aussi qu'elle l'ouvre et l'expose fidèlement, succinctement, sans multiplication de paroles inutiles et perte de temps, à son directeur et à ceux à qui il sera nécessaire, pour être éclaircie et assurée. Ensuite il faut qu'elle suive exactement leurs jugements et leurs ordres. Sans cela, qu'elle s'attende à tomber inévitablement dans les piéges du démon qui l'épie à ce passage, qui l'attend aux aguets. « Ne te fie pas en ta sagesse, nous dit le Saint-Esprit, et ne t'appuie pas sur ta prudence. Ne fais rien, particulièrement en chose importante et difficile, sans prendre avis, et tu n'auras pas sujet de te repentir (1). »

Ainsi notre Seigneur, après cette mémorable apparition dans laquelle il le convertit, envoya saint Paul à Ananie (2); ainsi l'Ange envoya Corneille le centenier à saint Pierre (3); ainsi les mages consultent les prêtres et les

(1) Ne sis sapiens apud temetipsum. *Prov.* 3. 7. — Ne innitaris prudentiæ tuæ. *Prov.* 3. 5. — Sine consilio nihil facias, et post factum non pœnitebis. *Eccles.* 32. 24.

(2) Act. 9. 7 *et* 11.

(3) Act. 10. 5.

Docteurs de la Loi, et leur demandent où est né le Roi des Juifs (1); et ceux-ci consultent les saintes lettres, qui leur apprennent la vérité; ainsi Joseph raconte ses songes mystérieux à son père Jacob (2). Quand le petit Samuel entendit la voix de Dieu, il ne lui répondit point, mais il courut au grand-prêtre Héli, pour savoir de lui comment il avait à se comporter dans cette conjoncture (3).

L'abbé Joseph, parlant de ceci dans Cassien, dit que, selon l'avertissement de saint Paul, le démon se déguise, et se transforme souvent en esprit de lumière (4), pour nous jeter dans l'esprit de fausses et ténébreuses clartés, et pour nous tromper dans la vie spirituelle. « C'est pourquoi, si nous n'exposons avec humilité et soumission ce qui nous arrive à l'examen de personnes sages et éclairées, pour nous en tenir au jugement qu'elles en porteront, soit qu'elles le condamnent ou qu'elles l'approuvent, assurons-nous que, prenant et honorant par une malheureuse et

(1) Matth. 2. 2 *et* 5.

(2) Genes. 37. 7.

(3) 1 Reg. 3. 9.

(4) Collat. 16. *c.* 11.

coupable ignorance l'ange de la nuit pour celui du jour, nous encourrons un dommage irréparable, et que nous tomberons dans une misère extrême (1). » L'abbé Moïse en dit de même (2), et il en apporte des exemples funestes, comme celui de Héron, dont nous avons parlé plus haut, et de beaucoup d'autres qui, pour avoir trop tenu à leur sens, et n'avoir pas rendu assez de déférence pour la décision de leurs affaires spirituelles à ceux qu'il fallait, se sont perdus d'une manière déplorable.

En quatrième lieu, ce qui mérite bien d'être considéré sur cette matière, ce sont les qualités et les effets des révélations. Les bonnes sont toujours sérieuses et accompagnées de sagesse. Comment en effet pouvoir prêter et faire dire à Dieu des choses puériles et impertinentes, qu'un homme sensé ne dirait pas ? Dieu, dont les paroles, aussi bien que

(1) Nisi humili et mansueto corde suscepti maturissimi patris vel probatissimi senioris reserventur examini, et ejus judicio diligenter excussi aut abjiciantur aut recipiantur à nobis, sine dubio venerantes in cogitationibus nostris pro angelo lucis angelum tenebrarum, gravissimo feriemur interitu. *Id. ibid.*

(2) Collat. 2. c. 10 et 11.

les œuvres, sont la production d'une sagesse consommée, ne dit jamais rien de frivole et d'indigne de son infinie Majesté. Tout ce qui vient de lui porte le caractère de ses perfections adorables.

Gerson nous avertit qu'il faut examiner encore si la vérité, qui a été l'objet de ces révélations, ne passe pas la portée de l'esprit humain (1), parce qu'alors elle est douteuse, attendu qu'elle ne semble pas nécessaire, puisque notre esprit y peut atteindre. Ainsi, pour la juger certaine et à couvert de tromperies, elle doit être au-dessus de la capacité de l'homme et des démons.

Au surplus, les bonnes visions et révélations produisent toujours des effets salutaires au corps et à l'ame ; elles apprennent des vérités profitables et importantes ; elles donnent des instructions excellentes pour le salut et la perfection ; elles détournent puissamment du vice et des péchés même les plus petits, excitant à toutes sortes de vertus ; elles envoient comme l'ange les pasteurs, et conduisent, comme l'étoile les mages, à l'étable et à la crèche de notre Seigneur, pour le regarder et

(1) Tract. de dist. verar. vision. à falsis.

l'imiter dans sa pauvreté, dans son humilité et ses mépris; elles portent à la patience, à la mortification et à la croix. Ainsi notre Seigneur sur le Thabor parlait avec Moïse et Élie de sa passion et de sa mort; et l'ange qui lui apparut au jardin des Oliviers, l'exhortait et lui donnait le courage pour la souffrir. Voilà ce que sont et ce que font les visions et les révélations divines. Les diaboliques ont des caractères tout opposés; elles tendent toujours, soit ouvertement, soit d'une manière cachée, au mal.

La dernière chose qu'il faut considérer dans ces voies extraordinaires, c'est la personne. Et d'abord pour le corps, si c'est un homme ou une femme, de quelle complexion ou de quelle humeur elle est: si elle est jeune ou vieille, ou dans la maturité de l'âge; si elle jouit d'une bonne santé, ou si elle est exposée à être souvent malade. Secondement pour l'esprit, si elle l'a bon ou faible; si elle est réfléchie, sage, ou bien crédule et facile à persuader; si elle est savante ou sans lettres, et autres choses semblables.

En effet, une femme sera plus facile, généralement parlant, à être trompée qu'un homme, parce qu'en elle la nature est plus faible

pour le corps et pour l'esprit. C'est pour cela que saint Paul dit qu'Adam ne fut point séduit directement par le démon (1), mais que ce fut Ève. Et on remarque aussi que Dieu s'est presque toujours servi d'hommes, et fort rarement de femmes, pour annoncer ses mystères. En effet, on voit peu de prophétesses dans la loi ancienne : Marie sœur de Moïse, les deux Annes, Débora, Olda et fort peu d'autres ; mais il y a eu grand nombre de prophètes. On remarque au contraire que le démon a employé beaucoup plus de femmes que d'hommes, qu'il s'est même servi de filles encore fort jeunes pour débiter ses oracles et publier ses mensonges.

Le démon s'adresse au sexe qu'il connaît le plus capable de ses ruses, et par cet artifice il surprend l'autre dont il ne viendrait pas aisément à bout par tout autre moyen ; nous en voyons un exemple dans Adam séduit par Ève. Ainsi le démon et les hérésiarques ont ordinairement pour auxiliaires, selon la remarque de saint Jérome (2), des femmes qu'ils

(1) 1 Tim. 2. 14.—Horoseus, lib. de verâ et falsâ prophet. apud Delrio disq. mag. lib. 4. cap. 1. quæst. 3. sect. 3.

(2) Ad Ctesiphon. ad. Pelagium. Apud Baro. in Epist.

disent animées et poussées par le Saint-Esprit. C'est par leur moyen qu'ils étendent leurs hérésies. Exemples : Simon le Magicien eut son Hélène ; Apelles, sa Philumène ; Sévère, une autre du même nom ; Montanus, ses deux fameuses prophétesses, Pricilla et Maximilla, qui eurent assez de pouvoir pour tromper par de fausses visions et révélations le plus savant homme de son siècle, Tertullien, qui éteignirent ses grandes lumières, et le précipitèrent dans les ténèbres des plus grossières erreurs, quoiqu'il eût auparavant défendu très doctement la vérité contre elles.

Et il n'y a pas bien long-temps qu'au Pérou un ecclésiastique de piété, très habile en théologie, qui l'enseignait même publiquement, et qui passait pour l'oracle de ces pays, éprouva un semblable malheur. Par la communication qu'il eut avec une femme qui se disait être visitée et instruite par un ange, et que l'on voyait souvent ravie et privée de l'usage de ses sens, il fut tellement fasciné et enchanté, que, comme le raconte Acosta, té-

anno Christi 351. 2. anno 146. 9. anno 174. 5. anno 173. 3. — Tertul. de anima, cap. 5.

moin oculaire, il abandonna la foi (1), et avança plus de cent dix propositions hérétiques, qu'il soutint devant les inquisiteurs, sans vouloir jamais, ni par raisons, ni par prières, ni par menaces, s'en dédire, de sorte que, ne pouvant rien obtenir de lui, ils le condamnèrent selon leur loi à être brûlé vif, ce qui fut exécuté. Nous pouvons donc avec bien de raison répéter, en ce sens, et sur ce sujet, ces paroles de l'Ecclésiastique : « Les femmes » ont troublé le cerveau des sages et les ont » fait égarer (2). » Hélas! ce malheur arrive encore de nos jours; et il ne serait pas très difficile d'en citer des exemples.

Outre le sexe, il faut considérer dans les personnes en qui ces choses se trouvent, l'âge, la santé, la complexion, l'humeur et la disposition de l'ame. En effet, les vieilles gens, en qui les organes sont déjà presque usés, et les forces considérablement affaiblies, radotent aisément. Les jeunes, à cause de l'abondance des humeurs et de la vivacité des passions, qui envoient quantité de nuages

(1) Acosta de noviss. temporibus. lib. 2. cap. 11. Apud Delrio, loc. jam citato.

(2) Mulieres apostatare faciunt sapientes. *Eccli.* 19. 2.

en haut, et offusquent la lumière de la raison, facilement se trompent. Les malades, ceux qui sont épuisés d'esprits, et qui ont le cerveau faible; les mélancoliques, qui sont naturellement ombrageux et imaginaires; les phlegmatiques, que la douceur du phlegme rend crédules; ceux qui ont de l'amour ou de la haine, et généralement tous ceux qui sont transportés de quelque passion violente, se figurent bien souvent des choses qu'ils prennent pour des visions véritables, et pensent voir et entendre ce qu'ils ne voient et n'entendent pas. Une personne d'un âge mûr et parfait, d'une complexion joviale, d'un bon sens, d'un jugement solide, et qui a l'esprit modéré et tranquille, ne sera pas aussi sujette aux illusions.

Voilà les marques et les indices par lesquels nous pouvons distinguer les visions et les révélations. J'ajouterai maintenant quatre avis fort importants qui seront le sujet du paragraphe suivant.

§ 12.

Quatre avis importants touchant les visions et les révélations.

Le premier est que l'on ne doit jamais les désirer ni les demander. Si vous me dites qu'il s'est trouvé des saints qui les ont demandées à Dieu, et qui les ont obtenues, comme saint Éphrem, saint Maur, saint Herebert et d'autres (1), je vous répondrai que nous lisons plusieurs choses dans la Vie des Saints, que nous devons plus admirer qu'imiter, et qui sont pour nous des objets d'étonnement plutôt que d'exemple. Or, les choses extraordinaires dont nous parlons, sont de ce nombre. Dans tous les saints que l'on pourrait citer, le désir et la demande des visions, découlent, à cause de leur grande sainteté, d'une source pure; tandis qu'en nous il serait bien dangereux que le principe en fût bourbeux, et qu'il prît sa source ou dans quelque curiosité, ou dans un orgueil

(1) Amphilochius in vitâ S. Basilii apud Sur. 1 januarii. In vita S. Mauri apud Sur. 15 januarii. In vitâ Herebert apud Sur. 16 martii.

caché et une secrète estime de nous-mêmes, qui fait que nous nous croyons dignes de semblables grâces.

Et d'ailleurs, la vertu et la perfection chrétiennes ne consistent point du tout dans ces choses extraordinaires. Ces choses ne rendent pas un homme plus agréable à Dieu; au contraire elles le mettent souvent dans un plus grand péril de l'être moins, à cause de la vanité qui peut aisément s'y glisser. Je dis, en premier lieu, que ces choses ne rendent pas un homme plus agréable à Dieu. En effet, pour que cela fût, il faudrait que cet homme eût quelque mérite à les avoir; mais, supposé que Dieu les accorde, n'est-ce pas gratuitement qu'il lui fait cette grâce? et s'il ne fallait qu'avoir cette grâce pour se sauver et devenir un objet plus agréable à Dieu, est-ce que Dieu, qui veut sauver tous les hommes, ne l'accorderait pas généralement à tous? Mais Dieu, qui connaît notre misérable penchant au mal, et qui veut notre bien, en agit autrement à notre égard. Je dis donc en second lieu que toutes ces choses nous exposeraient en un danger imminent de péril, et cela à cause de la vanité qui pourrait se glisser dans notre cœur. Plus quelqu'un est élevé,

plus il est en péril que la tête lui tourne et qu'il tombe : les lieux bas sont toujours plus sûrs. Sainte Térèse (1) apparaissant après sa mort à une de ses religieuses, lui dit d'aller avertir de sa part le provincial qu'on ne fît aucun cas dans ces maisons des visions et des révélations ; car, quoiqu'il y en ait quelques-unes de vraies, il y en a aussi beaucoup de fausses, et c'est une chose fort pénible, et même très dangereuse, de tirer des vérités incertaines du milieu d'une foule de mensonges. Elle lui ajoute que plus on fait cas de cela, plus on se détourne de la foi, qui est la vertu assurée et infaillible ; mais que les hommes aiment si fort les choses merveilleuses et étonnantes, qu'ils tiennent pour saintes les personnes en qui ils les remarquent; ce qui est nier l'ordre que Dieu a établi pour la justification d'une ame, c'est-à-dire par le moyen de la pratique des vertus et de l'accomplissement de la loi. Comme les femmes sont très faciles et de peu d'entendement, il leur est très aisé de se tromper ; et comme ensuite elles ont recours à

(1) L'évêque de Tarasc. dans la vie de sainte Térèse, première part. liv. 2. chap. 39.

ceux qui ne sont pas les plus doctes et les plus prudents pour la conduite des ames, il peut arriver de là beaucoup d'inconvénients; qu'au reste, la récompense dont elle jouissait dans le ciel, ne lui avait point été donnée pour ses révélations, mais pour ses vertus. Tout ceci est de sainte Térèse.

Saint Augustin raconte que le démon avait souvent essayé de plusieurs manières de le pousser à demander à Dieu quelque miracle ou des présages de l'avenir (1); mais qu'il lui avait toujours fortement résisté, sachant combien cette curiosité avait occasioné de maux à plusieurs. C'est pourquoi il nous avertit dans un autre endroit de ses ouvrages (2), de nous abstenir constamment de tout cela, et de ne point chercher le royaume de Dieu, qui est en nous et invisible, dans des choses visibles et apparentes, non-seulement naturelles, mais encore surnaturelles.

Le second avis est que, si quelque vision ou révélation arrive à quelqu'un, sans l'avoir désirée ni demandée, il sera bon qu'il la renvoie et la repousse avec crainte et humilité, et

(1) Lib. 10. confess. cap. 35.
(2) Lib. de verâ religione.

qu'il ne craigne pas d'offenser le Saint-Esprit, en ne voulant pas la recevoir, quand même elle viendrait immédiatement de lui. Saint Diadochus apporte là-dessus une excellente comparaison qu'il tire d'un serviteur fidèle (1), lequel durant la nuit ne veut pas ouvrir la porte du logis à son maître de retour d'un long voyage, malgré qu'il l'appelle. Pourquoi cela ? c'est qu'il a peur de se tromper à sa voix, et de mettre les biens qu'il lui a confiés en danger d'être pillés ; car le lendemain son maître, loin de le blâmer de lui avoir tenu la porte fermée, l'en louerait au contraire, sachant le véritable motif pour lequel il l'a fait.

Aussi lisons-nous, dans l'histoire de sa vie admirable (2), que la vierge sainte Colète dit à Dieu qui lui voulait déclarer beaucoup de secrets : Monseigneur, il me suffit que j'aie connaissance de vous et de mes péchés, et que vous me fassiez miséricorde. Un saint Père parmi les anciens anachorètes, voyant le démon lui apparaître sous la figure de notre Seigneur, et lui dire qu'il était venu pour

(1) Cap. 39.
(2) In ejus vitâ, cap. 5.

le visiter et pour recevoir ses adorations et ses hommages, se dit en lui-même, en considérant la chose de près : Eh quoi ! n'adoré-je-pas Jésus-Christ tous les jours ? et ainsi à quoi bon cette apparition ? puis ayant recours à l'humilité, il dit au démon : Prends garde à qui tu es envoyé ; je me reconnais indigne de voir Jésus-Christ. Il n'en fallut pas davantage pour mettre ce fourbe en fuite. Un autre saint anachorète, en pareille circonstance, porta aussitôt ses deux mains sur ses yeux, et se mit à crier : Je ne veux point voir Jésus-Christ sur la terre ; ce me sera bien assez de le voir, si j'en ai le bonheur, dans le ciel.

Le savant et pieux chancelier de Paris rapporte ces deux derniers traits, et il ajoute : C'est donc un conseil bien salutaire pour le chrétien que de se munir des armes de l'humilité contre de semblables illusions ; que de s'estimer d'esprit et de cœur très indigne, que Dieu veuille particulièrement le visiter et lui révéler ses secrets (1). Que si quelque chose de semblable lui arrive, qu'il le chasse avec une humble et sainte confusion ; qu'il l'attri-

(1) Tract. de dist. verar. vision. à falsis.

bue plutôt à la faiblesse de son cerveau, ou à quelque extravagance de son imagination; qu'il craigne que Dieu, pour le châtier de ses grands et nombreux péchés, ne l'ait réprouvé et exposé aux tromperies du démon. Cette humilité fera évanouir ces visions et ces révélations, si elles sont diaboliques; ou du moins, si Dieu veut qu'il en soit tenté, elles ne lui nuiront pas.

Mais si Dieu en est l'auteur, cette humilité disposera encore mieux son esprit à recevoir plus abondamment ses dons et ses faveurs. Alors Dieu lui dira au fond de son ame : « Mon » ami, monte encore plus haut (1) », ton humilité t'en rend digne. Ainsi Moïse priant Dieu, qui l'envoyait à Pharaon pour délivrer son peuple (2), qu'il lui plût de jeter les yeux sur un autre pour cette commission, parce qu'il en était lui-même incapable, en fut rendu très capable par son humilité, et il l'exécuta avec un merveilleux succès. Jérémie dit à Dieu : « Ah ! Seigneur, vous voulez que j'a» nonce vos volontés aux hommes, et je suis » un enfant qui ne sais pas parler (3) ! » Par

(1) Amice, ascende superiùs. *Luc*. 14. 10.
(2) Exod. 3. 11.
(3) Jerem. 1. 6.

ce moyen il mérita de devenir un très grand prophète. Saint Pierre dit à notre Seigneur : « Seigneur, retirez-vous de moi qui ne suis » qu'un pécheur (1) ; » et nous savons en quelle considération il fut devant notre Seigneur, et le rang d'honneur qu'il y tient.

Le troisième avis est que si, après toutes ces résistances et tous ces refus, la personne ne peut éloigner d'elle ces choses extraordinaires, elle doit les recevoir avec crainte et avec grande considération, et les examiner avec toutes les précautions possibles. C'est ainsi que la bienheureuse Marie, mère de Dieu, lorsque l'archange la salua et lui annonça une chose qui naturellement devait préjudicier à sa virginité, dont elle était si jalouse, pensait attentivement, dit le texte sacré (2), au sens de ces paroles, et comment elles pourraient s'accomplir sans nuire à son intégrité. Quand le vent violent, le grand bruit, le feu, et le zéphyr passèrent devant le prophète Elie (3), il considéra sagement dans lequel des

(1) Exi à me, Domine, quia homo peccator sum. *Luc.* 3. 8.

(2) Διελογίζετο. Cogitabat qualis esset ista salutatio. *Luc.* 1. 29.

(3) 3 Reg. 19. 11.

quatre Dieu devait se manifester, et il apporta à cela le discernement nécessaire. Un ange ayant apparu à Josué sous la forme d'un homme armé, ce sage et vaillant capitaine, sans passer plus avant, voulut savoir qui il était, et lui dit : « Êtes-vous pour nous, ou contre nous (1) ? » de notre côté, ou de celui de nos ennemis ? pour nous aider, ou pour nous nuire ? Mais apprenant alors qu'il était l'ange de Dieu, et qu'il venait pour les secourir, il lui fit la révérence et l'adora. Pour s'assurer, il sera bon, surtout s'il y a tant soit peu raison de douter, de faire le signe de la croix, et de prononcer le saint nom de Jésus : car les démons n'en sauraient porter la vertu ; ils sont contraints de céder à la force invincible de ces armes et de s'enfuir.

Quatrième et dernier avis, si la personne conduite par ces sentiers écartés, après avoir considéré ce que nous avons dit, ne peut voir assez clairement ni par elle-même ni par les autres, et déterminer précisément de quelle sorte d'esprit est ce qui se passe en elle, qu'elle ne se trouble et ne s'inquiète pas ; mais seulement qu'elle s'applique à en faire un bon

(1) Noster es, an adversariorum? *Jos.* 5. 13.

usage, à en devenir plus humble, plus obéissante, plus détachée d'elle-même et des créatures, et plus parfaite. C'est ce que faisait sainte Aldegonde, de qui l'auteur de sa vie dit ces mots (1) : « Cette sage et prudente vierge ne pensait à toutes ses révélations que pour s'en bien servir, que pour en tirer des sujets de s'humilier davantage, que pour avancer de plus en plus dans le chemin de la perfection, et s'unir avec plus d'amour à son époux céleste. » Le démon, par toutes ces visions et toutes ces opérations éloignées du commun, ne tend qu'à rendre la personne superbe, hautaine, impatiente et vicieuse, et enfin la perdre; et s'il voit que tout le contraire arrive, et qu'au milieu de tout cela il n'y a pour lui qu'à gagner des coups, il se dépitera et ne s'amusera pas long-temps à un jeu qui tourne si fort à sa honte.

(1) In ejus vitâ, cap. 2.

§ 13.

Discernement des mouvements de la nature et de la grâce.

Nous entendons ici par nature, non pas celle que Dieu a faite, laquelle est droite et innocente ; mais celle qui a été gâtée et viciée par le péché d'Adam et par les nôtres ; nous entendons cet esprit humain que nous sentons si enclin au mal, suivant ces paroles que Dieu dit dès le temps du déluge : « Les pensées et les affections du cœur de l'homme se portent au péché dès son enfance (1). » Notre nature, ainsi considérée, et l'esprit humain regardé de ce côté, produit de soi-même le mal, comme la terre, les ronces et les épines. Elle n'a besoin pour cela d'être poussée ni par le démon, ni par le monde, ni par la chair ; car elle devient chair, monde et démon à elle-même pour se perdre et se précipiter de son propre mouvement dans son malheur. « Il arrive quelquefois, dit à ce propos saint Bernard, que notre esprit, après

(1) Sensus et cogitatio humani cordis in malum prona sunt ab adolescentiâ suâ. *Gen.* 8. 21.

avoir été souvent vaincu par l'un de nos trois ennemis déclarés, prend misérablement sa place, s'arme, hélas ! contre lui-même, et se crée de son propre génie des pensées, ou de volupté, ou de vanité, ou d'aigreur et d'amertume (1). »

C'est pourquoi l'apôtre saint Jacques, dans son épître canonique, dit : « Chacun est tenté, attiré, entraîné par sa propre concupiscence, laquelle conçoit le péché par la délectation qu'elle y prend, et puis l'enfante par le consentement parfait qu'elle y donne (2). » Saint Athanase raconte (3) que le démon déguisé sous la figure d'un homme d'une grandeur démesurée, et si énorme qu'il semblait toucher le ciel de la tête, alla un jour frapper à la porte du monastère de saint An-

(1) Fit aliquando ut spiritus noster à quolibet horum trium crebrò superatus et servus additus illi in suam ipsius perniciem, heu ! vices illius avat, ut jam sine omni alterius spiritus suggestione ipsa ex se anima aut voluptuosas, aut vanas, aut amaras pariat cogitationes. *Serm. de septem spiritib.*

(2) Unusquisque tentatur à concupiscentiâ suâ abstractus et illectus; deinde concupiscentia cùm conceperit, parit peccatum. *Cap.* 1. 14.

(3) In vitâ Antonii. *Cap.* 9.

toine ; que saint Antoine vint lui ouvrir, lui demandant qui il était. A quoi il lui répondit : « Je suis Satan. Tu es Satan, repart le saint, et que viens-tu chercher ici ? Je viens, lui dit le diable, me plaindre à toi de tes religieux et généralement de tous les chrétiens : car ils vomissent continuellement contre moi des malédictions et des imprécations. Tu as tort, réplique saint Antoine, et ils ont raison : car pourquoi ne fais-tu autre chose que les inquiéter, les tourmenter et les solliciter au mal ? Tu te trompes, répond le diable, ce sont eux-mêmes qui me tourmentent ; maintenant je ne puis presque plus rien. N'as-tu pas lu ces paroles : « On a arraché l'épée à » l'ennemi, on a vidé son carquois ; on lui a » rompu ses flèches, et on lui a ôté les moyens » de me nuire ; vous avez ruiné les lieux où » il avait du pouvoir (1) ? » Voilà ce que dit David. De sorte que maintenant je suis désarmé, je n'ai plus ni lieu, ni ville dont je dispose pleinement et à mon gré ; partout, même dans les solitudes, le nom de Jésus-Christ retentit hautement. C'est pourquoi, que les

(1) Inimici defecerunt frameæ in finem, et civitates eorum destruxisti. *Ps*. 9. 7.

chretiens ne m'attribuent point les péchés qu'ils font ; qu'ils sachent que fort souvent ils en sont les seuls auteurs ; qu'ils se défendent seulement bien d'eux-mêmes, et ne me maudissent point, comme ils font, sans sujet. » Voilà comme notre propre esprit et notre propre nature corrompue vont d'eux-mêmes se jeter dans le mal. Mais voyons par quels mouvements cela a lieu, et approchons le flambeau pour pouvoir les discerner d'avec ceux de la grâce.

L'ouvrage d'or de l'Imitation de Jésus-Christ a un chapitre excellent sur cette matière (1). Mais pour bien comprendre ce que nous avons à en dire, il ne faut pas oublier d'abord que notre nature est fine et rusée au dernier point, afin de venir à bout de ses desseins. « Le cœur de l'homme, dit Jérémie, est ma-» lin, trompeur, dissimulé et extrêmement » caché ; qui aura la vue assez pénétrante » pour percer dans son fond (2)? » Le Labyrinthe de Crète, ni le fleuve Méandre n'avaient pas un aussi grand nombre de tours, de dé-

(1) Lib. 3. c. 54.

(2) Pravum est cor omnium, et inscrutabile quis cognoscet illud? *Jerem.* 17. 9.

tours et de retours, de plis et de replis, que n'en a le cœur humain ; un vieux lièvre n'a pas autant de finessse ni de ruses pour échapper aux chiens qui le courent, que notre nature poursuivie de la grâce n'en emploie pour l'éviter et ne pas se laisser prendre. Voilà comme tous les hommes sont faits. « Chacun, » dit le même Prophète, suit la malice de son » cœur pervers (1). » D'où il arrive très facilement que notre cœur, ainsi déguisé et artificieux, nous trompe et nous fait passer les actes de l'amour-propre pour ceux de l'amour de Dieu ; qu'il donne la couleur de la prudence à la finesse, celle de la douceur à la lâcheté, celle de l'économie à l'avarice, et qu'en général elle nous fait prendre le vice pour la vertu.

Secondement, il faut remarquer que notre nature, fine et madrée comme elle est, rapporte toutes ses pensées, toutes ses affections, toutes ses entreprises, et absolument tout ce qu'elle fait, et même ce qu'elle ne fait pas, comme les vertus, la grâce, la gloire et Dieu aussi, à soi-même pour se conserver et se

(1) Ecce ambulat unusquisque post pravitatem cordis sui mali. *Jerem.* 16. 11.

maintenir. La grâce, au contraire, rapporte tout à Dieu et à notre salut. Cela vient de ce que la nature ne veut point mourir. Elle veut au contraire vivre toujours, et elle fait tout son possible pour cela, quoique sa vie soit misérable, remplie de troubles, d'inquiétudes et d'amertumes, toujours plongée dans les vices et le péché, dans les ténèbres de l'entendement, dans les désordres de la volonté, dans les folies de l'imagination, dans la tyrannie des passions, et dans les saletés et les badinages des sens. Mais la grâce tend continuellement à faire mourir la nature, et à détruitre sa corruption; parce qu'il est impossible qu'elle vive jamais de la vraie vie, qu'elle reçoive la guérison de ses maladies, qu'elle soit affranchie de sa captivité, qu'elle soit délivrée de ses ténèbres, que sa volonté soit réglée, ses passions soumises, et enfin qu'elle sorte de l'état infortuné où elle est, pour jouir de son repos et de son bonheur, si avant tout elle ne meurt: sa mort est entièrement nécessaire à sa vie, à sa vraie félicité.

Notre Seigneur l'a souvent déclaré, comme on peut s'en convaincre plus particulièrement par ces paroles : « Je vous le dis, et je vous le

répète en vérité ; si le grain de froment jeté en terre ne vient à y mourir, il demeure tout seul et n'en produit point d'autres ; mais s'il meurt et perd la vie, il multiplie heureusement et devient fort utile. Quiconque aime son ame en ce monde, la perd; et quiconque la hait, la conserve et la sauve (1). »

En vérité, en vérité je vous le dis. Voilà des paroles qui, par la comparaison du grain de froment, montrent l'absolue nécessité de cette mort. Qui aime son ame, la perd ; et pour ne la point perdre, mais la sauver, il faut la haïr. « Grande et admirable sentence ! s'écrie saint Augustin là-dessus : comment un homme peut-il aimer et haïr sa vie de telle sorte, qu'en l'aimant il la perde, et qu'en la haïssant il la sauve ? qu'en l'aimant il la haïsse, et qu'en la haïssant il l'aime ? Tu la hais, si tu t'aimes d'un amour déréglé ; et tu t'aimes, si tu la hais d'une sainte haine. O que bienheureux sont ceux qui, pour la sauver, la

(1) Amen, amen dico vobis, nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert : qui amat animam suam, perdet eam; et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam. *Joan.* 12. 24.

haïssent, de peur de la perdre pour la mal aimer (1)!

Le docteur Angélique, expliquant ces paroles de notre Seigneur, dit celles-ci : Tout homme aime son ame et sa vie, parce qu'il a naturellement grand amour de soi (2), mais les uns l'aiment absolument et véritablement, et les autres seulement en quelque manière et avec duperie (3). Celui-là aime son ame, qui veut du bien à son ame; car on a toujours dit qu'aimer c'est vouloir du bien. Quiconque donc veut à son ame les vrais biens, les biens qui peuvent la rendre bonne et véritablement heureuse, comme Dieu qui est le bien absolu et souverain, comme la gloire éternelle, la grâce et les vertus, celui-là aime son ame véritablement et absolument. Mais s'il ne lui veut que les hommes, les plaisirs et les richesses de la terre, comme ces biens sont petits et passagers, et fort souvent

(1) Magna et mira sententia, quemadmodum sit hominis in vitam suam amor ut pereat; odium ne pereat; si male amaveris, tunc odisti; si bene oderis, tunc amasti. Felices qui oderunt custodiendo, ne pereant amando. *Tract.* 51 *in Joannem.*

(2) In illum loc. Joann.

(3) Simpliciter secundum quid.

nuisibles, car ils souillent l'ame, la portent au péché et la privent des biens assurés et indubitables de la grâce et de la gloire; il faut dire qu'il n'aime son ame que d'une certaine manière, et qu'à tout prendre il la hait. Voilà pourquoi le Roi Prophète dit: « Celui qui aime l'iniquité, hait son ame (1). »

Supposez deux malades attaqués d'une grosse fièvre, dont l'un ne veut ni être seigné, ni prendre médecine, ni faire diette, mais au contraire boire du vin, manger quand il veut et de ce qu'il veut; tandis que l'autre, s'abstenant de tout cela, se laisse gouverner par les médecins, prend tout ce qu'ils veulent, ne mange et ne boit que quand et comme ils le jugent nécessaire pour le bien de sa santé. Eh bien! nous disons que le premier se hait et se tue, et que, pour éviter une petite peine et jouir d'un plaisir léger, il est ennemi de lui-même; tandis que le second, pour souffrir cette peine et se priver de ce plaisir, s'aime certainement.

La troisième chose qu'il faut considérer, c'est que la nature emploie, ainsi que nous

(1) Qui diligit iniquitatem, odit animam suam. *Ps.* 10. 6.

venons de l'indiquer, tout son esprit, tous ses soins et tous ses artifices; qu'elle n'épargne rien de tout ce qui est en son pouvoir et dont elle peut s'aviser, pour se conserver en vie et ne point mourir, quoiqu'elle vive aveugle, malade et accablée de maux dans la pauvreté, dans l'esclavage et les misères. Cependant elle aime encore mieux vivre de cette manière que de mourir, bien que la mort ne soit pour elle qu'un passage à une vie meilleure, à une vie de liberté, de contentement et de bonheur. C'est pourquoi elle s'oppose de toutes ses forces à tout ce qui l'attaque, et elle détourne tout ce qu'elle voit lui être contraire. Elle désire, elle se procure avec empressement tout ce qui peut la conserver, et elle fuit, elle évite avec diligence toutes les occasions de mourir : si on les lui présente ces occasions, elle les refuse; si on l'y force, ou elle se dépite, ou elle s'y recherche et tâche même de s'en nourrir et d'en tirer de l'aliment pour sa vie. La grâce, au contraire, veille sur toutes les occasions d'abattre et de faire mourir la nature; elle se réjouit quand on les lui offre, et, lorsqu'elle les a, elle en fait bon usage, ressemblant à l'abeille qui compose son miel de toutes les fleurs, même des plus

amères. Mais la nature est semblable à l'araignée, qui fait du poison des fleurs les plus douces.

La grâce, qui a pour but le salut de l'homme, agit de cette manière; car plus la nature perd de ses forces, et meurt, plus elle acquiert de vraie vie, de santé et de lumiére, plus elle se dispose à la béatitude qu'elle peut posséder en ce monde et en l'autre. « La diminution de la concupiscence, dit saint Augustin, produit l'accroissement de la charité, laquelle n'aura sa perfection que lorsque la concupiscence sera entièrement ruinée (1). » Tel l'or, qui se purifie à mesure qu'il se décharge des matières sales dont il est rempli, tel le métal étranger qui lui est allié, et qui se consume peu à peu dans le feu : ce n'est que quand il en est pleinement nétoyé, qu'il brille dans toute sa pureté et de tout l'éclat de sa perfection.

(1) Augmentum charitatis, diminutio cupiditatis; perfectio, nulla cupiditas. *Lib.* 83. *q.* 36.

§ 14.

Discernement plus particulier des mouvements de la nature et de la grâce.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent de ce que fait la nature pour sa conservation, est fort général ; entrons maintenant dans un plus grand détail. Je ne m'arrêterai pas à parler de ce qui est plus grossier et plus clair, comme de se vouloir du bien, et de ne s'en point contenter dans les bornes de la nécessité, ni même de la médiocrité, mais d'aspirer jusqu'à une abondance sans limites, d'amasser de grandes richesses, d'en prendre de toutes mains, de rechercher tous les plaisirs de ses sens, de poursuivre avec passion les honneurs, les dignités ecclésiastiques et séculières, de se mettre aussi haut que l'on peut en réputation, et autres choses semblables : je ne dirai rien de tout cela. Voyons ce qui est plus délicat, plus fin et plus subtil ; dabord ce qui regarde l'entendement, et ensuite la volonté.

Pour l'entendement. La nature aime à penser aux choses naturelles, corporelles et sensibles, parce qu'elles lui sont conformes ; aux

choses grandes et éclatantes qui attirent l'estime et causent l'admiration, parce qu'elles nourrissent son ambition et le désir secret qu'elle a de la réputation et de l'honneur; aux choses plaisantes et agréables, soit à l'entendement, soit à la volonté, soit aux sens, parce qu'elles contentent en quelque manière son inclination aux voluptés et aux plaisirs; aux curieuses, diverses et prises encore en grand nombre, parce qu'elles repaissent la faim insatiable dont elle est dévorée de savoir toujours des choses nouvelles. Mais la nature ne s'applique pas aussi volontiers à la considération des choses invisibles, spirituelles et divines; elle n'aime pas à en parler comme des premières. La grâce fait tout le contraire.

Secondement, si la nature se voit contrainte de penser aux choses spirituelles et de méditer les mystères de notre salut, elle détourne adroitement l'esprit de celles qui lui sont plus opposées, pour le porter à d'autres qui ont plus de rapport aux objets naturels, qui ne sont pas autant spirituelles et qui nous détachent moins des créatures. Elle regarde plus volontiers un mystère qui lui fera moins de mal, qu'un autre qui la blessera jusqu'au vif: car dans toutes les parties de la vie spiri-

tuelle, il y a des choses dont la considération et la pratique sont bien plus capables de dompter et de faire mourir la nature que certaines autres. Eh bien! la nature, par un artifice et une adresse admirables, évite tant qu'elle peut celles-là pour s'attacher à celles-ci. Ainsi elle ne s'applique qu'avec peine à la méditation de la passion et de la mort de notre Seigneur; ce n'est qu'avec appréhension qu'elle le considère dans cet état de souffrances, par ce qu'il n'y a point de mystères qui portent d'aussi rudes coups, et lui fassent d'aussi mortelles atteintes que celui-là. C'est pour cela qu'elle s'en éloigne, et qu'elle consent bien plus aisément à la contemplation des choses divines qui, pour n'être pas considérées comme elles le devraient être, ne font aucun effet dans les personnes, si ce n'est qu'elles leur fournissent de belles et de hautes pensées, lesquelles pour l'ordinaire ne mènent à rien, lumières véritablement stériles, rayons d'un soleil d'hiver : car toutes ces brillantes et magnifiques pensées ne laissent pas de les entretenir dans leurs vices.

La grâce prend une toute autre route. Elle propose toujours à l'esprit des choses spirituelles, célestes, se rapportant au salut;

elle retranche cette multitude inutile de pensées et d'objets, les réduit à peu, et simplifie l'ame autant qu'elle peut, afin de la rendre capable d'être unie à Dieu, qui est très simple et très unique ; et par ce qu'elle est l'acquisition de notre Seigneur, et le fruit de ses travaux, de sa passion et de sa mort, elle pousse toujours l'ame de ce côté, la porte à considérer et à imiter la vie de notre Seigneur, particulièrement ses souffrances et sa mort, l'excitant sans cesse à faire des efforts pour lui ressembler dans la croix, comme étant le mystère de la perfection et du salut, et à prendre dans les autres mystères ce qui est plus propre pour ruiner et anéantir la nature corrompue.

Faute de cette ruine et de cet anéantissement, plusieurs s'abusent dans la vie spirituelle, et dans la recherche de la perfection à la quelle peu arrivent en un haut degré. En effet, lorsqu'ils ont fait quelques progrès et acquis quelque union avec Dieu, ils se rendraient enfin parfaits, s'ils continaient à la cultiver et à s'y avancer ; mais par un artifice et une ruse de leur nature, qui ne veut point de cette perfection, parce qu'elle ne peut l'avoir sans mourir, ils se relâchent à d'autres

choses, au moyen desquelles, fussent-elles même d'ailleurs spirituelles, la nature conserve mieux sa vie. Eh! certes, nous ne craignons pas de le dire, trouve-t-on beaucoup de personnes qui veuillent mourir tout-à-fait à elles-mêmes, qui anéantissent leurs sentiments, et qui souffrent que toutes leurs affections soient transformées en Dieu? Hélas! par l'amour naturel qu'il se porte, l'homme se réfléchit toujours, et en mille manières inconnues et subtiles, sur lui-même; il aime mieux demeurer en lui-même tel qu'il est, que de passer en Dieu, son véritable et souverain bien. Voilà les finesses de notre nature du côté de l'entendement.

Pour celles de la volonté, qui est son vrai élément, et où résident particulièrement sa corruption et son venin, c'est-à-dire, l'amour-propre qui fait là ses plus grands ravages, et s'étend ensuite partout; je dis que, parce que la nature ne veut point mourir, et que pour cet effet elle rapporte à soi et à sa conservation tous ses mouvements, la volonté fait autant qu'il lui est possible, soit ouvertement, soit en secret, ce qui suit.

Premièrement elle veut bien ce qu'elle veut: elle s'attache à ses desseins, et elle a

beaucoup de peine à s'en départir. Si on la gêne, si même on la détourne de son action, elle entre facilement en mauvaise humeur; elle se fâche, elle s'aigrit, parce qu'on l'empêche de faire ce qu'elle veut, de tendre où elle se propose, ne voulant pas souffrir d'obstacle dans ce qu'elle désire. La grâce au contraire ne se lie pas ainsi aux choses, quelque bonnes qu'elles soient d'ailleurs: elle ne connait d'autres liens que les liens de la raison et de la vertu, et jamais ceux de la passion et de l'amour-propre. Elle prend et laisse les choses tranquillement et paisiblement, comme des moyens pour aller à Dieu, et des instruments de perfection. Pour la volonté propre, c'est surtout à elle qu'elle s'attaque, qu'elle emploie toutes ses forces et tous ses moyens, sachant bien qu'elle est la cause de tout notre mal, n'y ayant aucun péché qui ne soit l'effet de notre volonté propre. Et pour ce sujet, elle la combat incessamment comme sa plus grande ennemie; et par mille moyens imprévus elle nous suscite tous les jours mille choses contraires qui ne nous sont point agréables, pour la détruire. Ah! que les ames éclairées savent bien reconnaître et remercier Dieu de ces occasions,

en faire un bon usage pour établir et fonder toujours de plus en plus le royaume de Jésus-Christ en elles sur les ruines de leur nature !

Secondement, la nature ne veut pas être contrainte ni gênée, mais avoir toute latitude, et vivre en pleine liberté. Elle fait difficulté de porter la domination d'un autre, non-seulement d'un inférieur ou d'un égal, mais même d'un supérieur légitime. Elle ne peut souffrir d'être vaincue, et ce n'est qu'à la force qu'elle cède; ce n'est qu'après avoir fait toutes les résistances possibles, et livré tous les combats qu'elle peut soutenir, qu'elle rend les armes et demeure assujettie et domptée. La grâce au contraire porte l'homme à vivre avec ordre et discipline, à se dépouiller volontiers de sa liberté, et à la mettre entre les mains d'un autre, à fuir l'autorité et l'empire sur qui ce soit, et « à plier pour » l'amour de Dieu, suivant le conseil du » prince des apôtres, sous toute créature hu» maine (1). »

Troisièmement, la nature n'aime point les mépris et les confusions, elle les fuit et les évite au contraire tant qu'elle peut. De là

(1) 1 Petr. 2. 13.

vient que nos vices et nos fautes, nous rendant dignes des plus grands mépris et de la plus grande confusion, elle nous les cache par toutes sortes d'artifices; elle fait que nous n'en avons point la connaissance, ni par nous-mêmes en nous en détournant, et en nous empêchant de les considérer, ni par les autres de qui nous ne voulons pas en être instruits; et si on nous en avertit, elle les nie absolument, ou elle les excuse et les affaiblit, attribuant fort souvent à l'envie ou au manquement d'affection ce qu'on nous en dit. Au surplus, comme la nature a peur d'être reprise et blâmée, souvent elle prend garde de ne point faillir, afin d'éviter le blâme du manquement, et de mériter l'estime et la louange de la vertu.

La grâce au contraire donne du désir et de la joie pour les mépris et les opprobres, selon ce que saint Luc rapporte des apôtres, « qu'ils » sortaient de l'assemblée des scribes et des » pharisiens, bondissants d'allégresse de ce » qu'ils avaient été trouvés dignes de souffrir » des injures et des humiliations pour le nom » de Jésus-Christ (1). » C'est pourquoi elle porte l'homme à découvrir ingénument ses

(1) Act. 5. 41.

fautes, à les reconnaître quand on l'en avertit, à les avouer franchement, à ne point les excuser ni les diminuer, mais à les amplifier plutôt, et à être bien aise que les autres les connaissent, afin d'en devenir plus humble. Quelquefois même elle fait commettre dans le même dessein certains manquements où Dieu n'est point offensé, et où seulement l'on perd une partie de la bonne estime que l'on avait acquise.

Quatrièmement, la nature veut toujours avoir, elle n'est jamais contente; elle aime mieux posséder deux choses qu'une, deux robes et deux maisons qu'une seule, et ainsi de ses autres nécessités : car elle a toujours peur que quelque chose ne lui manque. En effet, comme elle ne s'appuie que sur les créatures, et que les créatures sont périssables, elle craint qu'elle ne périsse avec elles. Elle veut donc pourvoir à ce danger que la possession d'une seule chose lui cause, par la possession de deux et de trois choses, si elle peut.

La grâce au contraire, se fondant sur Dieu, source vive et inépuisable de tous biens, se contente de fort peu de choses; elle se confie en lui, et elle goûte la vérité de ces riches paroles : *Qui a Dieu, a tout, et trop est*

avare à qui Dieu ne suffit. Au lieu donc de multiplier les choses, elle les diminue; elle tend toujours à appauvrir l'ame, à la dénuer des créatures, pour la préparer à l'union divine, à laquelle cette nudité est nécessaire : car comme chantait le bienheureux frère Gilles, *Une à Un*, *Une à Un*, voulant signifier que pour unir l'ame à Dieu qui est un, il faut qu'elle soit une et dénuée de tout.

De plus, dans les choses de cette vie, la grâce va plutôt au moins qu'au plus : car c'est par ce moyen qu'elle rend l'homme plus semblable à Jésus-Christ, ce qui est son grand dessein. Elle montre aussi par là le mépris qu'elle fait des biens de la terre, et l'estime qu'elle a de ceux du ciel et du salut; et elle a grande raison d'en agir de la sorte. Une seule bonne pensée, un seul sentiment de piété que Dieu nous donnera, ne sont-ils pas en effet un plus grand bien que s'il nous donnait le royaume de France? cette pensée et ce sentiment coûtent le prix du sang du Fils de Dieu, et l'effet de grâce et de gloire qu'ils produisent, est de nous rendre bons et justes en cette vie, et bienheureux dans l'autre.

Ajoutez à tout cela que, comme les biens de ce monde ont de grands attraits et des char-

mes puissants pour captiver le cœur humain, et ensuite pour le débaucher et le corrompre, la grâce, pour empêcher ce malheureux effet, cherche beaucoup plus à les diminuer qu'à les augmenter; elle fait connaître à l'homme qu'elle conduit à son salut, qu'il doit regarder comme une grande miséricorde et une rare faveur, lorsque Dieu ne lui donne pas de grandes richesses, qu'il ne le met point dans les dignités ni dans l'éclat, qu'il ne lui fournit pas le moyen de faire bonne chère et d'avoir toutes ses commodités, parce que dans ces rencontres, la nature, même aidée du secours ordinaire de Dieu, n'est pas assez forte pour s'y maintenir de bout, et n'y point commettre beaucoup de fautes. Ceci paraît évidemment dans les grands et dans les puissants du siècle. Il est assez rare d'en trouver quelques-uns parmi eux qui, au milieu de l'abondance de leurs biens, de leurs honneurs et de leurs plaisirs, vivent sans péché mortel; mais il est beaucoup plus rare encore d'en trouver qui veillent à ne point souiller leur ame du péché véniel. C'est donc un effet de la bonté de Dieu, et un témoignage particulier de l'amour qu'il porte à une personne, quand il lui retire les occasions de

ces chutes, et c'est à quoi la grâce travaille.

J'ajoute encore que la nature, dans ce désir de posséder beaucoup de choses, veut qu'elles soient belles, propres, bien gentilles; elle rebute celles qui sont simples, grossières et mal polies. Mais la grâce préfère ces dernières aux autres, et elle aime mieux s'en servir et en user.

En cinquième lieu, la nature est légère, volage et badine; elle s'arrête à des pensées ridicules, à des affections impertinentes; elle s'amuse à des sottises, s'occupe à des bagatelles et à de vrais jeux d'enfant. Néron faisait le comédien, Domitien passait son temps à attraper et à embrocher des mouches; Hartabe, roi des Hircans, à prendre des taupes; Œrope, roi des Macédoniens, à faire des lanternes; et semblables extravagances et occupations honteuses, fort convenables, à la vérité, à la qualité de ces monarques, et bien conformes à ces paroles du prophète Isaïe: « Le prince aura des pensées de prince, » et il ne s'emploiera qu'à ce qui est bien- » séant à sa dignité (1)! » La cause de cette

(1) Princeps ea quæ sunt digna principe cogitabit. *Is*. 32. 8.

faiblesse vient de ce que la nature, corrompue comme elle l'est, a peu de raison et beaucoup de passion. Cela fait que ses pensées, ses affections et ses désirs en sont tout empreints, et qu'elle dégénère facilement en des occupations d'enfants, lesquels ne se conduisent point par raison, mais par passion. Ainsi Sénèque disait: « Nous n'avons plus l'enfance de l'âge, mais ce qui est bien pis, nous avons conservé l'enfance des mœurs, et ce qui est encore plus déplorable, c'est que dans l'autorité que la vieillesse nous donne, nous faisons paraître les vices et les faiblesses des petits garçons (1). » La grâce au contraire est grave, sérieuse et sage; parce qu'elle est éclairée et gouvernée par le Saint-Esprit, qui est un esprit de sagesse.

Sixièmement, la nature est prompte, brusque, impétueuse et ardente en ce qu'elle désire, parce que la passion qui est son guide, et dont le mouvement est de soi nécessaire et non pas libre, est ainsi faite. « Tout vice est précipité et étourdi, dit le pieux chancelier

(1) Adhuc non pueritia in nobis, sed quod est gravius, puerilitas remanet; et quod est quidam pejus, quòd auctoritatem habemus senum, vitia puerorum. *Epist.* 4.

de Paris (1) », même celui de la paresse qui va trop lentement, parce que tout vice est le défaut d'un esprit qui ne considère pas assez les choses. La grâce au contraire est retenue et considérée. « Tous les désirs des justes sont bons, dit Salomon, non-seulement à raison de la matière et de l'intention, mais encore à raison de leurs manières; car ils ne sont point trop pressants, ils ne sont ni trop ardents ni trop froids. Ceux au contraire des pécheurs sont toujours brûlants (2) » : ils ne sauraient attendre; si on ne fait aussitôt ce qu'ils veulent, ils se fâchent, ils tempêtent, ils entrent en fureur. « Chaque chose, dit le même Salomon, a son temps propre et déterminé (3) »: celle que vous souhaitez, n'est pas dans sa maturité; son temps n'est pas encore venu; « donnez-vous un peu de loisir : l'impétuosité gâte tout (4). » Comme nous voyons sur le cadran d'une montre, où toutes les heures du jour sont marquées, l'aiguille

(1) Omne vitium præceps est.

(2) Desiderium justorum omne bonum est; præstolatio impiorum furor. *Prov.* 11. 23.

(3) Omnia tempus habent. *Eccl.* 3. 2.

(4) Da spatium, tenuemque moram; male cuncta ministrat. — Impetus. *Ibid.*

marcher de l'une à l'autre sans se presser ni courir, mais posément et avec ordre; de même devons-nous avancer dans toutes les actions de notre journée et de notre vie. Et pour suivre un exemple bien plus remarquable, le décret en vertu duquel Dieu a créé le monde, a précédé d'une éternité toute entière son exécution, sans que Dieu se soit hâté d'un moment de le mettre en effet; mais il a attendu doucement et paisiblement l'heure qu'il avait résolue pour ce grand ouvrage. La grâce nous enseigne à agir de la même sorte : « un peu de délai, pour mieux » considérer la chose, apporte de grands » biens que la précipitation ruine (1). »

En septième lieu, la nature est indiscrète, elle marche en confusion et en désordre; elle brouille et renverse tout; elle ne fait rien qu'à tort et à travers, et dans l'excès du trop ou du moins, parce qu'elle agit dans les nuages de la passion. Au contraire, la grâce est prudente; elle applique tout à la règle et au compas; elle ne laisse rien sortir de ses mains qu'elle ne l'ait auparavant mesuré, calculé

(1) Differ : habent parvæ commoda magna moræ. *Ibid.*

et pesé, comme parle le Sage (1); elle arrange les choses, elle les met en leur place; elle montre ce qu'il faut dire en tel temps et en tel lieu, quel moyen on doit employer pour venir à bout d'une telle affaire, comment il faut exercer les vertus prudemment et avec ordre, et s'y avancer peu à peu, allant de ce qui n'est pas si parfait à ce qui l'est davantage, et ajustant tout aux forces et à la disposition de la personne.

La passion va sans règle, ne considérant point que les vertus, suivant la commune doctrine, sont des milieux également éloignés des extrémités et des excès (1). « Dieu qui est la sagesse même, dit saint Bernard, veut être aimé nonseulement affectueusement, mais encore sagement; d'où l'Apôtre nous avertit de lui rendre un service raisonnable : sans cela, il sera bien aisé que l'erreur et l'indiscrétion se mêlent dans ton zèle, et que le démon te trompe, si tu méprises la science et la conduite (3). »

(1) In mensurâ et numero et pondere. *Sap*. 11. 21.

(2) Ακρότητες, ἰσότητες. Cassian. collat. 2. c. 16. Arist. 2. Eth. 6.—Αριστον μέτρον. Cleobul. op. stob. serm. 21. hieron. epist. 8. ad Demetriad.

(3) Sapientia est Deus, et vult se amari non solum

« Mon époux m'a introduit dans le cellier de ses vins précieux, dit l'épouse du saint Cantique, il m'a donné la liberté d'en boire, mais pourtant avec sobriété; il désire que je l'aime parfaitement, mais toutefois il veut que ce soit d'un amour réglé et d'une charité ordonnée (1). « La sainte Écriture, dit l'abbé Moïse dans Cassien, ne nous permet pas de rien faire sans conseil, pas même de boire le vin spirituel qui réjouit le cœur de l'homme, sans modération (2). » Il faut user de discrétion en tout; ce qui obligea saint Antoine de faire marcher cette vertu en tête de toutes les autres, comme celle qui devait les gouverner et les mettre en exercice.

Enfin la nature ne regarde que les choses

dulciter, sed sapienter; unde Apostolus rationabile et obsequium vestrum; alioquin facillimè zelo tuo spiritus illudet erroris, si scientiam negligas. *Serm.* 20. *in Cant. Rom.* 12. 1.

(1) Introduxit me in cellam vinariam; ordinavit in me charitatem. *Cant.* 2. 3.

(2) Sine consilio nihil agere omnino Scripturæ auctoritate permittimur, ità ut ne ipsum quidem vinum spirituale, quod lætificat cor hominis, sine discretionis sinamur moderatione percipere, secundum illud : cum consilio omnia fac, cum consilio vinum bibe. *Collat.* 2. *cap.* 4.

temporelles et présentes, et elle s'applique tout entière à ce qui concerne cette vie, pour s'y mettre à son aise et y vivre avec contentement. C'est pourquoi elle se réjouit de tout ce qui l'y établit et avance, et elle s'attriste de tout ce qui lui apporte de l'incommodité et de la perte. Elle a toujours sa pensée tournée vers les créatures, avec lesquelles elle aime à converser, à s'amuser, et à avoir des liaisons et des intrigues. Mais la grâce ne pense qu'aux choses futures et éternelles; elle sollicite l'ame continuellement à employer tous ses soins pour l'acquisition des biens de l'autre vie; et comme tout son trésor est au ciel où rien n'est en péril, et ne se perd, toutes les pertes qu'elle souffre pour les choses de ce monde, lui sont fort peu sensibles. Elle retire l'ame des créatures autant qu'elle peut, et elle ne lui laisse de communication avec elles qu'autant que l'amour de Dieu et celui du prochain le lui permettent. Elle lui fait aimer la solitude et le silence pour vaquer plus à Dieu : son mouvement est de la multiplicité à l'unité, de la circonférence au centre, se recueillant et s'unissant de plus en plus à lui. Mais celui de la nature est de l'unité à la multiplicité, et du

centre à la circonférence, s'élargissant et se dissipant toujours davantage.

§ 15.

Conclusion de ce qui précède.

Nous avons parlé du discernement des esprits, et donné les marques pour reconnaitre les bons d'avec les mauvais, et pour distinguer l'inspiration de la suggestion, et l'illumination de l'illusion. Nous avons déclaré les divers mouvements de la nature et de la grâce, et découvert les finesses et les ruses du cœur humain. Je sais qu'il y en a encore beaucoup d'autres ; mais outre qu'elles peuvent se réduire à celles que nous avons remarquées, la lumière du Saint-Esprit et son onction salutaire les enseigneront dans les rencontres où la connaissance en sera nécessaire. « Vous » n'avez pas besoin, dit le disciple bien-ai- » mé, qu'on vous dise tout, parce que l'onc- » tion du Saint-Esprit vous en instruira (1). » Or, pour acquérir cette connaissance et mériter cette onction divine, trois choses sont re-

(1) Non necesse habetis ut aliquis doceat vos, sed sicut unctio ejus docet vos de omnibus. 1 *Epist.* 2. 27.

quises ; et c'est par là que nous finirons ce sujet.

La première est de la demander à Dieu. Saint Bernard nous suggère ce moyen, lorsqu'il nous dit : « Notre pauvreté et notre misère sont sans doute une marque assurée de notre négligence, et un témoignage que nous n'avons pas assez de soin pour nous en tirer. Car si quelqu'un, suivant le conseil du Sage, frappe dès le matin à la porte de Dieu et le prie avec affection ; s'il dresse les chemins, s'il prépare les avenues pour son entrée, selon Isaïe, s'il a toujours les yeux attachés sur lui, comme parle le Roi-Prophète ; s'il ne le perd point de vue, s'il le prie et s'il l'importune sans cesse ; celui-là ne recevra-t-il pas les bénédictions de Dieu, et les effets de ses miséricordes ? assurément, Dieu le visitera souvent, et il lui donnera la lumière pour voir clair dans les choses obscures, et pour échapper aux piéges de ses ennemis (1). »

(1) Arguit nos pro certo negligentiæ et incuriæ ipsa inopia nostra. Nam si quis nostrûm integrè et perfectè, juxta verbum sapientis, cor suum tradat ad vigilandum diluculò ad Dominum qui fecit illum, et in conspectu Altissimi deprecetur, simulque votis omnibus studeat, secundum Isaiam prophetam, parare vias Domini, rec-

Ainsi, comme nous sommes fort aveugles dans les choses de notre salut, et que les chemins qui y conduisent ne sont point faciles à tenir, étant tout couverts de lacets, comme le démon est plein de finesses, de malice et de rage pour nous envelopper dans ses filets et nous perdre; comme notre propre nature est extrêmement artificieuse pour nous séduire et nous tromper, et que, pour nous garentir de tous ces maux, qui sans cela sont inévitables, la lumère de Dieu nous est absolument nécessaire, il faut la demander sans relâche à Dieu. « Il ne nous la refusera point,
» mais au contraire, comme dit saint Jac-
» ques, il nous la communiquera en abon-
» dance (1). Nous lui dirons donc avec David:
» Seigneur, enseignez-moi vos voies, et fai-
» tes-les-moi discerner de celles du démon
» et de la nature; montrez-moi où je dois met-
» tre le pied, pour ne pas le poser sur un pié-

tas facere semitas Dei sui. Cui cum propheta sit dicere, oculi mei semper ad Dominum; et quia providebam Dominum in conspectu meo semper : nonne hic accipiet benedictionem à Domino, et misericordiam à Deo salutari suo? visitabit profectò frequenter. *Serm.* 54 *in Cant. Eccl.* 39. 6. *Is.* 40. 3. *Ps.* 24. 15. *Ps.* 13. 8.

(1) Jacob. 1. 5.

» ge (1) ; » enseignez-moi les vraies routes qu'il faut que je tienne pour faire mon salut et arriver à la perfection ; il est bien facile, sans votre secours, de m'y méprendre ; mes ennemis me dressent des embûches de toutes parts. Ah ! gouvernez mes pas, et servez-moi d'escorte.

La seconde chose est d'avoir un bon guide pour vous conduire dans ces chemins difficiles, et un directeur capable de vous soustraire aux dangers. Pour l'avoir, il faut le demander instamment à Dieu, parce que c'est un grand don, et un des plus puissants moyens pour vous empêcher de vous égarer, et pour vous faire avancer beaucoup en peu de temps. Demandez-le à Dieu, parce qu'il faut nécessairement qu'il vous le donne; car, s'il ne vous le donne pas, ce guide se donnera lui-même à vous, ou bien vous le prendrez vous-même de votre propre mouvement ; et dans ces deux derniers cas, assurez-vous que, quelqu'habile et intelligent que soit ce directeur, il ne vous servira pas beaucoup. Tout le com-

(1) Vias tuas demonstra mihi, et semitas tuas doce me. *Ps.* 24. 4.—Domine, deduc me in justitia tua propter inimicos meos, dirige in conspectu tuo viam meam. *Ps.* 5. 9.

merce que vous aurez avec lui, se réduira, pour ainsi dire, à rien; votre temps s'écoulera en des discours inutiles et en des paroles perdues; les instructions qu'il vous donnera ne seront pas celles qui vous sont propres et convenables; il ne mettra pas sur vos blessures les appareils qu'il faut; il ne traitera pas vos maladies par les remèdes qui vous seraient salutaires; il ne vous exercera point dans les vertus auxquelles vous êtes particulièrement appelé; il n'entendra pas le trait du Saint-Esprit sur vous, et il détournera même, sans y penser, ses voies.

Or, voici les raisons de tout cela. Un directeur ne peut vous être utile, s'il n'a les lumières nécessaires pour votre conduite et des paroles de grâce pour vous les dire. Mais d'où peut-il les tirer, et d'où peut-il les attendre? Assurément ce n'est pas de lui-même. Il faut donc que ce soit de Dieu, qui seul peut les lui fournir, et qui ne les lui fournira pas, s'il n'a dessein de l'employer à votre direction. C'est pourquoi, si vous voulez avoir le directeur qui vous est propre, et qui vous fasse faire de grands progrès dans la vertu, retenez bien qu'il faut qu'il vous vienne de la main de Dieu, à qui, pour ce sujet, vous le devez demander,

ne plaignant pour cela ni le temps, ni les peines, ni les prières.

Quand Dieu vous l'aura donné, et vous le connaîtrez au témoignage de votre cœur agissant avec pureté, et au profit que vous en retirerez, faites-en la plus grande estime; regardez-le comme votre ange tutélaire qui doit vous rendre, durant votre voyage en cette vie, le même office, et faire le même bien que l'ange Raphaël au jeune Tobie dans le sien; écoutez-le, donnez-lui une entière confiance, et faites que votre ame soit pour lui toute transparente et de cristal, afin qu'il voie jusqu'à fond les choses les plus petites, et suivez absolument ses ordres.

Cependant prenez bien garde de ne point vous attacher à lui avec excès, mais seulement comme à un instrument dont Dieu se sert pour vous perfectionner et vous sauver. Ainsi ne vous troublez, ne vous inquiétez pas, quand par la mort ou autrement Dieu viendra à vous le retirer; mais rendez-le-lui avec actions de grâces comme un dépot, et comme un instrument dont il ne veut plus se servir pour vous polir; et soyez assuré que si vous procédez de cette manière, si vous vous résignez humblement à ces dispositions, si vous

vous confiez en sa providence, y joignant les prières ordinaires, il vous en donnera un autre qui fera encore mieux et qui vous sera plus profitable. Ne lisons-nous pas dans la vie de quelques saints, et nommément dans celle de sainte Françoise Romaine, que Dieu changea leur ange gardien, et qu'il leur en donna un autre d'un ordre supérieur?

Le directeur à qui Dieu aura donné une ame à conduire, et de qui il voudra se servir, comme de son second, pour la rendre parfaite, doit en prendre un grand soin. Mais comme c'est un emploi extrêmement difficile, il lui demandera pour cela ses lumières; il saura, pour ainsi dire, de lui par où il veut qu'il l'a mène. Il ne doit pas faire consister le point le plus essentiel de sa conduite à tenir plusieurs entretiens, ni à proférer beaucoup de paroles; mais en de bonnes instructions, appropriées, ajustées à la disposition de la personne. Ces instructions, il les lui donnera avec ordre et mesure; il les lui fera pratiquer; et puis il passera à d'autres, selon le progrès qu'elle fera. Il faut qu'il soit surtout attentif à la fortifier toujours autant qu'il le pourra, à la lier à notre Seigneur, à la porter à l'imitation de ce divin modèle, à lui faire prendre son es-

prit, à la détacher d'elle-même, à la faire mourir aux créatures, à l'anéantir devant Dieu, à voir à quel vice elle est particulièrement portée, afin de la guérir par l'exercice de la vertu contraire.

Que s'il remarque qu'elle soit conduite par ces sentiers écartés, et par ces choses extraordinaires, dont nous avons parlé ci-dessus, il faut encore et plus de soins et plus de lumières; parce que ces chemins sont beaucoup plus difficiles, et qu'il est bien aisé de s'y égarer. C'est pourquoi, qu'il considère tout, qu'il examine tout, qu'il ne détermine rien légèrement, qu'il ne loue jamais la personne pour les choses qui ont de l'éclat, qu'il n'estime et qu'il n'admire point ses visions ni ses révélations; au contraire qu'il la reprenne et qu'il l'humilie, comme Jacob fit à son fils Joseph, lorsqu'il lui raconta ce qu'il avait vu en songe. « Son père, dit l'Écriture, lui en fit un bon reproche; mais pourtant il ne laissait pas de peser la chose en lui-même, sans faire semblant de rien (1). »

« Gardez-vous, dit le savant et sage chan-

(1) Increpavit eum pater suus; pater verò rem tacitus considerabat. *Genes.* 37. 10 *et* 11.

celier de Paris, d'applaudir à cette personne, de lui témoigner de l'admiration de ce qui se passe en elle, de lui en donner des louanges, comme si elle était déjà sainte et digne d'avoir des révélations et de faire des miracles; opposez-vous plutôt à elle, résistez-lui, faites-lui de vertes réprimandes, méprisez-la (1), bafouez-la de ce qu'elle fait la grande, de ce qu'il lui faut des chemins particuliers pour opérer son salut, et de ce qu'elle n'est pas contente d'aller par la voie commune, c'est-à-dire, par la doctrine des Écritures et des saints, et par la lumière de la raison naturelle, si Dieu et les anges ne lui parlent eux-mêmes, et ne la mènent par le bras. Avertissez soigneusement cette personne de ne point s'en faire accroire pour ces grâces; mais au contraire de s'en humilier et de s'en avilir, parce que celui-là a rencontré la vérité qui a dit, que l'orgueil méritait pour son juste châtiment d'être trompé (2). »

(1) Cave applaudas tali personæ, non laudes eam, non mireris quasi sanctam dignamque revelationibus atque miraculis; obsiste potiùs, increpa durè, sperne eam. *Tract. de dist. verar. vis. à falsis.*

(2) Talem admone non sublime sapere, sed sapere

Que si cette ame ne goûte point ces résistances et ces réprimandes, qui lui sont adressées par son directeur ; si elle allègue qu'elle se sent intérieurement assurée que la vision ou la révélation, qu'il lui conteste et lui veut faire passer pour fausse, est vraie, et qu'étant vraie, elle résisterait au Saint-Esprit en lui résistant, et qu'elle étoufferait en son principe et en son germe une semence qui, étant cultivée, peut lui rapporter beaucoup de fruits ; Gerson répond à cela, que cette personne ne doit point se laisser aller à ces craintes, qui ne sont point fondées ni légitimes, mais vaines, et plutôt des sources d'illusions ; qu'elle doit savoir que Dieu n'est pas un Dieu de division, pour condamner par son ministre ce qu'il aura approuvé ; mais au contraire qu'il le confirmera et l'autorisera par son sentiment et par sa bouche ; parce qu'il ne peut pas permettre qu'une ame qui se confie en lui, et qui fait ce qu'elle peut pour sa sûreté, soit abusée en une chose de si grande importance.

Quant à l'assurance intérieure qu'elle pense

ad sobrietatem, quoniam verissimè ait, qui dixit, superbia meretur illud. *Id. ibid.*

avoir, elle peut toujours fort raisonnablement s'en défier et la soupçonner de quelque orgueil secret, de quelque attache à son sens ; et là-dessus elle prendra le parti le plus sûr, qui est de se rendre à l'avis de son directeur. En effet, en suivant cet avis, il ne peut y avoir ni offense contre Dieu, ni mal pour elle, mais au contraire un grand mérite, qui lui est acquis par son obéissance et sa soumission. En s'appuyant sur elle-même, et en tenant ferme dans son opinion, elle peut grossièrement se tromper, et donner entrée à plusieurs maux dont elle se verra bientôt assaillie. Et il ne faut pas avoir peur que le Saint-Esprit se retire de cette ame, quand par humilité elle fera ce que son directeur lui dit. « Car certainement, continue le même Gerson, le Saint-Esprit qui se communique aux humbles, n'aura garde de s'éloigner de l'ame qui pratiquera l'humiliation dont nous avons parlé ; au contraire, la voyant ainsi avilie à ses propres yeux, humble et simple, sans dissimulation et sans feinte, il entrera encore plus avant chez elle, il la comblera de faveurs, et, par de nouvelles grâces et des témoignages d'un amour plus spécial et plus tendre, il

l'élèvera

l'élèvera au sommet de la perfection et de la gloire (1).

La troisième chose est l'humilité. Ce que nous venons de dire en rend déjà témoignage. L'humilité est absolument nécessaire pour obtenir les grâces et les lumières dont nous traitons ici. Plus un homme sera humble, plus il sera éclairé et moins sujet aux erreurs; plus au contraire il sera orgueilleux, plus il se trouvera aveugle et exposé aux illusions du démon et aux ruses de la nature, quoiqu'il ne le pense pas. « Dieu, dit saint Paul, leur en- » verra des illusions si efficaces, qu'ils croi- » ront à l'erreur (2). »

Notre Seigneur lui-même dit à son Père : « Mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, » je vous loue et vous bénis de ce que vous » avez caché ces secrets aux sages et aux pru- » dents du siècle, et de ce que vous les avez

(1) Profectò Spiritus sanctus qui se dat humilibus, nequaquam ex humiliatione, quam prædiximus, se subtrahet; intrabit potiùs, exaltabit, et in beneplacito suo deducet victor super excelsa animam hanc in oculis suis vilem, et absque ullâ rugâ fictionis humilem et simplicem. *Id. Ibid.*

(2) Mittet illis Deus operationem erroris, ut credant mendacio. 2 *Thess.* 2. 11.

» découverts aux humbles. Oui, mon Pè-
» re, vous l'avez ainsi voulu (1). » L'abbé Moïse, dans Cassien, établit cette vérité en plusieurs endroits, disant tantôt : « c'est seulement aux humbles que Dieu donne cette connaissance ; tantôt : la vraie discrétion et la lumière, pour bien discerner les esprits, ne s'obtient que par la vraie humilité, qu'il faut pour ce sujet s'efforcer d'acquérir, afin de posséder ce grand bien (2). »

Quant à l'orgueil, saint Paul le fait remarquer évidemment dans les philosophes païens, et écrivant aux Romains, il dit que « pour châtiment de leur orgueil et de la bonne opinion qu'ils avaient de leur esprit et de leur science, Dieu permit qu'ils tombassent dans un aveuglement étrange, et qu'ils devinssent, avec tout leur savoir et tout leur esprit, de vrais fous (3). »

(1) Confitebor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis. Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te. *Matth.* 11. 25.

(2) Solis humilibus à Deo hæc cognitio datur. Vera discretio nonnisi verâ humilitate acquiritur. Omni conatu debet discretionis bonum virtute humilitatis acquiri. *Collat.* 2. *cap.* 10 *et* 16.

(3) Obscuratum est insipiens cor eorum. *Rom.* 1. 21.

Saint Bernard parle de ceci bien au long dans un de ses sermons sur les Cantiques, où il dit, entre autres choses : « Vois comme l'époux saute sur les montagnes et bondit par dessus les collines : pourquoi donc entres-tu en vanité, terre et cendre ? considère qu'il passe les anges et qu'il les abandonne, ayant en horreur leur orgueil. Que le rebut qu'il fait des anges et de ces nobles intelligences serve donc pour corriger les hommes et pour les rendre sages. Que le malheur du démon contribue à mon bien et serve à mon salut, et que je lave et nettoie mes mains dans le sang de ce fameux pécheur (1). »

« Quand je lis cet abandon de l'ange rebelle à cause de son orgueil, et que, venant ensuite à jeter les yeux sur moi, je me vois frappé de ce fléau, et souillé de ce vice que Dieu a si fort haï en cette excellente créature, je me dis à moi-même tout saisi de crainte et de frayeur : Si Dieu a ainsi traité

(1) Ecce venit saliens in montibus, transiliens colles : quid superbis, terra et cinis ? De angelis transibit Dominus execrans eorum superbiam. Ergo repudiatio angelorum fiat emendatio hominum. Cooperetur mihi in bonum etiam diaboli malum, et lavem manus meas in sanguine peccatoris. *Serm.* 24. *in Cant.*

l'ange, comment se comportera-t-il envers moi qui ne suis que poussière et que boue? L'ange s'est enorgueilli au ciel, et moi je m'enfle sur un fumier! Qui ne juge que l'orgueil est plus tolérable en un riche qu'en un pauvre? malheur à moi! si l'orgueil et la vanité ont été si épouvantablement punis en ce grand et puissant esprit, quoiqu'ils aient une liaison comme naturelle avec la grandeur et la puissance, quel supplice exigera-t-on de moi qui suis misérable et superbe (1)?

» Ce n'est pas sans sujet que depuis quelques jours je me sens abattu et privé de courage, que je suis devenu stupide et hébété, et que j'ai l'ame tout engourdie; j'allais d'un bon pas, et même je courais dans la car-

(1) Hæc legens, referensque oculos in me, et intuens diligenter, invenio me peste ipsâ infectum, quam in angelo Dominus in tantum exhorruit: et pavens tremensque dico ad memetipsum, si sic actum est cum angelo, quid de me fiet terrâ et cinere? Ille in cœlo intumuit, ego in sterquilinio. Quis non tolerabiliorem in divite superbiam quàm in paupere dicat? Væ mihi! si tàm durè in potente illo animadversum est pro eo quòd elevatum est cor illius, nec ei profuit quod cognata potentibus superbia esse cognoscitur, quid de me exigendum est et misero et superbo? *Serm.* 24. *in Cant.*

rière de la perfection ; mais par malheur j'y ai rencontré une pierre contre laquelle venant à heurter, je suis tombé. Cette pierre, c'est l'orgueil; parce que Dieu a découvert en moi de l'orgueil et de la vanité, il s'est éloigné de moi tout en colère (1). » De là sont venues les ténèbres de mon esprit, les indévotions et les sécheresses de ma volonté, les extravagances de mon imagination, la dureté de mon cœur, et je ne sais plus où j'en suis.

« C'est pourquoi j'ai reconnu en vérité qu'il n'y a rien de plus efficace pour obtenir, pour conserver, et pour recouvrer la grâce, que de ne s'en point faire accroire et de ne pas avoir bonne opinion de soi, mais de s'humilier toujours devant Dieu, de craindre, suivant cette parole du Sage : Bienheureux l'homme qui n'est jamais sans appréhention et sans crainte (2)! » C'est ce que dit saint Bernard.

(1) Non sine causâ ab heri, et medius tertius invasit me languor animi et mentis hebetudo, insolita quædam inertia spiritûs. Currebam bene, sed ecce lapis offensionis in viâ, impegi et corrui; superbia inventa est in me, et Dominus declinavit in ira à servo suo. *Id. ibid.*

(2) In veritate didici nihil æquè efficax esse ad gra-

Le docte chancelier de Paris, marchant sur ses traces, et entrant dans ses pensées, nous a laissé ces paroles : « O tromperies toujours redoutables ! qui donc de tous ceux qui font profession de la vie spirituelle, n'en aura point de peur ? O piéges tendus partout pour prendre les ames ! qui s'en pourra défendre ? qui, dans un chemin ténébreux et si rempli de dangers, marchera en assurance ? A la vérité, il n'y aura que l'homme humble, homme une et dix fois bienheureux, qui, suivant l'instruction du Sage, opère son salut dans la crainte de Dieu et dans les sentiments de sa bassesse. David convaincu par sa propre expérience, dit : J'ai connu que Dieu conservait les humbles ; c'est pourquoi je me suis humilié, et par ce moyen il m'a garanti des embûches de mes ennemis. Bienheureux l'homme qui est toujours dans la crainte ! Quiconque aura acquis cette lumière de l'humilité, ira sûrement au milieu des filets de l'ennemi, et quelque couverts qu'ils puissent être, il n'y sera point pris. Il marchera au

tiam promerendam, retinendam, recuperandam, quàm si omni tempore coram Deo inveniaris non altum sapere, sed timere. Beatus homo qui semper est pavidus. *Id. ibid. Prov.* 28.

milieu des tromperies sans être trompé. En vain le démon rugira comme un lion et rôdera autour de lui pour le dévorer ; s'il épie finement l'occasion de le perdre, tous ses efforts seront inutiles, parce que vous avez pris soin du pauvre, ô mon Dieu, et que vous êtes le protecteur de l'orphelin (1). » Voilà l'avis important que saint Bernard et Gerson nous donnent touchant l'humilité, pour marcher sûrement dans la voie de la vie spirituelle, pour y faire des progrès, et pour s'y garantir des illusions du démon et des finesses de la nature.

(1) O formidandas ergo jugiter fraudes, quis non expavescat? ô fallaces ubilibet mille deceptionum tendiculas, quis has evadet? quis arcto tramite sic obscuro, sic obsesso securus ambulabit? Profecto solus ille beatus et decies beatus humilis et pauperculus, qui sapienti obediens, semper est pavidus, et qui in Dei timore instanter se tenet. David expertus dicit : Custodiens parvulos Dominus, humiliatus sum et liberavit me. Beatus homo qui semper est pavidus. Hanc humilitatis lucem quisquis intraverit, per medios tentationum laqueos quantumlibet absconditos tutus incedet; frustra rugiet adversarius ut leo, frustra circuiet, quærens quem devoret, frustra insidiabitur in spelunca sua ut rapiat pauperem et contritum; quoniam tibi, Domine, derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor. *Tract. de dist. verar. vis. à falsis. Ps.* 114. 6.

Sainte Catherine de Bologne (1) raconte d'elle-même qu'elle fut trompée trois fois par le démon, lequel lui apparut sous la forme de notre Seigneur crucifié, et sous celle de la sainte Vierge notre Mère, tenant son petit enfant Jésus entre ses bras; et que, comme elle les prenait pour vrais, elle leur rendait ses adorations et ses hommages. Puis elle ajoute que la cause de ce malheur lui vint d'une confiance secrète qu'elle avait aux dons de Dieu et en elle-même; que le démon n'avait pas de ruse si cachée, ni d'artifice si subtil qu'elle n'eût la lumière suffisante pour les découvrir, et dont elle ne pensât pouvoir se garantir. Vanité qu'elle paya chèrement, tant par ses illusions, que par d'autres supplices fort longs et si terribles que quelquefois elle était horriblement tentée de désespoir.

Ainsi donc, comme le disent les saintes Écritures, « humiliez-vous grandement, te-» nez toujours votre esprit fort bas devant » Dieu (2), » et par ce moyen vous éviterez tous les piéges qui vous sont tendus par le démon, et rien ne pourra vous nuire. Les

(1) Dans sa vie.
(2) Humilia valdè spiritum tuum. *Eccl.* 7. 19.

hommes sont sujets à deux grands maux, qui en attirent beaucoup d'autres. L'un est dans la dévotion, et il consiste dans les illusions et les tromperies dont nous avons parlé. L'autre est dans la doctrine de la religion, et il gît dans les erreurs et les nouveautés auxquelles les hommes savants s'engagent, pensant rencontrer la vérité. Ces erreurs sont ensuite suivies par plusieurs autres, et même par quelques personnes vertueuses, sous prétexte d'un plus grand bien et d'une perfection plus pure : car Dieu, ou pour punir leur curiosité, ou pour châtier leur inconstance, ou pour d'autres jugements profonds qui nous sont inconnus, les laisse tomber dans ce précipice. De là on peut dire d'eux ces paroles du Sage : « Le juste périt dans sa justice, il se » perd avec tout son zèle pour la justice (1) » ; parce qu'il n'a pas pris garde à lui, et qu'il a mis le pied inconsidérément là où il ne le devait pas. Hélas ! il en est des nouveautés en fait de religion, comme du mauvais air d'une ville, qui nuit aussi bien aux sains qu'aux mal disposés, s'ils ne sont attentifs à leur conservation, et s'ils n'usent de préservatifs et d'antidotes.

(1) Justus perit in justitia sua. *Eccl.* 7. 16.

C'est pourquoi, nous dit saint Paul, « que » celui qui pense être debout, veille sur lui » pour ne pas tomber (1). » Le remède de tous ces maux est contenu dans ces paroles que nous devons profondément graver dans nos cœurs : *Humilie grandement ton esprit.* Il est de l'humilité de se défier beaucoup de sa suffisance, d'avoir fort petite opinion de son esprit, de suivre plutôt l'avis d'un autre que le sien, de s'attacher inséparablement à ce que Dieu nous donne ici-bas de stable et d'immobile, et de le prier continuellement de ne pas permettre que nous soyons trompés.

CHAPITRE IV.

Des sept dons du Saint-Esprit.

Les sept dons du Saint-Esprit sont la dernière chose que nous avons à traiter, pour bien faire connaître la nature et les qualités de l'homme spirituel. Ils méritent bien de trouver ici une place ; car leur connaissance est excellente, très utile et très nécessaire.

Elle est excellente à raison de son objet :

(1) Qui se existimat stare, caveat ne cadat. 1 Cor. 10. 12.

or cet objet, ce sont les dons eux-mêmes du Saint-Esprit, dons inestimables, ornements très riches et très précieux, qui rendent l'ame plus belle que le jour, plus brillante que les astres. Elle est très utile, parce que ces dons nous apportent de grands trésors, et nous enrichissent de biens immenses. Nous devons, dit le docteur mystique, Jean Rusbroche (1), nous représenter l'amour éternel et personnel de Dieu, c'est-à-dire, le Saint-Esprit, résidant au milieu de l'ame juste, et là se répandant sur elle et sur ses facultés, en qualité de fontaine de vie, par ses sept dons, comme par sept ruisseaux, à la manière d'un soleil très lumineux qui l'éclaire de sept rayons, et comme un grand feu qui l'échauffe et la brûle de sept flammes. Elle est encore très nécessaire, parce que ces dons sont si importants et si exigés pour la vie spirituelle, que ce sont eux qui en produisent la perfection, et qui l'élèvent à son comble, ainsi que nous le verrons plus loin.

Et toutefois cette connaissance est fort rare : car on n'en parle pas beaucoup, on s'en instruit peu, et on ne l'éclaircit pas assez, en

(1) Lib. de tabernac. Moys.

égard à son mérite et à sa nécessité. C'est pourquoi j'en parlerai assez au long; et d'abord je traiterai des sept dons en général, et puis de chacun d'eux en particulier.

§ 1.

Des sept dons du Saint-Esprit en général.

Les sept dons du Saint-Esprit sont sept habitudes très nobles communiquées par le Saint-Esprit à l'ame juste, et reçues, les unes dans son entendement, les autres dans sa volonté, pour la rendre avec ces facultés souple et maniable aux mouvements du Saint-Esprit, losqu'il la pousse aux actions des vertus, particulièrement aux difficiles et héroïques. Voilà, en général, la nature de ces dons divins; mettons-les dans tout leur jour par un plus grand développement.

Nous disons que ce sont des habitudes, c'est-à-dire, des qualités fixes et de durée, comme est la grâce sanctifiante que ces dons suivent et accompagnent toujours inséparablement. Sur cela il faut remarquer qu'une chose peut être dans l'homme en trois manières : la première, par puissance, comme

quand on dit d'un enfant doué d'un beau et riche naturel, qu'il est bienheureux, on ne veut pas dire qu'il possède déjà la béatitude, puisque son âge l'en rend incapable ; mais on se sert de ces termes pour signifier qu'il a une grande disposition à le devenir. La seconde est par habitude, comme quand on affirme d'un philosophe qui dort, que c'est un homme savant, quoiqu'il ne pense pour lors à rien, et qu'il ait l'entendement plongé dans l'ignorance du sommeil. La troisième, par acte, comme quand ce philosophe se représente les belles idées qu'il a des choses, ou qu'il s'applique à la connaissance de quelque objet nouveau. Entre la puissance, qui est une disposition, une capacité naturelle à quelque chose, et l'acte, qui est l'effet et l'œuvre de cette puissance, se trouve l'habitude, laquelle est une qualité attachée à la puissance, qui la porte à exercer facilement son action.

Par cette propriété, les dons du Saint-Esprit ressemblent aux vertus, et diffèrent des béatitudes et des fruits dont parle saint Paul dans sa lettre aux Galates (1). Là-dessus saint Thomas nous enseigne la distinction des dons.

(1) Galat. 5. 22.

des vertus, des béatitudes et des fruits, lorsqu'il dit que l'on peut considérer dans la vertu deux choses, l'habitude et l'acte (1). L'habitude prépare et dispose la faculté à bien agir; et si c'est pour agir bien et vertueusement d'une manière ordinaire, elle se nomme vertu; si c'est pour opérer d'une manière excellente et qui passe le commun, elle s'appelle don. Pour l'acte de la vertu, ou il est parfait et accompli, et alors c'est une béatitude; car la béatitude, comme on la prend ici, dit encore ailleurs saint Thomas, c'est l'acte de la vertu consommée et parfaite (2); ou bien cet acte de la vertu remplit de joie l'ame qui le produit, et alors il porte le nom de fruit; car, comme le bon fruit, quand il est arrivé à sa maturité et à sa perfection, est délicieux pour celui qui le mange : de même lorsque l'action bonne est parfaite, elle cause un grand plaisir à l'ame qui l'a produite. « Les fruits de l'esprit, dit encore ailleurs le même saint Thomas, sont des ouvrages achevés qui donnent du contentement (3). »

(1) In illum loc. Pauli.

(2) Beatitudo est actus virtutis perfectæ. 2. 2. *q*. 19. a. 12. ad 1.

(3) Fructus spiritus dicuntur quædam ultima et delectabilia. 2. 2. q. 8. a. 8.

Ceci doit même s'entendre des actions des vertus qui sont opposées à notre nature et qui contrarient nos sens, pourvu que l'ame les fasse avec joie (1) : telles sont la patience et la continence, vertus que l'on ne peut exercer sans combat, et que saint Paul spécifie pour cela dans sa lettre aux Galates citée plus haut, et qu'il met au nombre des fruits.

Par cette doctrine nous apprenons comment les dons du Saint-Esprit s'accordent avec les vertus ; c'est que, comme elle, ils sont des habitudes. De là quelques saints Pères les ont appelés parfois des vertus, quoiqu'au fond ils n'en soient pas, malgré ce qu'en soutiennent certains théologiens (2) : car l'opinion de saint Thomas et des autres, qui y mettent de la différence, est beaucoup plus probable et bien mieux étayée.

En effet, les livres saints parlent des dons tout autrement que des vertus. Ils appellent les dons des esprits ; ainsi Isaïe dit « l'esprit » de crainte, l'esprit de piété (3) », et ainsi des autres ; ce qu'ils ne disent pas des vertus.

(1) Harphius, l. 1. part. 2. cap. 49.
(2) Scot. Gabriel apud Vat. ad 1. 2. q. 68.
(3) Is. cap. 11. 2.

Secondement, notre Seigneur a certainement possédé tous les dons ; mais il n'a pas eu pour cela toutes les vertus, comme la foi, le repentir de ses péchés. Il faudra bien conclure au moins cela, que les vertus qui ne se sont pas trouvées en notre Seigneur, non par défaut, mais par abondance de perfection, parce que ces vertus renferment quelque manquement, ne seront pas dons du Saint-Esprit dans le sens que nous les prenons ici. Troisièmement, les vertus peuvent, de leur nature, se trouver dans une ame sans la grâce sanctifiante ; mais les dons en sont inséparables par la leur. Quatrièmement, l'emploi des vertus est de rendre l'homme docile à la raison ; celui des dons est de faire qu'il se laisse conduire sans résistance à la direction du Saint-Esprit. En cinquième lieu, les vertus ne produisent que des actes légers et faibles ; mais les dons s'élèvent plus haut et se portent aux actes excellents et héroïques, de sorte que l'action vertueuse qui regarde un objet, émane bien d'une telle vertu dont la nature est de se proposer cet objet particulier ; mais la manière haute et sublime avec laquelle elle y tend, vient du don qui correspond à cette vertu, et qui lui est assigné pour lui donner

sa perfection. Que si nous voulons dire que les vertus ont assez de courage pour faire ces puissants efforts et exécuter ces grands exploits, il faudra toujours tomber d'accord que c'est d'une autre manière : car les dons ne sont pas, comme les vertus, des habitudes qui disposent si immédiatement l'ame à agir, mais plutôt à souffrir et à recevoir l'impression d'autrui ; de sorte qu'elle produit l'action bonne, non par son mouvement et par la détermination de sa volonté, comme elle fait quand elle opère par la vertu, mais par le mouvement et par l'impulsion du Saint-Esprit. Enfin saint Grégoire distingue évidemment les dons des vertus, lorsqu'expliquant le mystère caché dans le nombre des dix enfants de Job, il entend par les trois filles, les trois vertus théologales, et par les sept fils, les sept dons du Saint-Esprit (1).

De tout cela nous devons conclure, avec les théologiens, que les dons sont d'une nature plus noble et plus distinguée que les vertus, c'est-à-dire les vertus morales, et non pas les théologales (2). Car Dieu a établi cet ordre :

(2) Lib. 1. Moral. cap. 12.

(1) S. Thom. 1. 2. q. 68. a. 8. vat. ibi. Dionys. Carur. Tract. 1. de don. Spirit. sanct. art. 6.

que ce qui est le meilleur et le plus propre pour nous rendre saints et parfaits ici-bas, sans parler des sacrements, sont les vertus théologales, ensuite les dons du Saint-Esprit, et enfin toutes les vertus morales. Ainsi les vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité tiennent le premier rang dans ce glorieux dessein, parce qu'elles regardent Dieu directement, et qu'elles nous unissent immédiatement à lui, ce en quoi gisent notre perfection et notre sainteté. Les dons occupent le second rang, parce qu'ils reçoivent leurs ordres des vertus théologales, et qu'ils les servent pour les faire agir avec excellence. Toutes les autres vertus viennent ensuite, parce qu'elles ne vont pas à Dieu en droite ligne, mais à son service, comme la religion, ou à notre bonne conduite, soit envers nous, soit envers notre prochain, comme les autres.

Au surplus, les dons surpassent encore les vertus par cette autre raison que le docteur angélique nous fournit : « Il faut, dit-il, que la chose qui doit recevoir quelque mouvement, ait nécessairement de la proportion et de la symétrie avec celle qui doit le lui donner, et qu'ainsi plus cette cause mouvante se-

ra excellente, plus le mobile doit, par des dispositions plus parfaites, se rendre capable de son mouvement, comme nous voyons qu'un disciple doit être plus avancé, pour recevoir avec profit de son maître les leçons d'une science plus élevée et plus sublime (1). » Or, il est certain que les vertus acquises ne dirigent l'homme, à proprement parler, que par rapport à la raison, afin qu'elle le gouverne, soit intérieurement, soit extérieurement, en tout ce qu'il fait; et qu'ainsi il faut qu'il soit préparé par des qualités plus nobles pour être conduit de Dieu, moteur sans comparaison plus relevé. Mais ces qualités sont les dons du Saint-Esprit, dont la fonction est de le rendre facile à son maniement, et de le soumettre entièrement à sa direction, suivant cette parole du prophète Isaïe : « Le Seigneur » m'a ouvert l'oreille pour entendre sa voix; » quoi qu'il me dise, je ne le contredis point; » mais je m'assujettis à tout ce qu'il veut de » moi, sans faire un seul pas en arrière, » quelque difficulté qui se présente (2). » Voi-

(1) 1. 2. q. 68. art. 1.

(2) Dominus aperuit mihi aurem, ego autem non contradico, retrorsum non abii. *Cap.* 50. 5.

là ce que nous enseigne ce saint docteur; mais avançons.

Ces dons précieux sont spécialement attribués au Saint-Esprit (1). Ce n'est pas que le Père et le Fils ne les produisent et ne les confèrent conjointement avec lui, puisque ce sont des productions extérieures de leur bonté; mais c'est parce qu'il est lui-même le premier don de Dieu, attendu qu'il est son amour, le cœur et l'amour étant toujours par nécessité le premier présent qui se fait, quand on donne véritablement, aussi bien que la cause de tous les autres présents. De plus la bonté, la bienveillance et la communication, qui sont les principes des bienfaits, se rapportent directement au Saint-Esprit, aussi bien que la justification, la sanctification et la perfection des ames. C'est lui qui sanctifie les ames par proportion, comme il est saint lui-même; qui les rend parfaites et les unit à Dieu, comme il est d'une certaine manière la suprême perfection de la très sainte Trinité, dont il est la dernière personne, et le lien qui unit excellemment et par amour le Père avec le Fils, et le Fils avec le Père. Enfin les dons

(1) Dion. Cart. Tract. 1. de donis, art. 4.

assujettissent l'ame d'une manière toute particulière aux mouvements et aux inspirations du Saint-Esprit.

Ces dons du Saint-Esprit sont au nombre de sept. Le prophète Isaïe, parlant de notre Seigneur, les rapporte en ces termes : « L'es-
» prit du Seigneur reposera sur lui, l'esprit
» de la sagesse et de l'intelligence, l'esprit
» du conseil et de la force, l'esprit de la science
» et de la piété, et il sera rempli de l'esprit
» de la crainte du Seigneur (1). » Ils sont au nombre de sept, parce qu'il en faut autant dans l'ame juste pour régler sa raison et sa volonté, comme les sept planètes dans les cieux pour conduire l'univers. Car ou sa raison, dit saint Thomas, s'applique en spéculation à la connaissance de la vérité, ou bien elle s'attache à la pratique et travaille à l'exécution de cette vérité (2). Si elle doit connaître la vérité et pénétrer dans le fond des choses pour la trouver, le don d'intelligence lui sera d'un grand secours ; si elle veut s'appliquer à

(1) Requiescet super eum spiritus Domini, spiritus sapientiæ et intellectûs, spiritus consilii et fortitudinis, spiritus scientiæ et pietatis, et replebit eum spiritus timoris Domini. *Is.* 11. 2.

(2) 1. 2. q. 68. a. 4.

l'action, celui de conseil l'aidera beaucoup. Que si la raison doit non-seulement étudier et connaître les choses, mais encore en porter jugement, le don de sagesse vient à son secours pour bien juger, si son opération est purement spéculative, et celui de science, si elle est pratique. Ensuite sa volonté est dirigée et fortifiée dans l'action par le don de piété, si l'action regarde le bien du prochain; par le don de force contre nos faiblesses, si l'action nous regarde nous-mêmes, et par le don de crainte contre les assauts et les charmes de la concupiscence. Ainsi, de ces sept dons, il y en a quatre, savoir celui de sagesse, celui d'intelligence, celui de science et celui de conseil, qui résident dans la faculté de l'entendement, comme dans leur propre demeure, et qui y sont assis comme sur leur trône; les trois autres, la force, la piété et la crainte, sont dans la volonté.

Maintenant, si vous nous demandez quels sont les plus excellents, ou ceux qui perfectionnent l'entendement, ou ceux qui régissent la volonté; nous répondrons avec le docteur angélique (1), que ce sont les pre-

(1) 1. 2. q. 6. a. 7. valent. ibi.

miers, de la même manière que les vertus intellectuelles sont, de leur nature, plus nobles que les morales. Nous vous répondrons, en second lieu, qu'ils gardent encore entr'eux cet ordre de dignité, que le don de la sagesse l'emporte sur celui de l'entendement, celui-ci sur le don de la science, et le don de la science sur celui de conseil; que, pour ceux qui regardent la volonté, le premier degré d'honneur est dû au don de piété, le second au don de force, et le troisième à celui de crainte.

Sur ce sujet, il est encore à remarquer que le prophète Isaïe, faisant le dénombrement des sept dons, les fait aller de compagnie et deux à deux, excepté le septième, qui, dans un nombre impair, doit nécessairement aller seul; que cette association se fait de ceux qui ont du rapport l'un avec l'autre, et dont l'un regarde l'entendement, et l'autre la volonté: car celle-ci a besoin, aveugle qu'elle est, d'être éclairée et conduite par l'entendement, lequel porte le flambeau devant elle (1). Ainsi le prophète joint le conseil à la force, et la science à la piété. Que si le don de sagesse

(1) Dion. Cart. Tract. 1. de donis, art. 32.

et le don d'intelligence sont logés dans un même palais, et ont pour demeure la même faculté, c'est-à-dire la raison supérieure, et sont ainsi liés ensemble, c'est que le don d'intelligence ouvre et prépare l'entendement pour recevoir celui de la sagesse, lequel se fait ensuite sentir à la volonté d'une manière bien plus noble et bien plus agréable. Et de là vient qu'on dit que le don de sagesse perfectionne la vertu théologale de la charité, et celui de l'intelligence celle de la foi.

§ 2.

Les effets de ces dons.

Venons maintenant aux effets admirables que ces dons précieux produisent dans l'ame juste. Le premier et principal effet est de rendre cette ame susceptible des impressions du Saint-Esprit, de sorte qu'il la maîtrise et la tourne comme il veut. « Les dons, dit le docteur angélique, sont certaines habitudes donnant la facilité à l'homme de se laisser conduire promptement et sans résistance aux mouvements du Saint-Esprit, comme les vertus morales la communiquent à ses facultés

appétitives pour suivre les ordres de la raison (1). »

Le docteur séraphique, traitant le même sujet, enseigne que « ces dons sont des habitudes surnaturelles versées par le Saint-Esprit dans les ames, pour les rendre dociles à ses inspirations; et ces habitudes, ces impulsions de l'Esprit saint, sont l'avertissement de la mémoire, l'irradiation de l'entendement, et l'excitation de la volonté (2). » En effet, le propre du Saint-Esprit est de nous émouvoir et de nous pousser au bien, ainsi que l'a remarqué Tertullien, lorsqu'il a dit : « Un des points de notre foi est de croire que Jésus-Christ nous a mérité le Saint-Esprit, et qu'il nous l'a envoyé comme en sa place, pour exciter les fidèles, pour les faire marcher à leur salut, et les presser, les hâter vers leur perfection (3). » Saint Grégoire,

(1) Dona sunt quidam habitus perficientes hominem ad hoc, quod promptè sequatur instinctum Spiritûs sancti; sicut virtutes morales perficiunt vires appetitivas ad obediendum rationi. 1. 2. q. 68. a. 4.

(2) Quibus disponantur ad sequendum instinctus Spiritûs sancti; qui instinctus sunt memoriæ admonitio, intellectûs illuminatio et voluntatis motio. *Lib. de septem donis Spiritûs sancti, cap.* 2.

(3) Regula fidei est Jesum Christum misisse vicariam

expliquant le miracle que notre Seigneur opéra en guérissant un sourd, ce qu'il fit en mettant les doigts dans ses oreilles, dit que « le Saint-Esprit est le doigt de Dieu, et que mettre ses doigts dans les oreilles de l'ame, c'est les lui ouvrir avec les dons du Saint-Esprit, pour la rendre docile et obéissante à sa voix (1). »

Le même saint pontife nous découvre d'autres effets des dons de l'Esprit saint, lorsque, les comparant aux sept enfants de Job, et rappelant la circonstance du festin que chacun d'eux donnait en son jour et dans sa maison, pour régaler ses frères et ses sœurs, dit : « Les fils de Job célèbrent un festin somptueux dans leur demeure, lorsque les vertus, c'est-à-dire les dons du Saint-Esprit, donnent un festin à l'ame chacun à sa manière ; de là vient que ces paroles, *chacun en son jour*, sont très significatives et pleines d'énergie : car le jour de chaque fils de Job est la lumière que chaque don communique à l'a-

vim Spiritûs sancti, qui credentes agat. *Tertull. de Præscr. advers. hæres. c.* 13.

(1) Digitos in auriculas mittere, ut per dona sancti Spiritûs mentem surdi ad obediendum aperire. *Marc.* 7. *in Ezech. lib.* 1. *Homil.* 10.

me, laquelle lumière est différente selon la diversité de ces dons, parce que autre est la lumière particulière du don de sagesse, autre de celui de l'intelligence, autre de celui de conseil, autre de celui de force, autre de celui de science, autre de celui de piété, autre enfin de celui de crainte. » Ainsi parle saint Grégoire (1).

Saint Bonaventure, marchant sur la même voie, dit : « Il se fait un jour spirituel au royaume de l'ame, suivant la doctrine de saint Grégoire, qui enseigne que le jour de chaque don est son illumination et la manière particulière avec laquelle il nous éclaire. Car les dons du Saint-Esprit sont des clartés et des lumières, parce que le Saint-Esprit, soleil d'une splendeur et d'une ardeur infinie, nous est donné en eux (2). » J'ajoute à cela

(1) Filii per domos convivium faciunt, dum virtutes singulæ juxta modum proprium mentem pascunt, unde benedicitur unusquisque in die suo; dies enim uniuscujusque filii ut illuminatio uniuscujusque virtutis : alium enim diem habet sapientia; alium intellectus; alium consilium; alium fortitudo; alium scientia; alium pietas; alium timor. *Lib.* 1. *Moral. cap.* 15. *aliàs* 16.

(2) In regno animæ dies spiritalis oritur; dicit enim Gregorius, dies uniuscujusque doni est sua illuminatio.

que c'est pour ce motif que ces dons ont été représentés, suivant quelques interprètes, par les sept yeux ouverts et clairvoyants dont parle le prophète Zacharie (1).

Le docteur séraphique, descendant encore plus dans le détail, dit que les sept dons portent le nom de rayons de feu (2), parce que le Saint-Esprit, qui est le soleil d'où ils émanent, se sert d'eux comme d'un grand feu d'amour pour faire ses opérations dans les ames, pour abaisser les esprits altiers par le don de crainte, pour ramollir les endurcis par le don de piété, pour éclairer les aveugles par le don de science, donner de la fermeté aux flottants et aux faibles par le don de force, redresser les égarés par le don de conseil, polir les grossiers et tout bruts par le don d'entendement, et enflammer les froids par le don de sagesse; en sorte que le Saint-Esprit « nous communique par ces dons la lumière des vraies connaissances, et les ar-

Ipsa enim dona lumina sunt; cujus ratio est, quia ille donatur in eis, qui est sol infiniti splendoris et ardoris scilicet Spiritus sanctus. *Lib. de septem donis*, *c.* 2. *de dono pietatis.*

(1) Cap. 3. 9.

(2) Lib. citat. cap. 1.

deurs du saint amour ; lesquels sont les deux plus riches dons et les deux plus grands biens qui peuvent nous être conférés ici-bas, pour nous faire goûter d'avance la félicité éternelle qui nous est promise (1). »

Disons encore que, dans les occasions importantes et dans les rencontres difficiles, les sept dons du Saint-Esprit donnent secours aux trois vertus théologales, et aux quatre cardinales auxquelles se réduisent toutes les autres, et par conséquent à toutes les vertus. Le don d'entendement appuie et soutient la foi, de peur qu'elle ne chancelle. Le don de science vivifie notre espérance, et nous montre combien nous sommes lourdement trompés en nous fiant aux hommes et aux choses créées. Le don de sagesse, donnant à la charité la saveur de Dieu et des choses divines, la rend plus active et la met toute en flammes. La prudence serait trop courte et trop bornée, elle s'abuserait souvent sans le don de conseil. La piété fait tenir la balance à la justice dans une parfaite justesse et dans l'éga-

(1) Per dona sua nobis donat lumen veræ cognitionis, et fervorem sancti amoris, quæ duo maxima dona bona sunt, quæ nobis hic dantur ad felicitatem æternam prægustandam. *Lib. cit. cap.* 1.

lité et la modération requises, de peur qu'elle ne soit, ou ingrate envers les supérieurs, ou trop sévère à l'égard des inférieurs. La force se trouverait faible dans certains périls, et elle rendrait certainement les armes à l'ennemi, si le don qui porte son nom, ne venait à son secours et ne l'assistait dans le combat. Pour le don de la crainte, il est nécessaire à la vertu de tempérance pour réprimer les violentes impétuosités de la concupiscence, et pour la retenir, quand elle est dans ses ardeurs et sa fougue.

Au surplus, comme nous l'apprend saint Grégoire, les dons du Saint-Esprit nous défendent et nous mettent à couvert des plus grands maux dont nous pouvons être attaqués. La sagesse nous arme et nous protége contre la folie dans les choses mêmes de notre salut; l'entendement, contre la stupidité dans les mystères de la foi; le conseil, contre la précipitation dans notre conduite; la science, contre l'ignorance; la force, contre la pusillanimité et la faiblesse; la piété, contre la dureté, et la crainte, contre le libertinage.

De là nous devons conclure, et il faut bien le remarquer, que les dons du Saint-Esprit ne nous sont pas seulement utiles, mais mê-

me nécessaires pour bien faire notre salut et arriver à la perfection. Encore faut-il les avoir acquis en un haut degré, car si on ne les possède que comme ils se trouvent ordinairement dans les justes avec la grâce, cela ne suffirait pas. Ce sont eux aussi qui font les hommes vraiment spirituels; sans eux, on ne peut bien se défaire des vices, dompter ses passions, arracher et détruire ses mauvaises habitudes, lorsqu'elles sont invétérées; résister aux rudes assauts de la chair, du monde et du démon, et en remporter des victoires signalées; exploiter de grandes choses pour son avancement et pour la gloire de Dieu, et parvenir enfin à la sainteté.

Saint Bonaventure, suivant la pensée de saint Grégoire, dit que, « comme ce grand monde a été achevé en sept jours, de même le petit monde, c'est-à-dire l'homme, est rendu parfait par les sept dons du Saint-Esprit, dont il a besoin, et pour la vie active, et pour la vie contemplative : car, selon l'expression de saint Anselme, les dons de l'entendement et de la sagesse sont nécessaires aux occupations de la vie contemplative, et les autres cinq, aux emplois de la vie active. Ainsi les sept dons sont comme sept rayons

qui portent la lumière et la chaleur, et qui, procédant du soleil brûlant de l'amour, servent à la sagesse divine pour se bâtir dans les ames justes des maisons magnifiques, fondées et établies sur sept colonnes (1). »

Mais pour donner encore plus d'éclaircissement à ceci, il faut savoir qu'il y a trois choses en l'homme juste, qui concourent à son salut et à sa perfection. La première est la grâce sanctifiante, qui est reçue en la substance de son ame, et qui le relève extrêmement au-dessus de sa nature, lui confère un être céleste et divin, le fait enfant de Dieu, et le rend digne de sa possession éternelle. Les secondes sont les vertus qui ornent et perfectionnent ses facultés, comme : la foi, son intelligence; la charité, sa volonté; ainsi des

(1) Ut mundus septem diebus est perfectus, sic et minor mundus septem donis Spiritûs perficitur. Sunt septem dona necessaria homini pro vita activa et contemplativa; nam, ui ait Anselmus, intellectus et sapientia sunt pro vita contemplativa, reliqua quinque pro activa, et sic septem dona sunt septem radii spirituales tam splendidi quàm igniti, præcedentes à sole ardentissimo charitatis, quibus sapientia ædificavit sibì domum, excidit columnas septem. *Lib. de septem donis*, *cap.* 2. *Greg. hom.* 3. *super Ezech. Lib. de simil. cap.* 131. *Prov.* 9. 1.

autres. Et de ces vertus il en est de trois sortes : les premières sont les théologales, qui sans contredit l'emportent sur les autres, attendu qu'elles ont Dieu pour leur propre objet, qu'elles unissent l'ame à lui, et qu'elles la rendent par cette union véritablement parfaite. Saint Augustin définit même la Divinité par ces trois vertus, lorsque, demandant ce que c'est que Dieu, il répond, « Dieu est ce qui ne peut être ni expliqué par paroles, ni conçu par intelligence, mais ce qui peut être cru, espéré et aimé (1). » Les secondes sont les vertus intellectuelles, comme la prudence qui nous sert de guide dans nos démarches. Les troisièmes sont les morales, qui s'emploient à nous faire rendre à Dieu le culte qui lui est dû, ou à contenir nos passions dans les bornes, à réprimer leurs mouvements déréglés et à les assujettir aux lois de la raison. En troisième lieu, viennent les dons du Saint-Esprit, lesquels ne sont ni proprement ni prochainement pour l'embellissement de l'ame, et pour la perfection de ses facultés, mais pour les vertus qui y résident, afin

(1) Quod neque dici neque concipi potest, sed quod credi, sperari, et amari potest.

qu'elles puissent librement déployer leurs forces, et exercer leurs actions, sans résistance aucune et d'une manière tout-à-fait éminente, d'où saint Grégoire dit qu'ils sont conférés « pour le secours et la perfection des vertus (1). »

Les dons du Saint-Esprit sont absolument nécessaires aux vertus : car, dit le Docteur angélique (2), sans leur assistance, les vertus morales, ni même les théologales ne peuvent nous fortifier suffisamment pour nous faire arriver à notre fin surnaturelle ; ou bien, si elles ont ce pouvoir, elles n'en ont pas du moins assez pour nous y faire parvenir hautement et d'une manière sublime. De même notre raison, quoique renforcée par ces vertus, sentira toujours de grandes faiblesses, et ne marchera qu'à petit pas. Et ne le voit-on pas évidemment par l'expérience journalière de la plupart des justes ? Avec toutes leurs vertus et théologales et morales, ils ne connaissent, ils n'aiment et ne louent Dieu que fort imparfaitement ; ils n'espèrent en lui que faiblement ; ils ne font point ou fort peu d'actions

(1) In adjutorium virtutum.

(2) 1. 2. q. 68. a. 2.

généreuses et héroïques, et ils avancent bien peu dans le chemin de la perfection.

Richard de Saint-Victor dit « que le cœur de l'homme, s'il n'est particulièrement assisté du Saint-Esprit et secouru de quelqu'un de ses dons, quand il pense à s'appliquer aux choses spirituelles, en est aisément distrait et emporté à des sottises (1), » suivant cette parole du Sage : « Ton cœur souffrira les fantai-» sies et les appétits d'une femme grosse, si » le Saint-Esprit ne te visite et ne t'aide (2). »

Les vertus seules ne peuvent rendre un homme que médiocrement vertueux. Pour donner de la grandeur et de l'excellence à ses vertus, c'est l'entreprise et l'ouvrage des dons. Les vertus commencent l'ébauche, et lui impriment leurs figures : mais les dons avec les vertus achèvent et perfectionnent cet ouvrage. Et en effet, tout ce que nous lisons dans les histoires des saints, toutes ces grandes et éclatantes actions, toutes ces opérations admirables et divines qui les ont élevés au sommet de la perfection, ne sont quasi

(1) Apud Bonan. 2. itiner. ætern. dist. 5. art. 4.

(2) Sicut parturiens cor tuum phantasias patitur, nisi ab Altissimo fuerit emissa visitatio. *Eccl.* 34. 6.

que des productions et des effets de ces dons.

Saint Thomas compare la force des vertus à la clarté de la lune, et l'énergie des dons à la lumière du soleil, laquelle est beaucoup plus forte, plus éclatante, plus ardente et plus efficace (1). Il est de trois sortes d'oiseaux, si nous les considérons dans leur faculté de voler : les uns ont des ailes, et ne peuvent s'en aider que faiblement, comme l'autruche ; quelques autres peuvent bien avec leur secours s'élever dans l'air, mais non pas s'y soutenir long-temps, comme les poules ; d'autres enfin s'en servent aisément et long-temps, et par leur moyen volent sur les plus hautes montagnes, sur les pointes des rochers, et jusqu'à la plus haute région de l'air, comme les aigles. Les vertus infuses sont, dans les enfants baptisés, de la première manière, oiseuses et sans action ; elles font voler les justes de la seconde manière ; mais les dons leur donnent les ailes de l'aigle ; avec leur secours, ils prennent un grand, un puissant essor, et volent hautement à la perfection.

Comme le vaisseau qui n'a que des rames, va bien sur mer, mais non pas sans tra-

(1) Ibid.

rail, ni aussi vite que celui qui a rames, voiles, et le vent en poupe; de même l'ame juste navigue sur l'océan de ce monde, et cingle au port de son salut avec une grande facilité et une prompte diligence, quand avec les vertus ces dons, que l'Écriture appelle des esprits, lesquels signifient quelquefois des vents, enflent ses voiles, c'est-à-dire ses facultés, et y soufflent dedans : alors que de chemin elle fait en peu d'heures! Les roues neuves d'un chard ne tournent qu'à peine et avec grand bruit; mais si on les oint d'huile ou de graisse, elles vont paisiblement et avec promptitude : c'est ainsi que le Saint-Esprit par l'onction de ses dons fait aller les roues de notre ame, c'est-à-dire ses puissances, l'entendement et la volonté, lesquelles, sans ce baume divin, sans cette onction spirituelle, comme l'appelle l'Eglise (1), n'iraient que bien difficilement. Voilà ce que les dons opèrent dans l'ame juste; tels sont les effets merveilleux de perfection et de sainteté qu'ils y produisent. Aussi le Prophète-roi dit : « Vous » enverrez à l'ame votre Saint-Esprit avec » ses dons, et il lui communiquera un nouvel

(1) Spiritualis unctio.

ètre (1). » il lui donnera un entendement nouveau, une volonté nouvelle, de nouvelles affections, de nouveaux yeux, de nouvelles oreilles, une nouvelle langue, un corps et un esprit nouveaux, et il la rendra toute autre de ce qu'elle était auparavant.

Il y avait dans le temple de Salomon, et auparavant dans le tabernacle, qui était comme un temple portatif, un chandelier, du quel Dieu donna ce commandement à Moïse : « Tu
» feras un chandelier d'or très pur, battu et
» ciselé. Ce chandelier aura une tige et six
» branches, trois de chaque côté, et au-des-
» sus autant de lampes au nomdre de sept
» qui brilleront toujours en ma présence. Tu
» mettras pour ornement en chaque bras,
» aussi bien qu'en la tige, des vases faits en
» forme de coupes pour boire, de petits glo-
» bes et des fleurs de lis d'or (2). »

(1) Emitte Spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ. *Ps.* 103. 30.

(2) Facies candelabrum ductile de auro mundissimo, hastile ejus et calamos scyphos, et sphærulas, ac lilia ex ipso procidentia. Sex calami egredientur de lateribus, tres ex uno latere, et tres ex altero; facies et lucernas septem, et pones eas super candelabrum, ut luceant ex adverso. *Exod.* 25.

Les Rabbins pensant mieux pénétrer dans le sens du mot hébreu que saint Jérôme a traduit par globes d'or (1), mettent des grenades d'or. Arias Montanus dit que ces lampes étaient d'un côté semblables à l'œil de l'homme, et de l'autre, où la mèche éclairait, à son oreille.

Ce chandelier, avec ses sept lampes si lumineuses, est, selon l'explication du vénérable Bède, une éclatante figure des sept dons du Saint-Esprit. Il était d'or très fin et très pur, à cause de la charité que ces dons accompagnent, et sur laquelle ils sont fondés.

Ce sont des lampes faites d'un côté en forme d'yeux, parce qu'ils nous éclairent et nous conduisent; de l'autre, ces lampes ressemblaient à des oreilles, qui sont l'organe symbole de l'obéissance, parce qu'ils rendent l'ame docile aux instructions et aux mouvements du Saint-Esprit. Les coupes à boire, les globes et les fleurs de lis représentent les biens inestimables que ces dons apportent à l'ame juste : les lis, la pureté et l'innocence; les globes avec leur rondeur et les grenades avec leurs couronnes et la multitude de leurs

(1) Apud Villap. ad cap. 41. Ezech. c. 59.

grains, la perfection et une abondance pleine de bonnes œuvres, et les coupes, le contentement et les saintes délices dont ils la comblent.

Comme nous sommes le *Temple de Dieu*, selon le mot de saint Paul (1), il ne nous reste plus qu'à tenir toujours allumé, au dedans de nos cœurs, ce chandelier mystérieux à sept lampes, pour le faire briller devant lui, et qu'à nous efforcer de l'aimer et de le servir avec les sept dons du Saint-Esprit.

§ 3.

Moyens d'acquérir ces dons.

On me demandera maintenant par quels moyens nous pouvons acquérir ces dons; et je réponds à cette question ce que j'ai déjà dit, c'est-à-dire que ces dons sont toujours et infailliblement distribués avec la grâce sanctifiante. Mais comme en cet état commun, et pour ainsi parler, de minorité, ils ne sont pas pour faire si grand effet, on désirera sans doute savoir comment nous pouvons les obtenir et les posséder en un plus haut degré.

(1) 2 Cor. 6. 16.

A cela je réponds qu'il y a pour cela trois moyens. Le premier est de s'en rendre digne en retranchant les affections du monde, et en s'appliquant aux choses spirituelles. Saint Bonaventure dit à ce sujet : « Les esprits mondains et les cœurs attachés à la terre sont incapables de ces dons précieux (1), » de ces rayons brillants, et des opérations excellentes qu'ils produisent dans les ames. Et pour raison de cela il dit que le Saint-Esprit se donne en ses dons et avec ses dons (2). Et notre Seigneur prononce que le Saint-Esprit ne se communique point au monde, c'est-à-dire, aux hommes mondains, attendu qu'ils y ont des oppositions formelles, ne sachant qui il est, et par suite de leur ignorance, n'ayant point d'amour pour lui (3).

Ainsi leur première indisposition est celle de leur entendement, de leur stupidité et de leur aveuglement pour les choses de Dieu, selon ces paroles de l'Apôtre :«L'homme animal

(1) Istorum donorum et actuum tam excellentium, et radiorum tam splendentium non sunt capaces mundi amatores. *Lib. de septem donis, cap.* 5.

(2) Quia in eis datur Spiritus sanctus.

(3) Mundus non potest accipere, quia non videt eum, nec scit eum. *Joan.* 14. 17.

» ne saurait comprendre les choses spirituel-
» les (1), » et suivant celles-ci du Psalmiste :
« Ils ont résolu de tenir leurs yeux baissés
» et fixés sur la terre (2). » La seconde indisposition à recevoir les dons du Saint-Esprit, laquelle se trouve dans les mondains, est celle de sa volonté, qui n'aime et ne goûte que les créatures, et ces trois choses dont saint Jean dit que le monde est composé (3), et qui sont si contraires au Saint-Esprit : la concupiscence de la chair pour les plaisirs, la concupiscence des yeux pour les richesses, et l'orgueil de la vie pour la gloire ; car ce sont là les éléments des hommes du monde, c'est l'eau où ils se baignent, l'air qu'ils respirent, le feu qui les échauffe, et la terre qui les porte et les nourrit.

Le second moyen pour acquérir les dons du Saint-Esprit, est la demande et la prière. Ce sont des dons : il est donc raisonnable et nécessaire de les demander au Saint-Esprit qui les accorde ; et comme ce sont de très

(1) Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritûs Dei. 1 *Cor*. 2. 14.

(2) Oculos suos statuerunt declinare in terram. *Ps*. 16. 11.

(3) 1 Ep. 2. 16.

grands dons, il faut les lui demander très ardemment et avec toutes les instances et toute la violence possibles. Pour cela, outre les prières que nous pourrons faire de nous-mêmes pour ce dessein, il faudra dire souvent, et avec une tendre affection, le *Veni creator*, et cette belle prose qui se lit à la sainte Messe pendant toute l'octave de la pentecôte. Le petit office du Saint-Esprit sera encore un excellent moyen pour les bien demander. Il sera même bon pendant quelque temps d'en demander un, et de faire tous ses efforts pour l'obtenir; et puis d'en demander un autre, et ainsi de tous.

Le troisième moyen est de se tenir intimement uni à notre Seigneur Jésus-Christ. Mais pour mieux entendre ce moyen, il faut apprendre la doctrine de saint Thomas, qui enseigne que la chose principale, et qui tient lieu de fondement à toutes les autres dans la religion chrétienne, c'est la grâce du Saint-Esprit (1). En effet, c'est elle qui nous justifie, qui nous sanctifie, qui nous fait enfants de Dieu, et qui nous sauve; sans elle, nous nous rendons esclaves de nos passions, nous nous laissons entraîner à nos vices, nous

(1) 1. 2. q. 108. a. 1.

nous souillons de toutes sortes de péchés, nous ne pouvons pratiquer la vertu, ni exercer les bonnes œuvres, et nous nous précipitons infailliblement à notre ruine.

Or, poursuit ce saint Docteur, nous acquérons cette grâce par notre Seigneur Jésus-Christ, qui en a été rempli, et pour lui-même, et pour nous. Le Verbe a été fait chair, dit saint Jean, le Fils de Dieu est devenu fils de l'homme, et il a été rempli de grâce et de vérité (1) : pour lui-même d'abord, et sans mesure, dit le même saint Jean (2), et de plus sans mérite de sa part, parce que cette plénitude lui a été communiquée en vertu de l'union hypostatique ; pour nous ensuite, parce que, dit encore le même Apôtre, « nous » puisons tous les grâces que nous avons » dans leur source ; parce que la loi de Dieu » a bien été donnée aux hommes par le mi- » nistère de Moïse, mais sa grâce et la con- » naissance de ses plus hautes vérités leur » ont été conférées par Jésus-Christ (3). »

(1) Verbum caro factum est, plenum gratiæ et veritatis. *Joan.* 1. 14.

(2) Non enim ad mensuram dat Deus spiritum. *Joan.* 3. 34.

(3) De plenitudine ejus nos omnes accepimus, et gra-

« Mais toutefois, dit l'apôtre saint Paul, cette » grâce nous a été donnée avec mesure, et » par les mérites de Jésus-Christ (1) ; » car c'est lui-même qui nous l'a obtenue par les travaux de toute sa vie, et par les douleurs de sa mort ; et c'est ce qui a obligé son Père céleste de nous donner tous les secours nécessaires pour faire notre salut, et de verser sur nous, comme parle l'Apôtre, toutes sortes de bénédictions célestes (2).

Entre ces bénédictions et ces grâces, nul doute que les sept dons du Saint-Esprit ne tiennent un des premiers rangs, et comme notre Seigneur en a été sur-abondamment rempli, et pour lui-même, et pour nous, nous devons nous unir très étroitement à lui pour les prendre et les recevoir de lui. Saint Clément d'Alexandrie appelle élégamment notre Seigneur la mamelle de Dieu le Père (3), et c'est le prophète Isaïe qui lui a fourni le sujet, lorsque parlant de Jésus-Christ, il dit :

tiam pro gratiâ : quia lex per Moysen data est; gratia et veritas per Jesum Christum facta est. *Joan.* 1. 16.

(1) Secundùm mensuram donationis Christi. *Ephes.* 4. 7.

(2) Ephes. 1. 5.

(3) Pædag. cap. 6.

« Tu seras allaité de la mamelle des rois (1). » Il faut donc nous attacher à cette sacrée et amoureuse mamelle, et en tirer le lait dont elle est pleine. « Nous voyons, dit le Prince » des apôtres, comme les enfants quand ils » ont faim, s'élancent et se jettent sur celles » de leurs mères, et avec quelle avidité ils les » tètent (2); » c'est qu'ils savent par une science que leur a apprise la nature, que c'est là qu'ils trouveront leur nourriture et leur soutien. Nous devons faire de même à l'égard de cette divine mamelle du Père, nous devons la prendre et la sucer avec ardeur, pour en tirer notre aliment, et les dons du Saint-Esprit, dont elle abonde.

Que si vous voulez savoir comment on la suce, je vous dirai que c'est avec les actes de foi, croyant que nous n'avons point ces dons, que nous en sommes très indignes, qu'ils nous sont nécessaires pour acquérir notre perfection, que nous ne pouvons les avoir de nous-mêmes et par nos propres forces, qu'il n'y a que Jésus-Christ qui puisse

(1) Mamilla regum lactaberis. *Is*. 60. 16.

(2) Sicut modò geniti infantes lac concupiscite. 2 *Petr*. 2. 2.

nous les donner, que ses mérites seuls nous les ont obtenus, et qu'il en est pleinement rempli et pour soi et pour nous ; de plus, c'est avec des désirs et des souhaits embrasés de les avoir, avec des demandes, des prières et des supplications pressantes et continuelles, et avec des actes d'espérance et d'amour. C'est Ainsi que l'on tire cette divine mamelle, et qu'on se nourrit de cette précieuse et inestimable liqueur dont elle est remplie.

§ 4.

Du don de crainte.

Après avoir expliqué en général la nature et les effets des dons du Saint-Esprit, parlons de chacun en particulier; entrons dans le détail, commençant par le don de crainte, comme par celui qui est le fondement des autres, et la porte par laquelle ils entrent dans une ame.

Il y a deux ordres entre les dons du Saint-Esprit: l'un est l'ordre de perfection, et dans cet ordre le don de sagesse occupe sans contredit le premier rang. Le prophète Isaïe a suivi cet ordre dans le dénombrement qu'il

fait de ces dons au sujet de notre Seigneur, et il a dû le suivre, parce que notre Seigneur les posséda tous et au plus haut degré de leur excellence, dès le premier instant de sa conception, par l'infusion qui lui en fut faite. L'autre est l'ordre d'acquisition, et dans cet ordre le don de crainte est le premier sur les rangs; c'est lui qui donne ouverture aux autres, étant celui que nous devons obtenir le premier, et par lui les autres. C'est pourquoi, quoique les sept dons nous soient infus tous ensemble avec la grâce dans le baptême, parce qu'ils ne nous sont donnés que petits et comme ébauchés, et que nous devons nous efforcer d'en mériter l'accroissement et la perfection, nous commencerons par le don de la crainte.

Saint Thomas (1) parle de quatre sortes de craintes : la crainte, dit-il, nous fait ou aller à Dieu, ou nous en retirer; car, comme elle regarde le mal ainsi que son objet, il arrive quelquefois que la crainte du mal nous fait tourner le dos à Dieu; et alors cette crainte est mauvaise, et elle s'appelle humaine ou mondaine. Quelquefois aussi elle nous porte

(1) 2. 2. q. 19. a. 2.

à Dieu et nous attache à son service; et si c'est seulement la crainte de ses châtiments, cette crainte se nomme servile; si c'est la crainte de son offense, on la désigne sous le nom de crainte filiale; et si cette crainte enveloppe l'une et l'autre, c'est la crainte initiale ou des commençants, ainsi qu'on l'appelle. Voilà la doctrine de saint Thomas.

Mais saint Bonaventure ajoute qu'il y a de plus une crainte naturelle, laquelle nous fait avoir peur de la mort et de tout ce qui nous est contraire (1). Cette crainte n'est par elle-même ni bonne, ni mauvaise; elle est une pure passion qui suit la nature; et notre Seigneur a bien voulu en ressentir pour nous les rigueurs au jardin des Olives, et en souffrir toutes les angoisses. Il distingue la mondaine de l'humaine, et il dit que celle-là tourmente un esprit, lorsque cet esprit redoute plus la perte de ses biens et de son honneur que de l'amitié de Dieu; ainsi les Juifs, qui, par raison d'état et pour se maintenir dans la possession de leur pays, firent mourir le Fils de Dieu. Il dit ensuite que la crainte humaine est quand

(1) In diætâ salutis. *Tit. 6. de donis Spirit. sanct. cap. 1.*

on appréhende plus les incommodités et les douleurs du corps que le péché ; ainsi saint Pierre, quand il renia si lâchement son divin Maître.

Le même saint Thomas nous apprend que la crainte filiale est la plus parfaite de toutes, et il nous le déclare par ces paroles : « Le rapport d'union qui existe entre le serviteur et son maître, est fondé sur l'autorité qu'a le maître sur son serviteur ; et c'est en vertu de cette autorité que le maître tient son serviteur en son pouvoir, et qu'il en dispose selon sa volonté. Mais le rapport d'union qui existe entre un fils et son père, entre une épouse et son époux, n'est pas de cette nature ; il ne va pas du haut en bas, comme celui du maître au valet ; mais il monte du bas en haut, du fils au père, et de la femme à son mari, auxquels ils s'assujettissent et se soumettent, le fils par l'amour filial, et la femme par l'amour conjugal ; d'où naît en celui-là la crainte filiale, et en celle-ci la crainte chaste (1). »

En effet, c'est une règle générale que toute crainte découle de quelque amour comme de sa source, parce que nous ne craignons que

(1) Loco citato ad 3.

le mal contraire à ce que nous aimons. Nous craignons la mort, parce que nous aimons la vie. Un père craint tout ce qui peut nuire à son fils, parce qu'il lui est cher; et s'il n'avait de l'amour et de l'affection pour lui, tous les maux qui pourraient lui arriver lui seraient indifférents. C'est pourquoi l'amour pur et parfait, comme est celui d'un bon fils envers son père, et d'une femme chaste envers son époux, doit nécessairement produire en eux une crainte parfaite et excellente.

Cette crainte, Cassien la décrit élégamment en ces termes : « Quiconque est arrivé à la perfection de la charité et du vrai amour de Dieu, doit aussi avoir atteint le plus haut degré de la crainte que produit, non pas la peur des châtiments, ni le désir des récompenses, mais la grandeur de l'amour. Tel l'amour qu'un bon fils porte à son père, un frère à son frère, un ami à son ami, et une chaste, une amante épouse à son très aimable époux; il leur fait craindre vivement, non pas les coups ni les reproches, mais le plus petit manquement qu'ils pourraient commettre contre leur amour; et cette crainte les tient, non-seulement dans toutes leurs actions, mais encore dans toutes leurs paroles, dans une at-

tention continuelle et soigneuse que la flamme de leur affection et de leur amour ne vienne tant soit peu à s'affaiblir (1). » Telle est la nature de la crainte chaste et filiale.

De toutes les bonnes craintes, elle est proprement celle qui mérite la qualité honorable de don du Saint-Esprit, et du premier des sept dons, parce qu'elle est inséparable de la charité de qui elle reçoit la vie. Saint Thomas continue de nous l'expliquer. Les dons du Saint-Esprit, dit-il, sont des habitudes surnaturelles qui perfectionnent les facultés de l'ame, pour les rendre dociles aux mouvements du saint-Esprit, comme les vertus morales les rendent souples à la raison (2). Or,

(1) Quisquis fuerit in charitatis perfectione fundatus, necesse est ut ad illum sublimiorem timorem gradu excellentiore conscendat, quem non pœnarum terror, non cupido præmiorum, sed amoris generat magnitudo, quo vel filius indulgentissimum patrem, vel fratrem frater, vel amicum amicus, vel conjugem conjux sollicito reveretur affectu, dum ejus non verbera neque convicia, sed vel tenuem amoris formidat offensam, atque in omnibus non solùm actibus, verùm etiam verbis attenta semper pietate distenditur, ne erga se quantulumcumque fervor dilectionis illius intepescat. *Collat.* 11. *cap.* 13.

(2) 2. 2. q. 19, a. 9.

afin qu'une chose reçoive sans peine le mouvement d'une autre, il faut en premier lieu qu'elle lui soit obéissante et soumise, et qu'elle ne lui résiste point du tout; parce que la résistance que le mobile fait au moteur, est ce qui empêche le mouvement. La crainte filiale produit cette soumission en nous; elle nous imprime une grande vénération envers Dieu, nous fait avoir peur de l'offenser et de nous soustraire à son obéissance. C'est pourquoi la crainte filiale est le premier des dons du Saint-Esprit qui se communique à l'ame juste, parce qu'elle monte à tous les autres par elle, et que tous les autres la supposent.

Ailleurs il rapporte à ce propos les paroles célèbres de David, que son fils Salomon a écrites deux fois dans ses Proverbes : « La » crainte du Seigneur est le commencement, » la porte et l'entrée de la sagesse (1). » C'est par elle, comme par le premier don du Saint-Esprit, qu'on arrive au plus haut de tous, c'est-à-dire, à la sagesse, et conséquemment à tous ceux qui sont intermédiaires. Le premier don du Saint-Esprit, dit saint Bonaven-

(1) Initium sapientiæ timor Domini. *Ps.* 110. 10. *Prov.* 1. 7 *et* 9. 10. *Eccl.* 1. 16.

ture, c'est-à-dire, le premier échelon pour monter au goût de la sagesse, est celui de la crainte de Dieu, comme le dit saint Anselme, et qu'il appelle pour cela le fondement des autres (1).

Saint Bernard, traitant ce sujet, dit avec beaucoup de clarté : « C'est avec raison que la crainte est nommée le commencement et l'ouverture de la sagesse ; parce que l'ame commence à goûter Dieu, quand elle commence à le craindre. Vous craignez la justice de Dieu, vous redoutez son pouvoir ; Dieu donc juste et puissant a du goût et de la saveur pour vous ; car la crainte est une espèce de saveur. Que si la crainte est une saveur, elle ébauche sans doute dans l'homme la sagesse ; parce que, comme la science rend un homme savant, et les richesses, riche ; de même la connaissance savoureuse le rend sage. La connaissance est le préparatif de nos esprits pour des choses ; mais comme la vanité se glisse aisément dans les connaissances, si

(1) Donorum primum scilicet infimus gradus ascendendi ad gustum sapientiæ est timor Domini, de quo Anselmus sic, horum donorum primum est timor Dei, veluti aliorum quoddam fundamentum. *Lib. de septem donis*, c. 1. *Lib. de Similit.* c. 130.

la crainte ne l'en empêche, de là vient qu'on dit avec raison que le commencement de la sagesse est la crainte qui s'oppose la première à la sottise (1). » Ainsi s'exprime saint Bernard.

Le don de crainte est donc le premier de tous les dons du Saint-Esprit ; et non-seulement des dons, mais encore des grâces de Dieu, et la mère et la gardienne de toutes les vertus. En effet, rien ne peut nous séparer de Dieu et nous rendre méchants que le péché ; mais la crainte, par la soumission qu'elle nous fait rendre à la divine Majesté, le bannit loin de nous. Ensuite elle nous dispose à la réception des grâces de Dieu, et à l'acquisition de toutes les vertus. De plus, elle rend nos ames plus capables des faveurs divines, en chassant l'orgueil qui est le premier de tous les vices,

(1) Bene initium sapientiæ timor Domini, quia tunc primùm Deus animæ sapit, cùm eam afficiet ad timendum : Times Dei justitiam, times potentiam ? Sapit tibi justus et potens Deus, quia timor sapor est. Porro sapor sapientem facit, sicut scientia scientem, sicut divitiæ divitem. Præparatio rerum cognitio est : verùm hanc facillimè sequitur elationis tumor, si non reprimat timor, ut meritò dicatur, initium sapientiæ timor Domini, qui se pesti insipientiæ primus opponit. *Serm.* 23 *in Cant.*

et le premier de tous nos maux, et, par une liaison nécessaire, en engendrant l'humilité, qui est la source de tous nos biens.

Après avoir considéré la nature du don de crainte, voyons à présent ses effets. Saint Bernard, dans un sermon qu'il nous a laissé sur les sept dons du Saint-Esprit, nous représente ces effets en ces termes : « La crainte est la première qui s'élève contre la négligence, et qui prend le bouclier et l'épée pour s'en défendre et la porter par terre. C'est elle qui donne à l'ame de saintes secousses; qui la fait entrer dans son intérieur pour examiner attentivement ce qui s'y passe, qui dissipe son assoupissement et sa léthargie, qui lui fait ouvrir les yeux et se mettre en devoir pour exécuter tout, et ne manquer à rien : car, suivant la parole du sage, celui qui craint Dieu ne néglige rien, mais il a toujonrs peur qu'il n'y ait quelque chose à redire en ses mœurs (1). »

(1) Primus contra negligentiam timor exsurgit : nimirum ipse est, quo concutitur anima, discutitur conscientia, excutitur sopor lethalis, incutitur sollicitudo, denique qui timet Deum, nihil negligit, sed veretur omnia opera sua. *Serm. de septem donis Spiritûs sancti.*

Le docte et pieux cardinal Jacques de Vitry, racontant comment la bienheureuse Marie d'Oegnie possédait ce don, dit ces mots : « La grandeur et la sincérité du parfait amour que cette sainte portait à Dieu, la rendaient extrêmement exacte et circonspecte à veiller non-seulement sur ses actions, mais encore sur ses paroles et sur ses pensées, afin de n'y rien oublier. La croyance, où elle était, que Dieu avait continuellement les yeux attachés sur elle, faisait qu'elle avait toujours peur qu'il n'y eût quelque chose dans ses œuvres qui lui déplût (1). Et cette peur était pour elle comme une ceinture qui resserrait les pensées de son cœur, et qui les empêchait de se dissiper et de se répandre; elle était comme un frein dans sa bouche, pour modérer et régler sa langue; comme un aiguillon, pour la faire avancer et ne jamais s'arrêter en chemin; enfin comme une règle en tout, pour ne point excéder la ligne, ni rester en-deçà. Cette sainte crainte la rendait si petite à ses propres yeux et si humble, qu'elle se regardait véritablement comme un vil néant,

(1) Lib. 2. vitæ B. Mariæ Oegni, cap. 2. apud Sur. 23. junii.

et qu'elle n'eût jamais voulu paraître (1). »

Denys le Chartreux, décrivant les effets du don de crainte, dit que ce don chasse le péché, fait fuir la paresse, tient lieu de racine à la sagesse, donne de la fermeté à un esprit, qui, sans elle, est toujours chancelant (2). Les saintes lettres nous l'apprennent aussi, quand elles nous disent : « La crainte du Sei-
» gneur met en fuite le péché. Qui craint
» Dieu ne néglige rien. Craindre Dieu, c'est
» la racine de la sagesse. Si vous ne vous
» conservez constamment dans la crainte du
» Seigneur, votre maison tombera bientôt
» en ruine (3). »

Le sage fils de Sirach dit des merveilles de

(1) Erat igitur ei timor castus in corde tanquam fascia pectoralis, quæ cogitationes constringeret; tanquam frenum in ore, quod linguam coerceret; in opere seu stimulus, ne desidia torperet; denique velut norma et regula in omnibus, ne unquam modum excederet. Ab hoc timore erat adeo exigua in oculis suis, ut se nihili loco haberet, summè cuperet latere. *Ibid.*

(2) Tract. 3. de donis, art. 46.

(3) Timor Domini expellit peccatum. *Eccl.* 1. 27. — Qui timet Deum, nihil negligit. *Id.* 7. 19. — Radix sapientiæ timere Deum. *Id.* 1. 25. — Nisi te in timore Domini constanter servaveris, citò subvertetur domus tua. *Id.* 27. 4.

ce don, dès l'ouverture de son livre. « La
» crainte du Seigneur, ce sont ses paroles,
» est la gloire, l'honneur, la joie, et la parfaite
» allégresse qui comble le cœur d'un
» contentement inexplicable. Le vrai point
» de la sagesse est de craindre Dieu; de là
» découlent le salut et toutes sortes de
» biens (1). »

Le Roi-prophète s'étend sur ce sujet en plusieurs de ses psaumes. Voici ce qu'il dit dans l'un d'eux : « Vous tous qui êtes saints, crai-
» gnez le Seigneur, parce que rien ne man-
» que à ceux qui ont sa crainte (2) : » Ils n'ont point de défauts, ils se purifient avec grand soin de leurs imperfections, ils se rendent exempts de plus en plus de tous vices, ils deviennent fort parfaits, et par la crainte de Dieu ils montent au comble d'une vertu

(1) Timor Domini gloria et gloriatio et lætitia et corona exultationis. Timor Domini delectabit cor, et dabit lætitiam et gaudium. Plenitudo sapientiæ est timere Deum, et plenitudo à fructibus illius. Corona sapientiæ timor Domini, replens pacem et salutis fructum. *Eccl.* c. 1.

(2) Timete Dominum, omnes sancti ejus, quoniam non est inopia timentibus eum. *Ps.* 33. 10. — Non est defectus timentibus eum. *Bellarm. ib.*

consommée. Autre part il s'écrie : « O com-
» bien est grande et abondante la douceur
» que vous gardez pour ceux qui vous crai-
» gnent! vous les cachez dans la splendeur
» de votre face, vous les y couvrez de lu-
» mières, les ravissant à l'injustice des hom-
» mes et à la violence des grands de la terre;
» vous les mettrez dans votre Tabernacle à
» l'abri des menaces et des calomnies des mé-
» chants, vous rendant leur protecteur (1). »

Voilà comme les livres sacrés, les docteurs et les saints parlent des effets du don de crainte. Mais parmi tous ces effets, il y en a trois principaux. Le premier, que ce don confère une singulière retenue et une modestie rare, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, devant Dieu. L'ame, en effet, qui possède un si grand bien, se tient en sa présence avec un très grand respect et une très profonde révérence ; ce respect va même jusqu'au tremblement, comme dit l'Écriture, des colonnes du ciel et des séraphins, qu'ils frémissent devant la majesté divine.

(1) Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, quam abscondisti timentibus te! abscondes eos in abscondito faciei tuæ à conturbatione hominum; proteges eos in tabernaculo tuo à contradictione linguarum. *Ps.* 30. 20.

Ainsi l'ame très sainte de notre Seigneur, pendant qu'il était mortel, et maintenant au plus haut des cieux, se tenait et se tiendra à jamais dans un extrême respect devant la Divinité. Aussi Isaïe dit de lui, que l'esprit de la crainte respectueuse du Seigneur le remplirait et le possèderait (1); et c'est pourquoi, dit saint Paul, « il a été exaucé en ses prières, à cause du respect profond qu'il portait à Dieu (2) », et avec lequel il les faisait. Quel respect ne pratiqua-t-il pas, en effet, dans la prière qu'il lui adressa au jardin des Oliviers? Quels ne furent pas ses abaissements et ses humiliations? A dire vrai, plus une ame connaît la grandeur et la majesté de Dieu, plus de respect et plus d'honneur elle lui rend. Or, comme l'ame de notre Seigneur en a une connaissance infiniment plus claire, et plus parfaite que tous les anges et que tous les hommes, aussi elle est incomparablement plus respectueuse en sa sainte et adorable présence. Ainsi les ames qui possèdent le vrai esprit de Jésus-Christ, et qui ont reçu le don de crainte en un haut degré, sont extrême-

(1) Replebit eum Spiritus timoris Domini. *Is.* 11. 3.
(2) Exauditus pro sua reverentia. *Hebr.* 5. 7.

ment réservées, retenues et craintives devant Dieu ; elles le révèrent avec des sentiments si humbles et si profonds, qu'elles se sentent fondre, pour ainsi dire, et anéantir, en pensant seulement qu'il les regarde.

Abraham était véritablement touché de cette affection, lorsqu'ayant reçu trois anges qui lui apparurent sous la figure de trois jeunes hommes, il se mit à préparer lui-même ce qui était nécessaire pour les bien traiter ; et puis les ayant fait asseoir, dit le texte sacré, « il se tenait debout sous un arbre auprès » d'eux, pour les servir (1). » Là-dessus saint Chrysostome remarque : « Un si grand personnage, un patriarche si illustre, recommandable par tant d'actions héroïques, un vénérable vieillard âgé de cent ans, se tenir debout comme un valet, devant trois jeunes hommes qui étaient assis et qui mangeaient son bien ! Quel merveilleux respect (2) ! Mais combien ne l'accrut-il pas encore, lorsqu'après le repas, parlant à l'un d'eux, il usa de ces termes : « Je prendrai la

(1) Ipse stabat juxta eos sub arbore. *Genes.* 18. 8.

(2) *Παρειστήκει ὁ ἑκατονταέτης οὗτος ἄνθρωπος, ὁ πατριάρχης καθάπερ οἰκέτης ἐσθιόντων αὐτῶν.* In Genes. Homil. 41.

» hardiesse de parler à mon Seigneur, quoi-
» que je ne sois que poudre et que cendre (1)! »

Saint François, apportait tant de respect dans ses prières, qu'il ne les faisait jamais assis, ni appuyé à quoi que ce fût, mais toujours à genoux ou debout, et tête nue; et lorsqu'il était en voyage, il descendait de sa pauvre monture, si sa faiblesse l'avait contraint d'en prendre, et il s'arrêtait. Une fois que la pluie le surprit dans ce saint exercice, il ne changea pas de place, il ne se hâta pas d'une syllabe; mais il continua, tout mouillé qu'il était avec le même respect (2). Voilà où porte le don de crainte.

Par ce respect, le don de crainte rend une ame extrêmement agréable à Dieu, et capable d'une abondante participation de ses grâces, conformément à ces paroles du prophète Isaïe : « Sur qui jetterai-je les yeux ?
» qui regarderai-je favorablement et avec
» bienveillance ? sinon celui qui s'abaisse de-
» vant moi, qui s'estime pauvre et comme un
» néant, qui tremble de respect en ma pré-

(1) Loquar ad Dominum meum, cùm sim pulvis et cinis. *Genes.* 18. 27.

(2) In specula vitæ S. Francisci, part. 1. c. 61.

» sence, et entend mes paroles avec frémis-
» sement (1). »

J'ajoute, pour conclusion de cet effet, que le don de crainte ne donne pas seulement du respect envers Dieu, mais qu'il l'étend encore par proportion à l'égard des hommes; car ils en sont dignes, étant des créatures excellentes et divines, sur le front desquelles Dieu a gravé les traits de ses perfections et y fait reluire avec beaucoup d'éclat les rayons de sa beauté. Ainsi, par ce don précieux, on devient retenu, modeste, respectueux et déférant envers eux. A la vérité, si le Sage a dit à Dieu : « Seigneur, quoique vous ayez
» tout pouvoir, et que vous soyez infiniment
» grand, vous nous conduisez néanmoins
» avec une grande révérence, et vous gou-
» vernez les hommes avec honneur; sans
» doute, et avec bien plus de sujet, nous de-
» vons faire de même dans nos rapports
» avec eux (2). »

Le second effet du don de crainte est une appréhension inexplicable de la moindre of-

(1) Ad quem respiciam nisi ad pauperculum et contritum spiritu et trementem sermones meos? *Is.* 66. 2.

(2) Tu, dominator virtutis, cum magna reverentia disponis nos. *Sap.* 12. 18.

fense de Dieu ; une aversion extrême et une haine mortelle de tout péché, et conséquemment une fuite continuelle de toutes les occasions qui peuvent nous y porter. Le péché est à ces ames saintement craintives le seul objet de leurs peurs, de leurs inimitiés, de leurs abomininations, et de leurs horreurs ; elles aimeraient mille fois mieux s'élancer dans les flammes et dans tous les tourments de l'enfer, que d'en commettre un seul; les bienheureux choisiraient de sortir plutôt du Paradis, de perdre leur félicité et d'être à jamais misérables, que de dire seulement une parole oiseuse. Aussi lisons-nous que plusieurs filles et femmes, pour conserver leur chasteté, et empêcher les péchés auxquels leur beauté, quoique innocemment de leur part, donnait des attraits, se sont précipitées, jetées dans les eaux, défiguré le visage, et ensevelies toutes vives dans des sépulcres pour y finir leurs jours.

Saint Macaire l'Égyptien dit là-dessus ces mots fort remarquables : « Les hommes vraiment spirituels ne sont pas exempts de crainte. Ce n'est pas qu'ils soient sujets à celle dont les commençants et les novices sont tourmentés de la part du démon, qu'ils appré-

hendent de voir, ou d'en être molestés ; toute leur peur regarde l'offense de Dieu , et le bon usage des grâces qu'il leur a conférées , afin de ne rien faire qui lui déplaise même légèrement (1). Mais puisque nous parlons de la crainte des démons, l'évêque de Tarasconne, Jaques d'Yepes , après avoir rapporté dans la Vie qu'il a composée de sainte Térèse, que notre Seigneur dit à cette sainte : Ne crains pas , ma fille , c'est moi, je ne t'abandonnerai pas, et que ces paroles lui donnèrent un merveilleux courage contre les démons , dont elle se moquait depuis lors , ajoute sagement : En effet, c'est un très grand désordre qu'une ame qui sert Dieu sans déguisement , ait une autre peur que celle de l'offenser , parce que c'est faire tort à un si grand et si puissant Seigneur , que de craindre un autre que lui (2).

Le troisième effet de ce don est une grande honte et une vive confusion de sa faute, quand on a offensé Dieu , même légèrement. L'ame est toute couverte, pénétrée de honte d'avoir fait une chose qui déplaît à Dieu , ce péché lui pèse sur le cœur , cette offense l'inquiète

(1) Homil. 16.
(2) Liv. 1. c. 13.

grandement et la tient en émoi jusqu'à ce qu'elle soit effacée et oubliée. Antoine du Verdier raconte en sa Bibliothèque l'histoire d'une dame qui, ayant violé la foi conjugale, en fut punie de cette manière : Son mari, seigneur de qualité, cruellement irrité de ce sanglant outrage, bannit cette perfide de sa présence, et la relégua dans un lieu sombre et retiré de son château. Cette malheureuse passait là ses jours dans la tristesse et dans les pleurs, et on ne l'en faisait sortir que pour une plus grande punition encore; car c'était pour venir manger avec son mari, et boire dans le crâne de son adultère mis à mort. Il n'est point douteux que cette femme ne fût horriblement confuse et abîmée dans la honte, lorsqu'elle paraissait devant son mari, se souvenant alors de sa bonté pour elle, et du parfait amour dont il lui avait donné tant de preuves, et de toute l'énormité de son crime, en se rendant infidèle envers lui. Les ames profondément frappées de la crainte d'avoir offensé Dieu, ressentent devant lui la même confusion et la même douleur; aussi Dieu mérite-t-il infiniment davantage.

Saint Jean Climaque fait mention de cer-

tains pénitents fameux qui avaient des sentiments extraordinaires de leurs péchés (1). Il rapporte, comme témoin oculaire, ceci d'eux : J'ai vu des hommes humiliés par le souvenir de leurs péchés, brisés de repentir et accablés sous le poids de leur douleur, faire leurs prières avec des soupirs, avec des sanglots et des cris si lamentables, qu'ils eussent pu donner de la pitié même aux rochers. On peut avec raison leur appliquer les paroles de David, et dire d'eux : « Ils passaient les jours plongés dans un profond ennui, sans songer à prendre leur nourriture ; et quand ils la prenaient, c'était un peu de pain, et même, au lieu de pain, de la poussière et de la cendre, et un peu d'eau mêlée de leurs larmes. Ils n'avaient que la peau colée sur leurs os ; ils étaient secs et flétris comme l'herbe desséchée des prairies (2), » paraissant plutôt des squelettes que des hommes vivants.... et le reste, dont la seule lecture est capable d'émouvoir les cœurs les plus durs.

(1) *Αὐτὴν τὴν τῶν λίθων αἴσθησιν ἐκκινῆσαι.* Gradu 5.

(2) Totà die contristati incedebant, obliti comedere panem suum, et potum aquæ lacrymis et fletu miscebant ; pulverem et cinerem pro pane comedebant ; ossa

Voici les trois effets que produit le don de crainte : le respect envers Dieu ; la haine et la fuite de son offense ; et la confusion, quand on a eu le malheur d'en commettre quelqu'une.

Sans ce don, on est aisément emporté aux trois choses contraires. Au lieu du respect, l'ame prend des libertés avec Dieu qu'elle ne doit pas : elle traite avec lui trop familièrement, elle lui parle en termes trop hardis, elle agit avec lui comme d'égal à égal ; elle se permet devant son infinie majesté des incivilités qui vont quelquefois jusqu'à l'effronterie, à cause de l'ignorance criminelle où elle est d'elle-même et de Dieu comme un enfant qui, ne connaissant pas le roi, ni le mérite de sa dignité souveraine, joue et badine devant lui.

Ce n'est pas cependant que le don de crainte ôte les sages libertés, la confiance et les caresses d'un fils envers son père, et d'une épouse envers son époux; seulement elle bannit l'insolence, l'audace, et les manières suffisantes et trop libres. Cela parut bien dans Abraham, qui, malgré tout le respect qu'il por-

cuti adhærebant, et ipsi tanquam fœnum exaruerant. *Ps*. 37.

tait à l'ange, ne laissa pas de lui demander par six fois consécutives une très grande chose, c'est-à-dire, le pardon des Sodomites. Le respect n'est pas opposé à l'amour; au contraire il augmente ses ardeurs; il ne gêne et ne contraint pas, seulement il purifie et perfectionne les familiarités. Une jeune princesse douée d'un excellent naturel, d'un très bon esprit, et parfaitement bien élevée, ne manquerait pas, par le grand respect qu'elle porte à son époux, roi très puissant, orné de toutes sortes de perfections et beaucoup plus âgé qu'elle, de lui rendre tous les témoignages d'un ardent amour, et d'user de toutes les familiarités bienséantes.

Si la privation de ce don fait commettre ces fautes envers Dieu, à qui elles déplaisent beaucoup, parce qu'elles naissent d'un orgueil secret et du peu d'estime de sa majesté, cette privation les fait commettre avec plus de licence encore envers les hommes; car alors on n'en tient pas assez compte, on leur porte trop peu d'honneur, on prend sur eux une autorité injuste, on exerce une petite tyrannie, on leur parle en termes hautains et fiers, on se rend incivil, rude, rebutant, farouche, outrageux.

Au lieu de craindre et d'avoir en horreur le péché, l'ame ne craint pas beaucoup d'offenser Dieu; elle ne fait pas grand état des petites fautes, et elle s'y laisse aisément aller; elle n'appréhende pas les occasions de tomber, et elle ne s'en donne pas beaucoup de garde, s'appuyant sur ses forces et croyant qu'elle s'en tirera bien; elle use négligemment des grâces de Dieu, comme si la continuation lui en était assurée, ou si elles n'étaient que peu de chose.

Et pour la honte de son péché, elle n'en est pas piquée; mais elle tombe dans le malheur dont parle Jérémie: « Ils n'ont pas été » confus d'avoir offensé Dieu, et la rougeur » ne leur est point montée sur le visage (1). »

Si nous voulons prévenir de si grands maux, et nous disposer à recevoir les biens dont nous avons parlé, efforçons-nous d'avoir cette sainte et divine crainte; et pour cela demandons-la instamment au Saint-Esprit, lui disant souvent avec David: « Percez-moi, » Seigneur, de votre crainte, et remplissez » ma volonté et tout mon intérieur si abon-

(1) Confusione non sunt confusi, et erubescere nescierunt. *Jerem.* 6. 15.

» damment de ce don, qu'elle découle et dé
» borde sur mon corps et sur tout mon ex-
» térieur (1). »

Demandons-la à notre Seigneur, et suçons cette divine mamelle qui en est toute remplie. Produisons-en des actes tous les jours. Imprimons-nous profondément cette importante instruction que le Roi-prophète nous donne : « Servez Dieu avec crainte, et que
» la joie et le contentement que vous avez
» d'être à lui, que vos affections et tous les
» hommages que vous lui rendez, soient tou-
» jours accompagnés d'un respectueux trem-
» blement, comme le mérite son infinie ma-
» jesté (2). » Quelque élévation d'esprit que vous ayez, de quelque sentiment de piété et de tendresse que vous soyez touchés, de quelque amour que vous soyez embrasés, et dans toutes les communications que vous aurez avec Dieu, prenez garde de ne perdre jamais le respect que vous lui devez ; souvenez-vous que s'il est votre père et votre époux, il est aussi votre Dieu, votre roi, votre juge ; n'oubliez pas que les grands, dans les caresses

(1) Confige timore carnes meas. *Ps.* 118. 120.
(2) Servite Domino in timore, et exultate ei cum tremore. *Ps.* 2. 11.

qu'ils font à leurs favoris, dans toutes les familiarités qu'ils leur permettent, ils ne veulent jamais qu'ils les traitent tout-à-fait d'égaux, et qu'ils oublient ce qu'ils sont. A combien plus forte raison le grand des grands, devant qui tous les grands sont petits, les très grands et les très puissants monarques ne sont que des atomes, veut-il être traité avec respect! Voyez ce qui se passe entre l'époux et l'épouse du saint Cantique, et prenez exemple à cela. Lorsque l'épouse, transportée par son affection, eut manifesté cette saillie d'amour, « qu'il me baise d'un baiser de sa bouche (1), » et ce fut la première parole qu'elle dit à son époux notre Seigneur. La première parole que notre Seigneur lui dit, fut aussi celle-ci : « O la plus belle d'entre les femmes,
» si tu te méconnais avec toute ta beauté, et
» que tu prennes plus de liberté que ne le
» comportent la grandeur de ma condition et
» la petitesse de la tienne, va-t-en, retire-
» toi de ma présence, et que je ne te voie
» jamais (2). »

(1) Osculetur me osculo oris sui. *Cant.* 1. *v.* 1.

(2) Si ignoras te, ô pulcherrima inter mulieres, egredere et abi. *Cant.* 1. 7.

§ 5.

Du don de force.

Nous pouvons parler de la force, et comme d'une vertu, et comme d'un don du Saint-Esprit. Si nous en parlons comme d'une vertu, nous trouverons qu'elle a deux faces et deux aspects. En effet, quelquefois elle signifie fermeté, constance d'esprit, pour résister à tous les vices, pour réprimer les mouvements désordonnés, et pour assujettir les passions aux lois de la raison. Mais alors la force n'est pas une vertu spéciale, mais généralement toutes les vertus, parce que chaque vertu a cette propriété, inséparable de son essence, de fortifier l'ame dans la pratique du bien qu'elle regarde comme son objet, et de lui faire repousser hardiment tout ce qui lui est contraire. De là vient que le savant évêque Guillaume de Paris (2) a remarqué, après l'orateur romain, que le premier nom que la vertu a porté, et sous lequel elle s'est premièrement rendue connaissable, a été celui de force.

La force, qui est une vertu particulière, et

(1) Tract. de virtutib. cap. 4.

l'une des quatre cardinales, qui fait sa demeure dans l'appétit irascible, ne s'attache qu'à deux de nos passions : à la crainte et à l'audace. Pourquoi cela? Pour leur donner le juste tempérament dont elles ont besoin, et pour les réduire à leur médiocrité raisonnable ; et cela particulièrement dans les conjonctures où il est fort difficile de garder cette médiocrité et ce tempérament, comme au moment de la mort, si redoutée par la nature, dont elle est la ruine. Alors la vertu de la force empêche de craindre la mort avec excès, ou de s'y précipiter inconsidérément.

Cette vertu a deux offices, qui sont attaquer et soutenir, agir et pâtir. C'est pourquoi elle est semblable à un vaillant soldat qui porte l'épée d'une main, et de l'autre le bouclier : l'épée, pour attaquer, et le bouclier pour soutenir ; l'épée, pour donner des coups ; le bouclier, pour en recevoir. Ce dernier est plus difficile et plus périlleux que le premier ; aussi est-il l'acte le plus propre et le plus parfait de la vertu de force : car on ne soutient qu'un plus fort que soi, et l'on n'attaque que celui que l'on croit devoir être plus faible.

Le pâtir est l'effet de la faiblesse, comme

l'agir celui de la puissance ; et si l'on dit que les martyrs ont été invincibles dans leurs combats, cela ne s'entend que de leur courage, et de la fermeté de leurs ames ; qui n'ont jamais ployé, ni sous la volonté des tyrans, ni sous la cruauté de leurs supplices ; mais cela ne peut s'entendre de leurs corps, qui y ont cédé, et qui ont été vaincus par la mort. Au surplus, dans la souffrance, les maux sont présents, et ainsi ils font une impression bien plus vive que s'ils étaient éloignés ; si l'assaillant doit en recevoir, il ne se les imagine tout au plus que comme futurs. C'est pourquoi Aristote et, après lui, saint Thomas (1) enseignent que ceux qui endurent les choses fâcheuses, sont les plus forts, et qu'ils méritent de passer pour les plus vaillants. De là vient que le Saint-Esprit dit que le cou de l'Église ressemble dans sa force à la tour et à la citadelle de David, lesquelles étaient flanquées de bons bastions, et munies de grandes défenses ; « et qu'aux cré- » naux pendaient mille boucliers, qui sont » les principales armes des forts(2). » Considé-

(1) 3. Eth. cap. 9. 2. 2. q. 123. a. 6.

(2) Mille clypei pendent ex ea, omnis armatura fortium. *Cant.* 4. 4.

rez qu'il ne dit pas des épées, ni des flèches, ni d'autres armes offensives et propres à faire du mal, mais des boucliers propres à recevoir et à soutenir les coups.

Autre doctrine fort remarquable de saint Thomas sur ce sujet (1), c'est qu'un homme peut faire des actions fortes, sans que pour cela il soit fort par vertu; car la vertu de la force ne sera pas la mère de ces actions, et elles ne seront pas ses enfants, mais des enfants supposés. Cela, dit-il, peut arriver en trois manières. La première, parce que celui qui exploite ces actions, ne les estime pas difficiles, ou n'en connaît pas la difficulté et la peine; s'il la connaît, il s'imagine devoir en venir aisément à bout par son expérience, ou par son adresse, ou par quelque autre bonheur. La seconde, parce qu'il fait ces actions dans un moment d'effervescence, à l'étourdie et par boutade, et non avec réflexion, calme et lumière. La troisième, c'est qu'il manque dans la fin qu'il s'y propose: car cette fin n'est pas l'honneur de la vertu de la force, mais bien le dessein de la gloire, ou l'espérance du gain, ou la vue de quelque autre in-

(1) 2. 2. q. 123. a. 1. ad 2. 3. Ethic. c. 8.

térêt, qui ternit l'éclat de ces actions, et en fait, non pas des vertus, mais bien plutôt des vices. Voilà pour la force, quand elle est vertu.

Mais lorsque nous la considérons comme don du Saint-Esprit, elle est d'une nature bien plus excellente, et elle a des ornements et des atours bien plus riches. Elle est alors une habitude surnaturelle, communiquée à la volonté de l'homme juste, et de là à son appétit irascible : dans sa volonté, pour y perfectionner l'espérance, seconde vertu théologale, et faire qu'elle entreprenne, sans s'arrêter à aucun obstacle, tout ce qui est nécessaire pour arriver au terme de ses desseins; dans son appétit irascible, pour y perfectionner la force, vertu cardinale, afin qu'il sache souffrir avec un grand courage des choses fort difficiles, où, de soi-même, cette vertu serait trop faible.

Le don de la force fait tout ce que peut faire la vertu qui porte ce nom; mais il passe encore au delà : car ses actions viennent d'un principe plus excellent, plus puissant, c'est-à-dire du mouvement du Saint-Esprit, à qui ce don rend l'ame souple et docile. La vertu de la force au contraire ne travaille qu'à la

faire obéir à la raison. Au surplus, ce don exécute bien d'autres plus grandes choses; il porte bien plus loin ses victoires, et pour des intentions beaucoup plus relevées et plus divines que cette vertu. Voyons donc maintenant quels sont ces exploits et ces victoires.

Comme les choses corporelles sont la figure et l'image de celles qui se passent dans les esprits, la force prodigieuse de corps que Dieu donna à Samson, est l'image et la représentation de celle qu'il donne aux ames des justes par le moyen du don dont nous parlons. Dieu fit Samson si fort et si robuste de corps, que jamais homme ne l'a surpassé, ni même égalé en cette perfection. Les Livres saints racontent qu'un lion furieux venant un jour à sa rencontre (1), il se jeta sur lui, le déchira et le mit en pièces, comme si c'eût été la chair d'une jeune brebis; qu'étant lié avec de grosses cordes neuves, pour être ainsi livré aux Philistins ses ennemis, il rompit ces cordes, au moment où ils s'approchaient pour le prendre, aussi aisément, dit l'Écriture, que nous voyons le feu consumer des étoupes; et qu'il tua mille Philistins avec

(1) Judic. 14.

une machoire d'âne, qu'il trouva sur la place (1); qu'une autrefois il arracha les portes de Gaza avec leurs gonds, et les porta sur le sommet d'une montagne voisine aussi facilement qu'il eût porté deux bâtons (2).

Avec le don de la force, le Saint-Esprit opère spirituellement les mêmes effets dans les ames justes. « Dieu remplit de vigueur, » dit Isaïe, ceux qui sont lassés, et il donne » un nouveau courage aux esprits altérés et » aux cœurs défaillants. Ils se sentiront tout » changés et tout refaits, ils voleront comme » des aigles, ils courront sans se fatiguer, ils » iront à grands pas, à pas de géants, sans » s'arrêter dans le chemin de la perfec» tion (3). » Le don de la force produit dans une ame languissante le même effet que ces eaux cordiales et que ces essences dont six ou sept gouttes font revenir et revivre ceux qui sont à demi morts.

Saint Bernard, parlant de ce don magnifi-

(1) Judic. 15.

(2) Id. 16.

(3) Qui dat lasso virtutem, et his qui non sunt, fortitudinem et robur multiplicat. Mutabunt fortitudinem, assument pennas sicut aquilæ, current et non laborabunt, ambulabunt et non deficient. *Is.* 40. 29 *et* 31.

que, dit : « Le don de la force rend un homme fort, insurmontable et sans peur dans toutes les adversités ; ce qui a fait dire à Salomon que le juste est ferme comme un lion, et qu'il ne craindra rien. Ces saints, ces ames héroïques dont parle l'apôtre saint Paul, étaient animés de cet esprit, lorsqu'avec un courage invincible, ils souffraient les moqueries, les outrages, les coups de fouet, les chaînes, les prisons et toutes sortes de maux (1). » Le même saint Bernard, traitant dans un autre endroit des effets que le Saint-Esprit produisit dans les apôtres le jour de la Pentecôte, pour l'attente duquel notre Seigneur leur avait dit en les quittant : « Demeurez dans la ville jus-
» qu'à ce que vous soyez revêtus d'en haut de
» la force qui vous est nécessaire pour vous
» acquitter des fonctions dont je vous char-
» ge (2). » Saint Bernard, disons-nous, par-

(1) Contra quælibet adversa fortis, insuperabilis et imperterritus existit. Unde Salomon ait : Justus ut leo consistit, et absque terrore erit. Hoc spiritu erant prædititi omnes, de quibus loquitur apostolus, sancti, ludibria et verbera experti, insuper et vincula et carceres; lapidati sunt, secti sunt, tentati sunt, etc. *Serm. de septem don. Spirit. S. cap.* 4. *Prov.* 28. 1. *Hebr.* 11. 36.

(2) Sedete in civitate, quousque induamini virtute

lant sur ce sujet, dit : « Le Saint-Esprit donne à l'ame, à laquelle il se communique, une vigueur intérieure, et un courage divin, par le moyen desquels, ce que la faiblesse de la nature redoutait, ce dont elle n'osait approcher, non-seulement lui devient possible, mais même aisé ; de sorte qu'elle porte, avec autant de plaisir que le ferait un avare les richesses dont on le comblerait, les travaux de la religion, les veilles, les jeûnes, et tous les autres règlements qui, sans cela, seraient d'un poids accablant et insupportable pour elle (1), » semblable aux apôtres qui, après le secours de ce don, sortaient avec joie des tribunaux et des chambres criminelles, parce qu'ils avaient été jugés dignes d'y endurer des outrages et d'y souffrir des affronts pour Jésus-Christ.

C'est une œuvre bien admirable de Dieu, dit Cassien (2), qu'un homme autant pétri d'in-

ex alto ; accipietis virtutem supervenientis Spiritûs sancti in vos. *Luc. ult. v.* 9. *Act.* 1. 8.

(1) Dat robur vitæ, ut quod per naturam tibi impossibile, per gratiam ejus non solùm possibile, sed facile fiat, ita ut in laboribus, in vigiliis, in fame et siti, in omnibus observantiis, quæ nisi farinulâ istâ dulcorentur, prorsus mors in olla appareat, delectabiliter incedat, sicut in omnibus divitiis. *Serm.* 2. *in fest. Pent.*

(2) Collat. 12. cap. 3.

firmités qu'il est composé de chair, puisse se dépouiller de ses affections charnelles, c'est-à-dire de lui-même, et que, dans une si grande multitude d'accidents divers ou contraires qui le choquent, il puisse se tenir ferme et constant sans s'altérer. Tel ce saint vieillard d'Alexandrie, qui étant horriblement tourmenté par les Gentils, lesquels lui demandaient par moquerie « quel miracle avait fait ce Jésus-Christ qu'il adorait, leur répondit froidement : Le miracle qu'il a fait, est que les injures et les maux dont vous m'accablez, fussent-ils encore plus grands, ne sont pas capables de m'offenser ni de m'émouvoir (1). »

Le cardinal Jacques de Vitry, rapportant les nobles sentiments que ce don conférait à la bienheureuse Marie d'Oegnie (2), dit que Dieu, ouvrant ses trésors, en avait tiré une pierre précieuse, c'est-à-dire, le don de force, pour en orner cette sainte ; que ce don la mit en cette haute et ferme position, que dès

(1) Quid miraculi Christus vester, quem colitis, fecit? — Ut his ac majoribus, si intuieritis, non movear, nec offendar injuriis. *Ibid.*

(2) Lib. 2. Vit. B. M. Oegnix, c. 5. apud Sur. 23 junii.

ce moment elle ne fut point abattue par les adversités, ni élevée par les prospérités; qu'elle recevait les affronts et les outrages avec un esprit tranquille; qu'elle ne rendait point la pareille, quand elle recevait du mal, mais au contraire qu'elle le payait par de bons offices et par les effets d'une charité cordiale. Elle était inébranlable dans les résolutions qu'elle avait une fois conçues; elle entreprenait avec un courage héroïque les choses les plus difficiles pour le service de Dieu, et elle avait une ferme confiance d'en avoir du succès, sans néanmoins se troubler, si la chose ne réussissait pas. Elle attendait sans inquiétude les maux qu'elle prévoyait devoir fondre sur elle, et puis elle les portait constamment sans chagrin ni murmure. Étant un jour attaquée d'une maladie fort douloureuse, et une personne de vertu, touchée de pitié, priant pour elle, comme elle sentit que sa prière opérait et adoucissait la rigueur de son mal, elle envoya lui témoigner sa reconnaissance et la prier de ne point passer outre, désirant souffrir son mal tout entier. Voilà quelques effets du don de force; en voici d'autres encore.

Ce don précieux règle l'intérieur et l'extérieur de l'homme; il donne à l'un et à l'autre

une fermeté sage et constante; il bannit toute légèreté, toute précipitation, toute action inconsidérée et étourdie ; il fait qu'on arrête ses impétuosités et ses saillies, qu'on retient la promptitude naturelle dont on se sent poussé pour agir, pour parler et pour répondre trop tôt ou trop vite; qu'on étouffe et même qu'on prévient tant de petites agitations de l'esprit et tant de pensées volages ; qu'on retranche tant de mouvements de tête, d'yeux, de mains et des autres parties du corps, lesquels sont inutiles et superflus, et qui ne se font que par une nature trop commode et trop libre, ou par quelque mauvaise habitude. Ce don fait encore que l'on veille à la garde de son cœur, afin qu'il ne s'énerve et ne s'altère pas des contrariétés qui arrivent tous les jours, afin qu'il ne s'épouvante pas à la vue des difficultés, qu'il ne se cabre pas en présence des maux, comme il fait naturellement, ce qui est la cause des tempêtes dont il se voit la plupart du temps agité ; au contraire, il fait qu'on le regarde d'un œil ferme et avec un maintien assuré sans s'étonner, et qu'on en reçoit l'impression de manière à l'adoucir, autant qu'il se peut, par une souffrance tranquille.

Ainsi ce don met en main au soldat chrétien une épée et un bouclier : une épée pour agir, et un bouclier pour souffrir. Pour agir, en lui faisant entreprendre de grandes choses pour le service de Dieu, lui donnant la force de l'esprit et du corps pour pratiquer des austérités rigoureuses, pour jeûner plusieurs jours au pain et à l'eau, et même sans rien prendre du tout, pour s'abstenir longtemps du sommeil, pour faire des oraisons de six, sept et huit heures, pour passer les nuits en prières, comme saint Antoine, qui, au lever du soleil, se plaignait à cet astre de ce qu'il venait le troubler, et autres choses semblables. Pour souffrir : ce don fait endurer des maux étranges, de très grandes afflictions intérieures et extérieures, dans les biens, l'honneur, la santé et dans toutes sortes de pertes. Que n'a point souffert saint Siméon Stylite sur sa colonne, et tant d'autres saints, dans leurs maladies ou autrement?

Mais que dirai-je des martyrs ? Se peut-il rien concevoir de plus grand, de plus admirable, que des reines, des princesses, des filles délicates, des enfants de dix à douze ans, qui ont résisté avec une constance inébranlable aux promesses, aux menaces,

aux persuasions, aux prières, aux larmes et à tous les efforts de leurs pères, de leurs mères, de leurs frères, de leurs sœurs, de leurs amis et de leurs ennemis; et qui ont enduré le feu, la roue, le déchirement de leurs membres, tous les plus horribles tourments que la furie des hommes, que la rage des démons pouvaient inventer; qui ont enduré tout cela, non-seulement avec patience, mais encore avec joie? Elle allait, dit l'Église dans l'office de sainte Agathe, « elle allait pompeusement et avec autant de plaisir à la prison, que si elle fût allée à un festin de noces (1). » En effet, dit saint Jean Chrysostome, ce don les rendait plus forts et plus indomptables que le diamant (2), qui ne se brise point, et qui ne cède à aucune violence, quelques coups qu'on lui décharge; de sorte que celui qui le frappe, ne fait que se lasser et se nuire.

Dieu dit au prophète Jérémie: « N'aie point » peur de tous ces gens-là; car je t'armerai » d'une si grande force, que tu n'auras au- » cun sujet de les craindre, mais plutôt de » te moquer d'eux et de toutes leurs attaques

(1) Lætissimè et glorianter ad carcerem ibat quasi ad epulas invitata.

(2) Ἀδάμαντος στεῤῥοτέρους. Homil. 4. in Genes.

» Je te rendrai comme une ville imprenable,
» comme une colonne d'acier qui résiste à
» tous les chocs, et comme une muraille de
» bronze qui rend inutiles tous les coups.
» Quand tu serais assailli par tous les rois de
» l'univers, ils auraient beau te déclarer la
» guerre, employer tous leurs efforts pour
» te vaincre, ils n'en remporteraient que de
» la honte, parce que je suis avec toi pour
» te défendre (1). »

Par la vertu de ce don, il arrive aussi que, dans des maladies fort violentes, dans des douleurs très aiguës, le corps étant extrêmement abattu et à deux doigts de sa mort, et l'ame n'y tenant plus que par un petit fil, les malades se trouvent intérieurement fort tranquilles; ils se possèdent parfaitement, ils ont l'esprit extrêmement libre pour aller à Dieu et pour s'occuper dévotement et amoureusement dans leur intérieur avec lui. Sans

(1) Ne formides à facie eorum; nec enim timere te faciam vultum eorum. Ego quippe dedi te hodie in civitatem munitam, et in columnam ferream. et in murum æneum super omnem terram, regibus Juda, principibus ejus et sacerdotibus cum populo terræ, et bellabunt adversùm te, et non prævalebunt, quia ego tecum sum, ait Dominus, ut liberem te. *Jerem. cap.* 1. 17.

doute on ne niera pas que ce ne soit là une opération signalée de la grâce, car les grandes douleurs font naturellement une vive impression sur les ames aussi bien que sur les corps, à cause de l'étroite union de ces deux parties; et elles ont une merveilleuse puissance pour attirer à elles l'attention de l'esprit.

La bienheureuse Angèle de Foligny raconte d'elle-même, qu'étant par une grâce spéciale de Dieu animée de cet esprit de force, elle souhaitait ardemment de mourir de la mort la plus cruelle et la plus aiguë qui fût possible; qu'elle désirait que toutes les douleurs imaginables vinssent fondre sur elle, et se fissent sentir à chacun de ses membres dans toutes leurs rigueurs, et qu'elle ne s'étonnait pas beaucoup de tout ce que les martyrs avaient souffert, puisqu'elle se trouvait dans une véritable disposition d'en endurer encore davantage; qu'elle eût été ravie que tout le monde lui eût fait essuyer des affronts, des injures, des opprobres, et l'eût chargee de coups; qu'elle aurait eu une grande joie de prier pour ceux qui lui auraient fait endurer tous ces maux, et de les aimer tendrement; et qu'elle ne pensait pas que les saints qui

avaient prié pour leurs persécuteurs eussent fait si grande merveille ; car elle croyait qu'ils ne devaient pas seulement prier pour eux d'une manière commune, mais avec ardeur, et leur obtenir de Dieu quelque grâce signalée.

Tous ces effets sont admirables et bien au-dessus de la faiblesse de notre nature : mais de même que l'ambre, qui est, comme dit saint Ambroise (1), la liqueur précieuse d'un arbrisseau, s'endurcit en pierre quand il est séparé de son principe; de même que le corail est tendre et mou dans l'eau, lieu de sa naissance, et fort dur quand on le retire au dehors ; de même l'homme, considéré dans la nature, est extrêmement faible et débile, tandis qu'au dehors et détaché de cette nature par ce don du Saint-Esprit, il est excessivement fort et invincible.

Nous lisons qu'un chrétien japonais, durant la persécution, appréhendait vivement les douleurs, à cause de sa complexion délicate et sensible, et que, de tous les tourments, il redoutait particulièrement celui du feu. Or, pour s'y préparer, s'il fallait en venir là, ou

(1) Lib. 3. hexam. c. 15.

renoncer au christianisme, il s'approchait du feu et il l'endurait le plus ardent et le plus long-temps qu'il pouvait; et comme il se sentait brûler, il se retirait un peu, si bien que perdant courage, et craignant de ne pouvoir souffrir un si grand tourment, et par là de renier la foi, et par suite d'être damné, il était plongé dans des angoisses inexprimables. Mais notre Seigneur ne le laissa pas sans consolation au milieu de ces craintes terribles : car il révéla à un autre chrétien, pour le lui annoncer de sa part, que la chose ne se passerait pas de la sorte; qu'il ne craignît rien et ne se laissât point abattre; qu'à la vérité il serait martyrisé par le feu, mais qu'alors il serait si puissamment secouru, qu'il endurerait constamment ce supplice : ce qui arriva.

Enfin ce don élève un homme par-dessus les richesses et la pauvreté, par-dessus les honneurs et les mépris, par-dessus les plaisirs et les douleurs, par-dessus la santé et les maladies, par-dessus la vie et la mort, et il le rend maître et victorieux de tout.

Voilà les grandes choses que le don de la force fait exécuter et souffrir aux ames justes. Avec tout cela, il les rend extrêmement hum-

bles; car, au lieu de s'en attribuer quelque gloire, elles la rapportent toute entière à Dieu, sur cette vue que, si un enfant de sept ou huit ans venait à terrasser dans un combat un terrible géant et à lui trancher la tête, cet enfant ne devrait pas attribuer cette victoire à ses forces nullement comparables à celles de son adversaire, mais à celles d'un autre. C'est ainsi que font et que doivent faire ces forts et ces vaillants; ils rendent un million de grâces à Dieu de cette force qu'il leur donne. Tel fut ce généreux martyr de Jésus-Christ, qui souffrit à Lampsaque, sous l'empereur Dèce. Il se nommait Pierre, il était fort jeune, et doué d'une beauté ravissante. Interrogé par le proconsul s'il était chrétien, il répondit aussitôt et hardiment : « Oui, je suis chrétien, et je le suis tout-à-fait (1). » Ensuite, tandis qu'on lui rompait tous les membres, qu'on lui brisait tous les os sur une roue, plus ses tourments étaient cruels et ses douleurs violentes, plus il sentait son courage se fortifier : ce qui lui fit jeter les yeux sur son juge avec moquerie, et puis vers le ciel pour dire à notre Seigneur ces paroles :

(1) Planè christianus ego sum. *Sur.* 15 *maii.*

« Je vous remercie de toute mon ame, ô Jésus-Christ mon Seigneur, de ce que vous avez daigné me donner cette patience et cette force pour vaincre cet inique tyran et surmonter tous ses supplices (1). »

Ce don nous rend forts, courageux et invincibles jusqu'à ce point, que rien ne nous étonne, que rien ne nous ébranle et ne nous renverse. Aussi quand il nous manque, nous sommes faibles, lâches et bien faciles à être vaincus; nous craignons tout, et la moindre chose est capable de nous troubler, de nous faire de la peine et de nous jeter par terre. Avec ce don, les roseaux sont des colonnes, comme sainte Agnès, sainte Agathe, et tant d'autres; sans lui, les colonnes deviennent des roseaux: ainsi David, ainsi le prince des apôtres, qui, après tant de grâces reçues, tant de miracles vus, tant d'instructions entendues, et après avoir solennellement donné sa parole à notre Seigneur, reçu de lui tant de preuves d'une si tendre amitié, et tant de marques d'honneur, le renie, et cela à la voix d'une servante, et jusqu'à trois fois.

(1) Gratias tibi ago, Domine Jesu Christe, quod hanc mihi dare dignatus es tolerantiam, ut possim superare iniquissimum hunc tyrannum. *Ibid.*

Avec ce don, on ne brûle pas dans les fournaises; on ne se noie pas dans la mer la plus profonde ; on n'est point abattu par les vents les plus furieux ; on n'est point souillé en maniant des ordures ; on ne tombe point en descendant une pente verglacée ; on n'est point endommagé au milieu de la peste ; au lieu que, sans ce don , on devient malade au milieu d'hommes sains et dans un air salubre; on tombe en beau chemin et dans une prairie ; on se souille aux rayons du soleil; le moindre souffle de vent est assez fort pour porter par terre ; on se noie dans deux gouttes d'eau , et une étincelle est suffisante pour nous réduire en flammes.

Avec ce don , on est recueilli dans le plus fort des occupations et au milieu des places publiques ; sans ce don , on est dissipé dans la retraite et au fond même des déserts. Avec ce don , on est chaste dans les lieux infâmes ; sans lui , la chair se révolte dans la conversation même des anges , et dans le maniement des plus saints mystères. Avec ce don , on est humble , dans les plus grandes vertus et au milieu des plus bruyantes louanges ; mais sans lui , on est glorieux , même de ses défauts et de ses vices. Enfin , avec ce don, rien

ne peut nous inquiéter, et sans ce don, une paille mise en croix nous trouble et nous exerce beaucoup. « Les plus vigoureux vien- » dront à se lasser et à défaillir, dit le pro- » phète Isaïe, et les plus vaillants seront » honteusement vaincus et rendront lâche- » ment les armes (1). »

Ainsi donc, puisque ce don est si excellent, si utile et si nécessaire, apportons le plus grand soin pour l'acquérir, et pour l'acquérir en un haut degré. En voici les moyens.

Le premier est de le demander. Pour cela, empruntons quelques versets de David, comme celui-ci que les anciens religieux répétaient quasi sans cesse, et que la sainte Église nous met, en l'office divin, si souvent dans la bouche : « O Dieu, veillez, s'il vous plait, à mon secours ; hâtez-vous de m'aider (2), » fortifiez mon bras de la vigueur du vôtre, et remplissez-moi de courage ; et cet autre : « Rendez-moi la joie salutaire de mon cœur, » que mes lâchetés m'ont ravie, et donnez- » moi un esprit fort et généreux, pour faire

(1) Deficient pueri et laborabunt, et juvenes in infirmitate cadent. *Is.* 40. 30.

(2) Deus, in adjutorium meum intende : Domine, ad adjuvandum me festina. *Ps.* 69. 2.

» et souffrir de grandes choses pour vous (1). »

Et lorsqu'on entreprendra quelque action difficile, et qu'on sera sur le point de l'exécuter, il faudra réitérer sa prière, comme fit Judith quand elle voulut trancher la tête à Holoferne; car alors elle dit à Dieu du plus profond de son ame et les yeux tout en larmes: « Seigneur Dieu d'Israël, fortifiez-moi en ce » moment, afin que je mette à fin ce que j'ai » cru pouvoir, avec votre assistance; assu» rez mon bras pour un si haut dessein, et » dans un coup si dangereux, et dont l'accom» plissement doit apporter un si grand chan» gement dans nos affaires (2). »

Voilà quel est le premier moyen pour obtenir le don de force, la prière. Mais afin qu'elle soit plus efficace, elle devra toujours avoir pour compagne l'humilité et l'espérance: car ces deux vertus ont une propriété particulière pour obtenir, parce que l'humilité se défiant de soi, et l'espérance se confiant dans un au-

(1) Redde mihi lætitiam salutaris tui, et spiritu principali confirma me. *Ps.* 50. 14.

(2) Confirma me, Domine Deus Israel, et respice in hac hora ad opera manuum mearum, ut hoc quod credens per te posse fieri cogitavi, perficiam. — Confirma me, Deus, in hac hora. *Judith.* 13. *v.* 7 *et* 10.

tre, elles méritent de recevoir ce qu'elles recherchent, et d'être secourues de celui de qui elles ont besoin.

Le second moyen est la digne participation du corps et du sang de Jésus-Christ au sacrement adorable de l'eucharistie. Oh! c'est là proprement qu'on suce à longs traits cette divine mamelle, dont nous avons parlé; que l'on s'unit à notre Seigneur, qui est fort et la force même, le bras du Tout-puissant, comme l'appelle sa sainte mère dans son cantique (1), et le Lion de Juda, ainsi que l'appela le bienheureux vieillard qui parla à saint Jean dans l'Apocalyse (2). On dit que Chiron, gouverneur d'Achille, nourrissait ce jeune prince de la moëlle des lions, d'où lui vinrent la force admirable et la grandeur extraordinaire de courage qui le signalaient. La vérité est que, quand nous recevons le saint sacrement de l'autel, nous mangeons la chair et la moëlle, et nous buvons le sang du Lion de Juda. Or, c'est lui, dit Tertullien (3), qui rendra nos ames vigoureuses, et qui nous donnera un

(1) Luc. 1. 51.

(2) Apocal. 5. 5.

(3) Caro corpore et sanguine Domini vescitur, ut anima de Deo saginetur. *Lib. de sesurrect. carnis, cap.* 8.

emb onpoint divin. Nous sortons de cette table, dit saint Chrysostome (1), ainsi que des lions qui jettent feu et flamme, nous rendant redoutables au démon.

C'est pourquoi l'eucharistie est appelée par le Roi-prophète, sous la figure de la manne, le pain des anges et des forts (2). C'est pour cet effet qu'on la donne aux malades réduits à l'extrémité, afin de les encourager et de les fortifier à ce dernier combat, où il s'agit de la plus importante affaire qu'ils aient au monde, c'est-à-dire, de leur éternité bienheureuse ou malheureuse. Ceux qui allaient au martyre s'en munissaient toujours auparavant, afin de pouvoir généreusement et constamment endurer les supplices. « Les martyrs, dit à ce propos saint Augustin, avaient bu abondamment de ce vin mystérieux, et ils en ressentaient les divines fumées, lorsqu'allant à la mort ils n'étaient point touchés de l'affection de leurs proches, ils ne connaissaient, ni leurs femmes noyées dans les larmes, ni leurs enfants qu'ils rendaient orphe-

(1) Ὡς λέοντες πῦρ πνέοντες φοβεροὶ τῷ διαβόλῳ. Homil. 46. in Joan.

(2) Panem angelorum, panem fortium, aut robustorum manducavit homo. *Hom.* 46. *in Joan. Ps.* 77. 30.

lins, ni leurs pères, ni leurs mères (1). » Parlant de saint Laurent, le même saint Augustin dit : « Cet invincible martyr, dans cette longue mort et dans ces horribles tourments qu'on lui fit souffrir, perdit le sentiment de ses douleurs pour avoir dignement mangé le corps et bu le sang de Jésus-Christ, et pour s'être engraissé de cette viande sacrée et s'être enivré de ce vin précieux (2). »

Le troisième et dernier moyen est de se servir fidèlement du courage naturel que Dieu nous a donné, soutenu de sa grâce ordinaire, et de la vertu et du don de la force au point que nous les possédons pour bien faire nos actions journalières : par ce moyen, nous nous disposerons à des actions plus grandes, et à recevoir le don de la force en un degré plus éminent. Il faut s'accoutumer à se vaincre tous les jours dans de petites choses ; à entreprendre de plus en plus sur soi, pour le

(1) Hoc calice inebriati erant martyres, quando ad passionem euntes suos non agnoscebant, nòn uxorem flentem, non filios, non parentes. *In Ps.* 22.

(2) In illa longa morte, in illis tormentis, quia bene manducaverat et bene biberat, tanquam illa esca saginatus et in illo calice ebrius, tormenta non sensit. *Tract.* 23. *in Joan.*

règlement et la bonne conduite de tous ses mouvements intérieurs et extérieurs, pour l'assujettissement de ses passions, pour la ruine de ses mauvaises habitudes et pour la victoire de ses vices ; à donner un peu plus de gravité à sa vivacité trop grande, à agir avec plus de réflexion et de maturité ; à se contraindre pour se rendre plus attentif en ses prières, et plus recueilli tout le long du jour, pour se souvenir plus souvent de Dieu, et tirer plus de profit de ses exercices de dévotion ; à ne point parler autant, étouffant dans sa bouche un mot qu'on a bien envie de dire ; à ne pas regarder un objet ou curieux, ou dangereux, ou agréable, qui se présente ; à fermer l'oreille à une nouvelle inutile ; à souffrir la faim, la soif, le chaud et le froid ; à s'accommoder sagement avec une humeur antipathique, supportant un visage froid, recevant avec tranquillité un petit mépris, aimant une abjection, endurant quelque opposition à sa volonté, à son jugement, à ses desseins, et faisant tous les jours de semblables petites vaillances, lesquelles serviront de disposition à une abondante infusion du don de force. On ne devient pas capitaine ni général d'armée sans avoir été soldat ; il faut

passer par les plus bas degrés de la milice, avant que de monter aux plus hauts.

Hélas! nous manquons néanmoins souvent en tout cela; parce que nous négligeons de faire pour notre perfection ce qui est en notre pouvoir, et nous voudrions faire ce qui le passe; nous désirerions de renverser un géant, sans nous être éprouvés auparavant et avoir mesuré notre épée contre un homme de notre taille. Ce qui rendit David, jeune encore et désarmé, capable de combattre Goliath avec une fronde et cinq cailloux, de viser si heureusement son coup et de mériter la grâce de trancher la tête à ce géant, c'est qu'il avait auparavant attaqué et défait les lions et les ours. Quand donc nous avons vaincu les lions et les ours, c'est-à-dire nos passions, la grâce nous sera donnée pour quelque chose de plus élevé : la communication du don de force, et la récompense des actions que nous aurons produites, et des victoires que nous aurons remportées par la vertu de la force dans les occasions qui se présentent tous les jours.

§ 6.

Du don de piété.

Pour parler du don de piété, il faut savoir d'abord que le nom de piété est équivoque, et qu'il signifie trois choses différentes. La première est une affection naturelle ; la seconde est une vertu; et la troisième est un des sept dons du Saint-Esprit, lequel est notre sujet.

Premièrement, il signifie une affection naturelle, une inclination et une tendresse que la nature nous imprime envers notre père et notre mère, et envers tous ceux qui leur ont du rapport, comme nos proches ; et elle l'imprime d'autant plus ou d'autant moins, qu'ils nous touchent plus ou moins de près. Ce sentiment naturel existe encore en nous envers notre patrie, envers tous ceux qui ont de la liaison avec elle, comme nos concitoyens; et enfin envers les personnes affligées et misérables.

Cette affection est une passion de l'appétit sensitif, et un pur mouvement de la nature. Il n'est ni louable, ni blâmable, puisqu'il se trouve dans les bêtes, comme dans la cigogne,

qui nourrit et secourt ses père et mère dans leur vieillesse, et que, pour cette cause, les latins, selon la remarque de saint Ambroise (1), ont appelée, après les Hébreux, *Avis pia*, Oiseau pieux. Toutefois on peut dire que cette affection est en quelque manière louable dans l'homme, parce qu'elle est en lui une ébauche et une disposition à la vertu.

Secondement, la piété se prend pour une vertu morale qui se rapporte à la justice; parce que nous faisons, par sa conduite, justice à qui nous la devons; de sorte que, comme la vertu de religion nous fait rendre à Dieu le culte et l'honneur que nous lui devons; de même la vertu de piété nous porte à nous acquitter de nos devoirs envers nos père et mère, notre patrie, et envers tous ceux qui leur appartiennent.

En troisième lieu, par la piété, on entend un des sept dons du Saint-Esprit, qui nous lie et nous unit à Dieu en qualité de notre Père, et à toutes les choses qui sont à lui, et à proportion qu'elles sont à lui et qu'elles lui sont chères. Les dons du Saint-Esprit, dit le docteur angélique, parlant de celui-ci, sont

(1) 5. Hexam. c. 16.

des préparations habituelles qui rendent l'ame juste, souple aux mouvements du Saint-Esprit (1), et le Saint-Esprit, entr'autres mouvements qu'il nous donne, nous pousse et nous émeut particulièrement, comme étant l'esprit du Fils de Dieu, à ce que nous prenions un esprit filial, et un cœur d'enfant envers Dieu, comme envers notre père, suivant cette parole de l'Apôtre : Vous avez reçu l'esprit des enfants adoptifs, esprit qui nous fait appeler dans le fond de nos ames avec une clameur secrète et amoureuse, Dieu notre Père (2).

Le don de piété nous prépare à recevoir ce mouvement divin, et cette noble impression, de manière qu'il nous lie premièrement à Dieu comme à notre vrai père avec la chaîne d'or d'un esprit filial ; ensuite avec la même chaîne il nous joint et nous enchaîne à toutes les choses de l'univers en tant qu'elles sont à lui.

(1) 2. 2. q. 21. a. 1.

(2) Inter cætera autem movet nos Spiritus sanctus ad hoc, quod affectum quemdam filialem habeamus ad Deum secundùm illud Romanorum, accepistis spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus : Abba Pater. *Ibid. Rom.* 8. 15.

Les effets de ce don sont très excellents. Le premier est la source de tous les autres, c'est qu'il dispose parfaitement l'homme juste envers Dieu, ainsi que nous venons de le dire. En effet, il lui donne tous les sentiments qu'un bon fils peut et doit avoir pour son père, faisant qu'il le reconnaît, qu'il l'honore, et qu'il l'aime comme son vrai père; qu'il a de grandes tendresses pour lui, qu'il le défend, et montre du zèle pour sa gloire; qu'il reçoit toutes les paroles de ses écritures avec vénération, qu'il en respecte toutes les syllabes, qu'il s'en sert pour se consoler dans ses adversités, pour se fortifier dans ses combats, et pour s'animer à la vertu; qu'il lui obéit en tout, qu'il accepte de sa main paternelle, avec un esprit filial, toutes les positions où il le met, soit dans les honneurs ou les mépris, soit dans les richesses ou la pauvreté, dans la santé ou la maladie, ainsi des autres; qu'il désire ardemment de lui plaire; qu'il craint vivement de l'offenser, et si ce malheur lui arrive, qu'il en conçoit de grands ennuis et de violents regrets; qu'il lui en demande pardon, comme un enfant extrêmement touché de sa faute le demande à son père.

Ensuite ce don lui imprime des affections,

de l'amour, de la tendresse et du zèle pour la sainte Église catholique, apostolique et romaine, sa mère; il fait qu'il se soumet avec respect et une simplicité d'enfant à ses ordres, et qu'il estime et révère toutes ses cérémonies jusqu'aux plus petites : ses persécutions étrangères, ses divisions domestiques, et l'affaiblissement de son autorité l'affligent, et lui percent le cœur; il en forme des plaintes, il en jette des soupirs, et il en verse des larmes, et ne pouvant y apporter remède, il prie et se tourmente pour le mériter de Dieu.

Ce don, dit saint Thomas (1), le porte à honorer les saints, et spécialement la Sainte des saints, notre auguste Mère, la glorieuse Marie, comme étant la créature qui touche Dieu de plus près, en qualité de fille du Père, de mère du Fils et d'épouse du Saint-Esprit; et de plus à la respecter et à l'aimer comme sa vraie mère dans l'ordre du salut.

Au surplus, ce don lui donne de grandes inclinations pour tous les hommes, parce qu'ils sont à Dieu d'une manière particulière, et par des titres de possession et d'acquisition très authentiques et tout-à-fait mer-

(1) 2. 2. q. et a. cit. suprà.

veilleux. Suivant cela, il lui remplit l'entendement d'estime pour ne les considérer que comme des créatures divines, comme les images de Dieu, comme les chefs-d'œuvre de ses mains, comme ses enfants adoptifs, et les frères et les cohéritiers de son fils naturel. Il remplit sa volonté d'affection et d'un amour véritablement fraternel, et son cœur de suavité et de douceur. Il le rend facile à accorder avec des paroles gracieuses, avec un visage ouvert et une façon franche et cordiale tout ce qu'on lui demande, s'il le peut. Par ce don, il devient prompt à faire plaisir à qui l'en requiert, enclin à pardonner les fautes où il y a tant soi peu lieu de faire miséricorde, plein de compassion aux misères d'autrui, les regardant avec des yeux de pitié, et avec des entrailles attendries et touchées. Ce don lui donne encore une conversation affable, honnête et généreuse, mettant sur sa langue des termes de civilité, d'honneur, de respect, de consolation, d'instruction, et dans ses mains les bonnes œuvres et les secours aux nécessités spirituelles et corporelles. Le don de piété, dit saint Grégoire, fait son festin à son tour, et ce jour-là il donne à manger à ses conviés, et à boire

d'une liqueur qui leur échauffe les entrailles d'un vrai et ardent amour, et il les porte puissamment à toutes sortes d'œuvres de miséricorde (1).

Enfin le don de piété imprime des sentiments pour toutes les créatures de Dieu, dans la vue qu'elles lui appartiennent; et il fait qu'on les considère d'une façon relevée, comme ses biens et ses possessions : comme lorsque nous voyons les pages du roi et les valets de pied des princes, à cause que leurs couleurs et leurs livrées les rendent remarquables, nous ne les regardons jamais qu'avec la pensée de la liaison et de l'appartenance qu'ils ont à leurs maîtres, et nous nous conduisons avec eux tout autrement que s'ils ne leur avaient point de rapport. Ce don, dit Arphius, engendre dans le cœur de l'homme une inclination de bienveillance, et une certaine pente amoureuse vers toutes les créatures, en considération de leur créateur, parce qu'elles sont à lui (2). Voilà ce que le don de piété produit en l'homme.

(1) Pietas in suo die convivium exhibet, quia cordis viscera misericordiæ operibus complet. *Moral. lib.* 1. *c.* 13.

(2) Hoc donum generat in homine generalem quam-

Sans ce don, il se comporte tout autrement envers Dieu, parce qu'il ne se souvient pas que Dieu est son père; il ne s'adresse pas à lui, et ne lui parle pas comme avec son père; il n'agit et ne converse point avec lui comme avec son pére, mais comme avec un étranger; il ne reçoit point ses maladies et ses adversités de lui comme de son père, mais comme d'un ennemi; ni de la providence paternelle qui pense à son bien, mais comme d'un cas fortuit, ou de l'ignorance des créatures, ou de la malice de ses persécuteurs.

Sans ce don, il est envers les hommes sans affection, dur, inhumain, d'une humeur sèche et malgracieuse, qui n'a point de sentiment des misères de son prochain, qui n'entre point dans ses nécessités, qui le tient comme indifférent, qui ne veut rien souffrir de lui, ni se contraindre en rien pour son sujet, ni rien corriger de ce qui le fâche en lui. Des hommes, comme saint Paul les décrit, des hommes pleins de l'amour d'eux-mêmes, qui n'ont affection pour personne, d'un esprit altier, dédaigneux, sans douceur, sans

dam et amorosam inclinationem ad omnes creaturas propter earum Creatorem quasi aliquid ejus. *Lib.* 2. *myst. theolog. part.* 3. *c.* 38.

pitié, farouches et cruels; qui portent parfois un certain masque de piété, mais qui toujours la démentent par leurs œuvres (1).

Comme ce don nous est très nécessaire tant par rapport à Dieu que par rapport à ses créatures, et particulièrement aux hommes; qu'il est trés relevé, puisque c'est un ruisseau découlant de la miséricorde infinie de Dieu, un rayon de sa bonté, et une participation de sa charité, qui nous incline à nous communiquer au dehors sur son modèle et à sa façon, et nous rend excellemment ses images; demandons-le instamment au Saint-Esprit, attendu que c'est son don, et au Fils de Dieu notre Seigneur, afin que nous entrions dans son esprit filial, pour estimer, honorer et aimer Dieu notre Père par proportion comme lui. Toutes les fois que nous récitons l'oraison dominicale, prononçons-la avec cet esprit filial, et savourons les premières paroles qui nous assurent que Dieu est notre Père, et qui nous obligent d'avoir pour lui tous les sentiments d'un vrai enfant. Exer-

(1) Homines seipsos amantes, cupidi, elati, superbi, sine affectione, immites, sine benignitate, habentes speciem quidem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes. 2 *Timoth.* 3. 2.

çons-nous aux œuvres de piété, suivant le conseil de saint Paul, qui nous dit aussi bien qu'à son disciple Timothée : *Exercez-vous à la piété* (1).

Accoutumons-nous à cette noble pensée, et rendons-nous-la tellement ordinaire et familière, qu'elle passe même comme en nature, que Dieu est notre père ; que nous pensions et parlions à lui, que nous traitions avec lui, que nous lui offrions nos prières, que nous lui adressions nos demandes, que nous recevions tout ce qui nous arrive pour le corps et pour l'ame, et généralement tout ce qui se passe dans le monde ; que nous pratiquions les vertus, que nous fuyions le péché, que nous ayons regret de l'avoir commis, et que nous lui en demandions pardon ; enfin que nous fassions tout avec un esprit filial, exécutant ce que Dieu dit par Jérémie : « Commence au moins maintenant de m'appeler » ton Père, et d'agir avec moi comme mon » enfant (2). »

Efforçons-nous de traiter avec les hommes avec cet esprit de piété, avec cette excellente

(1) Exerce teipsum ad pietatem. 1 *Timoth.* 4. 7.

(2) Saltem amodò voca me : Pater meus tu es. *Jerem.* 5. 4.

et divine manière dont nous avons parlé, les regardant comme les ouvrages achevés de Dieu, comme ses portraits et ses enfants, avec des yeux de respect, avec déférence et honneur, n'admettant aucune pensée qui choque l'estime et la charité que nous devons avoir pour eux, et n'arrêtant pour l'ordinaire notre esprit que sur les qualités de nature et de grâce qui les relèvent et les rendent les plus rares créatures de l'univers.

§ 7.

Du don de conseil.

Le don de conseil est très important, et nous en avons un extrême besoin, à cause des dangers imminents et presque continuels dont notre vie est toute remplie. Mais, avant que de montrer ce besoin, il faut que nous expliquions sa nature, et que nous le fassions voir, pour ainsi dire, au visage.

Le don de conseil est une lumière surnaturelle, dont le Saint-Esprit éclaire l'entendement de l'homme juste, pour pouvoir discerner le bien du mal, pour connaître dans les cas particuliers et difficiles où sa raison est trop faible toute seule, ce qu'il faut faire et

ne pas faire, ce qu'il est expédient de dire et de taire, d'entreprendre et de quitter : comme il arriva au patriarche Joseph, quand il laissa son manteau entre les mains de l'épouse de Putiphar (1) ; et à Salomon, dans le jugement qu'il rendit à ces deux femmes qui disputaient en sa présence au sujet de l'enfant resté vivant (2).

Ce don ne conduit point l'homme directement à sa fin, mais seulement à la connaissance, au choix et à l'exécution des moyens qui l'y conduisent. C'est pourquoi saint Jean Damascène dit qu'il ne se trouve point en Dieu, parce qu'il sait tout; mais seulement dans une nature ignorante, qui est en peine de savoir ce qu'il faut faire (3).

Néanmoins, comme notre Seigneur, la sagesse incarnée, le possède, au rapport du prophète Isaïe, aussi bien que les autres six, il faut dire avec les docteurs que le conseil doit se prendre en deux manières, et se considérer en deux sujets, c'est-à-dire en celui qui le donne, et en celui qui le reçoit. Suivant la première, nous disons ordinairement d'un

(1) Genes. 39. 12.
(2) 3 Reg. 3. 25.
(3) Apud Dion. Cart. Tract. 4. de donis, addit. 3.

homme prudent, qui donne de bons avis et qui fournit des expédients convenables pour venir à bout des affaires, que c'est un homme de bon conseil. Ainsi saint Antonin (1) s'appelait par excellence communément à Florence, avant même qu'il en fût archevêque, et n'étant encore que simple religieux, *Consilium*, le Conseil. Alors le conseil n'est autre chose qu'une abondance de lumières capable de guider dans les choses obscures et douteuses; et en ce sens, il a été en notre Seigneur, et il se trouve en Dieu. Mais selon la seconde manière, il ne peut être en Dieu, et il n'appartient qu'à un esprit enveloppé de ténèbres. Suivant cela, le don de conseil conduit l'homme juste par une règle surnaturelle, c'est-à-dire, par le mouvemeut du Saint-Esprit, dans l'élection et l'usage des moyens qui le mènent à sa fin éternelle; de la même manière que la vertu de prudence infuse le guide dans le même sentier par une autre règle surnaturelle, qui est la foi des vérités pratiques que notre Seigneur nous a apprises; et que la vertu de prudence acquise le gouverne dans les actions journalières par la règle naturelle

(1) Apud Sur. 2 maii.

de sa raison, laquelle lui sert de flambeau pour lui faire connaître les choses.

Ce don n'instruit proprement et principalement l'homme juste que dans les choses grandes et difficiles : de là vient qu'il prend la direction de la force qui se porte aux objets de même nature, et qui sans lui ne ferait que des coups téméraires, et dégénérerait en vice. De plus saint Bonaventure dit que c'est dans les choses indécises, qui ne doivent pas se faire toujours d'une même manière, et qui, étant bonnes à l'un, seraient mauvaises à l'autre, que ce don éclate et reluit : car c'est alors que le conseil est nécessaire (1). Or, c'est en cela que ce don diffère de celui de science, lequel conduit l'homme aux choses arrêtées et résolues par la loi de Dieu. Voilà ce que nous avions à dire de l'essence de ce don.

Maintenant traitons sa nécessité. Nous disons avec saint Thomas, que Dieu, gouvernant ses créatures avec une souveraine sagesse et une infinie bonté, ne détruit point les inclinations naturelles qu'il leur a données ; mais au contraire qu'il les conserve et les perfec-

(1) Lib. de septem donis Spirit. sanct. c. 1.

tionne, en s'en servant pour les conduire aux fins qu'il leur a marquées (1). Nous disons que l'homme, étant doué de raison, et par conséquent connaissant la verité des choses, non pas tout-à-coup, comme les anges et les ames détachées de la matière, mais par discours, et se portant à faire une chose ou à ne pas la faire, à la prendre plutôt qu'une autre, ou à embrasser le contraire, et tout cela par des recherches que nous appelons conseil, Dieu, pour se conformer à sa manière d'agir et s'accommoder à son génie, l'excite aux choses bonnes par voie de conseil.

Pour cela, il lui donne d'abord la prudence infuse et acquise, vertu qui le règle dans la conduite de sa vie, qui est la gouvernante et la directrice de ses actions, et l'œil de toutes les vertus pour les guider dans leurs opérations.

Cette noble vertu produit trois actes (2), auxquels tous les autres se réduisent. Le premier est de délibérer et de consulter, et ceci consiste à chercher des expédients et des moyens pour bien prendre les choses et pour les mener au point qu'il faut. Le second est de

(1) 2. 2. q. 52. a. 1.
(2) 2. 2. q. 47. a. 8.

juger, c'est-à-dire, de prononcer sur les choses délibérées et déterminées quel moyen est bon, et quel est le meilleur pour arriver à la fin qu'on se propose. Enfin le troisième est d'en commander l'exécution, et c'est là son acte principal; parce qu'il joint de plus près, dit saint Thomas, la raison pratique, qui ne vise qu'à effectuer les desseins pris et arrêtés, et qui pour ce sujet appartient plus prochainement et ensuite plus proprement à la prudence, laquelle est définie, par ce philosophe, la raison droite et la juste règle pour faire les choses (1).

La prudence a deux sortes de parties: les unes sont appelées intégrantes, parce qu'elles composent son intégrité, comme nos membres constituent celle de notre corps; les autres se nomment potentielles ou organiques, parce que ce sont les puissances et les organes au moyen desquels la prudence se produit, comme l'entendement et la volonté sont les parties potentielles de l'ame raisonnable, parce que ce sont les facultés dont elle se sert pour faire ses opérations.

Les parties potentielles de la prudence sont

(1) Recta ratio agibilium. 6 *Ethic. c.* 5.

au nombre de trois, selon la doctrine de saint Thomas (1); savoir : trois vertus intellectuelles dont la première s'appelle *Eubulia*, comme qui dirait une bonne et sage conseillère; parce que sa fonction est de donner bon conseil. La seconde est appelée *Synesis*, c'est-à-dire, judicieuse, et d'un bon sens; parce que son action est de juger sainement des choses communes et renfermées dans les termes de la loi. La troisième est *Gnome*, c'est-à-dire, Judicieuse par excellence, qui avec la bonté de sa raison naturelle juge des choses extraordinaires, auxquelles la loi n'a point pourvu, ni pu pourvoir, à cause des circonstances inopinées qui arrivent souvent dans les affaires. Ces deux dernières sont dans les choses de pratique, ce que la science et la sagesse sont dans celles de spéculation; parce que, comme la sagesse s'y gouverne par des causes plus sublimes, et y considère des principes plus élevés que la science, de même la Judicieuse par excellence suit dans ses résolutions et dans ses jugements des règles plus relevées que la simple Judicieuse, laquelle ne s'attache qu'à ce que les lois déterminent précisé-

(1) 2. 2. q. 48. art. unic.

ment. Par exemple, les lois nous commandent de rendre le dépôt à celui qui nous l'a confié : mais si nous savons d'une manière certaine qu'il en veut abuser pour la ruine de l'État, la Judicieuse par excellence, qui porte sa vue plus haut que la loi et qui pénètre dans l'intention du législateur, nous le défend.

Ces trois vertus sont nécessaires à la prudence pour produire ses actes avec perfection, comme il est aisé de le voir. En effet, il est évident qu'elle a besoin pour cela d'un bon conseil, et c'est la fonction et le devoir d'Eubalie, la bonne et sage conseillère, de le lui suggérer. De plus, elle doit juger sagement des choses, et si elles sont ordinaires, en juger par les règles communes, qui sont les ordonnances des lois; et c'est en quoi Synésis, la Judicieuse, lui rendra service. Que si les lois n'ont rien prescrit de ces choses, et que pour les décider il faille avoir recours à une cause supérieure, c'est à Gnome, la Judicieuse par excellence, à la secourir.

Pour les parties intégrantes de la prudence, le docteur Angélique en marque huit; et les voici : la mémoire, l'intelligence, la docilité, la vivacité, la raison, la prévoyance, la circonspection et la précaution. Les cinq pre-

mières lui appartiennent en tant qu'elle est connaissante et directrice, et les trois autres lui conviennent lorsqu'elle est pratique, et qu'elle rapporte et applique ses connaissances à l'œuvre. Si nous la considérons du côté des connaissances qu'elle nous donne, ou bien ces connaissances sont des choses passées, ou des choses présentes : si elles sont des choses passées, c'est mémoire; si elles sont des choses présentes, c'est intelligence. Je sais que quelques-uns, passant plus avant, donnent trois yeux à la prudence, et qu'ainsi ils la font regarder les trois temps, le passé, le présent et l'avenir; parce qu'elle se souvient des choses passées, qu'elle considère les présentes, et qu'elle présage les futures, et qu'elle fait grand usage de comparer le passé avec le présent, pour en conjecturer le futur. Aussi le mot latin *prudens*, est dit, *quasi providens,* qui voit les choses de loin.

Au surplus, nous devons acquérir ces connaissances de nous-mêmes, ou les apprendre d'autrui : si nous devons les acquérir de nous-mêmes et par notre invention, la vivacité et la subtilité d'esprit nous sont nécessaires pour les trouver, et pour découvrir les expédients propres à nous faire arriver à nos desseins. Si

un autre doit nous les donner, il faut que la docilité nous rende capables de les recevoir. Et quand nous avons acquis ces connaissances, soit par nous ou par d'autres, la raison doit venir au secours pour nous apprendre comment nous devons en user dans les diverses rencontres qui se présentent.

Que si nous regardons la prudence lorsqu'elle porte à l'action, trois choses lui sont nécessaires. La première est la prévoyance, pour ordonner sagement des moyens convenables à la fin qu'on se propose. La seconde est la circonspection, pour examiner attentivement et peser dans une juste balance toutes les circonstances et tous les incidents de l'affaire que l'on traite. La troisième est la précaution, pour détourner d'une main adroite tous les empêchements qui pourraient la traverser. Voilà pour les parties de la prudence. Passons plus loin, et disons que cette excellente vertu a pour adversaires et ennemis jurés dix vices (1) : six qui la combattent par l'excès, et quatre, par le défaut. Les premiers sont la prudence de la chair qui tend à ses fins, aux biens, aux honneurs, aux plaisirs

(1) a. 2. q. 53. a. 2.

de ce monde par des voies obliques, et à qui, pour parvenir à ses fins, tous moyens sont bons (1). La finesse, la tromperie, la fraude, qui diffèrent en ce que la finesse est l'art de ruser et de feindre à son avantage, et la connaissance des artifices et des inventions mauvaises, quoique propres pour séduire les simples, avec dessein de s'en servir; la tromperie et la fraude s'accordent en ce que l'une et l'autre sont l'exécution de la finesse, mais avec cette diversité, que la fraude ne s'exécute proprement que par les œuvres; au lieu que la tromperie s'exerce et par les œuvres et par les paroles. Le soin excessif des choses présentes, et les soucils trop empressés pour les futures. Les seconds sont la précipitation, l'inconsidération, l'inconstance et la négligence.

Comme les actes de la prudence sont, le conseil, le jugement et le commandement, ainsi que nous l'avons dit; la précipitation est opposée au conseil, l'inconsidération, au jugement, et l'inconstance ou la légèreté d'esprit avec la négligence, au sage commandement. Ce sont les vices qui attaquent la prudence

(1) 2. 2. q. 55. art. 3 et 5.

pour la ruiner, et contre lesquels aussi la prudence prend les armes pour les exterminer et les perdre.

Ainsi donc, comme nous tendons à notre fin et à l'accomplissement de nos desseins par le conseil et par la recherche de la vérité, suivant ce qui a été dit plus haut; Dieu nous a donné la vertu de prudence pour nous y servir de guide en toutes les manières que nous venons d'expliquer. Mais comme toute notre prudence, soit infuse, soit acquise, est souvent trop faible pour dissiper les ténèbres épaisses de notre entendement, et pour nous faire voir clair dans certaines affaires embrouillées et difficiles, où nos pensées, ainsi que dit le Sage (1), sont craintives et nos esprits flottants, pour ne pas bien savoir ce que nous avons à dire et à faire; et que d'ailleurs nous sommes assiégés de toutes parts par des ennemis puissants, qui nous attaquent sans cesse, afin de nous ravir un bien qui est d'un prix infini, notre salut éternel, et qu'ils ne nous attaquent pas seulement à force ouverte, mais encore avec ruse, nous dressant des piéges et des embûches qu'il est fort difficile et pres-

(1) Sap 9. 14.

que impossible de découvrir et d'éviter; Dieu, ayant pitié de notre faiblesse, nous y assiste lui-même. Mais comme les causes ne produisent leurs effets que selon les dispositions qu'elles trouvent dans les sujets sur lesquels elles agissent, pour nous préparer à recevoir ses conseils, et nous rendre dociles à ses avis, Dieu nous confère un don particulier, qui pour cela est appelé le don de conseil.

Ce don, et le Saint-Esprit par lui, produit en nous de grands et de bienheureux effets. Premièrement, il perfectionne la vertu de prudence dans toutes ses parties. Ensuite il nous éclaire dans les voies de notre salut, il nous montre quelles routes nous devons tenir, il nous fait connaître les moyens les plus propres pour arriver à la vertu. Citons à ce propos les paroles du cardinal Jacques de Vitry, rapportant comment possédait ce don la bienheureuse Marie d'Oegnie. « Cette servante de Jésus-Christ, étant éclairée de l'esprit de conseil, ne faisait rien par précipitation et en désordre, mais tout avec soin, avec circonspection et avec délibération, attendant en tout ce qu'il fallait faire ou laisser, celui qui devait la préserver de l'esprit pusillanime et de l'esprit turbulent, pour ne rien omettre

par pusillanimité, ni aussi, pour ne rien faire par impétuosité et par boutade (1) »

Avec ce don le Saint-Esprit nous anime puissamment à la perfection, et il nous donne d'excellents conseils de sainteté. Toutes les causes tendent toujours à produire leur semblable, et à se représenter dans leurs effets; ainsi le Saint-Esprit vise par toutes ses lumières et par tous ses mouvements à rendre l'homme spirituel et saint. Sans cesse il rappelle l'ame au dedans; sans cesse il recueille, il réunit ses pensées; sans cesse il la porte à agir et à l'intérieur et à l'extérieur, avec une grande paix, d'une manière non point passionnée, ni simplement raisonnable, mais divine. Dans l'intérieur, il la pousse à un écoulement continuel de sa mémoire, de son entendement et de sa volonté en Dieu : tel le mouvement d'une rivière vers l'Océan, celui

(1) Chrisi ancilla instructa nihil præceps, nihil inordinate facere volebat, sed omnia diligenter, circumpecte, et cum deliberatione agens in omnibus, quæ vel fieri vel omitti oporteret, expectabat eum qui salvam faceret ipsam à pusillanimitate spiritûs et tempestate; nihil interim per pusillanimitatem omittens, nihil turbulenter vel tempestuose, nihil inconsiderate, nihil per impetum efficiens. *Lib.* 2. *Vitæ*, *cap.* 6.

d'une pierre vers son centre, et de la flamme à sa sphère. Dans l'extérieur, il la porte à une application simple, innocente et pure à toutes les choses créées; les considérant comme les ouvrages de Dieu, sur lesquels il a gravé les traits de ses perfections, dans lesquels et par lesquels il veut être honoré, aimé et servi; les considérant comme des sujets de vertu, que sa bonté lui fournit, les uns de patience, les autres d'humilité, les autres de charité, de miséricorde, de mansuétude, de justice et des autres vertus, pour les pratiquer d'une manière excellente, et acquérir la perfection à laquelle Dieu l'a destinée.

Ajoutons à cela que le Saint-Esprit inspire quelquefois avec ce don, à quelques ames choisies, des choses si merveilleuses, qu'il les excite à des actions si extraordinaires, et leur fait entreprende des manières de vie si étranges et si écartées du commun, que les hommes qui ne pèsent les choses qu'au poids du public, et non à celui du sanctuaire, les mésestiment et les condamnent. C'est ce qui est arrivé à ces saints qui, par une folle sagesse et une très sage folie, ont voulu passer pour des ignorants, comme ce grand philosophe et généreux martyr Alexandre, surnommé le

charbonnier. Ils ont contrefait les idiots, comme saint Siméon, Salus et d'autres, en faveur desquels Aristote a dit (1), sans y penser, une parole remarquable, savoir que ceux qui sont véritablement poussés par l'esprit de Dieu à faire quelque chose, ne devaient point s'amuser à consulter la raison humaine, parce qu'ils marchaient sous la conduite d'un guide sans comparaison plus excellent, plus sûr et plus éclairé.

Voilà les biens signalés que la possession du don de conseil nous apporte. Sa privation au contraire nous cause de très grands maux, parce qu'elle nous fait aisément prendre le chemin gauche pour le droit; elle nous jette dans des précipices, elle nous rend confus dans nos pensées, aveugles dans nos desseins, précipités dans nos résolutions, inconsidérés dans nos paroles, téméraires dans nos actions, lâches et inconstants dans nos exécutions. Quand Dieu nous a ôté le flambeau de son conseil, il en est presque de nous, comme d'un homme qui marche de nuit; il ne sait où il va, il bronche à chaque pas.

(1) Lib. 7. moral. eadem, cap. 18.

Il arrive même quelquefois qu'un homme est tellement destitué de lumière et enveloppé de ténèbres, que non-seulement dans les choses de son salut, mais encore dans les choses humaines, il ne voit rien, il commet des fautes extrêmement lourdes et grossières; de sorte que l'on peut dire, comme parle saint Paul, « qu'il est tombé dans un sens réprouvé (1), » tant il a peu de sens, peu de jugement, et peu de conduite pour les choses même temporelles et pour ses affaires domestiques. Il y a eu autrefois des princes et des monarques, et il s'en trouve presque dans tous les siècles, que Dieu, par de secrets jugements, abandonne, et à qui, comme parle David, « il ôte l'esprit, se rendant redoutable aux plus puissants rois de la terre (2). » En effet, il les laisse tomber dans de si profondes obscurités d'esprit, et commettre des fautes si étranges en fait de gouvernement, que, quand ils seraient gagés pour se perdre et ruiner leurs États, ils ne feraient pas de plus grandes imprudences que celles qu'ils font.

Concluons donc que la privation du don de

(1) In reprobum sensum. *Rom.* 1. 28.

(2) Qui aufert spiritum principum, terribilis apud reges terræ. *Ps.* 75. 12.

conseil nous est bien préjudiciable, et sa possession fort utile ; car, comme dit le Sage, « le » conseil te garantira de tous maux, et la pru» dence t'empêchera de faillir et de te four» voyer dans le chemin du ciel (1). » Et par suite concluons encore que nous devons le demander instamment au Saint-Esprit, puisque c'est un effet de sa libéralité. Demandons-le aussi à notre Seigneur, qui est appelé l'Ange du grand conseil ; et disposons-nous à le recevoir par l'humilité, par la soumission d'esprit et par le dégagement de notre sens, dispositions qui nous sont absolument nécessaires pour cet effet.

Si nous désirons de ne nous point tromper, n'entreprenons et ne faisons jamais rien, au moins de tant soit peu important, que comme David, c'est-à-dire, qu'après avoir consulté Dieu, et l'avoir prié de nous donner sa lumière. Prions-le de nous inspirer ce qu'il veut que nous fassions, que nous disions, et comment nous devons nous comporter en cette rencontre ; disons-lui avec le Roi-prophète : « Conduisez-moi dans les sentiers de « vos vérités, et enseignez-moi ce qu'il faut

(1) Consilium custodiet te, et prudentia servabit te ut eruaris à via mala. *Prov.* 2. 11.

» maintenant que je fasse et que je laisse, que » je dise et que je taise (1). » Josué ayant manqué à cela, quand les députés de la ville de Gabaon vinrent le trouver, il fut affiné et dupé par eux. Mais la sainte Écriture en donne aussitôt la raison; car elle dit que ni lui ni ceux de son conseil ne s'étaient point adressés à Dieu pour savoir ce qu'il leur fallait répondre (2).

§ 8.

Du don de science.

Je remarque trois sortes de sciences. La première est celle des philosophes; et elle consiste à voir une chose dans elle-même, à la regarder dans sa source et à la reconnaître par sa cause. La seconde est celle des théologiens (3); elle se prend pour la connaissance d'une chose tirée non pas de sa cause naturelle, comme celle des philosophes, mais de l'Écriture sainte et des principes de la foi dont les hommes savants se servent pour

(1) Vias tuas, Domine, demonstra mihi, et semitas tuas edoce me; dirige me in veritate tua et doce me. *Ps.* 24. 4.

(2) Os Domini non interrogaverunt. *Josue* 9. 14.

(3) Dion. Cart. tract. 3. de donis, art. 20 et 21.

prouver les vérités de notre sainte religion à ceux qui les ignorent, et pour les défendre contre les hérétiques et les impies qui les combattent. Cette science s'acquiert pour l'ordinaire par l'étude et le travail; quelquefois aussi elle est un don gratuit que Dieu confère à certaines personnes qu'il veut employer à ce ministère, et elle peut, aussi-bien que la première, se trouver dans des personnes vicieuses et méchantes. En effet, il arrive que plusieurs, dont les mœurs seront dépravées et la vie déréglée, soutiendront doctement tous les points de notre croyance contre les attaques de nos adversaires, en feront voir clairement et judicieusement la vérité aux infidèles; ils la leur persuaderont avec force, ce que plusieurs hommes vertueux ne pourraient faire.

La troisième science est celle des saints. L'Écriture en fait souvent mention (1), et elle est un des sept dons du Saint-Esprit, une lumière surnaturelle que cet Esprit divin communique à l'ame juste, laquelle lui fait connaître les choses créées dans leur point principal et dans leur véritable jour, c'est-à-dire,

(1) Sapient. 10. 10 et alibi.

dans les desseins de leur création ; de sorte que l'ame les regarde dans les liaisons et dans les enchaînements qu'elles ont aux fins et aux intentions pour lesquelles Dieu les a faites; elle rapporte là toutes ses connaissances, sans les détourner ailleurs ; elle fait servir les créatures à son salut, et elle en tire des sujets d'admirer, de louer, de bénir, de remercier et d'aimer leur Créateur.

Cette science ne consiste pas en raisonnement (1), comme celle des philosophes et des théologiens ; parce qu'elle ne dépend pas des opérations de l'entendement, mais de la lumière du Saint-Esprit, qui fait régner une vive clarté dans l'ame, et lui découvre les choses tout-à-coup.

Son objet est tout ce qui est créé (2), tout sur quoi la foi peut s'exercer en quelque manière, pour nous en faire juger et user selon ses lumières. Son sujet et sa demeure est la raison inférieure, comme la supérieure l'est du don de sagesse; car celle-ci contemple les choses divines, au lieu que la science ne considère proprement que les choses naturelles.

(1) Dion. cart. tract. 3 de donis, art. 30.
(2) Art. 4.

Le don de science produit des effets bien salutaires dans l'ame juste. En effet, il lui fait connaître ce que les créatures sont du côté de Dieu, et ce qu'elles sont d'elles-mêmes; comment elles sont faites par la puissance infinie de Dieu, et toutes entières, et dans le temps; comment elles ont été tirées du néant, au moins dans leur première origine; comment elles sont conservées par la main qui les a produites; qu'elles ont reçu de Dieu toute leur essence, toute leur puissance d'agir et toutes leurs perfections, et que, de vers elles, elles ne sont rien, elles n'ont ni être, ni pouvoir, ni valeur, ni mérite. Ce don lui découvre ces importantes vérités de toutes les créatures, et premièrement de lui-même, en lui en imprimant une persuasion fort vive.

De plus, il lui apprend pour quelles fins Dieu a fait les créatures; que sa pensée et son dessein ont été qu'elles fussent toutes pour nous des moyens de salut et des instruments de notre perfection; qu'elles nous servissent d'échelons pour parvenir à sa connaissance et à son amour, de miroirs où nous vissions son image, de livres qui nous enseignassent son excellence et sa grandeur infinie (1).

(1) Tota mundi conspiratio et natura est velut liber

Mais comme les choses du monde, les richesses, les honneurs, la renommée, la beauté corporelle et les plaisirs des sens ont un éclat extérieur, un charme secret qui donnent insensiblement dans les yeux, et par les yeux dans le cœur, et par le cœur sur l'esprit qu'ils empoisonnent; le don de science empêche l'opération de ce charme et de ces enchantements, faisant que l'esprit regarde toutes ces choses de près, leur arrache le masque pour voir ce qu'elles sont au vrai; qu'il les pèse avec la mort, où pour le plus tard elles doivent finir et se réduire en poussière; qu'il les considère avec les soins et les peines intérieures et extérieures qu'elles attirent après elles, avec la paix et la tranquillité de l'ame qu'elles empêchent, ou qu'elles troublent, avec les biens de la grâce et de la gloire, à l'acquisition desquelles elles sont plutôt des obstacles que des moyens, avec l'impuissance où elles sont de nous contenter; et que c'est la petitesse de notre esprit qui nous les fait estimer grandes, comme des enfants saisis d'admiration en présence de leurs jouets et de leurs poupées.

divinitate plenus, et speculum divinorum. *Trismegiste*, *dans son Pimandre*.

Enfin ce don confère à l'ame le discernement des choses spirituelles (1), lui montre les diverses routes et les chemins différents qu'il faut tenir ou éviter ; comme elle doit combattre les vices, corriger les mauvaises inclinations, détruire et extirper les habitudes invétérées, acquérir les vertus, arriver à la perfection, suivre le trait du Saint-Esprit, reconnaître les déguisements et transfigurations trompeuses du démon, et découvrir toutes ses ruses.

Voilà les grands biens que le don de science apporte à l'ame juste. Quand elle en est dépourvue, il lui est facile de broncher ; car elle marche enveloppée dans les ténèbres. Sans ce don, les plus savants hommes, les plus grands philosophes, qui percent si profondément dans les choses, qui savent tous les secrets de la nature, ne sont cependant que des ignorants : ils ressemblent véritablement à des enfants qui lisent un livre latin qu'ils n'entendent point ; ils épellent bien les lettres, ils les distinguent les unes des autres, les joignent bien ensemble, en font des syllabes, et prononcent correctement les mots

(1) Dion. Cart. Tract. cit. art. 23.

latins, mais ils ne comprennent pas ce qu'ils signifient : de même ces hommes habiles connaissent clairement les choses naturelles, ils savant quelles sont les parties qui les composent, quelles sont leurs propriétés et leurs effets ; mais ils ignorent ou ils ne prennent pas garde pour quelle fin elles sont créées, où elles tendent, et en quoi elles leur doivent servir. Ainsi le Roi-prophète, après avoir dit que les créatures lui fournissaient de puissants motifs de se réjouir et de glorifier Dieu : « Seigneur, vous m'avez comblé de » joie par la vue de vos ouvrages, et donné » des sujets de vous en admirer, de vous en » louer et bénir ; ô qu'ils sont excellents et » magnifiques (1)! » Le Roi-prophète, disons-nous, ajoute, après cette saillie d'admiration : « Mais les ignorants et les insensés ne feront » pas de réflexion là-dessus, et ils n'enten- » dront pas ce mystère (2). »

Le Sage a dit après lui : « Tous les hom- » mes en qui la science de Dieu ne se trouve

(1) Delectasti me, Domine, in factura tua, et in operibus manuum tuarum exultabo : quàm magnificata sunt opera tua, Domine! *Ps.* 91. 5.

(2) Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc. *Ps.* 91. 7.

» pas, et qui ne possèdent pas ce don du » Saint-Esprit, quelque doctes qu'ils puis- » sent être, sont vains et sans solidité dans » tout leur savoir, de s'arrêter ainsi aux cho- » ses créées, sans s'élever à leur créateur, » et aller par elles, comme par des sentiers » bien tracés, à sa connaissance, à son es- » time, à son amour (1). »

Les saints savent parfaitement faire cela, quoiqu'ils n'aient aucune teinture des lettres. Voyez pour exemple saint Antoine (2): le monde entier était pour lui un grand livre toujours ouvert, où il apprenait à honorer, à adorer et à aimer Dieu. Quoique mon père, dit David (3), ne m'ait pas fait étudier, que j'aie été nourri parmi les brebis, ou dans les armes, et que je sois un homme sans litté rature, cependant je ne laisserai pas de pu-

(1) Vani sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei, et de his quæ videntur bona, non potuerunt intelligere eum qui est, neque operibus attendentes agnoverunt quis esset artifex. *Sap.* 13. 1.

(2) S. Athanas. in ejus vita.

(3) Os meum annuntiabit justitiam tuam, totâ die salutare tuum. Quoniam non cognovi litteraturam, introibo in potentias Domini: Domine, memorabor justitiæ tuæ solius. *Ps.* 70. 16.

blier vos grandeurs, de chanter vos bontés, et d'entrer dans la considération des œuvres de votre puissance infinie; et comme je n'aurai point l'esprit embarrassé ni partagé par la connaissance de tant de choses, comme l'est celui des hommes savants, je l'appliquerai tout entier à penser à vous, à l'observation de vos lois, et à tout ce qui m'est nécessaire pour vous plaire.

En second lieu, sans le secours de ce don, non-seulement les hommes n'entendent point le vrai sens et ce qui est le plus essentiel dans les créatures, c'est-à-dire, les fins pour lesquelles Dieu les a produites; mais encore ils les rapportent à d'autres fins, ils les emploient à d'autres usages, et au lieu d'en louer et bénir Dieu, ils l'en offensent. Plusieurs ne les regardent que selon leurs qualités sensibles par lesquelles elles sont capables de leur donner du plaisir à la vue, au goût, au toucher, et à leurs autres sens, et puis, dans ce dessein, transportés par leurs passions, ils courent, comme les bêtes, à leurs jouissances. D'autres, comme les hommes doctes, les considèrent dans leur état naturel, dans leur matière, leur forme, leurs vertus et leurs effets. Les premiers les con-

naissent pour le plaisir de leurs corps, et les seconds pour celui de leur esprit; encore bien souvent tombent-ils dans le malheur des premiers, comme saint Paul raconte des anciens philosophes (1), qui, avec toutes leurs sciences, abusant des créatures, se sont roidis contre Dieu, lui ont ravi l'honneur qui lui était dû, pour l'attribuer à des figures d'hommes et de bêtes, et qui se sont prostitués à toutes sortes de vices d'une manière toute brutale et abominable.

Hugues de Saint-Victor avait raison de dire que les créatures sont comme les touches d'une épinette. Si vous ne les touchez point, elles se tairont; si vous les touchez mal et sans art, elles rendront de très mauvais accords; mais si vous les touchez avec art, et avec science, elles vous feront entendre une douce et agréable mélodie. Les créatures sont de même, parce que si vous ne les touchez et ne les considérez point, elles seront muettes, elles ne feront aucun effet sur votre esprit; si vous les touchez avec désordre et si vous en faites un mauvais usage, elles rendront un bruit discordant, et rempliront vos

(1) Rom. 1. 23 et 24.

oreilles d'un ton désagréable ; mais si vous les maniez avec vertu et avec le don de science, elles vous feront entendre une excellente musique et une ravissante harmonie, qui vous excitera à la connaissance , aux louanges , et à l'amour de Dieu. Le bienheureux Laurent Justinien dit à ce propos ces paroles fort remarquables (1) : L'homme est quelquefois attiré à la connaissance et à l'amour de Dieu par la contemplation des choses créées , en qui il remarque des traits visibles de sa toute-puisance , de son infinie sagesse et de sa trés aimable bonté. « Il entend autant de voix qui louent Dieu, qu'il aperçoit de créatures différentes; et il entend résonner dans son cœur une mélodie spirituelle par les beaux concerts qu'elles font; il se contraint de s'y joindre et de prendre avec elles sa partie , parce qu'il lui est impossible de ne pas louer Dieu , lorsqu'il voit toutes les choses créées publiant ses merveilles et chantant ses louanges. Transporté par la charmante douceur de leurs agréables accords, et embaumé d'un singulier plaisir, il est forcé de crier avec elles : Seigneur, qui est semblable à vous (2) ? »

(1) De casto connubio, cap. 19.

(2) Tot laudantium audit voces, quot creaturarum

Saint Denys a exprimé ce mystère par un beau mot qu'il appelle *Théophante* (1), c'est-à-dire que la vue des créatures nous porte à Dieu et à notre salut, à la manière d'un portrait qui réveille par son aspect le souvenir de celui qu'il représente, et fait penser à lui. Saint Jean Climaque parle d'un homme spirituel qui pratiquait excellemment bien cela ; car lorsqu'il voyait des beautés corporelles, il se sentait puissamment porté à glorifier Dieu ; il sentait partir de ces attrayants visages des flammes qui le brûlaient, non pas d'un amour impur, comme plusieurs, mais d'un amour chaste et divin qui lui faisait verser par sentiment d'une véritable dévotion une abondance de larmes. Ainsi ce qui servait aux autres de pierre d'achoppement et

intuetur species; quamdam quoque spiritualem sentit in corde harmoniam, quæ interiora omnia complet jubilatione. Non enim à conditoris se valet continere laude, cum universa in divinis præconiis occupata intelligit opera. Omnia vocibus suis jucundissimum agunt concentum, unde frequentissima respersus suavitate animus tacitè vociferare compellitur, ac dicere: Domine, quis similis tuî? *Ibid.*

(1) *Θεοφάνεια ἐκ τῆς τῶν ὁρώντων ἐπὶ τὸ θεῖον ἀναγωγῆς.* Cap. 4. cœl. hierarch. Gradu 15. — Ἀπὸ *μόνης τῆς θέας εἰς ἀγάπην Θεοῦ καὶ δακρύων πηγὴν κατεφέρετο.*

de ruine, était pour lui une source de mérites et un excellent moyen de haute perfection.

Sans doute, lorsque nous regardons les créatures, la première chose qui doit nous frapper et faire impression sur notre esprit, est ce qu'elles ont de divin; parce que ce qui touche premièrement et principalement en chaque chose, est ce qu'elle a de plus excellent et de plus noble. Cela paraît évidemment dans les choses humaines. Quand nous voyons un roi qui n'a encore que quatre ou cinq ans, ce qui nous frappe d'abord est sa dignité, et non pas son enfance et les infirmités de son âge; et pour preuve de cela, nous lui rendons aussitôt, et avant toute autre chose, nos respects par de grands abaissements et des génuflexions. Dans nos saints mystères, ce qui occupe notre attention dans la sainte hostie que le prêtre montre aux fidèles à la messe, n'est pas sa couleur blanche, ni sa figure ronde, ni le reste de son être naturel, mais sa consécration et notre Seigneur qu'elle cache. De même, ce qui dans la vue des choses créées doit frapper nos esprits et les fixer, n'est pas leur beauté, ni leur force, ni leurs autres perfections naturelles, mais ce qu'elles ont de meilleur et de plus relevé, savoir

qu'elles sont les ouvrages de Dieu, faits pour sa gloire et pour notre salut; c'est là que nous devons rapporter tous nos regards et toutes nos connaissances.

Pour cela notre Seigneur nous sert d'un excellent modèle par ses deux natures. En tant que Dieu, il est le Verbe et la connaissance infiniment glorieuse du Père, laquelle, à la bien prendre, est sa vraie et parfaite gloire, comme enseigne saint Thomas, attendu que la gloire n'est autre chose qu'une connaissance d'estime accompagnée de louange (1). De plus, ce n'est pas, dit le même saint docteur (2), un Verbe et une Connaissance stérile, mais féconde, et qui avec son Père produit l'amour et le Saint-Esprit, lequel, par sa propriété personnelle, est le principe de la sainteté et de la perfection des ames.

Comme homme, nous savons que sa doctrine a toujours eu pour objet l'honneur de Dieu et le salut du genre humain, et qu'il n'a jamais dit que des paroles de vie éternelle. Or, comme nos connaissances sont des participa-

(1) Clara cum laude notitia.

(2) Verbum qualecumque, sed spirans amorem. — In 1. cap. Epist. ad Hebr. adv. 3. — 1. 2. q. 2. a. 3. lib. 83. qq. q. 31. — 1. p. q. 43. a. 5. ad 2.

tions et des rayous de la connaissance de Dieu, que sa science est la source des nôtres, il faut, attendu que Dieu est et doit être en tout notre règle et notre mesure, que nos sciences, pour être bonnes et parfaites, ressemblent à la sienne et portent son caractère. Or, ce caractère est de tendre en droite ligne à la gloire de Dieu, à notre vrai bien, et à celui des hommes, et d'éviter de tomber dans ce dont notre Seigneur nous avertit: «Prenez » garde que ce que vous avez de lumière ne » se convertisse en ténèbres (1). » Et cela se fait spécialement par le don de science.

Efforçons-nous donc d'acquérir ce grand don, et pour cela demandons-le souvent au Saint-Esprit, lui disant avec David: « Esprit » saint, répandez sur moi une participation » de votre bonté et de votre douceur; donnez-» moi un esprit discipliné et réglé, et aug-» mentez en moi le don de science (2). » Demandons-le avec une grande affection et un vif désir de l'obtenir, parce que sans lui

(1) Vide ne lumen quod in te est, tenebræ sint. *Luc.* 11. 35.

(2) Bonitatem et disciplinam et scientiam doce me. *Ps.* 118. 66.

toutes nos sciences sont très-peu de chose, elles nous sont inutiles et même nuisibles.

En effet, une chose est inutile et vaine, quand elle n'est pas rapportée à la fin pour laquelle elle a été faite, et que celui qui la possède ne s'en sert pas pour arriver à sa félicité; et, s'il l'emploie pour s'en détourner et prendre le chemin de son malheur, alors elle lui est même nuisible. Toutes nos sciences, sans ce don, ne sont pas meilleures. N'est-ce pas une chose étrange et épouvantable, que cette grande multitude de diverses connaissances qu'ont les démons sur tant de choses? Cet esprit prodigieux que Dieu leur a donné, et qui surpasse incomparablement tout ce que les hommes peuvent avoir dans ce genre en cette vie, ne leur sert que pour maudire, blasphémer et haïr Dieu. Si vous me dites que les démons sont maintenant dans un état de réprobation, et que ce mauvais emploi qu'ils font de leur esprit et de toutes leurs lumières, leur tient lieu de châtiment, je vous répondrai qu'ils étaient encore plus éclairés avant leur chute, lorsqu'ils étaient voyageurs et en grâce, et que néanmoins ils n'ont pas laissé de se détacher de Dieu, de l'offenser et de se perdre. C'est donc bien peu de chose que tout no-

tre esprit et toutes nos sciences, puisqu'avec une si riche et si abondante possession de l'un et de l'autre, on peut tomber dans un aussi affreux abîme de méchanceté et de misères.

C'est pourquoi efforçons-nous d'obtenir ce grand don qui a la propriété de purifier, de sanctifier et de déifier nos esprits, nos études et nos sciences. Car il fait que nous les rapportons aux fins que Dieu leur a assignées; il nous découvre même les choses, et nous les montre dans un jour bien plus grand et bien plus pur; parce que l'expérience nous apprend qu'un même objet peut être vu ou plus clairement ou plus obscurément, selon les diverses lumières qui le montrent. Il y a quatre sortes de connaissances. La première est la connaissance qui nous vient de la lumière des sens. La seconde est celle que nous donne la lumière de la raison. La troisième est la connaissance qui émane de la grâce. La quatrième enfin, celle que produit la lumière de la gloire. La connaissance des sens est fort imparfaite, troublée, confuse, et toujours elle a rapport à une chose unique et présente. La connaissance de la raison est beaucoup plus étendue, plus distincte et plus parfaite, montrant une chose dans son naturel, ses proprié-

tés, ses sympathies, ses antipathies, ses effets, etc.; et se portant non-seulement à une chose seule et présente, mais encore aux choses universelles et absentes. Cependant tout ce qu'elle montre et fait voir, ne dépasse pas la nature ni la façon naturelle de le connaître, car sa lumière n'est pas de cet ordre; au lieu que la lumière de la grâce, étant d'un ordre beaucoup plus élevé, d'un ordre en un mot surnaturel, sa connaissance est aussi sans comparaison plus noble et plus relevée. Or, c'est à cette connaissance que se réduit le don de science dont nous parlons. Ce don précieux et inestimable purifie les deux connaissances précédentes de leurs défauts; et de plus il fait voir par lui-même les choses, comme étant des ouvrages de Dieu, comme des effets de sa bonté, des marques de son amour, des liens d'union avec lui, des secours pour notre salut, et des instruments pour notre avancement et notre perfection. Enfin la connaissance de la gloire sert aux bienheureux, quelque chose qu'ils voient, de moyen à leur félicité.

Je termine par ces paroles de l'Apôtre : « Voyez que personne ne vous trompe et ne » vous séduise par la philosophie considérée » à la manière ordinaire des hommes, et par

» des connaissances vides et fallacieuses qui » ne sont point selon le modèle, ni selon la » conduite de Jésus-Christ (1), » lequel veut que nous rapportions toutes nos sciences à la gloire de Dieu et à notre salut, et qui, en tant que Dieu et en tant qu'homme, nous en donne l'exemple.

§ 9.

Du don d'intelligence.

Le nom d'intelligence ou d'entendement est quelquefois attribué aux esprits purs, comme aux anges et à Dieu même, que l'on appelle la première intelligence. On donne aussi ordinairement ce nom à la plus noble faculté de notre ame; et elle s'en sert comme de son œil pour voir les choses. D'autres fois on le donne à l'habitude des premiers principes que la nature grave dans le fond de nos ames, habitude qui nous sert à connaître de nous-mêmes, et sans le secours d'autre maître, certaines vérités qui portent avec elles une si grande lu-

(1) Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam, secundùm traditionem hominum, secundùm elementa mundi, et non secundùm Christum *Coloss.* 2. 8.

mière, qu'il suffit que l'on connaisse les termes par lesquels on les énonce, pour qu'elles acquièrent notre assentiment et notre croyance. Par exemple, le temps passé n'est pas le présent, ni le présent n'est pas le futur; le tout est plus grand que la partie; et pour les choses de pratique, il faut fuir le mal, obéir à ses parents, et autres semblables. Enfin ce nom s'applique à l'un des sept dons du Saint-Esprit.

Et, dans ce dernier cas, le don d'intelligence est une habitude surnaturelle conférée avec la grâce à l'ame juste, et il réside alors dans son entendement qu'il éclaire et perfectionne, pour lui faire connaître les mystères de la foi, et les choses du salut, qui, sans son secours, lui seraient inconnus. Ainsi, à le bien prendre, ce don est tout spéculatif, quoique à raison des connaissances que le Saint-Esprit nous donne, il tende toujours à l'exercice des bonnes œuvres, et que, par conséquent, on puisse dire qu'il est aussi pratique par irradiation et par influence.

Le docteur Angélique nous enseigne que le nom d'intelligence signifie une connaissance intime; car, dit-il (1), *intelligere* veut dire *intus legere*; entendre et pénétrer le fond

(1) 2 2. q. 8. a. 1.

d'une chose. Or, comme parmi les choses il en est plusieurs qui sont couvertes et voilées, telles que les substances sous les accidents, la vérité sous les figures, les pensées sous les paroles, il faut de l'entendement pour pénétrer jusqu'à elles et les découvrir. Et comme la lumière de notre entendement est fort petite et souvent trop courte pour arriver jusque là; comme d'ailleurs la lumière de la foi ne montre pas les choses qu'elle enseigne avec clarté, mais obscurément, la foi s'occupant proprement à croire et non à voir, il s'ensuit que, pour porter la vue plus en avant et jusqu'au centre des choses, en tant qu'elles ont quelque rapport à la foi, pour connaître les secrets des saintes Écritures et les merveilles de nos mystères; il s'ensuit, disons-nous, que l'homme a besoin que Dieu lui communique une plus grande lumière, lumière qui est appelée le don de l'intelligence.

On assigne trois degrés à ce don (1). Le premier est de montrer à l'ame les vérités de nos mystères par quelque raison qui les rende dignes de croyance et indubitables, et de lui en donner une persuasion inébranlable. En ef-

(1) Dion. Cart. tract. 2. de donis, art. 34.

fet, tout homme fidèle, qui a la grâce, est toujours pourvu du don d'entendement, pour croire et pour savoir ce qui est nécessaire à son salut. Et de là vient que nous voyons des hommes, d'ailleurs grossiers et sans lettres, incapables de pouvoir rendre raison des points de la foi, les croire néanmoins avec une invincible fermeté. Sans doute cela n'est pas tant par une lumière distincte, que par une impression divine, qui les rend des rochers dans leur croyance, et qui leur en donne la plus haute estime. Aussi rien n'approche de la vérité et de l'excellence de ces divers points de leur foi, et pour rien au monde, ni pour l'espérance de tous les biens, ni pour la crainte de tous les tourments, ils ne voudraient pas, non-seulement les nier, mais même les révoquer tant soit peu en doute.

Le second degré du don de l'intelligence, est lorsque ce don manifeste quelque chose de plus de nos mystères à l'entendement.

Le troisième degré est quand ce don tire, pour ainsi parler, le rideau à l'entendement pour lui faire voir ces mystères avec une grande clarté, C'est en ce sens que David a dit de lui-même : « Vous m'avez découvert les » secrets et les merveilles cachées de votre sa-

» gesse (1). » Et ailleurs il s'écrie : « Vos mystè-
» res sont admirables, et les beautés qu'ils
» voilent sont dignes de ravissement; c'est
» pourquoi je me suis mis à les considérer,
» et efforcé de les connaître, mais avec peu
» de succès. C'est la déclaration que vous en
» faites aux petits et aux humbles par le don
» d'entendement qui les montre et les place
» en leur jour, et qui jette après cela l'éton-
» nement et l'admiration dans ces ames ainsi
» éclairées (2). »

C'est ce qui arriva au grand saint Augustin. Avant sa conversion et son baptême, il ne pouvait avec toute la subtilité de son grand esprit, et toute la profondeur de son savoir, pénétrer dans le mystère de l'Incarnation; mais lorsqu'il eut été baptisé et qu'il fut devenu humble, il en trouva la porte ouverte; de sorte qu'il dit : « Je ne pouvais dans ces heureux jours de ma renaissance spirituelle, me rassasier d'admirer la profondeur de vos conseils, et la conduite merveilleuse que vous avez tenue

(1) Incerta et occulta sapientiæ tuæ manifestasti mihi. *Ps.* 50. 8.

(2) Mirabilia testimonia tua, ideo scrutata est ea anima mea : declaratio sermonum tuorum illuminat, et intellectum dat parvulis. *Ps.* 118. 129.

pour sauver le genre humain (1). » A la vérité, les mystères de la foi sont secrets et impénétrables dans le fond ; ils ne montrent pas ce qu'ils portent ; souvent leur extérieur rebute ; mais ce qu'ils renferment est admirable, comme ces fameux Silènes d'Alcibiade dans Platon, qu'on nous passe cette comparaison ; leur apparence était vile et grossière, tandis que leur intérieur contenait des beautés ravissantes et des richesses d'un très grand prix.

Ce don étale devant l'ame juste les excellences de la grâce ; il lui fait voir le très bel ordre et la parfaite symétrie de toutes les parties de notre religion ; il lui fait comprendre qu'il n'y a rien qui ne soit saint, auguste et vénérable ; qu'il n'y a pas une petite cérémonie qui ne soit très sagement instituée ; comme la loi ancienne correspond justement à la nouvelle, et s'accorde avec elle, tout comme le corps avec l'ame ; comme il n'y a rien dans toutes les saintes Écritures qui se démente et qui se choque ; comme tous les articles de la foi, s'ils ne sont selon notre raison, ne sont

(1) Non satiabar illis diebus considerare altitudinem consilii tui super salutem generis humani. *Lib.* 9. *Confess. cap.* 6.

pas contre elle, mais s'élèvent au-dessus, et, par un glorieux essor, volent au delà de notre capacité.

Au surplus ce don découvre à l'homme juste les causes, la liaison et la nécessité des choses qui lui arrivent de la main de Dieu par rapport à son salut. Il lui fait connaître pourquoi il l'afflige de maladies, il lui envoie des pertes de biens, d'honneur, de parents et d'amis; pourquoi il ne lui donne pas plus d'esprit, plus de jugement, plus de mémoire, ni plus de science; pourquoi il ne réussit pas en beaucoup de choses qu'il entreprend dans de bonnes vues; pourquoi il dispose de lui de telle et telle manière pour sa demeure et ses emplois. Il lui fait voir qu'il doit être ainsi gouverné pour son bien et sa perfection. Il lui cache tout cela au commencement, afin de lui fournir un moyen d'exercer la foi, l'espérance, la charité, l'humilité, l'obéissance et la force, et après qu'il a fait des actes de toutes ces vertus, pour l'en récompenser, il lui confère le don de l'entendement, à proportion que ces actes ont été plus parfaits. En effet, plus on donne de croyance, de soumission, d'obéissance et de respect à la conduite de Dieu, plus on apporte de disposition à recevoir ensuite

ses lumières, et à connaître les causes de cette conduite elle-même.

Toutes ces choses sont manifestées à l'homme juste par ce don que le Saint-Esprit lui communique, qu'il allume dans son entendement comme un flambeau, pour lui faire voir ce qui lui était invisible auparavant. De même que dans un cabinet, où se trouvent rassemblées des choses rares et admirables, tout ce que la nature et l'art peuvent produire de plus beau, tous ces objets ne peuvent de nuit et sans lumière être aperçus de personne, pas même de ceux qui ont les plus excellents yeux, et qu'ils le sont aussitôt que la clarté paraît : de même, quand le don d'intelligence, ce flambeau de lumière divine, brille dans une ame fidèle, son entendement connaît alors les mystères de la foi et les secrets de son salut, lesquels auparavant lui étaient inconnus. Souvent les plus grands philosophes et les plus savants théologiens voient fort peu sans ce don, ou toutes les connaissances qu'ils en ont, sont sans onction, sèches, stériles ; et elles les portent plutôt à la vanité qu'à la charité.

Sans ce flambeau nous ne découvrons rien, ou bien peu dans les choses de Dieu. Ce sont

lettres closes pour nous. Nous pouvons nous appliquer les paroles que notre Seigneur dit à ses apôtres, lesquels n'entendaient pas une parabole qu'il leur avait dite : « Je vois bien que vous êtes encore sans entendement (1) », et que vous n'avez pas le don d'intelligence. Sans ce don, nous ressemblons aux petits enfants qui, dans l'Église, regardent les cérémonies qui s'y font, voient le prêtre à l'autel, revêtu de ses habits sacerdoteaux, faisant ses tours et ses retours mystérieux, sans savoir ce que cela signifie.

Mais avec ce don et ce brillant flambeau, nous sommes savants, et les simples, les idiots deviennent capables de contempler les merveilles de la loi de Dieu, ils s'entretiennent doucement les heures et les jours entiers dans la considération de ses ouvrages. « Vous verrez alors, dit Isaïe, vous verrez avec admiration, avec facilité, avec élargissement de cœur, les secrets de la foi, qui maintenant ne font point d'impression sur vous (2) ; » les mystères seront pour vous des sources de bonnes pensées, comme il ar-

(1) Adhuc et vos sine intellectu estis. *Matth.* 15. 16.

(2) Tunc videbis et afflues, et mirabitur et dilatabitur cor tuum. *Is.* 60. 5.

rivait au bienheureux frère Gilles, compagnon de saint François, lequel disait, en parlant de lui-même, qu'il connaissait un homme qui, en récitant les psaumes, avait cent lumières et cent interprétations sur un verset; ils vous fourniront en abondance de saintes méditations et de nobles connaissances, qui vous feront voir des beautés dont votre esprit sera surpris, et que vous trouverez d'autant plus agréables et plus ravissantes que la grâce est incomparablement plus élevée et plus parfaite que la nature.

Assurément ceux qui ont reçu ce don en un haut degré, voient des choses très excellentes. Aussi ferment-ils les yeux à toutes celles de la terre, même à celles qui ont plus d'éclat et plus de charmes. Ainsi ceux qui sont nourris dans les cours des rois, et qui en voient la magnificence et la pompe, ne se soucient guère de regarder ce qui se passe en une fête de village; au contraire ils vont meme jusqu'à le mépriser.

Pour mieux entendre ceci, il faut remarquer que Dieu est la règle et la mesure de toutes les choses qui sont dans l'univers; son être est la règle et la mesure de tous les êtres créés; sa vérité, de toutes les choses

vraies; sa bonté, de toutes les choses bonnes; sa beauté, de toutes les choses belles; sa félicité, de toutes les bienheureuses, et ainsi du reste ; en sorte que plus les choses approchent de Dieu, plus elles participent à ses perfections; et plus elles s'éloignent de lui, moins elles en possèdent : ainsi nous voyons le rayon du soleil être d'autant plus fort et plus lumineux qu'il est plus près de cet astre d'où il émane, et au contraire d'autant plus faible et plus obscur qu'il en est plus éloigné. Cela supposé, comme les choses naturelles et corporelles sont les plus reculées de la divinité, et ont moins de part à son être qui est purement spirituel, et par suite à sa vérité, à sa bonté, à sa beauté, à sa félicité et à ses autres divines perfections; et comme celles de la grâce l'approchent de plus près : ainsi les choses de la grâce apportent des jouissances et des ravissements bien autres que les objets de la nature.

Que peut-on dire et concevoir de plus beau et de plus parfait que notre Seigneur dans toutes les particularités de sa vie et de sa mort, quand il lui plaît d'ouvrir les yeux à une ame et d'exécuter à son égard ces paroles qu'il dit par le Roi-Prophète : « Je te don-

nerai le don d'intelligence et je t'instruirai (1)? » Là-dessus saint Bernard dit : « Le Fils de Dieu est venu sur la terre, et il y a opéré tant de choses admirables, que notre esprit doit véritablement retirer son attention de toutes les choses de la terre pour ne l'attacher qu'à celles-ci qui lui fourniront des sujets inépuisables de bons entretiens. Sans doute notre Seigneur a laissé à notre entendement un vaste champ de considérations pour s'égayer, et il a mis devant lui un torrent de méditations si profond, que pour me servir des termes du Prophète, on y perd pied, et il est impossible de le passer à gué (2). »

Ainsi donc, puisque le don d'intelligence est si grand, si excellent, si profitable, comme il est aisé de le conclure de tout ce que nous avons dit, et de ce que chante David :

(1) Intellectum tibi dabo et instruam te. *Ps.* 31. 8.

(2) Venit Filius Dei, et tot et tanta mirabilia in mundo operatus est, ut non immeritò intellectum nostrum ab omnibus mundanis rebus evocaverit, ut semper cogitemus et nunquam cogitare sufficiamus, quia mirabilia fecit. Verè latissimos nobis ad spaciandum intelligentiæ campos dereliquit, et torrens cogitationum istarum profundissimus est, qui juxta prophetam non possit transvadari. *Serm.* 3. *de Asc. Domini.*

« Bienheureux l'homme à qui vous voudrez
» vous-même servir de maître, et que vous
» instruirez dans votre loi par le moyen du
» don d'intelligence (1) ! » prions Dieu, et
prions-le sans cesse avec ardeur, de nous le
donner; demandons-le au Père, que saint
Jacques appelle le Père des lumières (2); demandons-le
au Fils, qui est la connaissance du
Père; demandons-le au Saint-Esprit, à qui il
appartient proprement de nous en faire la
distribution.

Disons à Dieu avec David et dans les mêmes
sentiments que lui : « Donnez-moi le don d'en-
» tendement, et je m'appliquerai à la médi-
» tation de votre loi, et je l'observerai de
» tout mon cœur. Dessillez les yeux de mon
» ame, et je considèrerai les merveilles de
» votre loi. Je suis votre serviteur, et j'ai
» grand dessein de bien exécuter toutes vos
» volontés; pour cela, donnez-moi, s'il vous
» plaît, le don d'intelligence, afin que je les
» entende. Départez-moi ce grand don, afin
» que je vive d'une vraie vie (3). »

(1) Beatus homo quem tu erudieris, Domine, et de lege tua docueris eum ! *Ps.* 103. 12.

(2) Epist. cap. 1. v. 17.

(3) Da mihi intellectum, et scrutabor legem tuam, et

Ensuite mettons-nous en état de l'avoir par les deux vertus suivantes, sans lesquelles il est impossible de l'obtenir. Ces deux vertus sont premièrement la foi ferme et simple ; car le prophète Isaïe nous apprend « que si » vous ne croyez pas avec une entière sou- » mission de votre esprit, vous n'entendrez » pas (1) : » la foi simple et aveugle vous ouvrira la porte de l'intelligence. En second lieu, ces deux vertus sont l'humilité, mais une humilité profonde, faute de laquelle, ainsi que le remarque saint Augustin, « les philosophes gentils eurent tant de difficulté de recevoir la lumière de l'Evangile. Ils rougissent, dit-il, qu'étant hommes savants et disciples de Platon, ils aient à devenir disciples de Jésus-Christ, qui a pourtant appris à un pêcheur ignorant à prononcer avec connaissance et clarté d'esprit ces mémorables paroles, qu'un philosophe platonicien, au rapport de saint Simplicien, successeur de saint Ambroise, di-

custodiam illam in toto corde meo. Revela oculos meos, et considerabo mirabilia de lege tua. Servus tuus sum ego ; da mihi intellectum, ut sciam testimonia tua. Intellectum da mihi, et vivam. *Ps.* 118.

(1) Nisi credideritis, non intelligetis. *Is.* 7. 9. juxtà *Septuaginta*.

sait qu'il fallait graver en lettres d'or sur tous les lieux éminents dans les églises, afin que tous pussent les lire : Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu (1). »

§ 10.

Du don de sagesse.

Voici le dernier et le plus excellent des dons du Saint-Esprit, le don de sagesse, dont les saintes Écritures disent des choses si belles, si rares et si admirables, particulièrement au chapitre vingt-neuvième du livre de Job, au huitième des Proverbes, au sixième, au septième, au huitième, au neuvième et au dixième de la Sagesse, et au quinzième de l'Ecclésiastique, qu'on ne saurait les lire, sans en être touché et sans concevoir une grande admiration, une haute estime de ce don et un désir enflammé de l'acquérir. C'est pourquoi il est expédient de les lire et de les relire avec attention. « J'ai fait, dit le Sage, entre

(1) Pudet videlicet doctos homines ex discipulis Platonis fieri discipulos Christi, qui piscatorem suo spiritu docuit sapere et dicere : In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum. *De Civit. lib.* 10. c. 29.

autres choses, j'ai fait plus de cas et d'estime de la sagesse que des royaumes et des empires, et je l'ai préférée aux trônes des monarques; j'ai méprisé les richesses au prix d'elle. Il n'est point de pierrerie, pour fine et éclatante qu'elle puisse être, qui lui soit comparable. Tout l'or en sa présence n'est qu'un peu de sable jaune, et l'argent n'y paraît pas plus que de la boue. Elle est plus belle que le soleil, plus brillante que les étoiles, et elle surpasse de beaucoup en clarté et en pureté la lumière (1). »

Je sais que ce passage et tous les autres où il est parlé de la sagesse, sont entendus, par plusieurs Pères et Docteurs, de la sagesse incarnée de Jésus-Christ notre Seigneur ; nous l'avons pris nous-mêmes en ce sens dans le premier livre de la Connaissance et de l'Amour du Fils de Dieu (2); mais je sais aussi

(1) Præposui regnis et sedibus, et divitias nihil esse duxi in comparatione illius. Nec comparavi illi lapidem pretiosum, quoniam omne aurum in comparatione illius arena est exigua, et tanquam lutum æstimabitur argentum in conspectu illius. Est speciosior sole, et super omnem dispositionem stellarum, luci comparata invenitur prior. *Sap.* 7.

(2) Chap. 4.

que, selon beaucoup d'autres (1), ils se peuvent expliquer du don de sagesse. Nous entrons ici dans leur sentiment, et nous suivons leur pensée.

Et d'abord, pour bien faire connaître la nature de ce très grand don, nous disons qu'il n'est autre chose qu'une « connaissance savoureuse de Dieu et des choses divines (2). » Saint Bernard, expliquant son opinion là-dessus, dit : « La sagesse prend probablement son nom de la saveur, qui, ajoutée à la vertu que nous trouvions en quelque manière insipide et amère, l'assaisonne et la rend agréable. Il me semble que celui-là ne dirait point de mal, qui assurerait que la sagesse n'est que la saveur et le goût du bien. Cette saveur et ce goût du bien, nous les avons perdus presque dès le commencement du monde dans la personne de notre premier père ; et à leur place est entré le goût dépravé du vice par le poison que le serpent infernal a répandu dans nos cœurs, et par la tyrannie que la chair et les sens exercent sur nous (3). »

(1) Apud Salazar in Prov. C. à Lapide et alibi.

(2) Sapida Dei, divinorumque scientia.

(3) Fortè sapientia à sapore denominatur, quòd virtuti accedens quoddam veluti condimentum sapidam red-

Ce sont là les paroles de saint Bernard. Définissant la sagesse, *sapor boni*, le goût du bien, il dit ensuite que la malice est *sapor mali*, le goût du mal; et nous pouvons ajouter que la folie est *fastidium boni*, le dégoût du bien.

Le même saint dit quelque autre part «que le don de sagesse est un goût très savoureux et un délicieux plaisir que l'ame sent de penser à Dieu, goût et plaisir exprimé et compris par le Psalmiste dans ces deux paroles: Goûtez et voyez que le Seigneur est doux (1).» Dans un autre endroit encore, il parle d'une certaine affection bonne et sainte qu'il appelle «sèche, mais forte; et d'une autre, qu'il dit être suave et pleine d'onction; que le sel de la sagesse venant à l'assaisonner, fait que l'ame trouve des délices extrêmes

dat, quæ per se insulsa quodammodo et amara sentiebatur. Nec dixerim reprehendendum si quis sapientiam saporem boni definiat. Hunc saporem perdidimus ab ipso pene exortu generis nostri; ex quo cordis palatum sensu carnis prævalente infecit virus serpentis antiqui, cœpit animæ non sapere bonum, ac sapor noxius subintrare. *Serm.* 85. *in Cant.*

(1) Est intimus sapor ac suavissimus gustus; unde Psalmista ait: Gustate et videte, quoniam suavis est Dominus. *Serm de septem donis*, *cap.* 7. *Ps.* 33.

dans les choses de Dieu (1). » De tout cela saint Bernard avait une bien grande expérience.

Saint Bonaventure traitant de ce don, en dit ces mots : « Ce don est, par les très grandes splendeurs dont il remplit une ame, comme la lumière, et par les inexplicables douceurs qu'il lui fait sentir, comme le miel et plus que le miel (2). » C'est, dit Denys le Chartreux (3), une clarté surnaturelle qui éclaire et déifie l'entendement humain, et un des beaux rayons qui émanent du soleil de la Divinité. « Le don de sagesse, dit un autre docteur, est un soleil qui, chassant les ténèbres, fait dans l'esprit de la nuit le jour; c'est l'œil du cœur, c'est un fruit merveilleusement délicieux; c'est le paradis de l'ame qui d'un homme terrestre, mortel et misérable, en fait un homme céleste, immortel et un Dieu (4). »

(1) Sicca sed fortis, pinguis et suavis, quæ sale sapientiæ condita pinguescens magnam menti importat multitudinem dulcedinis Domini. *Serm.* 50. in *Cant.*

(2) Est hoc donum splendidissimum instar lucis, et sapidissimum instar mellis, non solùm sicut mel, sed plusquam mel. *In dicta salis, tit.* 6. *de donis, cap.* 4.

(3) Tract. 2. de donis, art. 18.

(4) Sapientia est sol per quem lumen mentis diescit in tenebris, ut oculus cordis, fructus internæ delectationis

« Son ame devient toute lumière, pour parler avec saint Macaire, toute visage et toute œil (1), » semblable à ces animaux mystérieux d'Ezéchiel (2), qui avaient quatre visages, et qui étaient tout semés d'yeux; elle n'a plus aucune partie en elle qui n'ait quelqu'un de ces yeux spirituels, et qui ne soit éclairée de cette divine lumière.

L'objet matériel du don de sagesse sont toutes les choses divines, savoir toutes les choses de la nature, de la grâce et de la gloire, en tant qu'elles sont divines, c'est-à-dire, considérées dans leur source et dans leur fin, en tant qu'elles viennent de Dieu, et qu'elles y conduisent, et dans tous les autres rapports qu'elles ont avec lui. L'objet formel de ce même don, c'est de connaître les choses divines par des raisons très hautes et par leurs premiers principes, et la manière de les connaître avec goût et avec plaisir.

Les trois actes du don de sagesse sont, le

animæ paradisus, terrenum in cœlestem, caducum in immortalem, hominem in Deum convertens. *Alanus apud eumdem, ibid.*

(1) Ολη φῶς γίνεται, καὶ ὅλη πρόσωπον καὶ ὅλη ὀφθαλμός. Homil. 1.

(2) Ezech. c. 1. et 10.

premier, de connaître avec une vive clarté les choses divines; le second, d'en porter un jugement sain; et le troisième, de les savourer. Sur cela le docteur Angélique (6) nous enseigne que nous pouvons juger d'une chose en deux manières : la première, par la connaissance assurée qu'on a de la vérité; la seconde, par une certaine *connaturalité* (1), comme il parle, et par la sympathie que l'on a avec la chose dont il faut juger. En effet, un malade juge autrement de sa maladie que le médecin qui le traite, parce que le médecin en juge par science, et lui par sentiment. L'homme chaste et le philosophe vicieux connaissent tous les deux ce que c'est que la chasteté, mais d'une manière bien différente; car celui-là la connaît et sait ce qu'elle est par le goût qu'il en a et par la conformité de son affection avec cette vertu; tandis que celui-ci n'en a connaissance que par la morale. Le don de sagesse fait juger des choses divines de cette manière élevée, c'est-à-dire, avec goût, lorsque l'ame qui en est douée, non-seulement les connaît par le don d'intelligence, mais de plus les savoure, et par cette

(1) 2. 2. q. 45. a. 2.

(2) Propter connaturalitatem quamdam.

saveur, connaît et juge qu'elles sont très véritables, très excellentes, et les distingue de celles qui sont fausses et méprisables, comme par proportion nous jugeons des viandes au goût, et nous connaissons si elles sont douces ou amères.

Ce don a beaucoup de rappot avec celui d'intelligence dont nous avons parlé plus haut. En effet, ils sont tous les deux les plus nobles et les plus parfaits de tous : ils font leur demeure dans l'entendement et dans la plus haute région de l'ame ; ils ont pour objet les choses divines ; ils sont plus spéculatifs et pour éclairer, que pratiques et pour opérer. Ils diffèrent toutefois en ce que le don de sagesse l'emporte de beaucoup par-dessus celui d'intelligence. Car celui-ci tend à celui-là comme à sa fin et au fruit qu'il doit porter ; l'intelligence conduit à la sagesse, comme la connaissance précède le jugement, et la spéculation le goût. Que s'il se trouve du goût et du plaisir dans les opérations du don d'intelligence, il n'est pas à beaucoup près aussi grand, aussi pur, ni aussi déiforme que celui du don de sagesse, lequel unit bien plus immédiatement l'ame avec Dieu, et produit bien d'autres effets en elle.

Or, pour l'explication de ces effets, il faut considérer avec attention ce que la sainte Écriture en dit. Entre autres paroles nous lisons : « Seigneur, tous ceux qui dès le com- » mencement vous ont plu, ont été guéris de » leurs maux par le moyen de la sagesse. » Toutes sortes de biens me sont venus avec » elle, et sa présence m'a apporté des hon- » neurs et des richesses sans nombre ; car » elle est un trésor infini aux hommes qui » la possèdent (1). »

Les effets que produit le don de sagesse, surpassent tout ce qu'on en peut dire. Aristote assure dans ses livres de morale que l'homme contemplatif qui s'occupe à considérer au dedans de lui-même la nature des choses, ne cherche point de contentement hors de lui-même (2) ; parce que les belles et agréables visions qu'il a dans son intérieur, en donnent assez, et que l'étude de la sagesse cause à un esprit des satisfactions merveil-

(1) Per sapientiam sanati sunt quicumque placuerunt tibi, Domine, à principio. *Sap.* 9. 19. Venerunt mihi omnia bona pariter cum illâ, et innumerabilis honestas per manus illius ; infinitus enim thesaurus est hominibus. *Sap.* 7. 11 *et* 14.

(2) Cùm intra se jucundis theorematibus plenus sit.

leuses. Platon s'efforce aussi de montrer cela fort au long dans son Phœdon. Cependant ces deux grands philosophes ne parlent que de la sagesse naturelle, dont seulement ils avaient connaissance, et non pas de la sagesse surnaturelle et du don du Saint-Esprit, lequel est incomparablement plus noble et plus relevé.

Ce don précieux remplit l'entendement d'une lumière admirable, et la volonté de délices ineffables; et toutes les opérations de la théologie mystique et de cette vie céleste et divine, se rapportent à la sagesse. C'est ce don qui faisait dire au Roi-prophète : « Les lois du » Seigneur ont bien d'autres charmes que l'or » et les pierres précieuses; elles sont douces » et savoureuses plus que le miel et que tou» tes les douceurs sensibles (1). » Saint Augustin, au commencement de sa conversion, ainsi que nous l'avons déjà rapporté, ne pensait au mystère de l'Incarnation qu'avec un plaisir merveilleux, et il ajoute à ce sujet : « Combien pleurai-je de tendresse en entendant la douce harmonie des cantiques de vo-

(1) Judicia Domini desiderabilia super aurum et lapidem pretiosum multùm, et dulciora super mel et favum. *Ps.* 18. 11.

tre Église! Ces voix coulaient agréablement dans mes oreilles, et distillaient vos vérités dans mon cœur; et je sentais ma volonté s'embraser et mes yeux fondre en un torrent de larmes qui comblaient mon ame de joie (1). »

Le cardinal de Vitry dit de sainte Marie d'Oegnie : « Cette sainte femme a goûté et connu, par le moyen du don de sagesse, combien Dieu était doux; lorsqu'elle voyait son ame profiter en santé, et s'engraisser d'un embonpoint spirituel; lorsqu'elle suçait de la bouche sacrée de son époux le miel et le lait, et qu'elle mangeait dans un paradis de délices la manne cachée. Ce don savoureux et emmiellé attendrissait extrêmement son cœur, lui mettait sur la langue un parler gracieux, et il arrosait toutes ses œuvres d'une onction de suavité qui la rendiat douce en son extérieur, affable dans ses paroles, aimable dans ses actions, et transportée de charité envers tous (2). » De plus ce don lui inspirait un si

(1) Quantum flevi in hymnis et canticis tuis, suave sonantis Ecclesiæ tuæ vocibus commotus acriter? voces illæ influebant auribus meis et eliquabatur veritas tua in cor meum, et exæstuabat inde affectu pietatis, et currebant lacrymæ, et mihi benè erat cum illis. *Lib.* 9. *Confess. c.* 6.

(2) Hæc sapientià gustavit, et vidit quoniam suavis

grand mépris des biens, des honneurs et des plaisirs de cette vie, dans la vue qu'elle avait des choses de la vie future, que, non-seulement elle n'en voulait point recevoir, mais qu'encore elle repoussait avec bondissement de cœur et indignation; semblable à celui qui, ayant fait bonne chère dans un festin magnifique, n'ayant rien mangé que de très délicat, repousse la viande fade et degoûtante qu'on lui présente.

L'apôtre saint Jacques, parlant de la sagesse, dit « qu'elle est pudique, parce qu'elle fait » chastes, tempérants et sobres ceux qui la » possèdent (1); » car, dit saint Grégoire, ayant une fois savouré les délices de l'esprit, on quitte bientôt celles de la chair et des sens. Elle est pacifique, parce qu'elle met tout en ordre, et par conséquent en paix. Car, dit

est Dominus; cùm sicut adipe et pinguedine repleretur anima ejus, cùm de sponsi labiis mel et lac sugeret, et in horto voluptatis manna absconditum manducaret. Hujus mellitissimæ sapientiæ dono cor ejus medullitus afficiebatur, verba edulcabantur, cuncta opera spiritualis unctionis suavitate imbuebantur: inde fiebat ut esset mitis corde, dulcis sermone, actione suavis, ebria caritate. *Lib.* 2. *vitæ*, *cap.* 8. *apud Sur.* 23 *junii.*

(1) Pudica, pacifica, modesta, suadibilis, bonis con-

Aristote (1), c'est le propre de la sagesse et de l'homme sage d'arranger les choses, de les mettre en leur place, et par ce moyen de leur donner la situation de leur repos. Elle est modeste, parce qu'étant mère de l'ordre, elle l'est ensuite de la discrétion et de la modestie. Elle est traitable et susceptible de bons conseils, parce qu'elle dispose l'ame aux mouvements du Saint-Esprit; elle est pleine de miséricorde, parce qu'elle lui imprime la ressemblance de Dieu; elle est abondante en bonnes œuvres et en fruits délicieux, afin de la rendre sainte et de la combler de pures délices, en la retirant de tout jugement téméraire et malin, et en la portant à agir en tout avec innocence, à aller à Dieu et avec Dieu sans discernement et avec une très grande simplicité.

Cette simplicité est un excellent effet du don de sagesse, et un état de bien haute perfection. Jean Rusbroche, dans Denys le Chartreux, en dit ces paroles remarquables: « Nous devons nous tenir devant Dieu en simplicité dans le fond de notre ame, et regarder, ai-

sentiens, plena misericordia et fructibus bonis. *Epist.* 3. 17.

(1) Sapientis est ordinare.

mer et faire tout avec un esprit fort simple. Les plus simples sont les plus réglés et les plus paisibles en eux-mêmes, les plus avancés devant Dieu, les plus éclairés, les plus riches en bonnes œuvres, les plus doués d'une charité vaste, étendue, universelle; et par là, comme ils sont plus semblables à Dieu, aussi ont-ils moins de choses qui les empêchent et les distraient (1). »

Au surplus le don de sagesse perfectionne les trois vertus théologales (2) : la foi, avec ses connaissances qui la fortifient et l'affermissent merveilleusement; l'espérance et la charité, avec ses expériences savoureuses de Dieu qui rendent celle-là plus inébranlable, et donnent à celle-ci plus de pointe, et allument davantage ses flammes. La foi ne s'applique qu'à croire ce qu'on lui dit de la part de Dieu, mais elle ne le goûte point; l'espérance se

(1) Nos in nostro fundo simplices permanere debemus, et omnia simpliciter considerare, facere, amare. Simpliciores sunt ordinatiores, magisque pacati in seipsis, profundiùs quoque in Deum demersi, et intellectu clariores, et in bonis operibus abundantiores, et in amore se communicante generaliores; et quia Deo similiores sunt, minùs impediri et distrahi possunt. *Apud Dion. Cart. tract. 2. de donis, art.* 24.

(2) Dion. Cart. tract. 2. de donis, art. 7.

trouve en diverses rencontres, où notre infirmité est attaquée, souvent faible et débile; et la charité est ordinairement bien froide dès cette vie, et elle éprouve de grands empêchements dans l'exercice de ses fonctions extérieures et intérieures : eh bien! la sagesse, qui porte avec elle la lumière et la chaleur, la connaissance et la joie, en est le remède. Avec son secours, on connaît et on goûte les choses de Dieu, on s'affectionne tellement à tout ce qui regarde son service, qu'on ne trouve pas de contentement pareil au monde; on a plus de plaisir à faire les choses les plus viles pour l'amour de lui, que de porter des sceptres et des couronnes. C'est ce que sainte Thérèse expérimenta et qu'elle raconte elle-même (1). Au commencement, lorsqu'elle fut entrée en religion, après avoir éprouvé tant de peine pour y entrer, elle se baignait dans la joie de balayer et de nettoyer les ordures de la maison. Toutes les grandeurs de la terre, toutes les voluptés des sens, et tous les attraits que peut avoir la nature, se changent alors en dégoût et en amertume : ce qui auparavant était amer à l'ame, lui devient doux, ainsi que saint

(1) Chap. 4 de sa vie.

Augustin l'assure de lui-même par une expérience signalée, particulièrement au sujet de la chasteté. La pauvreté lui semble plus désirable qu'aux avares les richesses; les austérités, plus douces que les voluptés aux sensuels; et les mépris, plus agréables que les honneurs aux ambitieux.

Sans ce don au contraire on n'entre point dans les choses de Dieu, on ne les estime point, on ne les goûte pas, et par conséquent on ne les désire pas, on ne les recherche pas; mais on les néglige, et on estime davantage les choses matérielles. On admire des choses vaines et frivoles, on préfère indignement une fumée d'honneur, un petit profit et un plaisir de bête.

Sans ce don, on n'a point de goût aux exercices de dévotion; tout y est sec et insipide. Les objets les plus touchants, les représentations les plus sensibles, les chants les plus tendres et les plus pieux, les livres les plus affectueux, les raisons les plus fortes, les considérations les plus pressantes, qui faisaient autrefois si grande impresion, n'ont alors pour l'ame, même des plus saints et des plus fervents, comme saint Bernard le rapporte de lui-même, ni pointe ni tranchant;

on est insensible à tout. Mais avec un rayon de ce soleil, avec une goutte de ce miel, et avec une étincelle de ce feu sacré, les choses les plus communes, une petite cérémonie de l'Église, un son de cloche, une prière ordinaire, un mot que l'on aura dit, ou entendu cent fois sans effet, frappe, entre, pénètre profondément.

Pour couclusion des effets de ce don, je rapporterai ce que nous en dit saint Bernard. Voici ses paroles : « La sagesse étouffe les sentiments de la chair, affadit les délectations des sens, purifie l'entendement, décharge et nettoie le palais du cœur, pour lui donner le vrai goût des choses (1). » Dans un autre endroit : « Qui est-ce qui aime les choses d'un amour bien réglé, méprisant la terre, estimant le ciel ; usant de ce monde comme n'en usant pas, sachant par un goût fin et délicat de son ame le discernement que l'on doit apporter parmi les choses dont il faut jouir, et celles dont on peut seulement user, entre la fin et les moyens, pour ne se porter aux passagères qu'en passant, et ne les appliquer qu'au

(1) Sapientia sensum carnis infatuat, purificat intellectum, cordis palatum sanat et reparat. *Serm.* 85. *in Cant.*

temps et de la manière qu'il faut, et pour se porter aux éternelles avec une affection entière et continuelle? Donnez-moi un homme qui se conduise de cette sorte, et je lui donnerai hardiment le titre de sage; car il a le goût convenable des choses, et il peut dire de lui avec vérité : Dieu a arrangé en moi la charité, et il m'a fait aimer les choses selon leur mérite (1). »

Ces avantages précieux et ces perfections admirables de la sagesse méritent sans doute que nous en ayons une très haute estime, et que, touchés d'un désir brûlant de la posséder, nous disions avec le Sage : « Je l'ai aimée » et je l'ai recherchée pour épouse; parce » que ses excellences et ses attraits ont fait » une puissante impression sur mon cœur,

(1) Qui ad quæque Dei ordinato tendit amore despiciens terram, suspiciens cœlum, utens hoc mundo tanquam non utens, et inter utenda et fruenda intimo quodam mentis sapore discernens, ut transitoria transitoriè, et ad id duntaxat, quod opus et prout opus est, curet, æterna desiderio amplectatur æterno. Talem da mihi hominem, et ego audacter illum sapientem pronuncio, cui revera quæque res sapiunt prout sunt, et cui in veritate atque securitate competit gloriari et dicere, quia ordinavit in me charitatem. *Serm.* 50. *in Cant.*

» et m'ont rendu ardemment amoureux de » sa beauté (1). » C'est là le premier moyen pour l'acquérir, selon l'expérience du même qui dit : « J'ai désiré, j'ai souhaité, et Dieu » ayant égard à mes désirs et à mes souhaits, » m'a ouvert l'esprit, et invoquant sa bonté, » il m'a donné le don de sagesse (2). »

Ainsi, au désir il faut ajouter l'invocation et la prière, qui est le second moyen, priant Dieu avec toutes les instances possibles qu'il lui plaise de nous communiquer ce grand don, et en un degré éminent, lui disant encore avec le Sage : « Donnez-moi cette haute » sagesse dont vous animez vos conseils, et » que vous répandez sur tous vos ouvrages ; » envoyez-la-moi du ciel et du trône de votre gloire, afin qu'elle m'accompagne et » m'assiste dans mes actions et partout (3). » Prions ensuite notre Seigneur, qui est la sa-

(1) Hanc amavi, et quæsivi sponsam mihi eam assumere, et amator factus sum formæ illius. *Sap.* 8. 2.

(2) Optavi et datus est mihi sensus, et invocavi, et venit in me spiritus sapientiæ. *Sap.* 7. 7.

(3) Da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam; mitte illam de cœlis sanctis tuis et à sede magnitudinis tuæ, ut mecum sit et mecum laboret. *Sap.* 9. 4 *et* 10.

gesse incarnée, et incréée, et le Saint-Esprit qui en est le propre donneur.

Sans doute une si grande grâce mérite bien qu'on la demande. « Si quelqu'un d'entre » vous, dit saint Jacques, a besoin du don de » sagesse, qu'il demande à Dieu, qui donne » à pleines mains et fait sans reproche des » largesses immenses à tous, et il le lui don» nera (1). » Dieu dit au saint homme Job : « Dis-moi par quelles voies je distribue la lu» mière et la chaleur dans le monde (2), » et comme j'éclaire les esprits et échauffe les volontés ? « Si vous voulez savoir, dit saint Bonaventure, comment cela se fait, interrogez la grâce, et non la science ; le désir, et non l'entendement ; les gémissements et les soupirs poussés dans l'oraison, et non la lecture de livres ; l'époux, et non un je ne sais quel maître ; Dieu, et non pas l'homme ; l'obscurité mystique, et non pas la clarté ; non la lumière, mais le feu réduisant l'ame en flammes, avec des pensées sublimes qui ne

(1) Si quis vestrum indiget sapientia, postulet à Deo, qui dat omnibus affluenter, et non improperat, et dabitur ei. *Epist.* 1. 4.

(2) Dic mihi per quam viam spargitur lux, dividitur æstus super terram. *Job.* 38. 24.

sentent point la terre, et des affections embrasées qui la portent toute en Dieu (5).» C'est-à-dire qu'il faut demander ce don à Dieu, et non aux créatures; dans le recueillement de l'esprit, et non dans la dissipation; et l'attendre de sa grâce, et non de la spéculation ni de la doctrine.

Le troisième moyen pour l'obtenir est une pronfonde humilité; et là-dessus saint Bernard dit : « O toi, qui que tu sois, qui désires savoir ce que c'est que de jouir du Verbe et de posséder le don de sagesse, prépare, non pas ton oreille, mais ton esprit et ton cœur; parce que ce n'est pas la langue d'un maître qui enseigne cette science, mais la grâce, et on ne la montre pas aux sages et aux prudents du monde, mais aux petits et aux humbles. O mes frères, que l'humilité est une grande et sublime vertu, qui mérite de recevoir ce qu'on ne peut enseigner, et d'obte-

(1) Si interrogas quomodo hæc fiant; interroga gratiam, non doctrinam; desiderium, non intellectum; gemitum orationis, non studium lectionis; sponsum, non magistrum; Deum, non hominem; caliginem, non claritatem; non lucem, sed ignem totaliter inflammantem et in Deum excessivis unctionibus et ardentissimis affectionibus transferentem. *Itinerar.* c. 7.

nir ce qu'on ne saurait appendre ! Elle est digne de concevoir le Verbe par les opérations du Verbe lui-même, qu'il lui serait impossible d'expliquer avec toutes ses paroles. Pourquoi cela ? parce qu'à proprement parler, il ne faut point attribuer cette grande grâce à sa dignité ni à son mérite ; mais au bon plaisir du Père du Verbe qui le veut ainsi (1). »

Ajoutez à l'humilité une grande pureté d'ame et de corps, et une haute élévation au-dessus de la chair et de tous les plaisirs des sens : car, dit l'Apôtre, « l'homme sen» suel et brutal est incapable de concevoir et » de goûter les choses de Dieu (2). » Le Sage avait dit avant lui : « La sagesse n'entrera point dans une ame méchante, et elle ne fera point

(1) O quisquis curiosus es scire quid sit Verbo frui, para illi non aurem, sed mentem. Non docet hoc lingua, sed docet gratia, absconditur à sapientibus et prudentibus, et revelatur parvulis. Magna, fratres, magna et sublimis virtus humilitas, quæ promeretur quod non docetur, digna adipisci quod non valet addisci, digna à Verbo et de Verbo concipere, quod suis ipsa verbis explicare non potest : cur hoc ? non quia sic meritum, sed quia sic placitum coram Patre Verbi. *Serm.* 85. *in Cant.*

(2) Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritûs Dei. 1 Cor. 2. 14.

sa demeure dans un corps souillé (1). » Mais, avant l'un et l'audre, le saint homme Job avait dit : « En quel lieu la sagesse a-t-elle établi sa » demeure ? où fait-elle sa retraite ? l'homme » ne sait ce qu'elle vaut, parce que son prix » est inestimable ; s'il a envie de la trouver, » qu'il ne la cherche pas parmi ceux qui » vivent délicieusement : car elle n'y est » pas (2). » Mais en voilà bien assez sur ce sujet.

(1) In malevolam animam non introibit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis. *Sap.* 1. 4.

(2) Sapientia ubi invenitur? Nescit homo pretium ejus, nec invenitur in terra suaviter viventium. *Job.* 28. 12 *et* 13.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE

DES CHAPITRES.

PREMIÈRE PARTIE.

LES PRINCIPES GÉNÉRAUX DE LA VIE SPIRITUELLE.

FIN DE LA TABLE DE LA Ire PARTIE.

— IMPRIMERIE DE [illegible]

